

RICCOBONI, Marie Jeanne

[Obras completas]

Oeuvres complètes de Madame Riccoboni : tome cinquième. --

Nouvelle édition / revue & augmentée par l'auteur... -- A Paris : Chez
Volland..., 1786

[2], 448 p., [3] h. de grab., {1}, A-Z8, 2A-2E8 : 8"

Las h. de grab. son calc.: "Dessiné par Brion de la Tour". --

Cabeecera xil. en A1r

I. Título

R-5169 Enc. hol. con hierros dorados en el lomo

Arm B

Feb. 3-

ŒUVRES

COMPLETTES

DE MADAME

RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION

*Revue & augmentée par l'Auteur, & ornée
de 24 Figures en taille-douce.*

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

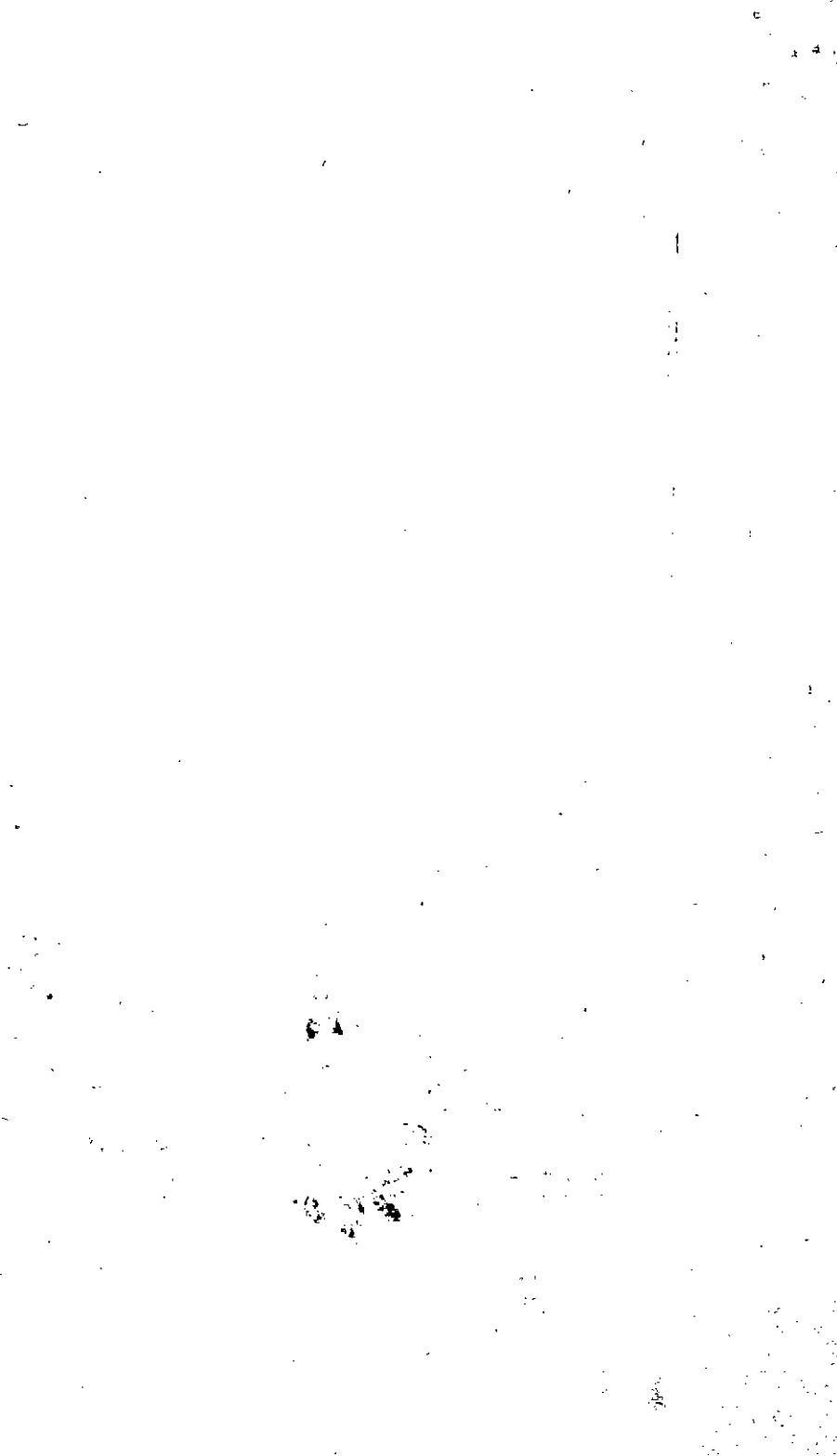
Chez VOLLAND, Libraire, quai des Augustins,
N^o. 25.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

CE VOLUME CONTIENT

L'Histoire d'ERNESTINE,	page	I
L'Histoire de CHRISTINE DE SUABE,		91
Lettres d'ALOÏSE DE LIVAROT,		185
L'Histoire d'ENGUERRAND,		247
L'Histoire des amours de GERTRUDE,		295
L'Histoire de deux jeunes Amies,		339
Lettre de la marquise d'ARTIGUES,		431





Dessiné par Brion de la Tour.



HISTOIRE D'ERNESTINE.

UNE étrangère arrivée depuis trois mois à Paris, jeune, bien faite, mais pauvre & inconnue, habitoit deux chambres basses au faux-bourg Saint-Antoine : elle s'occupoit à broder, & vivoit de son travail. Revenant un soir de vendre son ouvrage, elle se trouva mal en rentrant dans sa maison : on s'efforça vainement de la secourir, de la ranimer ; elle expira sans avoir repris ses sens, ni laissé appercevoir aucune marque de connoissance.

Ses voisines, effrayées de ce terrible accident, remplirent sa triste demeure de cris & d'exclamations ; elles s'appeloient les unes & les autres, & se répétoient : Christine, hélas ! la pauvre Christine !

Une bourgeoise, dont le jardin se terminoit au mur de la maison d'où s'élevoit ce bruit, attirée par le desir d'être utile à celles qui gémissaient si haut, fut elle-même s'informer de la cause de leurs clameurs ; on l'en instruisit. Pendant qu'on lui parloit, ses yeux se fixèrent sur une petite fille âgée de trois ou quatre ans : cette innocente créature pleuroit près de la morte, l'appeloit, la tiroit par sa robe, & lui crioit : Ma mère, éveillez-vous ! ma mère, éveillez vous donc !

Le cœur de la sensible voisine s'émut à ce spectacle : elle s'avança, prit la petite dans ses bras, la caressa, essuya ses larmes. La beauté de l'enfant redoubla son attendrissement. Elle envoya chercher un homme de justice, donna de l'argent pour faire inhumer l'étrangère. Ayant rempli toutes les formalités nécessaires au dessein de se charger de la jeune orpheline, elle la prit par la main & la conduisit chez elle.

Celle dont le bon cœur éclatoit par cet acte d'humanité, se nommoit madame Dufresnoi, veuve d'un marchand peu riche, elle s'étoit arrangée avec la famille de son mari. Contente de trois mille livres de rentes viagères, elle venoit d'abandonner à des enfans d'un premier lit, des droits assez considérables sur leur succession. Ce procédé généreux lui procura la satisfaction

de voir établir convenablement les filles d'un honnête homme dont elle chérissoit la mémoire.

La petite étrangère s'appeloit Ernestine. Elle étoit allemande, & ne paroissoit pas née dans la basse-esse. Elle s'exprimoit difficilement en françois. A force de l'interroger, on comprit par ses discours, qu'un méchant mari avoit contraint l'infortunée Christine à quitter sa maison & sa patrie, & jamais on n'en apprit davantage.

Ernestine pleura sa mère, la demanda souvent dans les premiers jours qui suivirent sa mort. Elle l'oublia, grandit, se forma, devint belle : sa taille svelte & légère, des yeux noirs, pleins de feu, de beaux cheveux cendrés, des dents blanches & bien rangées, un souris doux & tendre, des graces, un esprit naturel, la rendoient à douze ans une fille charmante. Elle reçut une éducation simple, apprit à chérir la sagesse, à regarder l'honneur comme sa loi suprême : mais vivant très-retirée, ses idées ne purent s'étendre; elle n'acquit aucune connoissance du monde, & conserva long-tems cette tranquille & dangereuse ignorance des vices, qui, éloignant de notre esprit la crainte & la triste défiance, nous porte à juger des autres d'après nous-mêmes, & nous fait regarder tous les humains comme des créatures disposées à nous chérir & à nous obliger.

Madame Dufresnoi, tendrement attachée à cette jeune personne, songeoit avec douleur à l'état où elle se trouveroit peut-être un jour : que feroit Ernestine, si la mort de son amie la laissoit sans secours ? Ne pouvant assurer son sort, elle voulut au moins lui donner un talent capable de lui procurer les besoins de la vie & même avec un peu d'aisance. Elle choisit la miniature, & fit venir chez elle un peintre, pour lui apprendre le dessin. Attentive, intelligente & docile, Ernestine s'appliqua, montra de grandes dispositions, les cultiva, fit des progrès, & promettoit de devenir habile, quand madame Dufresnoi, attaquée d'une fièvre maligne, fut en peu de momens réduite à la dernière extrémité : elle mourut le cinquième jour de sa maladie.

Henriette Duménil, sœur du peintre qui montrait à Ernestine, étoit liée d'amitié avec madame Dufresnoi ; elles logeoient près l'une de l'autre & se voyoient assez souvent. Henriette avoit environ trente ans ; élevée par une de ses parentes, femme riche & répandue dans le monde, elle joignoit à un naturel fort aimable, cet agrément que donne l'habitude de vivre au milieu d'un cercle poli. Point de bien, peu de beauté, beaucoup d'esprit, l'éloignoient du mariage. La bonté de son caractère, l'hon-

néteté de ses mœurs, & sa probité connue, lui attachoient de sincères & de constans amis.

Henriette ne quitta pas madame Dufresnoi pendant sa maladie, & quand il en fut tems, elle arracha la désolée Ernestine d'auprès de son lit, la conduisit chez sa parente, & s'enferma avec elle dans son appartement. Elle laissa couler ses larmes, en répandit aussi, & lui accorda cette douceur nécessaire à un cœur affligé : cette liberté de se plaindre, de gémir, que des consolateurs insensibles ou mal-adroits croient devoir gêner, restreindre, nous ôter même ! ce zèle approche de la dureté : une tranquille raison, de vains discours, de froides considérations blessent une ame accablée du poids de sa douleur. Eh d'où vient, eh pourquoi vouloir persuader à un malheureux, que le trait dont il se sent déchirer, doit à peine laisser des traces de son passage !

Henriette, nommée exécutrice-testamentaire par madame Dufresnoi, s'acquitta fidèlement de cet office. On vendit les meubles & les effets au profit d'Ernestine, & on plaça sur sa tête une somme de huit mille livres, qu'ils rapportèrent. Il falloit lui chercher un asyle décent & convenable ; Henriette ne pouvoit la garder : monsieur Duménil attaché à son élève, engagea sa femme à la prendre chez

elle. Cet honnête homme se contenta d'une très-petite pension , promit de cultiver ses dispositions & de la rendre capable de se soutenir par son talent. Ernestine accepta ses offres avec reconnoissance, & deux mois après la mort de sa bienfaitrice , Henriette la conduisit dans la maison de son frère.

La douleur d'Ernestine étoit plus profonde qu'on ne devoit l'attendre d'une personne de son âge : elle pleuroit madame Dufresnoi , elle la pleuroit amèrement , sans pourtant envisager toutes les conséquences de la perte qu'elle faisoit en elle. Ses larmes avoient pour objet le regret d'être à jamais séparée d'une femme douce , bonne , attentive ; d'une tendre , d'une indulgente compagne. Madame Duménil n'étoit pas d'un caractère à la dédommager de sa première amie : légère , étourdie , folle même , elle rioit de tout , ne s'intéressoit à rien ; confondoit la tristesse avec l'humeur , & ne voyoit dans une personne affligée qu'une personne ennuyeuse.

Cette femme , âgée de vingt-six ans , avoit un goût décidé pour la dissipation & l'amusement : très-bornée dans ses dépenses , elle ne pouvoit se procurer les plaisirs dont elle étoit avide , ni consentir à s'en priver. Elle chercha les moyens de satisfaire ses desirs

malgré son peu de fortune, & devint l'amie complaisante de plusieurs femmes d'une conduite peu exacte. Monsieur Duménil, bon, simple, occupé de son talent, du soin de ménager une poitrine délicate, une santé faible & souvent languissante, laissoit vivre sa femme à sa propre fantaisie. Une gouvernante âgée & raisonnable, conduisoit la maison, avoit de grandes attentions pour son maître. Madame Duménil alloit au spectacle, à la promenade, soupoit dehors, rentroit tard, dormoit une partie du jour ; & comme son mari ne le trouvoit point mauvais, rien ne l'engageoit à se contraindre. L'élève de monsieur Duménil, appliquée à son étude, la rencontroit à peine deux fois en un mois ; & quand elles se parloient, c'étoit avec politesse, mais avec une mutuelle indifférence.

Ernestine passa trois années chez son maître, sans que rien troublât la paisible uniformité de sa vie. Parvenue au degré de perfection où monsieur Duménil pouvoit la conduire, un goût naturel lui fit passer de bien loin ses leçons : il s'en apperçut avec plaisir. Comme il étoit souvent malade, incapable de travailler lui-même, il pensa à faire connoître le talent de son écolière : il engagea plusieurs de ses amis à se laisser peindre par elle,

HISTOIRE

& ces essais commencèrent à lui donner de la réputation.

Un jour , que seule dans le cabinet de monsieur Duménil , elle achevoit les ornemens d'une miniature qu'il devoit livrer incessamment, elle entendit ouvrir la porte , se tourna , vit un homme dont la parure & l'air distingué pouvoient attirer l'attention : par une suite de l'application d'Ernestine à son ouvrage , elle fut seulement frappée de trouver en lui l'original du portrait où elle travailloit. Elle le salua sans lui parler , une simple inclination , un signe de sa main l'invitèrent à s'asseoir ; il obéit en silence. Ernestine fixa ses regards sur lui , les baissa ensuite sur la miniature , & pendant assez long-tems ses yeux se promenèrent alternativement sur l'aimable cavalier & sur son image.

Cette singularité causa autant de plaisir que de surprise au marquis de Clémengis. Il venoit presser monsieur Duménil de lui donner ce portrait ; une dame l'attendoit avec impatience. Il avoit cru trouver le peintre dans ce cabinet où il travailloit ordinairement : y voir à sa place , une fille charmante , occupée à considérer ses traits , si parfaitement attachée à contempler son image , qu'elle sembloit se plaire à la regarder ; c'étoit une espèce d'aven-

ture, simple, mais agréable : elle l'amusa, l'intéressa, & lui fit une impression très-vive.

Pendant qu'Ernestine continuoit à comparer l'original & la copie, le marquis admiroit les graces répandues sur toute sa personne. Impatient de l'entendre parler, il souhaitoit que son éducation & son esprit répondissent à une figure si séduisante. Il alloit commencer l'entretien, quand monsieur Duménil arriva, & lui fit de longues excuses sur ce qu'il ne pouvoit encore livrer le portrait. Le marquis, déjà moins pressé de le donner, interrompit le peintre ; & voulant se procurer encore la douceur de voir les yeux d'Ernestine se fixer sur les siens, il feignit de n'être pas content, trouva des défauts de ressemblance, de dessin, de coloris : comme il blâmoit au hasard, la jeune élève de monsieur Duménil ne put s'empêcher de rire de ses observations.

Le marquis la pria d'examiner avec attention s'il se trompoit. Elle le voulut bien. Il se plaça vis-à-vis d'elle ; & après y avoir mis toute son application, Ernestine jugea la copie parfaite. Monsieur de Clémengis s'obstina ; elle ne céda point : le son de sa voix, la justesse de ses expressions, un peu de vivacité excitée par les fausses remarques du marquis, achevèrent de l'enchanter. Il demanda une

copie de son portrait, exigea qu'elle fût entièrement de la main d'Ernestine. Le peintre le promit. Monsieur de Clémengis, manquant enfin de prétexte pour prolonger le plaisir de rester avec Ernestine, sortit à regret de ce cabinet ; & monsieur Duménil l'accompagnant jusqu'à son carrosse, satisfit sa curiosité, en l'instruisant du sort de son élève.

Celui que le hasard venoit d'offrir aux yeux d'Ernestine, joignoit à mille agrémens extérieurs, un caractère rare, & peut-être un peu singulier. Monsieur de Clémengis, descendu d'une maison ancienne & distinguée, n'étoit pas né riche : ses espérances de fortune dépendoient de la révision d'un procès, sollicitée depuis près d'un siècle par ses pères. Son bonheur avoit placé dans le ministère un de ses proches parens. Chéri de cet homme puissant, le marquis jouissoit de tous les avantages attachés à la faveur ; mais il n'en abusoit pas. Plus sensible que vain, plus libéral que fastueux, son ame noble & délicate apprécioit la grandeur & la richesse par le pouvoir qu'elles donnent de faire des heureux. Un naturel doux & tendre le portoit à desirer des amis ; il trouvoit des flatteurs, les servoit, & les dédaignoit : il découvroit un sentiment intéressé dans tous ceux dont il se voyoit ca-

ressé. L'amour même ne lui donnoit point de plaisirs sans mélange : s'il goûtoit un instant la satisfaction de se croire choisi, préféré ; d'importunes demandes, des sollicitations pressantes & réitérées, lui faisoient bientôt appercevoir que son crédit attiroit autant que sa personne. Depuis long-tems il cherchoit en vain un cœur capable de l'aimer pour lui-même, & s'affligeoit de ne pouvoir le trouver.

Pendant qu'Ernestine s'occupoit à copier le portrait du marquis, elle recevoit sa visite tous les matins, & n'attribuoit son assiduité qu'au motif dont il la couvroit. Rien n'avoit préparé son esprit à la défiance ; elle ignoroit le danger où la vue d'un homme aimable pouvoit l'exposer, & la simplicité de ses idées la laissoit dans une parfaite sécurité. Quand on n'a jamais senti le desir de plaire, on plaît long-tems sans s'en appercevoir ; & l'amour qui se cache, ressemble tant à l'amitié, qu'il est facile de s'y méprendre.

Monsieur de Clémengis, chaque jour plus charmé d'Ernestine, voyoit avec chagrin que l'ouvrage avançoit : pour se conserver le plaisir d'aller souvent chez le peintre, il résolut d'apprendre un art qu'il commençoit à aimer. Monsieur Duménil, foible alors, condamné à périr bientôt d'un mal incurable, se trouvoit

rarement en état de diriger les essais du marquis : sa charmante élève fut chargée de ce soin. Elle apprenoit à cet écolier docile à tenir, à guider ses crayons ; lui enseignoit à imiter les traits qu'elle-même formoit : souvent elle rioit de sa mal-adresse , quelquefois elle le grondoit , l'accusoit de peu d'intelligence , se plaignoit de ses distractions ; & lui montrant deux petites filles qui dessinoient dans la même chambre , elle lui reprochoit de profiter moins de ses leçons que ces enfans.

Jamais le marquis n'avoit passé des momens si agréables ; la douceur de s'entretenir familièrement avec une fille de seize ans , belle sans le savoir , modeste sans affectation , amusante , vive , enjouée ; à laquelle son rang , sa fortune , ou son crédit n'imposoient aucun égard , qui laissoit paroître une joie naturelle à son aspect , dont l'innocence & l'ingénuité rendoient tous les sentimens libres & vrais : être assis tout près d'elle , la nommer sa maîtresse , lui voir prendre une espèce d'autorité sur lui ; s'empresse à la contenter , à lui plaire sans en avouer le dessein , se flatter d'y réussir ; c'étoit pour le marquis de Clémengis une occupation si intéressante , qu'insensiblement il devint incapable de goûter tous ces vains amusemens dont l'oisiveté cherche à se faire des plaisirs.

Madame Duménil, que l'état fâcheux de son mari forçoit à rester chez elle, s'aperçut de l'amour du marquis ; elle lui montra une humeur complaisante, eut de longs entretiens avec lui, gagna sa confiance, entra dans ses vues, & contente de sa générosité, elle commença à traiter Ernestine comme une personne dont elle se reprochoit d'avoir long-tems négligé la société. Elle lui fit de tendres caresses, voulut connoître ses besoins, ses desirs, s'empressa à les satisfaire. Chaque jour rendoit la situation d'Ernestine plus douce & plus agréable ; sa reconnaissance lui fit oublier la longue froideur de cette femme : ses bontés la touchèrent ; elle lui pardonna une légèreté d'esprit, dont après tout, elle n'avoit jamais souffert : quand les défauts des autres ne nous nuisent pas, il est rare qu'ils nous choquent beaucoup. Comme madame Duménil étoit gaie, complaisante, & qu'un secret intérêt l'engageoit à se faire aimer d'Ernestine, elle inspira aisément de l'amitié à une fille sensible, qui croyoit tenir d'elle l'aisance dont elle commençoit à jouir.

Monsieur Duménil touchoit à ses derniers momens ; la certitude de sa mort faisoit couler les larmes de sa tendre élève, & souvent le marquis la trouvoit toute en pleurs. Une vive inquiétude se mêloit à son chagrin : Henriette

partie depuis deux mois pour la Bretagne, cessa tout-à-coup de lui donner de ses nouvelles; elle lui manquoit dans un tems où ses conseils lui devenoient nécessaires. Ernestine lui écrivit plusieurs fois, & ne reçut aucune réponse. Ce silence l'affligea : son amie étoit-elle malade? négligeoit-elle de l'instruire du parti qu'elle devoit prendre après la mort de son maître? Elle en parla à madame Duménil, qui la rassura sur la santé d'Henriette, & la gronda doucement de lui demander des avis dont elle n'avoit pas besoin. Me croyez-vous capable de vous abandonner, lui dit-elle d'un ton affectueux; songez-vous à me quitter? Non, ma chère Ernestine, nous ne nous séparerons point; vous partagerez ma fortune, elle est peut-être assez étendue pour vous rendre heureuse. J'ai des ressources qui vous sont inconnues. Gardez le silence sur ce secret; cessez de vous alarmer, & ne regrettez plus les avis d'Henriette; ils ne pourroient que déranger le plan tracé pour votre bonheur.

Ces discours, souvent répétés, dissipèrent l'inquiétude d'Ernestine; mais son cœur fut blessé de l'oubli d'Henriette. En partant elle lui avoit promis de s'intéresser toujours à son sort, de lui procurer un asyle, si son frère mourait. Elle ne pouvoit accorder un procédé si

froid avec le caractère d'Henriette : mais l'attachement qu'elle prenoit pour madame Duménil, affoiblit peu-à-peu ce chagrin, & sans le vouloir, le marquis aida lui-même à l'en distraire.

Le tems approchoit où monsieur de Clémengis alloit s'éloigner ; le régiment qu'il commandoit, venoit de passer en Italie, il falloit bientôt partir pour s'y rendre. Malgré ses efforts, Ernestine s'aperçut de sa tristesse : rêveur, inquiet, il gardoit un morne silence ; le changement de son humeur la surprit, & ses distractions la fâchèrent. Il passoit le tems de sa leçon à soupirer, à se plaindre d'une douleur intérieure, d'une peine secrète & violente. Ernestine se sentit touchée de l'état où elle le voyoit ; elle lui en demanda la cause avec intérêt, le pressa de la lui confier : mais voyant que ses questions le rendoient plus triste encore, elle cessa de l'interroger, sans cesser de s'occuper de son chagrin ; elle y pensoit à tous momens, attendoit impatiemment l'heure où le marquis devoit venir ; portoit sur lui des regards curieux & attentifs, & le trouvant toujours sombre, elle baissoit les yeux, craignoit de rencontrer les siens, n'osoit lui parler, & se demandoit tout-bas, qu'a-t-il donc ? je le croyois si heureux ! hélas ! auroit-il cessé de l'être ?

Pendant qu'elle partageoit la douleur du marquis, sans en connoître le principe, il s'occupoit du soin généreux de fixer pour jamais son sort, de le rendre heureux & indépendant. Madame Duménil, engagée par une grande récompense, à paroître répandre sur son amie les biens dont monsieur de Clémengis alloit la faire jouir, ne pouvoit comprendre l'étrange conduite d'un amant si libéral & si discret.

Comment espérez-vous toucher le cœur d'Ernestine, lui disoit-elle, si vous lui cachez la passion qu'elle vous inspire ? vous l'enrichissez, & vous voulez lui laisser ignorer votre amour & vos bienfaits ? Ah ! puisse-t-elle les ignorer toujours ces bienfaits, répondit-il ! je veux lui plaire & non pas la séduire ; la rendre libre, & jamais la contraindre ou l'asservir : j'aime à la voir me montrer une innocente affection, s'attacher à moi sans dessein, sans projet, sans crainte, sans espérance ! Un tendre intérêt se peint dans ses yeux depuis qu'elle s'apperçoit de ma tristesse : elle m'aime peut-être ! imposerois-je des loix à cette fille charmante ? En excitant sa reconnoissance, je générerois son inclination, je m'ôteroïs la douceur de penser que je possède un cœur qui ne prise en moi que moi-même.

Monsieur de Clémengis répéta alors à madame

dame Duménil, toutes les instructions qu'il lui avoit déjà données, sur la façon dont elle se conduiroit après la mort de son mari. Elle promit de se conformer à ses intentions; de garder fidèlement son secret, & de lui apprendre, par ses lettres, ce qu'Ernestine penseroit du changement de sa situation. Peu de jours après cet entretien, monsieur de Clémengis fut contraint de s'éloigner. Le lendemain de son départ, à l'heure où il se rendoit ordinairement chez Ernestine, elle reçut de sa part une boîte fort riche; elle renfermoit le portrait que monsieur Duménil avoit fait du marquis, & ce billet :

Le marquis de Clémengis, à Ernestine.

« Je vous quitte, ma charmante maîtresse;
» un devoir indispensable m'arrache à la dou-
» ceur de vous voir, de profiter de vos soins,
» de vos bontés; mais je n'oublierai point vos
» leçons : pendant une longue & triste absence,
» ma seule consolation sera de me les rappeler.
» Dans vos momens de loisir, daignez vous
» occuper à regarder ce portrait, à le copier;
» multipliez l'image d'un ami dont le cœur vous
» est tendrement attaché; conservez son sou-
» venir, & souhaitez quelquefois de le revoir ».

Ernestine sentit de l'émotion & de la douleur

en lisant ce billet. Pourquoi monsieur de Clémengis s'éloignoit-il sans prendre congé d'elle ; sans lui dire qu'il partoît ? Elle lut plusieurs fois sa lettre, toujours révoltée du mystère de sa conduite : insensiblement elle s'attendrit, le regret succéda au dépit. Elle s'étoit fait une douce habitude de voir le marquis, de lui parler, de passer des heures entières avec lui ; quelle privation ! elle perdoit jusqu'au plaisir de l'attendre.

Ses yeux mouillés de quelques larmes, s'attachèrent sur le portrait ; elle le considéra long-tems, mais ne l'examinant plus en artiste, elle trouva que monsieur de Clémengis avoit eu raison de se plaindre de cet ouvrage. Voilà ses traits, disoit-elle, sa physionomie ; mais où est l'ame, la vivacité de cette physionomie ? où sont ces regards si doux, où l'amitié se peint ? Combien d'agrémens négligés ! est-ce-là ce souris fin & tendre, cet air de bonté, de grandeur ? où sont tant de graces dont j'apperçois à peine une foible esquisse ? En parlant, Ernestine repoussoit tous les dessins qui étoient sur sa table, cherchoit ses crayons ; & , remplie de l'idée du marquis, elle se flattoit d'en tracer de mémoire une image plus exacte.

Ce travail intéressant fut interrompu peu de jours après, par la mort du pauvre Duménil.

Ernestine tendrement attachée à cet homme , le regretta sincèrement. Sa veuve , pressée d'abandonner un lieu propre à exciter la tristesse , sentiment qu'elle craignoit , se hâta de charger un de ses parens du soin de ses affaires , & dès que la bienfaisance le lui permit , elle se rendit avec Ernestine à trois lieues de Paris , dans une maison charmante. Plusieurs valets , prévenus de leur arrivée , se présentèrent pour les recevoir , & s'empresèrent à les servir.

Ernestine pleuroit encore ; elle se rappeloit sans cesse la douceur & l'amitié que son maître lui avoit toujours montrés ; cependant l'aspect riant & magnifique de ce beau séjour suspendit son chagrin : les appartemens , les jardins , la vue , l'émail & le parfum des fleurs ; tout surprit ses sens , tout charma ses regards : Eh ! qui vous a donc prêté cette agréable demeure , dit-elle à son amie ? ceux qui l'habitent , doivent se trouver bien heureux !

Si la liberté d'y vivre , vous paroît un bonheur , répondit madame Duménil , jouissez-en , ma chère amie , & ne craignez pas de le perdre : je dispose actuellement d'une fortune assez considérable : cette jolie terre en fait partie , & vous en êtes la maîtresse. Alors elle lui conta une petite histoire , adroitement préparée pour lui persuader que son mariage , contracté

malgré ses parens, l'avoit privée de ses biens pendant la vie de son mari.

Rien ne portoit Ernestine à douter de la sincérité de cette femme ; elle ne connoissoit ni les loix, ni les usages : elle la crut sans hésiter ; la félicita de l'heureux changement de sa situation , & se sentit vivement touchée des assurances que madame Duménil lui donnoit de partager avec elle toutes les douceurs de son nouvel état.

Pour contenter son amie , Ernestine fut obligée d'occuper le plus bel appartement, d'accepter de riches présens, de se prêter aux soins d'une femme de chambre destinée à la servir seule : il fallut se laisser parer. Madame Duménil dirigea l'emploi de son tems, & voulut obstinément que sa toilette en remplît une partie. On lui apprit à relever ses charmes par tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat : insensiblement cet art lui devint facile & agréable , elle se plut, elle s'aima même ; mais ce fut avec une modération dont son heureux naturel la rendoit capable en tout. Un maître à danser vint lui enseigner à développer les graces de sa personne : on lui donna des leçons de musique, ses mains adroites s'accoutumèrent bientôt à parcourir les touches d'un clavecin : une oreille parfaite la conduisit en peu de tems à

unir les sons de sa voix légère à leur harmonie. Le desir de plaire à madame Duménil aidait beaucoup à ses progrès ; souvent aussi elle étoit animée par le plaisir de penser qu'à son retour le marquis de Clémengis la trouveroit plus instruite , plus aimable , plus digne de son amitié.

En s'éloignant d'Ernestine , cet amant délicat s'étoit proposé de lui écrire souvent ; mais éprouvant une extrême difficulté à le faire sans se livrer à toute la tendresse de son cœur , il se contentoit de recevoir des lettres de madame Duménil. Elles l'instruisoient chaque semaine de la santé d'Ernestine & de ses occupations : il apprit avec ravissement qu'elle employoit tous les momens dont elle dispoit , à commencer des copies de son portrait , ou à retoucher celui qu'elle s'obstinoit à faire sans modèle.

Deux personnes qui pensent différemment , ne se trouvent pas également heureuses en jouissant des mêmes avantages. Madame Duménil , gênée par ses promesses , regrettoit souvent ses anciennes amies & la vie bruyante de la ville. Ses amusemens se bornoient à de longues promenades ; une jolie voiture , un très-bel attelage , lui servoient à parcourir toutes les campagnes des environs. Quelquefois elle se repentoit de s'être engagée à tenir une conduite si peu conforme à son goût : mais les avantages qu'elle

re tiroit de sa complaisance , & l'espoir de retourner à Paris au commencement de l'hiver, lui aidèrent à supporter l'ennui de sa solitude.

Ernestine, accoutumée à la retraite, vivoit parfaitement contente. Tout dans la nature présentait à ses yeux un spectacle agréable & intéressant : le lever de l'aurore, le soir d'un beau jour, les bois, les prés, le chant des oiseaux, les productions variées de la terre, offroient à son esprit paisible, ou des objets de plaisirs, ou le sujet d'une tendre rêverie. Son penchant pour monsieur de Clémengis animoit son cœur sans le troubler ; lui faisoit goûter une partie des douceurs que donne le sentiment, sans y mêler l'agitation violente qui s'élève des passions : elle souhaitoit de revoir le marquis ; mais une impatiente ardeur ne rendoit pas ce desir un mouvement pénible. Dans cette position tranquille, qui pouvoit engager Ernestine à porter ses vues au-delà des apparences ? Une situation heureuse ne conduit point à réfléchir ; pourquoi voudroit-on approfondir la cause du bonheur dont on jouit ? Le bien-être nous paroît un état naturel ; son interruption nous trouble, nous agite ; le malheur nous instruit, étend nos idées, rend notre ame inquiète & notre esprit actif : parce que la douleur nous fait chercher en nous-mêmes des forces pour la

supporter, ou des ressources pour nous en affranchir.

Dès l'ouverture de la campagne, les préliminaires de la paix étoient avancés, les armées n'avoient ordre que de s'observer; vers le milieu de l'été, elles reçurent celui de se séparer, & nos troupes repassèrent les monts. Le marquis de Clémengis, resté malade à Turin, n'arriva à Paris, qu'au commencement de l'automne. Après s'être acquitté de ses devoirs les plus pressans, il céda au desir de revoir l'objet de sa tendresse, & partit pour la riante habitation que sa générosité avoit rendu le domaine d'Ernestine.

Elle étoit seule quand on lui annonça le marquis; à son nom, elle poussa un cri de joie, se leva, courut à sa rencontre, lui fit mille questions, & laissa paroître ingénument tout le plaisir qu'elle sentoît de le revoir.

Emu, pénétré de cet accueil, monsieur de Clémengis resta un peu de tems sans parler; il considéroit Ernestine avec autant d'étonnement que de satisfaction. Elle s'étoit toujours offerte à ses regards dans un négligé propre, mais simple, devant son éclat à sa fraîcheur, à la régularité de ses traits, à ses agrémens naturels: ses charmes relevés par mille graces nouvelles, l'aisance de ses mouvemens, la noblesse de sa figure, cette dignité imposante, dont l'innocence

décore la beauté, inspirèrent autant de respect que de surprise à monsieur de Clémengis. Il crut voir cette charmante fille pour la première fois ; elle lui parut née dans l'état où sa générosité l'avoit placée. Parée de ses dons , environnée de ses bienfaits , elle ne lui devoit point de reconnoissance , elle ignoroit ses obligations ; rien ne l'asservissoit , rien ne l'humilioit aux yeux d'un homme , qui , loin d'oser lui vanter ses soins , craignoit de les laisser paroître , & s'interrogeoit souvent pour s'assurer s'il ne se trompoit pas lui-même au motif qui le portoit à les prendre.

Pendant plusieurs jours , le marquis conserva un air timide & embarrassé auprès d'Ernestine ; il hésitoit en la nommant sa maîtresse , il avoit peine à reprendre avec elle ce ton familier & gai de leurs premiers entretiens : peu-à-peu sa position devint gênante. Avant son départ , occupé seulement du desir de plaire , incertain des sentimens qu'il inspiroit , le doute lui laissoit la force de cacher les siens : mais voir Ernestine sensible , & n'oser le paroître lui-même ; lire dans ses yeux attendris , les plus douces expressions de l'amour , & se taire ! quelle contrainte , quel supplice pour un amant passionné , qui goûtoit enfin un bien si long-tems souhaité , celui d'être aimé , véritablement aimé !

Sa fortune dépendante encore d'une contestation difficile à terminer; la nécessité de ménager la faveur d'un parent dont l'amitié méritoit sa reconnoissance, le monde, les préjugés reçus : tout élevoit une barrière insurmontable entre Ernestine & lui. Il ne songeoit point à la franchir : l'honnêteté de son cœur, la noblesse de ses principes, ne lui permettoient pas non plus d'avilir une fille estimable, de mettre un prix honteux à des dons qu'elle n'avoit point exigés. S'arracher au plaisir de la voir, c'étoit un moyen de recouvrer sa tranquillité : mais la dureté de ce moyen le révoltoit. Si quelquefois il consentoit à s'affliger lui-même, à s'éloigner, la certitude d'être aimé l'arrêtoit : comment se résoudre à chagriner l'aimable, la sensible Ernestine ! L'éviter, la fuir ; elle ! qui dans la simplicité de son cœur s'attachoit tous les jours plus fortement à lui ; que penseroit-elle d'un ami bizarre & cruel ? quelles seroient ses idées ? Mépriseroit-elle son inconstance, en seroit-elle touchée ? Oui sans doute : il ne pouvoit se dissimuler que sa présence n'excitât la joie d'Ernestine ; ah ! comment l'en priver, quand elle étoit peut-être devenue nécessaire au bonheur de sa vie ?

Cette dernière considération fut si puissante sur l'esprit de monsieur de Clémengis, qu'elle

fixa ses résolutions. Il ne changea point de conduite avec Ernestine; elle n'aperçut en lui qu'un ami sincère, assidu, complaisant, empressé à lui préparer des amusemens, & content d'être admis à les partager.

Les momens qu'ils passoient ensemble, s'échappoient avec rapidité : amans secrets, amis avoués, le desir de se plaire, de tendres soins, de délicates attentions, entretenoient le charme inexprimable de ce commerce intime & délicieux. Ernestine en goûtoit les douceurs sans crainte & sans inquiétude ; mais un bonheur si grand devoit être cruellement troublé, & le tems approchoit où la perte de l'heureuse ignorance qui le lui procuroit, alloit le détruire.

Madame Duménil, peu capable de distinguer les caractères, ne connoissoit, ni les sentimens, ni les véritables intentions de monsieur de Clémengis : en s'engageant à seconder ses desseins, elle espéroit jouir des plaisirs qu'un amant prodigue rassembleroit autour de sa maîtresse. Une maison ouverte, un cercle nombreux, d'amusans soupers, des fêtes continuelles, offroient à son idée la plus riante perspective : trompée dans son attente, elle prit de l'humeur, se plaignit au marquis de l'ennuyeuse retraite où elle vivoit ; l'avertit qu'elle ne pouvoit la supporter plus long-tems, & menaça de quitter Ernestine, si elle passoit l'hiver à la campagne.

Le dessein de monsieur de Clémengis n'étoit pas de l'y laisser ; il avoit fait meubler une maison à Paris , pour elle : mais ne voulant point répandre sa jeune amie dans le monde , il se repentoit de s'être confié à une femme si peu raisonnable. Il falloit , ou la contenter , ou la séparer d'Ernestine. De nouvelles libéralités & beaucoup de condescendance , apaisèrent madame Duménil : elle revint à Paris , & conduisit Ernestine , au fauxbourg Saint-Germain , dans une maison peu spacieuse , mais fort ornée. Deux jours après leur arrivée , elle lui porta à sa toilette plusieurs bijoux à son usage , & un écrin rempli de pierreries.

Ce présent toucha Ernestine comme une nouvelle preuve de l'attentive amitié de madame Duménil ; mais sa magnificence ne l'éblouit point : elle commençoit à s'accoutumer à la richesse , à l'éclat ; & comme elle ne souhaitoit pas d'exciter l'envie , elle étoit bien éloignée de mettre à la possession de ces brillantes bagatelles , le prix que le commun des femmes y attachent.

Madame Duménil la pressa de s'en parer ; & se rappelant que le marquis étoit à Versailles , elle se hâta de profiter de son absence pour mener Ernestine à l'opéra. Son projet étoit de lui inspirer le goût des plaisirs qu'elle-même préféroit , & de contraindre monsieur de

Clémengis à lui laisser la liberté d'en jouir.

La nouveauté des objets attira toute l'attention d'Ernestine; elle ne s'aperçut point qu'elle fixoit les regards d'une foule de spectateurs, charmés de la voir & surpris de ne pas la connoître. Une riche parure, peu de rouge, beaucoup de modestie; la figure décente de madame Duménil, l'air noble de sa jeune compagne, les firent passer pour des femmes nouvellement arrivées de province. Tous les yeux s'attachèrent sur Ernestine. En sortant de sa loge, elle se vit entourée & presque pressée, par l'indiscrette curiosité d'un essaim de ces importuns enfans, abandonnés trop tôt à leur propre conduite, souvent embarrassés d'eux-mêmes, & toujours incommodes aux autres.

Parvenue au pied de l'escalier, où plusieurs femmes attendoient leurs voitures, Ernestine reconnut parmi elles mademoiselle Duménil, qu'elle croyoit encore en Bretagne : la voir, s'écrier, percer la foule, courir à elle, l'embrasser, répéter Henriette, ma chère Henriette ! ce fut l'effet d'un mouvement si rapide, que sa compagne ne put ni le prévenir ni l'arrêter.

Henriette, embarrassée, loin de répondre aux caresses d'Ernestine, paroissoit vouloir s'en défendre, la repouffoit doucement : Y songez-vous, Mademoiselle, est-ce le tems ? le lieu,

lui disoit-elle ? eh ! pourquoi ce feint empressement après un si long oubli ? Retirez-vous , je vous en prie , tout nous sépare à présent , & vous ne devez pas regretter la perte d'une inutile amie.

La perte d'une amie ! répéta Ernestine ; eh ! d'où vient, eh ! comment l'ai-je perdue ? Quoi , ma chère Henriette , vous ne m'aimez plus ? vous avouez que vous ne m'aimez plus ! Je vous plains , Mademoiselle , dit Henriette , c'est vous aimer encore , c'est vous aimer autant que la différence actuelle de nos sentimens peut me le permettre. Et la regardant d'un air attendri : Aimable & malheureuse fille , ajouta-t-elle fort bas , est-ce bien vous ? quel éclat ! mais quel foible dédommagement de celui dont brilloit la simple , l'innocente élève de mon frère. Une dame qui l'accompagnoit , l'appelant alors pour sortir , elle la suivit , & laissa Ernestine étonnée , confuse & presque immobile.

Madame Duménil n'avoit osé s'approcher de sa belle-sœur. En retournant chez elle , un peu d'inquiétude lui faisoit garder le silence : elle attendoit qu'Ernestine parlât , & vouloit juger par ses discours de ceux d'Henriette. Il lui paroissoit impossible qu'un entretien si court eût produit de grands éclaircissmens : mais son amie se taisoit , soupироit ; &

la consternation où elle la voyoit, lui cauſoit un véritable embarras.

Occupée à ſe répéter les expreſſions d'Henriette, à en pénétrer le ſens, Erneſtine ſ'abymoît dans cette rêverie pénible où la foule des idées ne permet pas d'en appercevoir une diſtincte & de ſ'y arrêter. Henriette me plaint, dit-elle enfin, *tout nous ſépare !* les bienfaits dont vous m'avez comblée ont bleſſé ſes regards ; *leur éclat ne convient point à l'élève de ſon frère ! Malheureuſe fille*, ſ'eſt-elle écriée ! Eh ! d'où naît cette compaſſion ſi différente de celle que je lui inſpirois autrefois ? Hélas ! j'ai toujours excité la pitié ; pourquoi ce ſentiment m'humilie-t-il aujourd'hui ? Dès mes plus jeunes ans, abandonnée au ſoin de la providence, recueillie par des mains bienſaiſantes, j'ai dû ma ſubſiſtance & mon éducation à la généreuſe amitié de madame Dufreſnoi : Henriette, dépoſitaire de ſes dernières bontés, n'a pas ceſſé de m'eſtimer en me les aſſurant ; pourquoi vos dons m'abaifſent-ils à ſes yeux ? En les recevant ai-je mal fait ? Oui ſans doute : le faſte & la richeſſe ne me conviennent point ; cet éclat emprunté peut fixer les regards ſur moi, rappeler ma première ſituation, porter l'envie à me la reprocher : que fais-je ? peut-être n'eſt-il pas permis au pauvre de ſ'élever ;

l'obscurité , la vie simple & active est peut-être son unique partage : en subsistant des bienfaits d'un ami , tout ce qu'on accepte au-delà de ses besoins , rend peut-être ridicule & méprisable.

Eh ! que vous importe les idées d'Henriette ? répondit madame Duménil ; dépendez-vous d'elle ? cette fille hautaine & sévère a-t-elle des droits sur vous ? Comment oseroit-elle vous blâmer d'accepter mes dons , quand elle-même doit tout à l'affection d'une parente éloignée ? Vous m'avez extrêmement désobligée , en courant à sa rencontre : elle m'a toujours haïe , mais depuis la mort de son frère , j'ai eu le plaisir de la chagriner. Elle vouloit se mêler de ma conduite , régler la vôtre ; mais en lui fermant ma porte , j'ai su m'affranchir de sa tyrannie. Elle est irritée contre moi , je le fais : comment me pardonneroit-elle de vous avoir rendue heureuse , sans la consulter sur les moyens d'assurer votre sort ? sans lui confier des arrangemens , que l'austérité de ses principes lui auroient fait rejeter ?

Vous avez fermé votre porte à Henriette ! s'écria Ernestine surprise ; eh ! bon dieu , que m'apprenez-vous ? D'où vient vous montrer si fâchée , reprit madame Duménil ? qu'avez-vous donc à regretter ? si je vous prive d'une amie ,

ne la retrouvez-vous pas en moi ? Après ce que j'ai fait pour vous , je m'étonne de vous voir si attachée à une autre. Jouissez sans inquiétude de cette aisance *qui blesse les regards* de mademoiselle Duménil : & si le hasard offre encore à vos yeux une personne si désagréable aux miens , évitez de lui parler ; vous me devez cette légère condescendance , & je l'exige de votre amitié.

Ernestine n'osa insister sur des explications qu'elle desiroit. Elle fut triste , agitée tout le soir : la nuit augmenta son inquiétude ; mille réflexions s'élevoient dans son esprit. Pourquoi madame Duménil l'avoit-elle toujours assurée que sa belle-sœur étoit absente ? d'où naissoit une haine si décidée , si forte ? Pendant la vie de monsieur Duménil , elles ne se cherchoient pas , mais elles se voyoient assez souvent. Comment Henriette se seroit-elle opposée à des arrangemens avantageux pour son amie , elle qui avoit tant de fois souhaité d'être riche , & de partager sa fortune avec sa chère pupille ! On la traitoit de sévère , de hautaine ; ces épithètes convenoient-elles au naturel indulgent , à l'humeur douce de mademoiselle Duménil ! Ernestine entrevit du mystère dans la conduite de sa compagne ; un soupçon vague éleva sa défiance & lui inspira une sorte de crainte :
cependant

ependant elle essaya de se calmer, de perdre le souvenir de cette rencontre, de donner à madame Duménil une preuve de son attachement & de sa reconnoissance, en se conformant à sa volonté. Mais comment supporter le doute où elle resteroit ? elle avoit cru voir du mépris, de l'indignation dans les yeux de mademoiselle Duménil. Trompée par un faux rapport, son amie l'accusoit peut-être d'entretenir la méfiance entre sa sœur & elle. Cette dernière pensée ranima le desir de faire expliquer Henriette ; & comme Ernestine ne s'étoit point accoutumée à résister aux mouvemens de son ame, elle s'y abandonna, attendit le jour avec impatience, se leva dès qu'il parut, s'habilla simplement, & déjà prête quand on entra chez elle, après s'être encore consultée, avoit hésité un peu de tems, elle demanda des porteurs, sortit seule, & se rendit chez Henriette.

Mademoiselle Duménil venoit de s'éveiller, quand on lui annonça une visite qu'elle étoit fort éloignée d'attendre. Eh ! bon dieu ! cria-t-elle à Ernestine d'un air surpris, vous voir ici, vous, Mademoiselle ! quelle affaire si pressante peut donc vous y attirer ?

La plus intéressante de ma vie, répondit-elle. Je viens savoir si vous êtes encore cette amie, autrefois si sensible à mon malheur, dont le

cœur s'ouvroit à mes peines, dont la main essuyoit mes larmes ! Si vous n'êtes point changée, pourquoi m'avez-vous affligée & presque offensée hier ? si vous cessez de m'aimer, apprenez-moi comment j'ai perdu votre affection. Je me plaignois d'une longue négligence, d'un oubli surprenant, me plaindrai-je à présent de votre injustice ? Et passant ses bras autour de son amie, la pressant tendrement : Parlez, ma chère Henriette, dites-moi *ce qui nous sépare*, & pourquoi mon heureuse situation semble vous inspirer de la pitié.

Votre *heureuse situation* ! répéta mademoiselle Duménil ? si elle vous paroît *heureuse*, un léger reproche peut-il en troubler la douceur ? Mais quel dessein vous engage à me chercher ? pourquoi me presser de parler, ne m'avez-vous pas entendue ?

Non, dit Ernestine ; que me reprochez-vous ? qu'ai-je fait ? en quoi *nos sentimens diffèrent-ils* ? ma conduite vous paroît-elle blâmable ? Cette question m'étonne, reprit mademoiselle Duménil : & la regardant fixement : Osez-vous m'interroger avec cet air paisible sur un sujet si révoltant, lui dit-elle ? En vous écartant de vos devoirs, avez-vous perdu le souvenir des obligations qu'ils vous imposoient ? ne vous en reste-t-il aucune idée ? Vous rou-

gissez , ajouta-t-elle , vous baissez les yeux : la pudeur brille encore sur le front noble & modeste d'Ernestine ; ah ! comment a-t-elle pu la bannir de son cœur ?

Je rougis de vos expressions , & non pas de mes fautes , dit Ernestine ; exacte à remplir les devoirs qu'on m'apprit à suivre , je ne me reproche rien : cependant vous m'accusez. Je me suis *écartée* de ces devoirs , j'en ai *perdu l'idée* ? qui vous l'a dit , sur quoi le jugez-vous ?

Je ne vous aurois jamais soupçonnée de cette surprenante assurance , dit Henriette : mais cessons cet entretien ; ne me forcez point à m'expliquer sur les sentimens qu'il peut m'inspirer. Ah ! Mademoiselle , vous avez fait à la richesse un sacrifice bien volontaire , bien entier , s'il ne vous reste pas même assez de décence pour rougir de l'état méprisable que vous avez choisi.

Eh , mon dieu ! s'écria Ernestine toute en pleurs , est-ce une amie , est-ce Henriette , qui me traite avec tant de dureté ? Un état *méprisable* ! j'ai choisi *cet état* ! j'ai renoncé à la *décence* ! je l'ai *sacrifiée à la richesse* ! moi , comment ? en quels tems ? en quelle occasion ? Quoi ! Mademoiselle , vous osez m'insulter si cruellement ! vous osez m'imputer des crimes !

Mademoiselle Duménil , émue des larmes

d'une jeune personne si long-tems chère à son cœur, ne put exciter sa douleur sans la partager : son indulgence naturelle la portoit à excuser Ernestine, à rejeter sur sa belle-sœur, l'égarement d'une fille simple & facile à séduire. Elle rêva un moment, & prenant la main de son amie : Soyez vraie, lui dit-elle ; répondez sans hésiter à mes demandes. Quand je vous écrivis de Bretagne, pourquoi ne me donnâtes-vous point de vos nouvelles ? comment négligeâtes-vous mes avis pendant la maladie de mon frère ? je vous offrois après sa mort un asyle décent & agréable, pourquoi le refusâtes-vous ? enfin pourquoi m'écrivit-on de votre part de ne plus m'inquiéter de votre conduite ?

En satisfaisant à ces questions, Ernestine découvrit à mademoiselle Duménil, qu'elle-même se croyoit en droit de l'accuser de négligence. Henriette vit qu'on avoit tendu des pièges à son amie ; elle ne douta point que, d'intelligence avec le marquis de Clémengis, madame Duménil n'eût soustrait à la connoissance d'Ernestine, des lettres capables de l'éclairer sur les dangers de sa situation : elle soupira, s'attendrit. On nous a trompées l'une & l'autre, dit-elle ; deux perfides ont rendu ma prévoyance inutile ; ils ont bassément profité des circons-

tances, de mon éloignement, de votre crédulité ! Mais où nous conduit cette triste certitude ? Vous vous trouvez heureuse ! quelle apparence de vous ramener à vos premiers principes ! après avoir goûté les douceurs de l'opulence, est-il facile de s'en priver ? pourriez-vous renoncer au marquis de Clémengis, à ses bienfaits intéressés ; fuir, mépriser, haïr cet homme vil... Renoncer à lui ! le fuir ! le mépriser ! s'écria Ernestine ; quels noms osez-vous lui donner ? eh ! pourquoi le fuir ? qu'a-t-il fait ? par où mérite-t-il d'exciter l'horreur qu'il vous inspire ?

Vous m'embarrassez, reprit Henriette ; comment mes discours vous causent-ils tant de surprise ? ne recevez-vous pas les visites de cet homme ? ne passe-t-il pas une partie du jour dans votre appartement ? d'autres personnes y sont-elles admises ! êtes-vous déterminée à continuer ce commerce déshonorant ? Si vous aimez le marquis de Clémengis, si la seule idée de vous séparer de lui vous révolte, vous arrache un cri de douleur, que venez-vous donc faire ici ? Apprenez-moi le sujet de cette étrange démarche : prétendez-vous excuser votre conduite, me contraindre à l'approuver ? que voulez-vous ? que me demandez-vous ? pourquoi me cherchez-vous ?

Un commerce déshonorant, répéta Ernestine !

Eh ! depuis quand l'amitié déshonore-t-elle l'objet qui la fait naître , l'excite & la partage ? Personne n'est admis dans mon appartement. Eh ! qui chercheroit à me voir ? le marquis de Clémengis est ma seule connoissance , mon unique ami. Elevée loin du monde , accoutumée à m'occuper , je n'ai point encore senti le besoin de me distraire , de me fuir moi-même , ni le desir de former des liaisons. Madame Duménil , autrefois si répandue , depuis l'instant où elle est rentrée dans ses biens , s'est éloignée de ses amis , n'a plus songé.... Rentrée dans ses biens , elle ! interrompît Henriette ; de quels biens me parlez-vous ?

Ernestine conta alors l'histoire que madame Duménil lui avoit faite à la campagne ; & sans s'appercevoir de la surprise d'Henriette : Vous me reprochez mon affection pour le marquis de Clémengis , ajouta-t-elle ; s'il vous étoit connu , vous l'approuveriez : oui , l'idée de ne plus le voir , me révolte , elle blesse mon cœur ; une douce intimité s'est établie entre nous , elle fait mon bonheur , & sans doute le sien ! La présence de cet homme aimable , inspire , je ne fais , quel sentiment délicieux , dont le charme est inexprimable : dès qu'il est près de moi , je me trouve heureuse ; je lis dans ses yeux qu'il est content aussi , & j'aime à penser

qu'un même mouvement cause ses plaisirs & les miens.

Henriette joignit les mains, leva les yeux au ciel. Mon dieu, s'écria-t-elle, ai-je bien entendu ! quelle espérance s'élève dans mon cœur ! cet aveu, son ingénuité.... ô ma chère Ernestine, es-tu encore innocente ! Dans le transport vif & tendre de sa joie, elle pressoit sa charmante amie contre son sein. Non, disoit-elle, non, Ernestine n'avoueroit point un coupable attachement avec cette liberté ; elle est trompée, elle n'est pas séduite ; il est tems, il est encore tems de la sauver du danger où sa crédulité l'expose.

Des questions suivies, des réponses positives, amenèrent enfin l'éclaircissement que toutes deux desiroient. La conduite du marquis étonnoit mademoiselle Duménil, elle lui paroissoit singulière ; mais elle connoissoit trop le monde pour la juger favorablement. Que devint Ernestine en apprenant d'elle où cette conduite pouvoit la guider ? Eh quoi ! des soins si tendres, des bienfaits si grands, répandus sur elle avec tant de profusion & de secret, tendoient à lui ravir un bien, dont la richesse & la grandeur ne pourroient jamais réparer la perte.

Mademoiselle Duménil, entrant alors dans des détails nécessaires à ses desseins, s'étendit

sur la façon de penser libre & inconséquente des hommes ; sur la contrariété sensible de leurs principes & de leurs mœurs. O, ma chère amie, vous ne les connoissez pas, lui disoit-elle ; ils se prétendent formés pour guider, soutenir, protéger un sexe *timide* & *foible* : cependant eux seuls l'attaquent, entretiennent sa timidité, & profitent de sa foiblesse : ils ont fait entr'eux d'injustes conventions, pour asservir les femmes, les soumettre à un dur empire ; ils leur ont imposé des devoirs, ils leur donnent des loix, & par une bizarrerie révoltante, née de l'amour d'eux-mêmes, ils les pressent de les enfreindre, & tendent continuellement des pièges à ce sexe *foible*, *timide*, dont ils osent se dire le conseil & l'appui.

Ah ! ne comparez pas le marquis de Clémengis à ces hommes insensés, s'écria Ernestine ; ne lui supposez point de cruelles intentions ; jamais il n'a formé l'horrible projet de me séduire, de me rendre méprisable & malheureuse : non, son affection est aussi pure que la mienne. Ah ! si vous le voyiez, si vous lui parliez.... Eh bien, interrompit mademoiselle Duménil, je le verrai, je lui parlerai ; je souhaite que son amitié soit innocente & désintéressée : mais, en le supposant, comment excuser l'imprudence de sa conduite ? En vous

engageant à vivre dans une terre dont il venoit de faire l'acquisition , ne vous a-t-il pas exposée à paroître dépendante de lui ? En vous dérochant à tous les regards , ne laissoit-il pas croire que vous existiez pour lui seul ? Il vous cachoit ses bienfaits ; mais pouvoit-il les cacher aux autres ? Madame Duménil est-elle inconnue ? ignore-t-on ses facultés ? ses anciennes amies , surprises de ne plus la voir , ont voulu pénétrer le mystère de sa retraite , elles l'ont découvert , elles ont parlé. Depuis le retour du marquis , quelles idées se seront élevées dans l'esprit de vos valets , des siens ? idées grossières , mais malignes , étendues , & dont la communication est prompte. Moi-même , ne vous ai-je pas crue coupable ! Monsieur de Clémengis est votre ami , dites-vous ? non , Ernestine , non , il ne l'est pas : l'homme , qui sacrifie notre réputation à son amusement , à ses plaisirs , est-il donc un ami ? a-t-il donc une *affection pure* ? Mais vous pleurez , continua-t-elle , vous gémissiez , vous ne m'écoutez point.

Je ne vous ai que trop entendue , dit Ernestine ; vous venez de détruire la paix de mon ame , tout le bonheur de ma vie ! Ah ! pourquoi dissipez-vous une si flatteuse illusion ? & cachant son visage inondé de larmes , dans le sein de son amie : O ma chère Henriette , par-

donnez-moi, lui crioit-elle, pardonnez ma douleur, souffrez qu'elle éclate : je ne puis applaudir à votre raison ; je ne puis être reconnoissante de vos bontés. Ah ! falloit-il m'éclairer ! mon erreur me rendoit si heureuse ! Que je hais le monde, ses usages, ses préjugés, ses malignes observations ! Que dois-je à ce monde où je ne vis point ? quoi ! faudra-t-il immoler mon bonheur à ses fausses opinions ? eh ! que m'importe ses vains, ses téméraires jugemens, quand je suis innocente, quand mon cœur ne se reproche rien ?

Vous me troublez, vous m'affligez, reprit mademoiselle Duménil ; que vous êtes attachée à monsieur de Clémengis ! ne puis-je essayer de vous rendre à vous-même, qu'en perçant votre cœur de mille traits douloureux ? Mais cessez de pénétrer le mien par ces cris, ces gémissemens dont je suis trop touchée ; pourquoi ces larmes ? vous êtes libre, Ernestine ; eh, bon dieu ! ai-je le droit de vous contraindre, de vous arracher avec violence ce bonheur, dont vous regrettez si vivement la perte ? vous pouvez le goûter encore, rien ne s'oppose à vos desirs. Oubliez que vous m'avez vue, perdez le souvenir de mon amitié, de mes vains efforts. Allez, retournez avec la vile complaisante qui s'est bassément prêtée à vous faire

connoître cette félicité passagère ; ce n'est pas de moi, c'est d'elle que vous devez vous plaindre ; cette femme inconfidérée est la véritable cause de vos peines ; puisse-t-elle ne l'être pas un jour de votre honte & de vos remords !

Que je suis malheureuse , s'écria Ernestine ! qu'un instant a répandu de trouble & d'amertume dans mon cœur ! on craint pour moi la honte & les remords ! O ma chère Henriette, ne méprisez pas votre amie ; ne vous offensez pas de mes plaintes : je suis foible , & peut-être injuste ; la douleur oppresse mon ame , abat mes esprits , je ne me connois plus. Ne me dites point de retourner chez celle qui m'a trompée ; je me livre à vous , à vos conseils , à vos lumières , à votre amitié ! Ah ! je ne regrette point l'aisance où je vivois , la fortune que j'abandonne ! mais cet aimable ami , si tendre , si sincère ; imprudent à vos yeux , mais respectable aux miens ; cet ami , dont la main généreuse me combloit de biens sans se laisser appercevoir , sans rien exiger de ma reconnaissance ; cet ami si cher , si digne de mon estime , de mon attachement , qui s'est fait une douce habitude de me voir , de me parler , d'être avec moi ! faut-il l'affliger , le fuir , le quitter durement , l'inquiéter , lui causer les mêmes peines que je sens !

Non , ma chère Ernestine , il ne le faut pas , reprit mademoiselle Duménil ; il faut au contraire le voir , lui parler , lui faire agréer la résolution que vous prenez de quitter madame Duménil. Eh ! qui vous dit de renoncer aux douceurs d'un commerce innocent , de vous priver avec effort du plaisir de recevoir les visites de monsieur de Clémengis ? Ne vivant plus de ses bienfaits , retirée dans un asyle décent , il vous sera facile & permis de cultiver cette amitié si chère à votre cœur. Ecrivez au marquis , priez-le de se rendre à l'instant ici : vous prévienerez l'inquiétude où vous craignez qu'il ne se livre : un moment d'entretien me fera connoître sa façon de penser ; il ne désapprouvera pas mes conseils , je l'espère : mais s'il les rejette , ne serez-vous pas maîtresse de suivre les siens ?

Ernestine prit une plume , & d'une main tremblante , elle traça ces mots :

« On vient de m'apprendre que je ne dois à
» madame Duménil ni égards , ni reconnoissance :
» ne me cherchez plus chez cette femme ; je
» la quitte pour jamais. Vous , qui depuis un an ,
» jouissez de mon amitié , de mon estime , de ma
» plus tendre affection , êtes-vous un homme
» perfide ? si vous pouvez justifier vos intentions
» aux yeux d'une fille respectable , venez chez

» mademoiselle Duménil ; je vous y attends
» avec crainte , avec impatience ; je desiré ,
» j'espère , je crois que vous êtes digne de mes
» sentimens : ah ! venez le prouver à mon amie ,
» à ma seule amie , si vous m'avez trompée » !

Monsieur de Clémengis arrivoit de Versailles & se proposoit d'aller chez Ernestine , quand le laquais de mademoiselle Duménil lui remit ce billet. Il obéit sans hésiter , & parut bientôt devant Henriette , avec cette noble assurance que donne la certitude de n'avoir jamais enfreint les loix de l'honneur.

En entrant , il parut surpris de la voir seule. Ernestine venoit de passer dans un cabinet d'où elle pouvoit l'entendre. Pour la première fois , éprouvant à l'approche du marquis , une émotion où le plaisir ne se mêloit pas , elle craignit sa présence , & sentit le desir de lui cacher les mouvemens de son cœur.

En jettant les yeux sur monsieur de Clémengis , mademoiselle Duménil devint plus indulgente encore pour la tendre foiblesse de son amie. Comment une figure si charmante n'auroit-elle pas fait la plus vive impression sur une personne si jeune , si peu en garde contre les passions , si accoutumée à suivre les seules inspirations de son cœur ? Henriette ad-

mira le marquis, & souhaita qu'un heureux naturel répondît à cet aimable extérieur. Me pardonnerez vous, Monsieur, lui dit-elle, d'entrer malgré vous dans votre confidence, de chercher à pénétrer vos secrets, d'oser vous demander compte d'une conduite, dont l'apparente irrégularité est sans doute autorisée par le motif caché de vos démarches : refuserez-vous de m'instruire de vos desseins sur Ernestine ?

En vérité, Mademoiselle, je n'en ai point, dit le marquis, & vous ne sauriez croire combien vous m'embarrassez par une question que je me suis faite mille fois, sans pouvoir me donner à moi-même une réponse satisfaisante. Je desirer la tranquillité, le bonheur d'Ernestine ; je me suis occupé des moyens de la rendre heureuse, mon cœur s'est avoué ces intentions, je ne m'en connois point d'autres. Oserois-je à mon tour vous demander, Mademoiselle, ce qui vous paroît irrégulier dans mes démarches, & pourquoi vous semblez blâmer ma conduite ?

Je suis fâchée, Monsieur, vraiment fâchée, reprit Henriette, que vous puissiez vous croire à l'abri du reproche en exposant la réputation d'une jeune personne dont la sagesse est l'unique bien. Aviez-vous le droit de la soustraire à ma vue, de la priver de mes conseils,

de l'engager à quitter un état simple , mais paisible , pour lui faire goûter les douceurs d'une opulence passagère , l'accoutumer à en jouir , & peut-être , la conduire à se les assurer par le sacrifice de l'honnêteté de ses mœurs ? Eh ! quoi , Monsieur , vous ne vous reprochez rien , quand vous vous êtes plu à lui inspirer une passion , qui la met dans la cruelle nécessité d'être coupable ou malheureuse !

Ce dernier reproche me touche , reprit le marquis , je le mérite , je me le fais souvent à moi-même. Dans la position d'Ernestine , dans la mienne , je ne devois , ni nourrir mon penchant , ni exciter en elle une passion , qui ne pouvoit devenir heureuse sans qu'un de nous ne fît à l'autre un trop grand sacrifice. Mais , ai-je tenté de la séduire ? l'ai-je trompée par d'éblouissantes promesses ? lui ai-je donné de fausses espérances ? ai-je abusé de sa crédulité ? enfin , ai-je échauffé son cœur par des discours passionnés ? me suis-je seulement permis l'aveu de mes sentimens ? Content du plaisir d'aimer , charmé de la douceur de plaire , je jouissois d'un bonheur inconnu , peut-être , au commun des hommes ; Ernestine le partageoit ! Ah ! Mademoiselle , de quel bien vous nous privez tous deux , par le fatal éclaircissement que vous venez de lui donner !

Mademoiselle Duménil, un peu embarrassée de cette espèce de reproche, ne voulut pas laisser penser à monsieur de Clémengis, qu'un zèle officieux ou indiscret l'eût engagée à pénétrer le fond d'une intrigue où il étoit intéressé. Elle lui apprit la rencontre qu'elle avoit faite la veille, & ne lui cacha rien de ce qui venoit de se passer entre Ernestine & elle.

Je consens à vous laisser connoître tous mes secrets, Mademoiselle, reprit le marquis; je ne conteste point vos droits sur une jeune personne, dont vous avez pris soin pendant plusieurs années. En la retirant d'un état au-dessous de la médiocrité, j'ai voulu faire pour la beauté modeste & sans appui, ce que mes pareils font tous les jours en faveur de la bassesse, du vice & de l'impudence. Votre amie ne jouit point d'une *opulence passagère*; elle est riche, libre & indépendante. Ayant joué tout l'hiver d'un bonheur constant, tenté la fortune sans pouvoir la laisser, avant de partir pour l'Italie je me trouvois une somme considérable, dont rien ne m'empêchoit de disposer; je la destinai à changer le sort de l'aimable élève de votre frère: mon dessein étoit de vous la remettre, mais votre départ me força à prendre d'autres mesures. Dirigé par madame Duménil, je déposai une partie de la fortune d'Ernestine, chez

chez l'homme public, où vous-même, Mademoiselle, aviez placé les premiers fonds ; la terre qu'elle habitoit, lui appartient, elle est acquise sous son nom & par les soins de cet honnête homme : si j'ai caché les miens à votre jeune amie, c'est par un sentiment dont vous ne pouvez me blâmer. Vous savez tout à présent, jugez-moi, Mademoiselle, & daignez me dire si le mystère de ma conduite vous paroît criminel, si j'ai mérité qu'Ernestine me demande, *êtes-vous un homme perfide ?*

Henriette rêva un moment ; la noble franchise de monsieur de Clémengis, sa générosité, un amour si tendre, si désintéressé, lui paroissoit un sentiment nouveau ; le grand monde où elle vivoit depuis son enfance, ne lui en avoit jamais donné d'idée. Elle commençoit à regarder l'ami d'Ernestine, avec une sorte de vénération : mais cherchant encore à s'assurer si elle ne se trompoit point : Consentiriez-vous, Monsieur, lui dit-elle, à laisser jouir Ernestine de vos bienfaits, dans le couvent où j'ai dessein de la conduire ce soir ?

Ah ! qu'elle en jouisse par-tout où ils la rendront heureuse ! s'écria monsieur de Clémengis ; l'ai-je obligée pour la contraindre ? non, Mademoiselle, non, je vous le répète, elle est libre, elle est indépendante, & je me mépri-

ferois, si j'osois me croire des droits sur elle.

Mademoiselle Duménil se leva avec vivacité, courut dans son cabinet, prit Ernestine par la main, & la conduisant auprès de monsieur de Clémengis : Remerciez votre aimable, votre généreux protecteur, lui dit-elle, vous ne devez pas rougir de ses bienfaits, vous n'en avez rien à craindre : peut-être n'étiez-vous pas née pour en accepter, mais les dons de l'amitié n'avilissent jamais. Par une reconnaissance vive & constante, méritez l'ami que votre heureux sort vous donne.

Ernestine avoit tout entendu ; pénétrée d'un tendre sentiment qu'elle n'osoit faire éclater, ses larmes furent assez long-tems la seule expression de son cœur. Mademoiselle Duménil prévient de peu de jours, lui dit le marquis, une proposition que je m'apprétois à vous faire : les plaintes continuelles de madame Duménil, son obstination à vouloir vous répandre dans le monde, alloient me forcer à vous prier de la quitter ; votre amie m'épargne une explication dont je me sentoie embarrassé ; je redoutois l'instant où je vous parlerois, & plus encore les suites d'un éclaircissement que je balançois à vous donner. Mais, pourquoi pleurez-vous ? lui demanda-t-il d'un ton tendre, auriez-vous de la répugnance pour l'asyle qu'on vous propose ?

Eh ! Monsieur, dit Ernestine, pourrois-je ne pas aimer l'asyle que vous me choisirez : je suivrai les conseils de Mademoiselle, je me soumettrai aux loix que vous daignerez m'imposer ; elles feront à jamais la règle de ma vie. Vous imposer des loix, moi, ma chère Ernestine ! s'écria le marquis, quel langage ! puis-je l'entendre sans douleur ? & s'adressant à Henriette : Je vous en prie, Mademoiselle, lui dit-il d'un air touché, triste même ; eh ! je vous en prie, engagez votre amie à me traiter avec plus de bonté.

Ernestine lui tendit la main, voulut parler ; mais la crainte de voir le marquis pour la dernière fois, ferroit son cœur, & lioit sa langue ; quelques mots coupés par ses soupirs, découvrirent sa pensée à monsieur de Clémengis. Il en fut ému, attendri ; il prit sa main, la pressa doucement, la baïsa : nous ne nous séparons point, lui disoit-il, je vous visiterai souvent, vous me ferez toujours chère, vous m'occuperez sans cesse ; séchez vos pleurs, levez ces yeux charmans sur deux personnes dont vous êtes si véritablement aimée ; accordez-moi la douceur de m'applaudir à ceux de votre amie, de n'avoir rien permis à mes desirs qui vous oblige à les baïsser devant elle.

Mademoiselle Duménil se joignit au marquis

pour consoler Ernestine : ils prirent, de concert, toutes les mesures capables de rendre la nouvelle situation de cette aimable fille, aussi agréable que paisible. Elle-même choisit l'abbaye de Montmartre, & demanda à s'y retirer. Le marquis se chargea de lui envoyer à l'instant sa femme-de-chambre, le seul domestique qu'elle vouloit garder, & la débarrassa du soin d'avertir madame Duménil, d'une si brusque séparation. A sa prière, Henriette consentit à recevoir chez elle les effets les plus précieux d'Ernestine, d'où on les transporterait ensuite à l'abbaye. Elle accepta la régie des biens de son amie, & l'offre que lui fit le marquis d'en remettre les titres entre ses mains.

En se prêtant à ces arrangemens, qui alloient lui ravir la liberté de voir Ernestine à tous les momens du jour, monsieur de Clémengis s'efforçoit de paroître tranquille ; mais peu accoutumé à déguiser les mouvemens de son ame, ses regards découvroient le trouble & l'agitation d'une passion inquiète. Il prit les mains d'Ernestine ; & la regardant avec une tendresse inexprimable : O, ma charmante amie, lui dit-il, n'oubliez jamais un homme, qui a pu passer tant d'heures auprès de vous, & réprimer une ardeur dont l'objet & la vivacité lui offroient une excuse si naturelle. Je vous aime ! vous

l'ignoriez ; il m'est doux de vous le dire , de vous le répéter ! oui , je vous aime , je vous adore ! combien il m'en a coûté pour vous le taire si long-tems ! je m'applaudis de vous avoir respectée : plus mes desirs étoient grands , plus l'innocence & la sensibilité de votre cœur me présentoient l'idée flatteuse d'un triomphe assuré ; plus la victoire que j'ai remportée sur moi-même , est satisfaisante : si vous croyez devoir quelque retour à ma tendre , à ma solide amitié , accordez-moi la récompense d'un effort si difficile , d'une retenue si constante ; cessez de vous affliger , dissipez cette tristesse cruelle où vous vous livrez , que je n'en apperçoive plus de traces dans ces yeux chéris ; ah ! vous le savez , tout mon bonheur dépend d'être sûr de celui d'Ernestine !

Sans attendre sa réponse , le marquis prit alors congé de mademoiselle Duménil : il sortoit , quand revenant à elle ; il lui demanda d'un ton timide , s'il lui seroit permis de la revoir. Henriette , douce , sensible , vertueuse sans rudesse , dédaignoit une sévérité , souvent affectée , toujours rebutante , propre à rendre la sagesse plus incommode que respectable ; elle ne croyoit pas devoir priver le marquis de la vue d'Ernestine : elle lui répondit d'un air riant , qu'elle recevroit ses visites avec plaisir.

Obligée de descendre à l'heure du dîner, Henriette ne contraignit point Ernestine à paroître chez sa cousine ; quand elle remonta , on lui dit que son amie n'avoit pu se forcer à rien prendre : elle la vit abattue , baignée de larmes, la tête baissée sur son sein , son visage à demi-caché sous un mouchoir inondé de ses pleurs. Eh ! d'où naît ce redoublement de douleur, s'écria Henriette ? quel sujet, quelles réflexions vous arrachent ces larmes amères ?

Je ne fais, répondit-elle ; j'ignore pourquoi mon ame est si cruellement oppressée ; je ne sentoïis point de desirs , je ne concevois pas des espérances , ma félicité me paroïssoit le bonheur suprême ; elle remplissoit tout mon cœur, elle ne me permettoit pas de former des vœux : jamais je n'entrevis dans l'avenir un bien au-dessus de celui dont je jouissois ; & cependant, ma chère Henriette , il me semble que j'ai fait une perte immense ; on vient de me ravir, de m'enlever... quoi ? pas même des souhaits ! ah ! quelle triste lumière les paroles du marquis ont portée dans mon esprit ! *la position d'Ernestine , la mienne , ne nous permettent point d'être heureux , si l'un de nous ne fait à l'autre un trop grand sacrifice !* Elle s'arrêta , soupira ; détourna les yeux , dans la crainte de rencontrer ceux d'Henriette. Cher Clémengis ! dit-

elle , tu ne feras point un *trop grand sacrifice* pour rendre Ernestine heureuse ! elle ne l'exige pas ; elle ne desire point un bonheur qui porteroit atteinte à ta gloire : mes yeux sont ouverts , je vois tout ce qui nous sépare : mais comment , mais d'où vient éprouve-t-on une douleur si vive en renonçant à un espoir qu'on n'avoit pas ?

Les caresses de mademoiselle Duménil, les visites du marquis, le tems, la raison, dissipèrent un peu le chagrin d'Ernestine : mais une douce mélancolie devint son humeur habituelle. Après un mois de séjour chez Henriette, elle entra dans le couvent : on lui avoit préparé un appartement commode & agréable, elle y découvrit par-tout les soins de son amant : une petite bibliothèque composée de livres choisis par le marquis, lui offrit un amusement utile & la facilité d'acquérir des connoissances. Elle continua de prendre des leçons de musique , s'occupa de la lecture , & ne négligea point un talent devenu précieux pour elle , par le plaisir qu'il lui donnoit de multiplier l'image de monsieur de Clémengis ; des traits si chéris, se trouvoient retracés dans tous les sujets qui se présentoient à son imagination , & son cabinet se remplissoit des portraits de son amant.

Mademoiselle Duménil la visitoit souvent ;

le marquis l'accompagnoit quelquefois , mais il se permettoit rarement d'aller seul à l'abbaye. Depuis l'instant où il s'étoit déterminé à remettre Ernestine sous la conduite d'Henriette , il s'attachoit à combattre sa passion ; dans ses principes , il ne pouvoit la rendre heureuse , sans risquer le renversement de sa fortune , manquer aux égards dus à son oncle , même à une grande famille dont il lui ménageoit l'alliance. On examinoit alors l'affaire ancienne & importante d'où ses espérances dépendoient , le jugement en étoit encore incertain ; si monsieur de Clémengis perdoit à la fois son procès & la faveur de son oncle , réduit à un revenu médiocre , forcé de quitter le service , d'abandonner la cour , de vivre loin du monde , sa-voit-il si ses desirs , affoiblis par la possession , ne s'éteindroient pas ? si la constance de ses sentimens rendroit ses plaisirs durables ? si les douceurs de son mariage effaceroient le souvenir amer de tant de sacrifices faits à l'amour ? Qui l'assueroit de penser long-tems comme il pensoit alors ? peut-être un jour , injuste dans ses regrets , cesseroit-il d'aimer l'innocente cause de sa ruine ; peut-être oseroit-il l'accuser de sa propre imprudence , rejeter sur elle l'amertume de ses chagrins , la rendre malheureuse , & lui ravir à jamais cette paix , ce

bonheur que lui-même s'étoit plu à lui assurer.

Ces réflexions l'affermissoient dans la résolution de résister à son amour, de ne plus se permettre des soins qui l'entretenoient : il essayoit ses forces, se faisoit une violence extrême pour laisser passer plusieurs jours sans voir Ernestine, sans lui écrire ; mais se reprochant bientôt cette apparente négligence, il couroit la chercher, s'enivroit du plaisir de la regarder, & lui trouvant un air triste, abattu, il s'accusoit de cruauté, se demandoit comment il avoit pu l'affliger, élever un mouvement de douleur dans cette ame sensible.

La tendre fille n'osoit se plaindre de lui ; devenue timide, elle rougissoit de son trouble, & s'efforçoit de le cacher ; mais ses regards languissans, ses soupirs, ses questions inquiètes, découvroient la crainte de n'être plus aimée. Perdant de vue tous ses projets, le marquis s'occupoit uniquement du soin de la rassurer ; il s'abandonnoit à la douceur de lui parler de ses sentimens : & lui rappelant ces tems, où libres de s'entretenir, ils passoient ensemble des heures si délicieuses, il sembloit lui reprocher d'avoir cherché des lumières inutiles à son bonheur : Ah ! pourquoi, lui disoit-il, avez-vous appris à me craindre, à vous défier de vous-même ?

Touchée de ces discours, attendrie par ses

propres idées , Ernestine se taisoit , pleuroit , & regrettoit peut-être sa première simplicité. Trois mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans sa situation : au retour du printems , le marquis se disposa à la quitter , pour se rendre à son régiment ; l'un & l'autre sentirent vivement l'approche de cette séparation ; leurs adieux furent longs & tendres , ils pleurèrent tous deux ; & loin de s'exhorter mutuellement à s'aimer moins , ils se répétèrent mille fois qu'ils s'aimeroient toujours.

Peu de tems après le départ de monsieur de Clémengis , Ernestine éprouva de l'ennui dans sa retraite : elle desira d'aller à la campagne , de revoir , d'habiter cette agréable demeure , présent de son amant , préparée , embellie par ses soins. Henriette lui représentoit qu'elle ne devoit pas y vivre seule ; cette difficulté chagrinoit Ernestine , le hasard la leva , un événement où son bon cœur l'intéressa , lui fit trouver une compagne.

Madame de Ranci , âgée de trente-six ans , belle encore , aimable & malheureuse , retirée depuis trois ans à l'abbaye , s'étoit attachée à montrer de la complaisance & de l'amitié à la jeune Ernestine : veuve , & réduite à la plus grande médiocrité , par des accidens fâcheux , il lui restoit seulement une petite rente sur un

particulier ; cet homme manquant de bonheur ou de conduite, déranger ses affaires ; pressé par ses créanciers , il prit la fuite , passa en Hollande , & livra madame de Ranci à toutes les horreurs de l'extrême pauvreté.

Ernestine , élevée , soutenue , enrichie , par la tendre compassion de ses amis , se plaisoit à répandre sa libéralité sur tous ceux qui lui offroient l'image de son premier état ; son cœur , toujours ouvert aux cris de l'indigent , cherchoit à rendre à l'humanité les secours qu'elle-même en avoit reçus.

Pénétrée du malheur de madame de Ranci , elle prit des mesures avec mademoiselle Duménil , pour faire passer sur la tête de cette femme désolée , le petit héritage de madame Dufresnoi , & ce qu'elle y ajouta , remplaça sa perte , & même étendit un peu son revenu. La reconnoissance se joignant à l'amitié dans le cœur d'une femme honnête & sensible , elle sentit bientôt pour Ernestine , les sentimens d'une tendre mère , reçut avec joie la proposition de s'attacher à son sort , de vivre toujours avec elle , & de l'accompagner dans sa terre , où elles se rendirent un mois après le départ de monsieur de Clémengis.

Ernestine revit avec transport ces lieux chers à son cœur ; elle ne cachoit point à ma-

dame de Ranci la cause du plaisir qu'elle sentoit de les habiter, elle lui montrait les lettres du marquis, ses réponses, l'entretenoit de ses sentimens pour cet homme aimable, lui parloit de ses obligations, de sa reconnoissance, de sa tendresse, de la douceur qu'elle éprouvoit en pensant à lui; & quand son amie lui demandoit où devoit la conduire un amour si vif, quand elle l'interrogeoit sur ses espérances; des soupirs, des larmes, interrompoient les effusions de son cœur, elle avouoit qu'elle n'en avoit point: sans rejeter les conseils prudents de madame de Ranci, sans se révolter contre ses réflexions, elle l'écoutoit, convenoit de la justesse de ses observations, & lui laissoit voir qu'elles ne la persuadoient point; rien ne pouvoit l'engager à oublier le marquis, à renoncer au plaisir de l'aimer, à la certitude de lui plaire.

Vers la fin de l'été, mademoiselle Duménil, prête à retourner en Bretagne, voulut, avant de partir, passer quelques jours chez Ernestine; en la quittant, elle lui recommanda de ne pas attendre monsieur de Clémengis dans cette belle solitude, & ne l'y laissa qu'après avoir obtenu d'elle une promesse de rentrer bientôt au couvent.

Cette parole donnée à mademoiselle Duménil,

embarrassa bientôt l'aimable & tendre Ernestine. Le marquis alloit revenir ; il la conjuroit de rester chez elle , de passer l'automne à la campagne , de lui permettre de la revoir encore avec une liberté , dont elle ne devoit pas craindre qu'il abusât ; la présence de madame de Ranci suffisoit , disoit-il , pour la rassurer contre de malignes observations ; la même prière se renouveloit dans toutes ses lettres , il la pressoit avec ardeur , il sembloit que tout son bonheur dépendît d'obtenir d'elle cette grace.

La foible Ernestine ne put se défendre de lui accorder une faveur si vivement demandée : Je lui dois tout , disoit-elle à madame de Ranci , ne ferai-je rien pour lui ? en résistant à ses desirs , je m'accuse d'ingratitude : est-ce à moi de l'affliger ? Ah ! dans tout ce que l'honneur ne me défend pas , pourquoi ne céderois-je point à ses volontés ? pourquoi sacrifierois-je à la crainte d'être injustement soupçonnée , la douceur véritable de lui causer de la joie ? Vous me soutiendrez contre moi-même , vous daignerez remplir à mon égard les devoirs d'une mère tendre & vigilante , vous ne me quitterez point ; témoin de ma conduite , vous me justifierez auprès d'Henriette : eh ! que m'importe le reste du monde ? l'estime de mes amis , la mienne , suffit à ma tranquillité, Madame de Ranci

combattit en vain une résolution déterminée, & monsieur de Clémengis eut le plaisir de retrouver Ernestine à la campagne, & de s'assurer qu'il devoit sa complaisance à l'amour.

Il en jouit pendant plusieurs jours, sans paroître porter ses idées au-delà du bonheur qu'il s'étoit promis : mais un amour avoué peut-il se contenir dans les bornes étroites que l'amitié prescrit ? un desir satisfait élève un desir plus ardent encore ; les souhaits se multiplient, les vœux s'étendent ; une grace reçue ouvre le cœur à l'espérance d'une grace plus grande ; l'espace immense qui sembloit éloigner un point à peine aperçu, disparoît insensiblement, & la pensée se fixe sur l'objet qu'on n'osoit même entrevoir.

Libre de prolonger ses visites, de passer une partie du jour auprès d'Ernestine, le marquis de Clémengis montra de l'humeur. La présence continuelle de madame de Rancé le gênoit, & son attention à ne pas quitter sa jeune amie, la rendoit insupportable à ses yeux. Falloit-il accoutumer cette femme à vous suivre avec tant d'affection, disoit-il à Ernestine, à ne jamais vous perdre de vue ? exigez-vous d'elle cette importune assiduité ? me craignez-vous ? avez-vous cessé de m'estimer ! quoi, des précautions contre moi ! est-ce vous, est-ce Ernestine qui me laisse

voir une défiance injurieuse ? Que de froideur ! de réserve ! non, votre amitié n'est plus aussi tendre. Ah ! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems, où dans ces mêmes lieux vous accouriez au-devant de mes pas avec une joie si vive ! où votre bras s'appuyoit sur le mien, où nous parcourions ensemble toutes les routes de ce bois où vous vous plaisiez tant ! O, ma chère amie, il est donc vrai que vous êtes changée ?

Ces reproches touchoient Ernestine, pénétroient son cœur, lui arrachent des larmes, & jamais la plus légère plainte : elle supportoit la triste uniformité de ces entretiens, avec une patiente indulgence. Les chagrins du marquis, sa pâleur, son abattement, élevoient des craintes dans son ame, elle trembloit pour des jours si précieux. Je ne vous importunerai bientôt plus, lui disoit-il, les yeux baignés de pleurs. Elle commença à se repentir d'une complaisance dont elle n'avoit point prévu les suites. Mon imprudence vient d'irriter une passion si longtemps réprimée, répétoit-elle à madame de Ranci, je n'en connoissois encore que les douleurs, j'en éprouve à présent toutes les amertumes. Cette femme alarmée du danger de sa jeune amie, la pressoit de retourner à Montmartre. Ernestine y consentit : mais avant de partir, elle écrivit à monsieur de Clémengis,

& lui envoya sa lettre par un exprès, à l'instant même où elle rentroit au couvent ; il l'ouvrit avec empressement, & sa surprise fut extrême d'y trouver ces paroles :

Lettre d'Ernestine.

« Quelle douleur pour moi, Monsieur, d'ex-
» citer vos plaintes, de m'accuser de toutes
» vos peines, de me reprocher l'état affreux
» où vous êtes ! Eh, quoi ! c'est donc moi
» qui vous afflige ? puis-je le croire, puis-je
» m'en assurer, quand votre bonheur est l'ob-
» jet, l'unique objet de tous les vœux de mon
» cœur ? Hélas ! par quelle fatalité ce bonheur
» semble-t-il dépendre aujourd'hui de l'égare-
» ment d'une fille que vous respectiez autrefois !
» Soyez juge dans votre propre cause, dans la
» sienne, & prononcez entre votre cœur &
» le mien.

» Ma réserve vous blesse ? Eh ! Monsieur,
» m'est-il permis de vous traiter encore avec
» une familiarité dont mon ignorance étoit l'ex-
» cuse ? Pendant long tems j'osai vous regarder
» comme un frère chéri : l'extrême différence
» de nos fortunes ne me frappoit point ; dans
» ces tems heureux rien n'arrêtoit les témoi-
» gnages de mon innocente affection. Je ne
» suis point changée ; ah ! pourquoi vous ob-
» tenez-

» tenez-vous à penser que je le suis ! ce n'est
» pas vous , Monsieur , c'est moi-même que
» je crains. Je suis jeune , je vous dois tout ;
» je vous aime ; oui , Monsieur , je vous aime ,
» je le dis , je le répète avec plaisir ; je ne
» rougis pas de vous aimer. Le premier ins-
» tant où vous parûtes à mes yeux , fit naître
» cette tendresse que le tems a rendue si vive.
» Sentiment cher à mon cœur , le seul qui
» m'attache à la vie. Tant de bienfaits , si gé-
» néreusement répandus sur moi , m'assuroient
» un sort paisible ; mais l'amour que vous m'ins-
» piriez , faisoit mon bonheur , mon souverain
» bonheur ! Penser sans cesse à vous , m'oc-
» cuper du soin de conserver votre amitié , de
» mériter l'estime de mon respectable ami ; vous
» voir quelquefois , lire dans vos yeux que ma
» présence excitoit votre joie , c'étoit pour moi
» le bien suprême ! Une félicité si grande est-elle
» à jamais détruite ? Ne me la rendrez-vous
» point ? Non , il n'est plus en votre pouvoir
» de me la rendre !

» *Vous ne m'importunerez pas long-tems ?*
» quelle cruelle expression ! je ne puis suppor-
» ter la certitude de faire votre malheur ; elle
» pénètre mon ame , elle déchire mon cœur.
» En me retirant , en abandonnant les lieux
» où je vous voyois sans contrainte , j'ai suivi

» des conseils prudents : mais je ne vous fais
» point, je ne prétends pas élever une barrière
» entre vous & moi, prête à quitter cet asyle,
» si vous le voulez, je soumetts ma conduite
» à votre décision. Si, pour sauver vos jours,
» il faut me rendre méprisable, renoncer à
» mes principes, à ma propre estime, peut-
» être à la vôtre ! je ne balance point entre un
» intérêt si cher & mon seul intérêt. Ordon-
» nez, Monsieur, du destin d'une fille disposée,
» déterminée à tout immoler à votre bonheur :
» mais avant d'accepter un si grand sacrifice,
» permettez-moi de remettre dans vos mains
» tous les dons que vous m'avez faits. Les
» garder, en jouir, ce seroit laisser croire que
» vous m'aviez enrichie pour me perdre, sau-
» vons au moins votre honneur, une légère
» partie du mien : qu'on ne m'impute jamais
» la bassesse d'avoir reçu le prix de mon inno-
» cence. A ces conditions, Monsieur, la tendre,
» la malheureuse Ernestine, tiendra la conduite
» que votre réponse lui prescrira ».

Ah, grand dieu ! s'écria le marquis en finissant de lire, ai-je pu porter cette charmante fille à m'écrire ainsi ? quelle étrange proposition ! mais que de bonté, de tendresse, de générosité dans cet abandon de ses principes, d'elle-même !

Aimable Ernestine ! qui , moi , je t'avilirois ? j'abuserois de ton amour , de ta noble confiance.... ah ! tu n'as rien à craindre de ton amant , de ton ami , de ton reconnoissant ami. Périsse l'homme injuste & cruel , qui ose fonder son bonheur sur la condescendance d'une douce , d'une sensible créature , capable de s'oublier elle-même , pour le rendre heureux.

Monsieur de Clémengis se hâta de répondre à l'inquiète Ernestine. L'agitation de ses esprits , l'attendrissement de son cœur , ne lui permirent pas de mettre beaucoup d'ordre dans sa lettre. Il la remercioit d'une preuve si extraordinaire de ses sentimens ; il s'en plaignoit aussi , lui reprochoit doucement de l'avoir soupçonné d'un dessein qu'il ne formoit pas. Ah ! comment avez-vous pu croire , lui disoit-il , que votre ami voulût être votre tyran. Il terminoit sa lettre par des expressions tristes & vagues , elles sembloient annoncer sa visite pour le soir ; il promettoit une confidence , elle expliqueroit ce qu'il n'osoit lui dire en ce moment , ce qu'il se trouvoit malheureux , bien malheureux de devoir lui apprendre.

Ernestine étoit avec madame de Ranci , quand on lui apporta la lettre de monsieur de Clémengis ; elle la prit en tremblant , la tint long-tems sans oser l'ouyrir ; une pâleur mortelle se ré-

pandit sur son visage. Voilà l'arrêt de mon destin, dit-elle ; ô , madame de Ranci ! si vous saviez... qu'ai-je fait ! que me dit-il ? je suis perdue !

Cette femme ignorant le sujet de sa terreur, s'étonnoit de la consternation où elle la voyoit. Ernestine rompit enfin le cachet, & portant des regards timides sur ces caractères chéris, des larmes de joie inondèrent bientôt cette lettre consolante , elle la pressa contre son cœur , la baïsa mille fois. O , mon respectable ami ! pardonne-moi, répétoit-elle, non, je ne devois pas te soupçonner. Découvrant alors à madame de Ranci la cause de son effroi, elle fit passer dans l'ame de son amie, une partie des mouvemens qui affectoient la sienne.

En relisant la lettre du marquis, Ernestine recommença à s'inquiéter. Eh ! que doit-il donc m'apprendre, demandoit-elle à madame de Ranci ? il veut me quitter peut-être, renoncer à me voir, tout m'annonce une triste séparation. Que signifient ces expressions : *Quand je vous disois, je ne vous importunerai plus, j'étois bien éloigné de vouloir élever dans votre esprit ces idées funestes où je vois trop qu'il s'abandonnoit ? J'ai cherché, j'ai fui l'occasion de vous dévoiler le sens de ces paroles. Hélas, ma chère Ernestine, quelle triste confiance ai-je à vous faire ? quel sacrifice mon devoir*

exige ! il ne m'est plus permis de vivre pour moi-même ; il ne m'est plus permis d'espérer d'être heureux. Ah ! je vais le perdre, s'écrioit-elle , mon cœur me le dit ! eh ! d'où vient ne peut-il vivre heureux , & me voir , & m'aimer ? comment un même sentiment produit-il de si différens effets ? mon amour est un bonheur si grand pour moi ! faut-il que le sien trouble la douceur de sa vie !

Elle attendit impatiemment l'heure où elle croyoit recevoir la visite de monsieur de Clémengis. Le tems s'écouloit lentement au gré de ses desirs , le jour finit , & son inquiétude augmenta. Le lendemain à son réveil , on lui présenta une lettre du marquis : elle déchira l'enveloppe avec précipitation & cherchant avidement la confirmation de ses craintes , elle la trouva dans ces paroles :

Lettre de monsieur de Clémengis.

» O , ma chère Ernestine ! après la preuve
» touchante que vous venez de me donner
» de vos sentimens , puis-je , sans expirer de
» douleur , vous annoncer mon départ , & l'é-
» vénement qui doit le suivre ! Faut-il vous
» quitter , vous dire un éternel adieu ! faut-il
» percer votre cœur du même trait dont le
» mien se sent déchirer !

» Fille aimable ! née pour le bonheur de
» ma vie, digne du sort le plus brillant ; ah !
» que le mien ne dépend-t-il de moi ! Le de-
» voir , la reconnoissance , des engagemens
» pris depuis long-tems , renversent toutes mes
» espérances : mais en avois-je ? comment me
» suis-je flatté.... Ah ! falloit-il vous conduire
» à partager une passion inutile ! que d'amer-
» tume, que de regrets se mêlent à des peines
» si vives ! me pardonnerez-vous ? ne me mé-
» priserez-vous point ? ne me haïrez-vous ja-
» mais ! ma chère , ma tendre amie ; daignez
» me rassurer sur mes craintes, dites-moi que
» vous me pardonnez ; ne me refusez pas une
» consolation si nécessaire à mon cœur , à mon
» cœur affligé.

» Le malheur de ma vie est enfin déterminé.
» Mon oncle a levé tous les obstacles qui
» éloignoient encore mon mariage ; il me con-
» traint, il me force d'aller rendre des soins
» à mademoiselle de Saint-André. Dans une
» heure, je pars avec son père ; il me mène
» à une terre où la maréchale de Saint-André
» nous attend. Sa fille sort demain du couvent ;
» on va nous présenter l'un à l'autre ; on nous
» unira bientôt , sans nous consulter , sans s'em-
» barrasser si nos cœurs sont disposés à se donner.
» Quoi , ma chère Ernestine , je vais me lier,

» me lier à jamais ! & ce n'est point à vous.....

» Je croyois jouir plus long-tems de ma
» liberté. On devoit attendre la décision du
» parlement. L'incertitude de mes droits sur
» une riche succession , sur d'immenses arrérages ,
» retardoit le consentement du maréchal de
» Saint-André. La libéralité de mon oncle me
» désole en ce moment , une donation m'assure
» tous ses biens , je n'ai plus d'espoir.

» Vous prierais-je de m'oublier ? non , oh ,
» non , je ne puis souhaiter d'être oublié de
» vous , je ne puis désirer de vous oublier !
» vous serez toujours présente à mon idée ,
» toujours chère à mon cœur ; je penserai
» sans cesse à vous : je vous écrirai ; je vous
» entretiendrai de mon estime , de mon ami-
» tié , & , malgré moi , peut être , de ma ten-
» dresse ; je ne vous la rappellerai point pour
» vous presser de la partager encore , mais
» pour vous prouver que le tems ne peut ni
» l'affoiblir ni l'éteindre.

» Vivez paisible , vivez heureuse ; que le
» souvenir d'un sincère , d'un véritable , d'un
» constant ami , vous arrache quelquefois un
» soupir : mais que ce soupir soit tendre & non
» pas douloureux..... Je ne puis retenir mes
» larmes ; elles s'échappent de mes yeux , elles
» effacent ce que j'écris. O , ma généreuse

» amie, vous en répandrez sans doute ; puis-
» sent-elles n'être pas aussi aimées que les mien-
» nes ! Je vous aime , je vous adore , je vous
» suis , je vous perds , je suis le plus infor-
» tuné de tous les hommes ».

De quels mouvemens cette lecture agita le cœur de la sensible Ernestine ! Elle l'interrompit cent fois pour laisser un libre cours à ses pleurs , à ses soupirs , à ses gémissemens. Il part , disoit-elle , il me fuit , je ne le verrai plus ! il va s'unir à l'heureuse épouse qu'on lui destine. Il me dit de vivre *paisible* , *heureuse* ; ah ! comment serois-je paisible loin de lui , heureuse sans lui ! Elle passa tout le jour à s'affliger , à se plaindre du marquis. Quelle dureté , s'écrioit-elle ! a-t-il pu partir sans me voir , sans me parler , sans mêler ses larmes avec les miennes ! Elle pleuroit , elle écrivoit , déchiroit ses lettres commencées , s'abymoît dans sa douleur , reprenoit sa plume & la quittoit encore. Son agitation , la violence de ses transports l'accablèrent enfin ; elle fut malade , abattue , languissante pendant plusieurs jours : mais les lettres du marquis , les représentations de madame de Ranci , le retour de mademoiselle Duménil , ses soins , son amitié , ramenèrent un peu de calme dans son ame. Elle s'accou-

tuma à se dire , à se répéter que jamais elle n'avoit rien espéré ; elle cessa de se plaindre de son sort , elle voulut s'y soumettre , & chercha dans sa raison la force de supporter ses peines avec résignation.

Deux mois s'écoulèrent , pendant lesquels le marquis de Clémengis écrivoit régulièrement à son aimable amie. Il ne lui disoit point si ses nœuds étoient ferrés , elle n'osoit le demander : elle craignoit de l'apprendre : mais elle devoit bientôt être éclaircie du dessein de monsieur de Clémengis , & sentir par une triste expérience , combien on éprouve de douleur pendant le cours de ces attachemens trop tendres , où le cœur se livre avec tant de plaisir ; qui lui paroissent la source d'un bonheur si vif & si constant.

Une parente de mademoiselle Duménil se marioit à la campagne , environ à dix lieues de Paris. Elle épousoit un homme fort riche : comme il avoit long-tems désiré l'heureux moment d'être à elle , cet amant comblé de joie , vouloit rendre ses noces brillantes , & préparoit des fêtes pour les célébrer. Henriette invitée à partager les plaisirs qu'on se promettoit de goûter dans des lieux consacrés à l'amusement , exigea de la complaisance d'Ernestine qu'elle l'accompagnât dans ce court & agréable voyage. Elle s'en défendit , mais elle céda enfin aux

instances de son amie. Avant de partir, elle chargea madame de Ranci de lui envoyer ses lettres par un exprès : mais plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Ernestine reçût aucunes nouvelles ni d'elle ni du marquis.

En menant son amie à la campagne, mademoiselle Duménil n'avoit pas songé que de toutes les dissipations, la moins capable de la distraire étoit le spectacle dont elle la rendoit témoin. On donne peut-être les mêmes fêtes chez le maréchal de Saint-André, disoit Ernestine en soupirant ; mais une joie si douce ne remplit pas le cœur du marquis ; il n'aime point, il ne jouit pas des plaisirs où se livrent ces heureux amans. Cependant il ne m'écrit plus ! Croyez-vous, demandoit-elle à Henriette, qu'il cesse de m'écrire ? me privera-t-il de la seule consolation qui me reste ? ah ! sans doute il m'en privera ? il ne pensera plus à moi, il ne s'informera seulement pas si j'existe encore : n'importe, il me sera toujours cher mes sentimens pour lui m'occuperont sans cesse ; jamais, jamais je ne perdrai l'idée du marquis de Clémengis ; & si le tems peut faire que je songe à lui sans douleur, je suis bien sûre de n'y songer jamais sans intérêt. Henriette s'efforçoit d'adoucir ses chagrins, de calmer ses inquiétudes : mais la situation d'Ernestine alloit

devenir si fâcheuse, que les conseils & les soins de l'amitié ne pourroient plus rien sur son cœur.

Monsieur de Maugis, ami des maîtres de la maison, arriva le matin du jour où tout le monde se disposoit à revenir à Paris. On lui reprocha de ne s'être point rendu à des invitations pressantes, on lui rappela sa promesse. Il répondit que l'événement, dont on devoit être instruit, l'excusoit assez. Tout le monde l'environnant alors, dix personnes l'interrogèrent à la fois. Quoi, dit-il, d'un air surpris, vous ignorez le malheur du comte de Saint-Servains, celui de mon frère & l'exil du marquis de Clémengis ?

Ernestine entroit dans le salon ; ces paroles la glacèrent, elle resta debout près de la porte, s'appuya contre un lambris, & recueillit toutes les forces que lui laissoit le saisissement de son cœur, pour écouter monsieur de Maugis.

Oui, poursuivit-il, le comte de Saint-Servains est étroitement gardé, ses papiers sont enlevés, ses effets saisis. Mon frère avoit sa confiance, on s'est assuré de lui : un secret impénétrable dérobe la connoissance du crime qu'on leur suppose. Un homme, dont le génie & l'application rendoient l'administration si heureuse, dont le désintéressement est connu, dont

l'affabilité gaignoit tous les cœurs , est noirci par l'envie : puisse-t-il confondre la calomnie , & revoir à ses pieds ses vils accusateurs !

Que je plains votre frère , dit alors le chevalier d'Elmont , que je plains l'aimable marquis de Clémengis ! il alloit épouser mademoiselle de Saint-André , ce mariage ne se fera plus. Non , assurément , reprit monsieur de Maugis , il a reçu cette accablante nouvelle & l'ordre d'aller à Clémengis , deux heures avant la signature des articles , & s'est hâté de prévenir le maréchal , en rompant lui-même leurs mutuels engagements.

Eh ! mon dieu , dit encore le chevalier d'Elmont , une circonstance bien cruelle fait que la disgrâce de son oncle devient un double malheur pour lui ; son procès ne se juge-t-il pas incessamment ? Oui , répondit monsieur de Maugis , & tout Paris croit qu'il le perdra.

Pendant ces discours , Henriette s'approcha insensiblement d'Ernestine , & passant un bras autour d'elle , l'entraînant hors du salon , elle l'aïda à marcher , & la conduisit dans sa chambre.

Pâle , froide , inanimée , Ernestine sembloit insensible à cette nouvelle terrible & imprévue ; elle promenoit autour d'elle des regards stupides , elle ne pouvoit parler , elle ne pouvoit

respirer. Mademoiselle Duménil l'invitoit en vain à répandre des larmes, en la baignant des siennes; le serrement de son cœur ne lui permettoit pas d'en verser. Fixant enfin les yeux sur son amie, elle la regarda long-tems, & levant au ciel ses mains foibles & tremblantes : Que ne suis-je morte, dit-elle, ah ! que ne suis-je morte, avant d'avoir appris que monsieur de Clémengis est malheureux !

Ses pleurs coulant alors avec abondance, soulagèrent un peu l'oppression de son ame, rappelèrent ses esprits : mais quelle agitation, quels cris de douleur succédèrent à son accablement ! exilé, ruiné, perdu, répétoit-elle ! lui, le marquis de Clémengis !

Paroissant tout-à-coup se calmer, elle essuya ses pleurs, prit les mains d'Henriette, & la considérant un moment, baissant les yeux, les relevant sur elle, poussant de profonds soupirs, elle sembloit hésiter à lui découvrir sa pensée.

Je vous afflige, lui dit-elle ; hélas ! je vais peut-être vous révolter ; mais au nom de notre amitié, ne vous opposez point à mes desseins : j'ai un projet, ne le combattez par aucune raison, par aucun discours. O, ma chère Henriette ! je n'abandonnerai point monsieur de Clémengis ; il est exilé, son mariage est rompu,

sa fortune détruite, il va perdre le reste de ses espérances ! il est affligé, malheureux ! je veux partir, aller le trouver, ma vue sera peut-être un adoucissement à ses peines ; si je ne puis le consoler, je partagerai ses maux ; je veux gémir, souffrir, mourir avec lui ! Ne me dites rien, non, ne me dites rien ; ne me parlez ni du monde, ni de ses cruelles bienfaisances ; je les rejette si la dureté les accompagne : est-il des loix plus saintes que celles de l'amitié ? des devoirs plus sacrés que ceux de la reconnoissance ? à qui dois-je des égards ? je ne tiens à personne ; si ma démarche est une faute, j'en rougirai seule. Je veux dénaturer tout ce que je possède, je veux rendre en secret à monsieur de Clémengis tous les biens que j'ai reçus de lui ; ah ! pourrois-je en jouir à présent ! heureuse aux yeux des autres, ingrate aux miens, comment supporterois-je la vie ?

Mademoiselle Duménil pensoit trop noblement, pour ne pas approuver une partie du dessein de son amie ; & dans celle qui lui paroissoit mériter plus de considération, elle la voyoit si attachée à ses propres idées, qu'entreprendre de la détourner d'aller à Clémengis, c'étoit l'affliger beaucoup, sans pouvoir s'assurer de changer sa résolution : elle ne lui dit donc rien, la laissa maîtresse d'interpréter son silence, &

toutes deux se hâtèrent de revenir à Paris.

Pendant la route, Ernestine se souvint d'un honnête vieillard, qui prenoit soin des affaires de monsieur de Clémengis, & lui étoit extrêmement attaché ; il s'appeloit Lefranc. Pendant son séjour chez monsieur Duménil, elle le voyoit souvent avec lui. Le marquis avoit employé le peintre sur la parole de monsieur Lefranc, qui vantoit sans cesse son talent. Elle se rappela qu'il logeoit dans le voisinage, & son premier soin en arrivant à Montmartre, où elle voulut descendre, fut d'inviter cet homme par un billet pressant, à venir lui parler le lendemain de grand matin ; une affaire importante, où il pouvoit l'obliger, l'engageoit, lui disoit-elle, à l'entretenir & à le consulter. Il se rendit à l'abbaye à l'heure indiquée.

La présence d'un homme qui aimoit monsieur de Clémengis, qui tenoit à lui, excita la plus vive émotion dans le cœur d'Ernestine. Elle voulut s'expliquer, commença à parler, mais ses pleurs la forcèrent de s'arrêter.

Le bon vieillard, charmé de revoir la belle élève de son ancien ami, l'assuroit de son empressement à la servir, & lui faisoit mille protestations de suivre exactement les ordres qu'elle alloit lui donner. Il n'ignoroit pas combien elle étoit chère au marquis, & pensoit

lui devoir les mêmes égards qu'il auroit eus pour la sœur de monsieur de Clémengis.

Ernestine accepta les offres de service, elle lui ouvrit son cœur, s'étendit sur les bontés du marquis, sur la reconnoissance quelle en conserveroit toujours ; & remettant entre les mains de monsieur Lefranc, ses bijoux, ses pierreries, & plusieurs effets commercables, elle le chargea de les vendre & d'en faire toucher l'argent à monsieur de Clémengis, sans jamais lui découvrir d'où il venoit. Ensuite elle le pria de s'arranger avec mademoiselle Duménil, pour emprunter sur sa terre, afin de grossir la somme, & lui recommanda la diligence & le secret.

Monsieur Lefranc savoit qu'Ernestine devoit sa fortune à monsieur de Clémengis ; mais il ne savoit point de quels moyens il s'étoit servi en l'obligeant. Son billet lui persuadoit que cette fortune dépendoit du marquis ; & son premier mouvement, en la voyant si affligée, avoit été de penser que, dans la circonstance présente, elle vouloit prendre des mesures avec lui sur ses intérêts.

Une surprise mêlée d'admiration, le rendit muet pendant quelques instans ; il regardoit Ernestine, portoit les yeux sur le dépôt qu'elle lui confioit, la regardoit encore, sembloit douter

douter s'il ne se trompoit point. Hésitez - vous à me servir , lui demanda-t-elle d'un air inquiet ? Non, Mademoiselle , non , lui dit-il , je remplirai vos desirs , je les surpasserai peut-être ; soyez tranquille, je m'acquitterai fidèlement de l'emploi dont vous daignez me charger. Monsieur le marquis a bien placé les affections de son cœur ; je souhaite que le ciel lui rende le comte de Saint-Servains, sa fortune , sa santé , & lui conserve une amie aussi tendre , aussi respectable que vous.

Sa santé ! interrompit vivement Ernestine ; ah , mon dieu ! seroit-il malade ? Ne vous effrayez pas , Mademoiselle , reprit monsieur Lefranc , il l'a été , il l'a beaucoup été , mais il se trouve mieux ; j'espère le voir avant peu ; si le succès ne trompe point mon attente , je serai à Clémengis avant la fin de la semaine. Calmez-vous, Mademoiselle, je ne partirai pas sans envoyer prendre vos ordres ; je vous écrirai peut-être ce que la crainte d'élever de fausses espérances dans votre cœur, m'oblige de vous taire à présent. En achevant ces mots , il la salua respectueusement, & prit congé d'elle.

Quelle nouvelle amertume pénétra l'ame d'Ernestine ! Le marquis de Clémengis malheureux , le marquis de Clémengis malade , en danger peut-être ! comment soutenir cette

cruelle idée ? Si le silence d'Henriette montrait qu'elle condamnoit sa démarche , si la crainte de déplaire à cette véritable amie mêloit un peu d'indécision à ses desseins , l'état du marquis l'emporta sur toutes les considérations qui pouvoient l'arrêter encore. Elle écrivit à mademoiselle Duménil. Sa lettre détermina Henriette à lui prêter une chaise , un de ses gens pour courir devant elle , & à lui envoyer des chevaux de poste, comme elle l'en pressoit. A midi, madame de Ranci & elle partirent.

Que d'impatience pendant la route , que de soupirs , de larmes ! Ah ! si je ne le voyois plus , disoit-elle à madame de Ranci , si le ciel me privoit de lui , si j'étois condamnée à pleurer sa mort ? ah ! pourrois-je vivre , & me dire , & me répéter , il n'est plus ?

Une nuit passée à gémir , tant de trouble , d'agitation , & la fatigue du voyage épuisèrent ses forces ; dès le second jour de sa marche , elle fut obligée de s'arrêter dans un petit village : elle ne pouvoit supporter le mouvement de la chaise , elle s'évanouissoit à tous momens. Madame de Ranci obtint enfin de sa raison , de sa complaisance , de son amitié , qu'elle prendroit de la nourriture & du repos. Un sommeil long & paisible la rafraîchit , la mit en état de continuer sa route le lendemain , & d'arriver à Clémengis le soir du second jour.

Plusieurs des gens du marquis connoissoient Ernestine ; les premiers qui l'apperçoivent , courent l'annoncer à leur maître , il ne peut les croire. Elle entre. Il la voit , il doute encore si c'est elle. Elle avance en tremblant , tombe à genoux devant son lit , reçoit la main qu'il lui tend , la serre foiblement dans les siennes , la baise , l'inonde de ses pleurs.

Est-ce elle ? est-ce Ernestine , répétoit le marquis , en l'obligeant à se lever , à s'asseoir près de lui : Quoi ! ma charmante amie daigne me chercher ! chère Ernestine ! quelle douce , quelle agréable surprise ! Ah ! je n'attendois point cette faveur précieuse.

Eh ! pourquoi , Monsieur , pourquoi ne l'attendiez-vous pas , lui demanda-t-elle du ton le plus touchant ? Me mettiez-vous au rang de ces amies que la disgrâce éloigne ? me croyiez-vous insensible , ingrate ? avez-vous oublié que vous êtes tout pour moi dans l'univers. Ah ! si ma présence , si mes soins , si les plus fortes preuves de ma tendresse peuvent adoucir vos peines , parlez , Monsieur , parlez , je ne vous quitte plus ; tous les instans de ma vie seront heureux , s'il en est un seul dans le jour où ma vue , où mon empressement à vous plaire , dissipent le souvenir de vos pertes , portent un rayon de joie dans votre ame.

Le visage de monsieur de Clémengis se couvrit de rougeur, il prit les mains d'Ernestine, il les arrosa de larmes brûlantes. Ah ! comment, s'écria-t-il, ai-je immolé le plus grand bonheur à de vains égards ! mes plus ardens desirs à de bizarres préjugés ! Est-ce Ernestine, est-ce l'aimable fille que je sacrifiois à l'avidité ambition, au fol orgueil, qui conserve pour moi des sentimens si tendres ? Elle cherche un malheureux, un proscrit peut-être ! sa généreuse compassion l'attire dans ce désert, elle vient me consoler : ah ! je sens déjà moins des peines qu'elle daigne partager ; tout cède à présent dans mon cœur, au regret de ne pouvoir reconnoître ses bontés.

Ernestine alloit parler, quand des voix confuses se firent entendre ; on ouvrit brusquement ; monsieur Lefranc, plutôt porté qu'introduit par les gens du marquis, entra en criant : Votre procès est gagné tout d'une voix, Monsieur ; on parle au comte de Saint-Servains, ses accusateurs sont arrêtés ; je n'ai pas voulu qu'un autre vous apportât ces heureuses nouvelles.

Mon oncle justifié, mon procès gagné, s'écria le marquis ! ah ! je pourrai donc suivre les inspirations de mon cœur, payer tant d'amour, de noblesse, de vertu. Viens, ma chère Er-

nestine, viens, répéta-t-il, transporté de plaisir; viens dans les bras de ton époux: Mes enfans, dit-il à ses gens qui versaient des larmes de joie, mes chers enfans, voilà votre maîtresse; & tendant la main à monsieur Lefranc: Et vous, mon zélé, mon honnête ami, soyez le premier à féliciter la marquise de Clémengis.

Des cris d'allégresse s'élevèrent alors dans la chambre. Ernestine étoit aimée, elle étoit respectée, elle méritoit le bonheur dont elle alloit jouir. Madame de Ranci levoit les mains au ciel, lui rendoit grace, embrassoit Ernestine, prononçoit de tendres bénédictions sur le marquis & sur elle. Monsieur Lefranc, trahissant le secret qu'on lui avoit confié, racontoit à monsieur de Clémengis l'action généreuse d'Ernestine. Elle seule craignant encore pour des jours si chers, n'osoit se livrer à la joie. On la rassura; le marquis étoit foible, mais il étoit convalescent, & le plaisir alloit lui rendre la santé....

Mais épargnons au lecteur fatigué, peut-être, des détails plus longs qu'intéressans. Il peut aisément se peindre le bonheur de deux amans si tendres. Le comte de Saint-Servains, vengé de ses ennemis, rentra dans les fonctions de son ministère; il pardonna à son neveu un mariage qui le rendoit heureux. Henriette partagea la félicité de son amie. Madame de Ranci

retourna dans sa retraite, où les soins attentifs de madame de Clémengis prévinrent ses desirs : & moi, qui n'ai plus rien à dire de cette douce & sensible Ernestine, je vais peut-être m'occuper des inquiétudes & des embarras d'une autre.

F I N.

AVERTISSEMENT.

LES quatre petites histoires qui suivent , furent insérées dans la Bibliothèque des Romans , en 1779 & 1780 , où elles parurent comme extraites d'anciens manuscrits. Quoique l'auteur ne les ait prises que dans sa propre imagination , plusieurs contrefaëteurs s'en étant emparés , en ont grossi le vol qu'ils ont fait de ses ouvrages. Comme personne , excepté son Libraire , n'a formé de plainte contre cette piraterie , on se croit en droit de l'imiter avec une vue plus honnête , celle de procurer au public une édition complete des ouvrages de madame Riccoboni.

On a imprimé que madame Riccoboni avoit fait l'histoire de Christine , reine

88 A V E R T I S S E M E N T.
*de Suède , en deux volumes. Sans doute
Christine de Suabe a occasionné cette mé-
prise.*



HISTOIRE
DE
CHRISTINE
DESUABE.



Dessiné par Brûlé de la Tour



HISTOIRE
DE CHRISTINE
DE SUABE,
ET
DE SIGEFROID,
COMTE DE SURGER.

AU tems où se formoient les premières croisades, vivoit Frédéric-Auguste, duc de Saxe, de Bavière & de Suabe. Vingt années de guerre, marquées par d'éclatantes victoires, avoient considérablement augmenté ses domaines, & réduit sous son obéissance une grande partie de la Germanie. Satisfait de ses conquêtes, desirant goûter un repos que son âge avancé lui rendoit nécessaire, il accepta les propositions d'une paix offerte à des conditions honorables & avanta-

geuses. Le mariage de Bonne-Eléonore, marquise de Misnie, & de Maximilien-Philippe, son unique héritier, fut un des principaux articles du traité. Frédéric l'accorda, malgré la répugnance & les oppositions de son fils, le contraignit de signer le traité, & d'épouser la princesse de Misnie.

Philippe se soumit à cette impérieuse loi; mais peu capable de dissimulation, il laissa voir toute la douleur que lui causoit ce mariage. Amant heureux & passionné d'Amélie, fille d'un simple officier du palais, il devoit les faveurs de sa maîtresse à des sermens réitérés de l'élever au premier rang, quand il y monteroit lui-même. Forcé de s'unir à l'héritière de Misnie, de priver Amélie du prix promis à ses complaisances, un sentiment injuste, & malheureusement trop naturel, lui fit rejeter l'amertume de ses chagrins sur celle qui les causoit innocemment. Eléonore, à peine sortie de l'enfance, parée de mille charmes, douée de toutes les qualités aimables, parut seulement à son époux la rivale d'Amélie; une femme qui occupoit la place destinée par son choix à une autre, l'obligeoit d'être parjure, de se montrer ingrat, de tromper l'attente d'une crédule amie, dont la généreuse confiance s'étoit reposée sur sa foi du soin de sa gloire & de son bonheur.

Le caractère de Philippe ne lui permettoit pas de déguiser les mouvemens de son ame. Ce prince, alors âgé de vingt ans, joignoit à la plus grande impétuosité une opiniâtre constance dans ses sentimens ; il avoit cette franchise dure, peu réfléchie, qui traite de faussetés les ménagemens si utiles à l'entretien de l'union, même de ses apparences, entre les personnes les plus divisées par leurs intérêts ou par leurs opinions. Sans égard pour le nœud qui le lioit à la jeune princesse, il continua de se livrer à sa passion. Si la crainte d'attirer sur sa maîtresse la colère du duc, l'engageoit à cacher la vivacité de ses sentimens, retenoit l'aveu public de la préférence dont il l'honoroit, c'étoit avec violence, avec regret qu'il se privoit du plaisir de lui donner tous ses momens, & de rendre un hommage public à ses attraits.

Pendant la première année de son mariage, Eléonore ne remarqua ni la froideur ni les négligences de son époux. Tendrement aimée de Frédéric, sans cesse amusée par des fêtes, sa propre indifférence & son extrême dissipation l'éloignèrent également d'observer la conduite du prince, & de connoître ses penchans : mais elle donna le jour à une princesse ; & l'amour maternel ouvrit son cœur à tous les mouvemens de la tendresse. De longues souffrances ayant

épuisé ses forces, elle fut un tems considérable à les recouvrer. Son état, fixant le duc & la cour chez elle, contraignit le prince à plus d'assiduité. Eléonore, portant sur lui des regards attentifs, vit dans ses traits des agrémens dont elle n'avoit point encore été frappée. La noblesse de sa personne, la vivacité de son esprit la charmèrent; elle s'étonna de le trouver si aimable: sa présence, le son même de sa voix lui caufoient de flatteuses émotions: elle aima Philippe; elle desira lui plaire, l'attacher. Plus elle devint sensible pour lui, plus elle s'apperçut, plus elle s'assura qu'il ne l'étoit pas pour elle. Une inquiète curiosité lui fit chercher de tristes lumières; la jalousie s'introduisit dans son cœur avec l'amour, rendit ses sentimens aussi pénibles que tendres; elle connut sa rivale: elle s'affligea, ne goûta plus les douceurs du repos. L'empressement d'une cour, dont elle se voyoit adorée, l'importuna; elle vouloit être seule, soupirer en liberté, pleurer sans témoins. Bientôt elle se livra toute entière à cet accablement, où plongent une passion condamnée à n'être jamais partagée, la certitude de former d'inutiles souhaits, le malheur de se peindre sans cesse un bien dont on ne peut espérer la jouissance, de voir une autre posséder à nos yeux l'objet de nos vœux les plus ardens,

& de conserver toujours le desir d'un bonheur qui fuit devant nous.

Ses chagrins, trop vifs & trop apparens, excitèrent la tendre pitié de Frédéric. Plus Eléonore lui inspira de compassion, plus la conduite du prince le révolta. Amélie triomphoit des larmes de la princesse. Enorgueillie de sa faveur, elle commençoit à ne plus cacher son pouvoir sur l'esprit de Philippe. Irrité de l'audace de cette fille, le duc la fit enlever du palais au milieu de la nuit, ordonna de la mener à Muhlbery, de l'enfermer dans cette forteresse, & de l'y garder soigneusement. L'officier chargé de cet ordre, trahit la confiance de son maître. Au moment où Amélie sortoit d'Ausbourg, Philippe, instruit de son départ, vola sur ses traces, la joignit, mit son escorte en fuite, se saisit d'elle, la conduisit dans une de ses maisons, où ne la croyant point assez en sûreté contre la colère de Frédéric, il resta peu, & bientôt en partit pour passer avec elle en Danemarck.

A l'abri de la vengeance de son père, il lui écrivit, se plaignit aigrement de la violence exercée sur une personne qui lui étoit chère, accusa d'un ordre si rigoureux le ressentiment d'une femme jalouse ; en exigeant l'exil d'Amélie, en pressant le duc de la traiter avec

inhumanité, Eléonore venoit de se rendre à jamais odieuse aux yeux de celui que la contrainte unissoit à elle ; il alloit travailler à faire rompre un lien dont il se regardoit déjà comme entièrement dégagé, & terminoit sa lettre par une protestation de ne rentrer jamais en Suabe avec le titre d'époux de la princesse de Misnie.

Pendant que Philippe porte la douleur dans le sein de son père affoibli par de longues fatigues & de récentes infirmités, livre Eléonore à la crainte de se voir rejetée de son lit, l'objet du trouble & de la division de cette illustre maison cesse d'être sensible à la vanité de les exciter. A l'instant où Amélie s'étoit vue arrachée des bras de son père, entraînée hors du palais, sa frayeur & son saisissement avoient fait une forte impression sur ses sens. Le tems ne l'effaça point. Des mouvemens de terreur l'agitoient sans cesse ; au moindre bruit, elle tressailloit. Souvent la vue de ses femmes l'alarmoit ; elle croyoit appercevoir les gardes du duc cachés sous leurs vêtemens. Elle pouffoit alors des cris affreux, appeloit Philippe à son secours, le voyoit, l'entendoit & l'appeloit encore. Elle tomba dans un triste égarement, dont rien ne put la retirer. Après plusieurs mois de continuel transports, elle mourut entre les bras de son amant, désespéré de sa
perte,

perte , mêlant aux pleurs , aux gémissemens qu'elle lui arrachoit des imprécations contre Eléonore , des sermens de ne jamais la revoir , de ne jamais lui pardonner sa jalousie , cause de la mort funeste & prématurée d'Amélie , unique objet de toutes ses affections.

Obstiné à demeurer en Danemarck , à nourrir ses chagrins par la vue du monument où reposoient les cendres de sa maîtresse , il résista pendant quatre ans aux ordres , aux prières , même aux supplications de son père. En vain ses plus zélés serviteurs l'avertissoient de l'affoiblissement visible de Frédéric , lui montroient prochain l'instant où sa présence seroit nécessaire à Ausbourg ; ni son devoir , ni ses intérêts ne pouvoient le déterminer à quitter le tombeau d'Amélie , à revoir des lieux qui lui rappelleroient toujours le souvenir d'un bonheur à jamais perdu. Les timides instances d'Eléonore furent rejetées avec dédain. Il abandonna le dessein de briser ses liens ; Amélie ne vivoit plus , il cessoit de souhaiter sa liberté ; mais il conserva son injuste haine , ne répondit aux lettres affectueuses & soumises de la princesse sa femme , que pour l'accabler de reproches , l'accuser de toutes les peines , de toutes les amertumes de sa vie.

L'infortunée Eléonore ne put supporter

l'aversion d'un époux qui lui étoit si cher. L'impossibilité de détruire la fatale prévention de Philippe sur l'exil d'Amélie, de lui prouver qu'elle n'avoit point demandé son éloignement, la certitude de lui déplaire par son attachement, celle de ne plus le voir, la livrèrent à la plus noire mélancolie. Retirée au fond de son appartement, toujours baignée de pleurs, pressant entre ses bras la petite Christine sa fille, inondant son visage de larmes, elle prioit le ciel de veiller sur cet enfant chéri, de préserver sa fille du malheur affreux d'aimer un ingrat.

Une fièvre lente consuma peu-à-peu les forces de cette jeune & charmante princesse. Elle se dessécha comme une fleur arrachée de sa tige, & descendit au tombeau, regrettée de toute la Suabe. Le duc, déjà atteint d'un mal dangereux, fut si sensible à cette perte, qu'il ne put la supporter; il sentit sa fin s'approcher, & dépêcha des couriers en Danemarck pour hâter le retour de son fils. Philippe revint en diligence, espérant que sa présence ranimerait son père, & prolongerait ses jours: mais il eut la douleur d'arriver trop tard. Au moment où il entroit dans le palais, des cris de douleur lui annoncèrent que Frédéric n'étoit plus.

Son fils le pleura, lui rendit de grands honneurs, se reprocha sincèrement de l'avoir affligé. Souverain de tant d'états, maître de disposer de son cœur, de sa main, il donna de nouveaux regrets à la perte d'Amélie. Fidèle à sa mémoire, il rejeta toutes les alliances qui lui furent proposées. Ses longs chagrins lui avoient appris à redouter une passion trop puissante sur son ame. Il se livra tout entier à l'amour de la gloire, entreprit cette guerre destructive, qui dévasta les plus fertiles provinces de l'Allemagne, soumit les états & la personne de l'empereur à ce prince belliqueux. Ses voisins, affoiblis par la foule des croisés passés en Palestine, ne purent s'opposer au cours de ses victoires; mais lui-même enfin se lassâ de combattre & de triompher. Il replaça l'empereur sur son trône, l'y maintint dans la suite, malgré les efforts d'une puissante confédération; ne s'appropriâ aucune de ses conquêtes; sembla n'avoir prodigué ses trésors & le sang de ses sujets, que pour le vain honneur de remplir l'Europe du bruit de son nom, & lui inspirer la crainte de ses armes.

Au moment de la mort d'Eléonore, on avoit mené la princesse Christine à Fullengen, maison de plaisance de son aïeul, située à vingt lieues d'Ausbourg. Philippe, occupé des obsèques de

son père & des cérémonies de son couronnement , ordonna de laisser sa fille à Fullengen. Trois mois après son retour , débarrassé de ses soins , lui-même se rendit à cette maison pour voir la princesse , & la ramener à Ausbourg. Les tristes plaintes d'Eléonore , les accens douloureux de sa voix , ses gémissemens retentissoient encore au fond du cœur de la petite Christine. Les noms de cruel , d'ingrat , d'inhumain se confondoient , dans sa mémoire , avec celui de Philippe , cause des peines & de la mort de sa mère. A l'approche du duc , l'effroi la saisit ; elle voulut fuir , se débattit entre les bras de ses femmes ; refusa de se mettre à genoux devant son père ; poussa des cris , répétant toute tremblante : Je ne veux pas aller avec le cruel , il me feroit mourir aussi.

Sa résistance , ses larmes , sa terreur , le rapport frappant de ses traits & de ceux de sa mère , rendirent Christine désagréable aux yeux de son père. Elle lui rappela de fâcheux souvenirs. Il la considéra long-tems d'un air pensif , & changea le dessein de la mener à Ausbourg , en celui de la faire élever à Fullengen. Disposé à la tenir éloignée de lui , il ne voulut pas que son éducation souffrît de cette espèce de disgrâce. Il plaça de bonne heure auprès d'elle des personnes capables de former son cœur ,

d'éclairer son esprit, de lui donner des connoissances propres à perfectionner les dons qu'elle tenoit de la nature. Si Christine ne trouva point dans Philippe un père caressant, elle ne put jamais l'accuser de négliger les devoirs imposés par ce titre. Il fit embellir sa retraite, ordonna de la délasser de ses études par des amusemens, lui prodigua les moyens de satisfaire ses desirs, d'exercer sa libéralité, de rendre heureux tout ce qui l'environnoit.

A la régularité des traits de sa mère, la princesse, en grandissant, joignit des charmes différens. Sa taille plus haute, son air plus majestueux, une physionomie ouverte, animée, donnoient à sa figure plus de noblesse & de dignité. Peut-être sa personne eût-elle été trop imposante pour exciter le desir & faire naître l'amour, si sa bonté, sa douceur, mille graces attrayantes n'avoient rapproché d'elle ceux que la vénération, inspirée par son premier abord, pouvoit en tenir à trop de distance. Elle acquit des connoissances fort étendues, exerça les arts propres à son sexe, & perfectionna ses dons naturels par l'étude & l'application : mais on voulut en vain lui donner des principes généraux. Elle puisa les siens dans l'observation des mouvemens de son cœur. On ne put l'accoutumer à soumettre sa raison à des préjugés,

à confondre des biens de convention avec des biens réels, la véritable gloire avec la contrainte que peut s'imposer l'orgueil pour usurper son nom. Rejetant tous les sophismes de l'intérêt & de la vanité, elle régla ses idées sur le sentiment & sur la vérité. Elle avoit le cœur droit, l'esprit juste, le naturel sensible, beaucoup de courage & de fermeté, un attachement inviolable à sa parole, & le caractère le moins susceptible d'éprouver cette inconstance & cette légèreté trop souvent reprochées à son sexe.

Tant de rares qualités sembloient devoir mettre Christine à l'abri de toutes les erreurs : elles la conduisirent au contraire à ne pas traiter de foiblesse un penchant naturel ; à livrer son ame à la plus douce des passions ; à chercher son bonheur loin de la route où les personnes de son rang doivent le trouver ; à priser peu l'éclat ; à préférer aux grandeurs, au pouvoir, la liberté de se choisir un sort, & l'espérance flatteuse de le rendre à jamais heureux.

La maison de la princesse de Suabe, composée d'abord des dames de sa mère, fut augmentée dans la suite. On éleva près d'elle de jeunes nobles des deux sexes, destinés à lui former une cour. Sa gouvernante étant morte, la comtesse de Surger prit sa place, avec le

titre de surintendante de l'éducation de Christine; & le duc lui donna un pouvoir absolu sur tous ceux dont sa fille étoit environnée.

Cette dame, nièce de la mère de Philippe, avoit épousé le comte de Surger, possesseur d'une assez belle souveraineté aux confins de la Saxe & de la Servie. Veuve à vingt ans, & mère d'un enfant au berceau, elle vit souvent des essaims de brigands, avides de pillage, se répandre sur ses domaines, & les ravager. Leurs incursions devenant plus fréquentes & le pays désolé moins capable de défense, elle craignit pour son fils la mort ou l'esclavage, abandonna cette malheureuse contrée, & vint demander un asyle au duc de Suabe. Ce prince lui donna le choix de plusieurs établissemens; elle leur préféra la place vacante auprès de Christine, dont la retraite flattoit plus son goût que le séjour d'Ausbourg.

Sigefroid, comte de Surger, suivit sa mère à Fullengen. Il avoit huit ans, la princesse cinq. Il partagea les jeux de son enfance, ensuite ses études & ses plaisirs. Son empressement à la servir le distingua de tous les petits courtisans qu'on instruisoit à lui plaire. Plus elle grandissoit, plus les attentions du jeune comte redoubloient. Il s'appliquoit à prévenir ses desirs, à satisfaire ses goûts. Il inventoit des amusemens,

imaginoit des fêtes, dont il lui cachoit les apprêts. Il la surprenoit par les agrémens imprévus qu'il répandoit dans les promenades, par l'art ingénieux de remplir tous les momens. Admis à sa familiarité, sans cesse sous ses yeux, devenant chaque jour plus aimable, plus intéressant, il attacha la jeune princesse par les liens d'une douce habitude, d'une tendre reconnoissance, d'une vive amitié. Elle le nommoit son frère, quelquefois son cousin, plus souvent son ami; avoit toujours des secrets à lui confier, des doutes à lui proposer, ou des ordres à lui donner. Si on s'adressoit à Sigefroid pour obtenir d'elle une grace, elle l'accordoit à l'instant où il la demandoit. Quand elle distribuoit des présens à toute la cour, elle se réservoit le choix des bijoux destinés au comte. Ce choix l'occupoit long-tems. Rien ne lui paroissoit assez riche, assez beau; elle se plaignoit de ne rien trouver qui fût digne d'être offert à son ami.

La comtesse de Surger remarqua les distinctions trop apparentes dont sa charmante élève honoroit son fils. Elle en pénétra la cause, s'en alarma. En examinant Sigefroid, elle découvrit dans son cœur une passion cachée sous le zèle de l'amitié. Frémissant des malheurs qu'une mutuelle inclination préparoit à deux

personnes si éloignées de pouvoir jamais s'unir , elle chercha le moyen d'arrêter les progrès de ce dangereux attachement. Un nouvel ordre fut mis dans le palais : il interdit l'entrée de la chambre & du cabinet de Christine aux jeunes barons élevés près d'elle. La comtesse marqua les heures où ils pouvoient se présenter devant la princesse , leur ôta la liberté de se mêler parmi ses dames , de l'entretenir , de lui donner des fêtes , même de l'approcher dans ses promenades ou dans ses autres divertissemens. L'air de la gravité se répandit autour de la fille de Philippe ; le silence & le respect y joignirent celui de la tristesse. Cette nouveauté déplut à Christine : mais elle n'osa s'en plaindre , croyant la comtesse autorisée par son père à changer l'ordre accoutumé de sa maison.

Sigefroid ne put perdre la douceur de voir à tous momens Christine , sans ressentir un dépit extrême contre sa mère , dont les précautions , cachées sous une feinte autorité , lui parurent l'effet d'un bizarre caprice. Il ne dissimula point son chagrin , se plaignit de sa conduite , lui reprocha d'introduire l'ennui dans la cour d'une princesse de seize ans , de la priver des innocens plaisirs dont ses jeunes courtisans s'empressoient d'amuser ses loisirs. En parlant , le comte ou-

vroit son cœur sans s'en appercevoir, & montrait à sa mère combien il étoit profondément touché. Non, Sigefroid, non, lui dit la comtesse, ce ne sont pas ces vains plaisirs que vous regrettez; c'est la dangereuse liberté d'entretenir Christine, de la regarder, de jouir des distinctions, des préférences dont elle se plaît à vous favoriser. O mon fils! quelle erreur vous guide & vous égare! Est-ce à vous, est-ce au comte de Surger, privé de ses héritages, réduit à implorer la pitié de Philippe, à se soutenir par ses bienfaits, de nourrir un penchant qui le rend à la fois ingrat & téméraire? Maître paisible de votre petite souveraineté, oseriez-vous lever les yeux sur la princesse de Suabe? oubliez-vous la puissance de son père? Ah, mon fils! comment avez-vous pu aimer Christine? comment avez-vous pu perdre de vue l'éclat de sa fortune & l'abaissement de la vôtre?

Jamais ces réflexions ne s'étoient présentées à l'idée de Sigefroid; accoutumé à voir la princesse, à sentir près d'elle des mouvemens doux & flatteurs, il l'aimoit sans connoître l'espèce de sentiment qui l'attachoit à elle. Aucun projet, aucune inquiétude ne mêloit de trouble aux sensations de son ame. Il se livroit à son penchant, sans espérer d'être jamais plus heureux, sans imaginer pouvoir perdre le bonheur dont il jouissoit.

Les justes & mortifiantes représentations de la comtesse bannirent le calme de son cœur. Il se reprocha d'aimer Christine ; il craignit d'en être aimé. En retraçant à sa mémoire ses bontés, les douces expressions de son amitié, il trembloit que la même erreur ne l'eût séduite. Son amour délicat & désintéressé lui donna la force de souhaiter que jamais l'aimable princesse ne sentît pour lui cette passion si flatteuse & si cruelle, dont un instant pouvoit changer les plaisirs en amertume. Il se promit de lui cacher ses chagrins, d'éviter ses regards, de fuir les occasions de l'approcher ; de renfermer sa tendresse, ses regrets ; de ne plus montrer à la fille de Philippe que du respect & de la vénération.

Pendant un peu de tems il observa cette conduite pénible ; mais malgré ses efforts, sa tristesse parut, elle se peignit dans ses yeux, sur ses traits ; chaque jour augmentoit sa mélancolie. Il feignoit de s'appliquer à l'étude, fuyoit ses amis, bornoit ses délassemens à de longues promenades, choisissoit les lieux les plus solitaires, & les heures où personne ne pouvoit interrompre ses sombres rêveries.

Christine n'étoit pas plus tranquille. Elle avoit espéré que le comte de Surger seroit excepté de la loi commune. L'avantage de lui appartenir

par les liens du sang, sembloit devoir lui conserver la liberté de l'approcher. Trompée dans son attente, elle s'inquiéta, sentit combien la présence, l'entretien & l'amitié de Sigefroid étoient nécessaires au bonheur de sa vie. Elle cessa de goûter des amusemens qu'il ne partageoit plus. Une de ses femmes entendit la comtesse parler vivement à son fils, le presser de quitter Fullengen, d'abandonner une retraite où ses jours s'écouloient dans une honteuse oisiveté : elle le redit à la princesse. Ce rapport excita en elle un mouvement de dépit contre la comtesse de Surger. Elle examina Sigefroid avec plus d'attention ; remarqua son trouble, son agitation, s'affligea du changement de sa conduite, & plus encore de celui de sa personne. Elle attendoit impatiemment l'heure où sa cour se rassembloit autour d'elle ; ses regards s'attachoient sur Sigefroid : sous prétexte de lui donner des ordres, elle l'écartoit de tout le monde, le pressoit, le conjuroit de lui ouvrir son cœur. Il éludoit ses questions, baissoit les yeux, répondoit avec embarras, avec tant de réserve & de respect, que la princesse le soupçonnant de peu d'attachement à sa personne, pensa s'être trompée, en lui croyant une véritable affection pour elle, regretta une erreur qui lui avoit été bien chère, & pleura sou-

vent en secret la perte de la confiance & de l'amitié du comte de Surger.

Un jour qu'éveillée de grand matin, elle étoit descendue dans les jardins, suivie d'une de ses femmes, elle tourna les pas vers une enceinte, où elle faisoit élever des fleurs étrangères, dont elle aimoit le parfum & les vives couleurs. En avançant dans cette enceinte, elle vit Sigefroid. Elle sentit un plaisir extrême en l'appercevant, & la plus douce émotion en remarquant le soin dont il s'occupoit. Il examinoit ces fleurs cultivées pour elle, les visitoit, regardoit si des insectes, nuisibles à leur accroissement, ne se cachoient point à leurs pieds. Touchée d'une attention dont elle ne pouvoit méconnoître le principe, la princesse s'approcha sans bruit, posa une de ses mains sur le bras du comte ; & d'un ton enfantin & caressant : Eh quoi, mon frère ! lui dit-elle, ce qui me plaît vous intéresse donc encore ?

Le son de cette voix chérie fit tressaillir le comte ; une rencontre si imprévue mêla de la joie à sa première surprise ; mais l'embarras & la tristesse se peignirent bientôt sur tous ses traits. Il s'inclina devant Christine, porta sur elle de timides regards ; & s'exprimant fort bas : Je me trouvois bien malheureux, Madame, lui dit-il ; mais si la princesse

de Suabe a pu douter un instant de mon zèle, de ma respectueuse affection, de mon inviolable attachement à son service, je sens que je vais l'être mille fois davantage.

Malheureux, vous ! s'écria Christine ; eh ! comment ? eh ! d'où vient l'êtes-vous ? Vous souffrez , & vous me cachez le sujet de vos peines : vous fuyez ma présence : vous refusez de me confier des chagrins que mon amitié dissiperait peut-être, partagerait au moins. D'où vient ne vous suis-je plus chère ? comment ai-je perdu mes droits sur le cœur de mon frère , de mon ami ! qu'est devenue son ardeur à m'obliger ? pourquoi de vains respects , une froide indifférence lui font-ils oublier ses premiers sentimens ?

Ah ! cette ardeur n'est point éteinte , Madame , reprit en rougissant Sigefroid ; plût au ciel que ces jours heureux , dont le souvenir est si profondément gravé dans ma mémoire , n'eussent jamais été pour moi ; que jamais un infortuné ne se fût présenté devant vous ; que jamais les charmes, les vertus de l'auguste Christine !..... Il s'arrêta ; des pleurs inondèrent son visage , & de longs soupirs marquèrent l'oppression de son cœur.

En voyant couler les larmes du comte , la jeune princesse ne put retenir les siennes.

Tous deux en répandirent assez long - tems , sans se parler. Christine se trompant au sens des dernières paroles de Sigefroid , le regarda d'un air étonné : Quel étrange souhait ! dit - elle , en le formant , que voulez - vous me faire entendre ? Ma vue vous cause-t-elle de la peine ? O mon frère ! me haïssez-vous ?

Vous haïr , moi , Madame ! s'écria le comte. Ah ! comment interprétez-vous si cruellement les expressions d'un cœur affligé ? Des sentimens bien contraires à ceux de la haine , agitent mon ame , me livrent à d'éternels regrets. Quel heureux tems est passé sans retour ! De quels biens je jouissois , quand la différence de nos positions ne s'offroit point à mon idée ; quand les attraits de Christine fixoient toute mon attention ; quand sa grandeur ne retenoit point mes tendres mouvemens ; quand j'osois la traiter & de sœur & d'amie , m'empresser à lui plaire , m'applaudir de la voir sensible à mon zèle ! Pourquoi ne puis - je plus prétendre à mériter vos bontés , Madame , sans craindre d'en abuser , sans craindre de m'en rendre indigne ? Votre intérêt , l'honneur , un devoir rigoureux m'imposent la dure loi de vous cacher mes douleurs ; il m'est défendu de vous laisser pénétrer le secret d'un cœur

déchiré par la nécessité de se fermer quand vous l'encouragez à s'ouvrir , par la contrainte de montrer seulement à la fille de Philippe de la reconnoissance & du respect.

Je vous écoute attentivement, dit la princesse, & je ne puis vous comprendre. Quel est ce devoir bizarre, cette loi déraisonnable ? Jamais l'honneur n'ordonna de déguiser sa pensée, de dissimuler ses sentimens, de s'éloigner d'un objet dont on desire la présence ! Comment mon intérêt vous engage-t-il à me causer de violens chagrins, à m'éviter, à me montrer une feinte indifférence, à me laisser croire qu'une amitié, autrefois mutuelle, ne subsiste plus que dans mon cœur !

Qu'entends-je, s'écria le comte, en tombant aux pieds de Christine ? Quoi, Madame ! vous avez daigné me la conserver cette amitié si précieuse ! elle *subsiste encore au fond de votre cœur* ? Ah ! connoissez donc tout le mien ; apprenez le sacrifice que je vous ai fait , en me forçant à vous éviter, à vous paroître indifférent. Ce n'est plus le sentiment doux & paisible de l'amitié qui m'attache à vous , Madame ; c'est une passion violente , impétueuse ; c'est l'amour le plus vif, le plus ardent ! Oui, j'ose vous aimer, vous adorer, ne vivre, ne respirer que pour vous, Brûlant
sans

sans cesse du desir de vous le dire , j'ai fui les occasions de vous parler. Plaiguez-moi , Madame ; que votre généreuse pitié console un infortuné ; ne le traitez point d'audacieux. Mon amour n'a jamais séduit ma raison, vos bontés ne m'ont point enhardi ; aucun espoir n'a flatté cette passion, sentie avant de la connoître ; elle ne porte point d'atteinte à votre gloire. La pureté des mes vœux me donne peut-être des droits à l'indulgence de Christine : mais combien je dois paroître téméraire aux yeux de la princesse de Suabe !

Le nuage qui obscurcissoit le front de Christine se dissipa ; le plaisir & l'attendrissement se montrèrent à la fois sur son aimable visage. Elle tendit la main à Sigefroid , l'obligea de se lever, de se placer à ses côtés sur le banc de gazon , où elle venoit de s'asseoir ; & portant sur lui des regards animés & satisfaits , elle l'interrogea curieusement sur toutes les agitations de son cœur , voulut savoir comment & dans quel tems il avoit distingué l'amour de l'amitié ; d'où vient un de ses sentimens lui sembloit mériter le reproche de la personne qui l'inspiroit. Elle exigea le détail circonstancié de toutes les sensations de son ame, un aveu de ce qu'il pensoit avant les précautions de la comtesse sa mère , un récit particularisé de leur

entretien, quand il se plaignit du nouvel ordre établi dans le palais.

Le comte obéit. Christine comparant ses propres mouvemens à ceux de Sigefroid, s'étonna de leur conformité. Elle se recueillit, rêva un moment, & reprenant la parole avec cette candeur & cette sensibilité qui la caractérisoient : Mon frère, lui dit-elle, nous avons long-tems goûté les mêmes plaisirs, & depuis plusieurs mois nous éprouvons les mêmes peines. L'enfance & l'habitude nous cachent à tous deux la force de notre attachement. Vous m'éclairez ; vous m'apprenez que j'ai comme vous changé ma première amitié en un sentiment plus vif & plus inquiet. Votre obstination à vous taire m'a donné bien des chagrins. J'aime à pouvoir me dire que je n'ai pas volontairement causé les vôtres. Aucune considération ne m'eût déterminée à vous affliger, à vous laisser penser un seul instant que la douceur de vous voir, de vous parler, ne me touchoit plus. Mais d'où vient ce regret de m'aimer ? de quelle erreur vous accusez-vous ? & pourquoi séparer dans vos idées la princesse de Suabe, de Christine ? la fille de Philippe, de votre sœur, de votre amie ? Quelle est cette inégalité dont vous formez une barrière insurmontable entre vous & moi ? A mes yeux

tout nous rapproche ; le sang nous lie ; nos principes, nos goûts, nos penchans, nous affermissent mieux encore ; la nature, la raison nous avertissent de ne chercher notre bonheur que dans l'intime union de nos cœurs.

Sigefroid, transporté du plaisir de l'entendre avouer sa tendresse avec cette noble simplicité, compagne de la vérité, ému, agité, voulut parler ; elle ne le permit pas. Ecoutez-moi, mon frère, lui dit-elle ; que mes paroles s'impriment dans votre souvenir, y gravent à jamais le sentiment invariable de mon cœur. L'éloignement de mon père pour un second engagement semble me destiner à la souveraineté d'une considérable partie de l'Allemagne, où peut se joindre la couronne impériale. Mais si je m'examine, si je consulte mes inclinations, si je me peins l'espèce de satisfaction capable d'exciter mes souhaits, de fixer mes vœux, de remplir mes desirs ; l'empire de votre cœur me paroît préférable à la possession de l'entière Germanie. La perspective du pouvoir suprême n'a pu me consoler de la perte d'un bien plus cher & plus réel. L'excès de ma douleur, en me voyant négligée de mon frère, en me croyant indifférente à mon ami, m'a trop appris à discerner une apparente félicité d'un bonheur véritable : le mien vient de naître ; je sens

qu'il dépendra toujours de la tendresse, de la constance & de la fidélité du comte de Surger.

Comment résister aux charmes de ce touchant aveu, s'écria Sigefroid ! quelle séduisante idée ! Quoi, Madame, la certitude d'être aimée de moi, seroit nécessaire à votre bonheur ? Eh ! j'ai pu me taire, vous fuir ! hélas ! je le dois encore. Ah ! vous serez toujours chérie, toujours adorée, toujours désirée, toujours regrettée du plus heureux des amans, du plus infortuné de tous les hommes !

Non, vous ne me regretterez point, reprit la princesse ; je vous engage ici ma foi ; je vous promets solennellement que ni mon cœur, ni ma main ne deviendront jamais le partage d'un autre. J'ignore s'il me sera permis d'être à vous, mais j'atteste le ciel... Ah, Madame ! arrêtez, interrompit le comte, ne prononcez point un serment indiscret, la fille du duc de Suabe peut-elle se promettre à Sigefroid ? Quand mon cœur a fait ce serment, pourquoi ma bouche ne le prononceroit-elle pas, reprit la princesse. Mais je le vois, mon frère, continua-t-elle, vous doutez de la fermeté de mon ame. Nous sommes bien jeunes ; peut-être seroit-il prudent de nous assurer des dispositions de nos cœurs, en nous soumettant à l'épreuve la plus cruelle, mais la plus sûre. Votre mère

veut vous éloigner de moi ; cédez à ses volontés. Cette condescendance détruira les soupçons sur mes sentimens , cachera notre secrète intelligence , trompera la curiosité de ma cour. Demandez-moi ce soir la permission d'aller trouver mon père ; obtenez de lui celle de voyager , employez une année ou deux à parcourir l'Europe. Si la vue de mille objets aimables , si le charme attaché à la nouveauté , laissent toujours l'image de Christine présente à votre idée , si son souvenir vous défend contre des attraits étrangers , si vous revenez sans avoir formé le souhait de plaire à une autre , ou je connois mal mon cœur , ou le desir de vous rendre heureux me fera surmonter toutes les difficultés dont le vôtre se fait d'invincibles obstacles.

M'éloigner , vous quitter , & pour un tems si long ! dit en pâlisant Sigefroid : mais vous l'ordonnez , Madame , j'obéirai. Je supporterai , si je le puis , le supplice où vous me condamnez. Ah ! vous n'avez pas besoin d'éprouver un cœur où vous réglez. Jamais , jamais , l'idée de Christine ne sortira de ma mémoire ; jamais son image ne s'effacera de ce cœur où des traits de feu la gravent , où son indulgence , sa bonté , sa tendre prédilection en ma faveur l'impriment plus fortement encore. Ah , Madame ! quel

fort est le mien ! Je vous suis cher, vous m'aimez, & je n'ose & je ne puis m'écrier : Je suis heureux ! Non, mon illustre sœur, non, mon auguste amie, je ne saurois l'être ; je ne voudrois pas le devenir aux dépens de votre grandeur, de votre gloire ! Surmonter toutes les difficultés ! vous Madame ! quoi, vous renoncerez au rang où vous êtes née, je vous en verrois descendre ? Non, vous triompherez de ce penchant, vous cesserez de vous occuper de moi. En parcourant des yeux la brillante carrière ouverte devant vous, le trône où vous devez monter les arrêtera : vos regards ne s'abaisseront plus sur le compagnon des jeux de votre enfance ; vous oublierez ce frère, cet ami si sensible à vos bontés ; vous l'oublierez, Madame, il en gémera ! mais ce sera loin de vous : vous n'entendrez point ses plaintes, vous ignorerez ses regrets, & rien ne vous rappellera ni l'amour, ni l'existence du malheureux Sigefroid.

Comte, interrompit vivement Christine, je vous défends de penser que je puisse vous oublier, que je puisse cesser un seul instant de vous aimer. Sûr de ma tendresse, partez, mon ami, partez sans crainte, sans inquiétude, & gardez-vous de douter du cœur de votre sœur. En parlant elle se leva, ôta de son bras une chaîne

de perles qui y faisoit plusieurs tours, & la passant au col de Sigefroid : O mon cher, ô mon aimable frère, dit-elle, que ce lien vous attache pour jamais à moi ! Le comte mit un genou à terre, prit les mains de Christine, les inonda de larmes, en répétant adieu, Madame, adieu ! La princesse, pénétrée de sa douleur, le contraignit de se lever, passa ses bras autour de lui ; & le pressant doucement contre son sein, elle lui dit, baignée de pleurs : Pars, sois fidèle, sois constant ; que l'amour & l'espérance t'accompagnent & te ramènent ! O mon ami ! crois le pressentiment d'un cœur tout à toi ; il me dit, il m'assure que nous serons heureux. En finissant de parler, elle s'arracha avec violence des bras du comte, & s'éloigna précipitamment du lieu où elle le laissoit.

Peu de jours après, Sigefroid partit. Que de mouvemens divers l'agitoient ! De consolantes idées se mêloient à d'amères réflexions. La certitude d'être aimée adoucissoit les premières douleurs de l'absence. S'il se plaignoit d'un dessein contraire, il se félicitoit de ne point éprouver les rigueurs de sa belle maîtresse ; & toutes ses peines devenoient supportables, quand il pensoit que Christine *préféroit l'empire de son cœur à la possession de l'entière Germanie.*

Que tout changea aux yeux de la princesse, quand Sigefroid ne s'offrit plus à ses regards ! Si on sent une cruelle peine en s'éloignant des lieux où réside un objet chéri, il est plus douloureux encore de le voir disparaître de ceux où l'on reste après lui. Une personne aimée semble emporter avec elle tous les agrémens du séjour qu'elle quitte ; son idée s'y retrace sans cesse, ranime le souvenir des plaisirs que donnoit sa présence ; leur privation répand le dégoût & l'insipidité sur tous les autres ; chaque instant est marqué par le regret d'un moment heureux , & pour une ame tendre tous les jours de l'absence sont des jours perdus.

La princesse de Suabe se trouva dans cette situation fâcheuse après le départ du comte de Surger. Rien ne put ni la distraire ni l'occuper. Elle négligea ses études ; insensible aux charmes de l'harmonie , elle abandonna son luth & sa harpe ; triste , rêveuse , elle passoit une partie du jour à se promener seule dans les jardins. Tous les matins , elle alloit revoir ces fleurs , objets des soins du comte , ces fleurs à qui elle devoit la connoissance de l'amour de Sigefroid & de ses propres sentimens. Peu-à-peu , elle s'aperçut que se livrant trop à la mélancolie , elle exposoit le secret de son cœur , & confirmoit les soupçons de la comtesse

de Surger : s'arrachant avec violence à la douceur d'entretenir sa tristesse , elle s'imposa plus de contrainte, se mit à parcourir les environs de sa résidence, visita tous les monumens de la piété de ses ancêtres , & termina ses courses par un pèlerinage à Notre-Dame-des-Bois , chapelle miraculeuse , située à vingt-cinq lieues de Fullengen.

Christine, partie avec une suite nombreuse, fit de magnifiques dons à la sainte chapelle ; passa trois jours en retraite chez des religieuses , dont le monastère touchoit, d'un côté, à l'enceinte réverée , & de l'autre à la forêt périlleuse. En quittant le monastère pour retourner à Fullengen , le débordement subit d'une rivière força la princesse de traverser la seule route pratiquée au travers de cette forêt. Ses dames n'y entrèrent pas sans crainte. On la disoit habitée par des esprits mal-faisans & des monstres hideux. Christine écoutoit , en riant , le récit des apparitions , le nombre des accidens & des malheurs arrivés aux incrédules voyageurs, assez hardis pour braver le danger & s'enfoncer témérairement dans l'épaisseur du bois , quand son cheval , faisant un bond , se mit à galopper avec tant de vitesse , & l'emporta par des détours si fourrés , qu'elle disparut , en un instant , aux yeux de sa suite épouvantée , poussant des cris affreux , & cherchant en vain ses traces.

La princesse, habile dans l'art de contenir l'animal le plus fougueux, s'effraya peu de la course rapide de son cheval; mais voyant le péril où l'exposaient les routes étroites & embarrassées du bois, elle se dégagea adroitement des étriers, saisit une forte branche, s'y suspendit, laissa partir la bête, & se coula doucement à terre.

Seule en ce lieu désert, où le jour pénétrait à peine, & dont la crainte écartoit tout passager, Christine ne put se défendre d'un mouvement de terreur. Elle écouta si on la suivoit, n'entendit aucun bruit. Comme il étoit fort matin, elle se rassura, espérant que dans le cours de la journée ses gens, répandus par toute la forêt, parviendroient enfin à la découvrir. Ne pouvant juger de l'éloignement où elle se trouvoit de sa route, ni déterminer celle qu'il falloit prendre pour s'en rapprocher, elle marcha, au hasard, entre les arbres, souvent arrêtée par les ronces & les bruyères, dont elle se dégageoit avec peine. Elle se vit enfin dans une petite clairière. Portant alors ses regards de tous côtés, elle apperçut un sentier peu battu; elle le prit: il étoit rude, montueux, étroit & sablonneux. Il la conduisit à une espèce d'étoile; elle suivit la route la moins embarrassée, arriva, après un quart d'heure de mar-

che , dans une prairie où plusieurs animaux domestiques païssoient. Leur vue causa beaucoup de plaisir à la princesse. L'habitation des maîtres de ce troupeau ne devoit pas être éloignée. Un gros bouquet d'arbres paroïssoit à peu de distance ; elle imagina qu'il la lui cachoit , & s'avança pour s'en assurer. En approchant, elle vit un grand rond de peupliers très-ferrés les uns contre les autres ; leurs branchages s'entrelaçant de toutes parts , fermoient exactement l'enceinte qu'ils formoient ; un large ruisseau , coulant à leurs pieds , en rendoit l'entrée absolument inaccessible.

Malgré son extrême lassitude , la princesse marcha long-tems sur les bords de ce ruisseau , cherchant un passage , & se flattant de le trouver. Son attente ne fut point trompée. Deux chênes , renversés , appuyés à leur extrémité sur un amas de cailloutage , lui offrirent un pont assez solide. Elle le traversa , entra dans un verger , où des arbres , chargés de fruits , alignés & placés à la distance convenable à leur accroissement , montroient les soins d'une main cultivatrice. Des légumes , des herbes potagères , quantité de fleurs & des plantes aromatiques , charmoient les yeux par leur variété , & mêloient aux plus utiles productions de la terre celles dont l'art embellit les jardins.

La beauté de ce lieu, l'éclat & le parfum des fleurs, la pureté de l'air, le chant d'une foule d'oiseaux, le murmure des petits ruisseaux qui serpentoient autour d'elle, fixèrent l'attention de Christine, & suspendirent un moment son inquiétude. Elle se crut guidée par la protection divine dans la retraite où se cachotent de saints anachorètes, inconnus aux hommes & favorisés du ciel. Elle frappa des mains, appela, implora tout haut l'assistance des pieux cénobites. Personne ne répondit à sa voix. Alarmée de ce silence, elle commença de craindre qu'en effet cette forêt ne fût enchantée, n'offrît à ses regards de vaines illusions. Comment ce troupeau n'étoit-il point gardé, comment ce verger si cultivé, ne tenoit-il à aucune habitation ? Quoi ! pas une seule cabane ne paroissoit à sa vue ! pas une seule créature ne répondoit aux accents de sa voix ! Intimidée, rebutée, elle se laissa tomber sur l'herbe, jugeant inutile d'aller plus loin. Mais, rejetant bientôt des idées si contraires à sa raison, elle reprit courage, se releva, continua ses recherches, suivit l'espèce de palissade formée par le branchage touffu des peupliers, parvint à une petite éminence, d'où elle vit le ruisseau se détourner ; & dans l'endroit qu'il laissoit à sec, elle découvrit un chemin en pente, bordé

des deux côtés d'épines fleuries & de roses de bois. Elle n'hésita point à prendre ce chemin ; & poussa un cri de joie, en appercevant , au bas de cette descente , une jeune femme assise sur un banc de gazon, se jouant paisiblement avec deux petites filles, qui chantoient & dansoient autour d'elle.

A la vive exclamation de la princesse, cette femme tourna la tête, la vit avec surprise, mais sans marquer aucun effroi. Elle se leva, la salua poliment, & lui demanda par quel hasard une dame de si haute apparence se trouvoit en ces lieux écartés. Christine, accablée de fatigue, respirant difficilement, eut à peine la force de lui dire comment elle s'étoit égarée. L'habitante du bois, remarquant sa pâleur, se hâta de la conduire vers une grotte fort spacieuse, où elle s'empressa de lui rendre les soins de la prévenante hospitalité. Elle lui présenta des fruits, du miel, de la crème douce, des gâteaux d'une forme & d'un goût différens. Pendant qu'elle lui sert ces simples mets, l'invite à réparer l'épuisement de ses esprits, les deux petites filles répandent des fleurs autour de la table, & se consultent tout bas sur le choix de celles dont elles composeront un bouquet pour la belle étrangère. Ranimée par un léger repas, par l'assurance qu'on lui

donne de la faire conduire , dans deux ou trois heures , au monastère d'où elle est partie le matin , Christine observe curieusement & la grotte & ses habitantes. La maîtresse de ce lieu , vêtue comme ses filles , d'une toile fine & blanche , n'offre point , sous ces simples habits , la négligence qui annonce la pauvreté. Une large ceinture de soie , mêlée d'incarnat & de bleu , marqué , par plusieurs tours , sa taille mince & dégagée. Ses cheveux blonds , en partie tressés , en partie bouclés , sont retenus sur sa tête par une guirlande de fleurs. Elle a de l'aisance dans ses mouvemens , de beaux yeux , des traits qui plaisent , de la facilité à s'énoncer , & cet air heureux que donnent le calme de l'esprit & la satisfaction du cœur.

La princesse ne put se défendre de lui faire des questions. En y répondant , son hôtesse lui apprend qu'elle se nomme Germaine , est née près du lac de Constance , habite , depuis dix ans , cette retraite , où jamais , avant ce jour , personne n'a pénétré. Elle y vit avec son mari & l'ami de son mari. Le verger & le troupeau leur appartiennent : ils entretiennent l'un & cultivent l'autre. Tous deux fournissent à leurs besoins , même à leur amusement , l'occupation devenant un plaisir pour des solitaires , que le désœuvrement livreroit peut-être à l'ennui.

Mais , lui demande Chrifline , eft-ce votre choix ou de fâcheux événemens qui vous ont enlevée à la fociété , confinée fi long-tems au milieu de ces bois ? En vérité , Madame , reprend Germaine , le defir d'être heureufe m'y a feule amenée. J'attachois toute ma félicité à faire celle d'un homme aimable , indulgent & généreux. Mes vœux font remplis. La certitude de fon bonheur redouble à chaque instant le mien. Parfaitement contente , je ne fonge feulement pas s'il existe d'autres contrées ou d'autres humains.

Plus la princesse examinoit la belle folitaire , plus fon air , fa perfonne & la douceur de fon langage l'intéreffoient. Elle defiroit la connoître mieux , obtenir fa confiance ; voulant lui en inspirer , elle-même en montra , inftruifit Germaine de fon rang & de fon nom ; enfuite elle la preffa de lui apprendre par quelle fingularité le bonheur de fon mari & fa propre félicité fembloient dépendre d'une vie fi retirée.

Ce qui me concerne eft bien peu digne de l'attention d'une grande princesse , dit modestement Germaine. Je n'étois rien dans le monde , Madame , & n'y ai rien laiffé capable d'exciter mes regrets. Mon père , ancien gentilhomme , mais peu riche , poffédoit une petite châtél-

lenie sur les bords du lac de Constance. Ma mère & moi, nous y vivions contentes avec lui, quand il s'attira la haine d'un puissant voisin, en donnant asyle à deux infortunés, persécutés par ce seigneur cruel & vindicatif. Le comte Adolphe de Singen jura la perte de mon père. Il força ses vassaux de ravager notre terre ; & les trouvant trop lents à servir sa fureur, lui-même, à la tête de ses hommes d'armes, vint attaquer & ruiner des malheureux sans défense. Contraints de fuir, nous dûmes notre conservation à la pitié du peu de villageois qui vivoient sous notre dépendance.

Sans ressource, sans espoir, mon père se livra tout entier au desir de se venger. Il en chercha l'occasion avec tant de soin & d'ardeur, qu'il la trouva. Caché sous divers déguisemens, suivant toujours les pas du comte, il le vit un matin dans le bois, écarté du gros des chasseurs, courant sur les traces d'un chevreuil. Il saisit les rênes de son cheval, le contraignit de mettre pied à terre, se fit connoître, le défia, l'attaqua, le blessa mortellement, & prit la fuite à la vue d'une troupe de chasseurs qui accouroient vers eux. Jamais mon père ne reparut ; sans doute blessé lui-même, il périt au fond du bois où il se cachoit.

Ma mère ; plus accablée de sa perte que
de

de celle de notre fortune , résista peu de mois à sa douleur ; j'avois alors douze ans. Isolée sur la terre , je m'y voyois sans appui , quand la baronne de Mindelheim apprit ma triste situation. Elle voulut me voir : j'eus le bonheur de lui plaire ; elle m'accorda sa protection , & me mit au nombre des filles d'honneur de la comtesse Aglaé sa nièce.

Je passai trois ans auprès d'elle assez satisfaite de mon sort ; mais la crainte de perdre mon asyle vint me troubler. Ernest de Singen , fils du cruel Adolphe , hérita d'une magnifique seigneurie dans le voisinage d'Aglaé. Il s'y rendit , & le bruit se répandit qu'il se formeroit une alliance entr'elle & lui. Je me crus perdue. Ernest me verroit avec horreur sans doute , ne souffriroit point auprès d'Aglaé la fille du meurtrier d'Adolphe. Je me formois une idée terrible du jeune comte. Mon imagination me le peignoit sous les traits de son père encore présent à ma mémoire. Mon cœur palpitait d'effroi , quand j'entendois prononcer son nom. S'il venoit au château , je courois me cacher , & tremblois tout le tems qu'il y restoit. Surprise un jour par son entrée imprévue dans une galerie où j'étois , j'osai porter sur lui de timides regards , & crus voir un ange où je craignois d'appercevoir l'image du féroce

Adolphe. Depuis cet instant je ne me sentis plus la force de le fuir.

Toutes les voix s'unissoient pour louer le comte Ernest. On vantoit sa personne, son esprit, la noblesse de son caractère, ses qualités aimables. Secrètement attachée à un autre, Aglaé convenoit de son mérite, & ne s'en monroit point touchée. Il voyoit sa froideur, & ne paroïsoit pas desirer qu'elle prît pour lui des sentimens plus favorables. Assidu, sans être empressé, il avoit près d'elle l'air obligeant d'un ami, se plaisoit au château, y venoit souvent, n'entretenoit jamais la comtesse des projets d'union que méditoient leurs familles.

Rassurée sur mes premières terreurs, de tristes réflexions me livroient à de nouvelles craintes. Je ne me sentoïis point tranquille en présence du comte, souvent je surprenois ses regards attachés sur moi. Le feu dont ils étoient animés me sembloit exprimer de la colère & de l'aversion. Je me répétois tristement : il me hait, ma vue lui rappelle des idées funestes ; je suis, je serai toujours l'objet de l'inimitié du comte Ernest. Hélas ! pourquoi, pourquoi mon père a-t-il donné la mort au sien ! Je m'affligeois, je pleurois ; le malheur de lui être odieuse me paroïsoit le comble de l'infortune.

Un matin qu'Aglæe devoit aller à la chasse accompagnée du comte & d'une partie de sa maison, s'étant sentie indisposée pendant la nuit, Ernest en arrivant trouva l'ordre changé, les gentilshommes de la comtesse partis pour le bois, & les jeunes chasseuses restées & répandues dans les jardins. Il y entra. J'étois seule sous l'ombrage d'un bosquet où je me retirois souvent ; je chantois : ma voix le guida, il s'avança sans bruit, & je le vis devant moi avec tant de surprise, que je ne pus retenir un cri. Eh quoi ! Germaine, me dit-il, mon aspect vous effraie, répand la terreur sur votre front ? Ah ! rassurez-moi promptement sur cet effet de ma présence, je suis pour toujours malheureux, si elle vous cause de la peine.

Je voulus répondre & ne pus m'exprimer. Il s'assit près de moi, prit une de mes mains, me considéra long-tems, parut prêt à parler, hésita, & rompant enfin le silence : O ma belle Germaine ! me dit-il, vos compagnes m'ont appris qu'avant de me connoître vous imaginiez trouver en moi un ennemi. Le fils du comte Adolphe étoit l'objet de votre effroi. Le tems & ma conduite ont dû vous détromper ; sans doute vous ne me croyez plus ni injuste, ni vindicatif : mais rien ne vous dit-il que vous

avez dans Ernest un tendre, un sincère, un ardent ami ? Oui, ma charmante fille, vous seule m'attirez chez Aglaé, vous seule touchez un cœur dont elle devoit disposer, vous seule recevrez la main qui lui fut destinée, si vous consentez à me donner la vôtre, si cette bouche à demi-ouverte pour détruire ou confirmer mes espérances, me laisse entrevoir par sa réponse un léger desir de me rendre heureux.

Etonnée, interdite, & pourtant charmée, je craignois de le regarder, de lui parler. Je me croyois séduite par un songe enchanteur. Etre aimée du comte Ernest, moi ! pouvois-je me le persuader ? Vous vous taisez, ma chère Germaine, continua-t-il, d'où naissent cet embarras, cette rougeur, l'agitation que me découvre le tremblement de votre main ? Regardez-moi, répondez-moi, ne me laissez pas un instant de plus dans l'incertitude où me jettent votre émotion & votre silence. Je levai les yeux sur lui : Ah, Madame ! il me sembla le voir pour la première fois ; je ne fais quel nouvel attrait, quelle grace touchante venoit de se répandre sur toute sa personne. Cet Ernest, dont j'avois si longtemps redouté la haine, étoit *mon ami, mon ardent ami*, me préféroit à la comtesse Aglaé, faisoit dépendre son bonheur de mon affection. Une joie vive, inattendue, un mouvement de

reconnoissance , la tendresse cachée au fond de mon cœur , m'arrachèrent de douces larmes : Eh ! comment , m'écriai - je , comment ne desirerois - je pas la félicité de celui dont l'indulgence & la bonté me rendent si heureuse en ce moment !

L'ai-je bien entendu , dit-il ? est-il vrai , bien vrai que ma félicité puisse devenir la source de la vôtre ? Quoi ! ma belle amie desire mon bonheur ? Mais hélas ! quand elle connoîtra mes vœux , mes projets , à quel prix il lui est possible de me rendre heureux ; peut-être cessera-t-elle de le vouloir. Jamais , jamais , interrompis-je avec vivacité. Puissiez-vous toujours penser de même , s'écria-t-il ! mais avant de vous dévoiler mes desseins , permettez-moi de m'assurer de vos goûts , de vos inclinations ; rappelez vos idées sur le passé , sur le présent , & même sur l'avenir. Quand je vins ici , ne préféreriez - vous personne ? ne desiriez - vous plaire à personne ? L'éclat dont brille Aglaé ne vous a-t-il jamais fait envier sa fortune & son rang ? Vous aimez la solitude , souvent vous rêvez. Quelles pensées s'offrent à votre esprit dans ces longues promenades où vous vous plaisez ? Vous formez - vous d'amusantes illusions ? Par le séduisant écart d'une imagination vive , souvent on s'accoutume à priser

les biens fantastiques qu'elle-même a créés. Confiez-moi, ma chère Germaine, celui de tous vos souhaits dont l'accomplissement vous satisferoit le plus.

En vérité, lui répondis-je sans hésiter, avant de vous avoir vu, personne ne me paroïssoit aimable. Loin d'envier le sort d'Aglaé, j'étois contente du mien ; & depuis que mes yeux ont osé se lever sur vous, l'unique souhait de mon cœur a été de n'être pas l'objet de votre haine.

Le comte passa un bras autour de moi, me pressa avec transport ; des pleurs marquèrent son attendrissement. Que ne m'est-il permis, dit-il, de payer la candeur de cet aveu par l'hommage public de mon cœur, de ma main, par le don de toutes mes possessions ! Mais je ne puis suivre une route ordinaire pour unir mon destin à celui de Germaine ; la vengeance de son père met entr'elle & le fils d'Adolphe une barrière insurmontable : il est un seul moyen de la franchir ; ce moyen est étrange : oserai-je vous le proposer, croire, espérer qu'il ne révoltera pas votre ame ? Ce n'est point mon rang, ma fortune, mes titres que je puis offrir à ma charmante amie ; c'est mon cœur, ma personne, ma foi, une tendresse inaltérable ; elle ne peut être comtesse de Singen à la vue de l'Allemagne, qui s'indigneroit de

notre union ; elle se-oit également blâmée dans une terre étrangère ; par-tout mon choix m'attireroit de justes reproches. L'obscurité d'une profonde retraite peut seule me dérober à la censure , me donner la liberté de céder à mon penchant. Maîtres de nous-mêmes en des lieux écartés, à jamais séparés du reste des humains, nous passerions des jours paisibles ; vous rendriez les miens heureux ! mais ma chère Germaine m'aime-t-elle assez pour sacrifier le reste de l'univers au plaisir de vivre avec moi ?

En parlant il m'observoit avec une extrême attention. Surpris de ne remarquer sur mon visage aucune altération, charmé de l'air tranquille dont je l'écoutois : Quoi ! me dit-il d'un ton animé, quoi ! ma chère Germaine ne s'effraie point de ma proposition ? L'idée d'une éternelle retraite ne lui cause point d'alarmes ? elle envisage sans crainte & sans répugnance un asyle où elle ne vivroit, ne respireroit que pour moi ? Ah ! c'est avec plaisir, c'est avec délices que je l'envisage, m'écriai-je ! Par-tout où je verrai le comte Ernest, par-tout où je pourrai me dire : le comte Ernest m'aime, le comte Ernest est heureux, mes vœux seront remplis & mon bonheur parfait.

Mais, Madame, dit Germaine en interrompant son récit, j'abuse de votre attention par

ces longs détails. Non , je vous l'assure , répondit la princesse ; votre complaisance m'oblige , continuez , je vous prie. Eh bien , vous consentîtes à vous cacher au fond des bois ? Oui , Madame , reprit Germaine , & je m'y déterminai dans toute la joie de mon cœur. Mais comment , demanda Christine , pénétrâtes-vous l'horreur de ce désert ? pourquoi choisir cette forêt qu'une antique superstition rend si redoutable aux crédules habitans de son voisinage ? quel hasard vous découvrit en des lieux si sauvages l'endroit agréable où vous habitez ?

Le hasard n'eut point de part à cette découverte , Madame , ajouta Germaine ; depuis plus de trois ans Ernest connoissoit cette grotte. Un pieux solitaire y vivoit ; nous vinmes partager son asyle , & nous jouissons encore de sa présence & de son amitié. Il se nomme Emmanuel , fut long-tems premier aumônier du comte Adolphe. S'étant un jour opposé vivement à la rigueur de cet homme violent & inhumain , on l'avertit de se dérober à son ressentiment. Emmanuel sortit à l'instant du château , & l'on ne put savoir en quel lieu il s'étoit retiré.

Après la mort d'Adolphe , son fils , attaché dès l'enfance à cet homme recommandable par sa science & ses vertus , sentit un plaisir véritable en recevant une lettre d'Emmanuel.

Elle l'invitoit à vouloir bien se rendre chez le chapelain du couvent , où vous allez retourner , Madame. Ernest y alla , vit Emmanuel , le trouva déterminé à ne point quitter sa retraite. Il conduisit le comte à cette grotte , alors son unique habitation. Cet hermitage plut à l'héritier d'Adolphe. Depuis la mort de ce seigneur injuste & tyrannique , son fils se voyoit inquieté dans ses possessions. Loin de garder les terres usurpées par la violence de son père , il dédommagea ses vassaux de leurs pertes. Sa facile bonté engagea des hommes avides à réclamer des biens qui ne leur avoient jamais appartenu. Le comte , souvent forcé de défendre ses droits à main armée , s'affligea de la mauvaise foi de ses voisins. Sa tendresse pour moi , les obstacles opposés à notre union , le desir de les vaincre , tournèrent toutes ses pensées vers la solitude ; & moi , Madame , qui ne conçus l'idée du bonheur qu'en jettant les yeux sur Ernest ; moi , qui l'aimois , quand je croyois le craindre ; moi , qui n'imaginois point de plaisir plus grand , plus flatteur , plus vrai que celui de le regarder sans cesse , de l'entendre toujours , pouvois - je ne pas adopter ses vûes , ses projets , ses desseins , un plan de vie si capable de remplir tous les vœux de mon cœur ?

Et vous l'avez suivi ce plan, dit Christine ; mais êtes-vous fatiguée, heureuse ? Jamais des momens de tristesse ou d'ennui ne vous ont-ils inspiré du regret de votre complaisance ? Oh ! jamais, jamais, Madame, reprit Germaine. Mais, dit encore la princesse, deux hommes n'ont pu défricher ce grand terrain bordé de peupliers, en faire un jardin si utile & si charmant ? Des mains, plus accoutumées au travail, y furent employées, répondit Germaine. Une foule d'ouvriers, gagnés par la libéralité d'Ernest, osèrent entrer dans la forêt, sous la conduite du chapelain. Ils préparèrent ma demeure, & s'occupèrent à l'embellir. Mais, ajouta-t-elle en se levant & poussant de la main un des côtés de la grotte, il faut vous montrer ma véritable habitation. Une porte s'ouvrit, & laissa voir un jardin plus vaste que le premier. Au milieu, s'élevait un joli pavillon. La princesse y entra, parcourut les divers appartemens, admira la chapelle, visita curieusement cette demeure riante & commode. Le nécessaire très-étendu, rien d'inutile, point d'ornement, une extrême propreté, des vases pleins de fleurs pour toute parure, donnoient une sorte d'élégance à la simplicité de ce lieu. La princesse jeta plusieurs fois les yeux autour d'elle, rêva, soupira ; & regardant Germaine avec atten-

drissement : J'aimerois à vivre ici, lui dit-elle ; ah ! je n'en doute plus, vous êtes heureuse.

Plus qu'il ne m'est possible de l'exprimer, reprit la belle compagne du comte de Singen. Depuis le jour où le tendre Ernest vint me tirer secrètement du château d'Aglaé, depuis l'instant où, dans la chapelle dont vous sortez, Emmanuel joignit nos mains, unit nos cœurs & nos destins, rien n'a troublé le cours de ma félicité. Les deux solitaires, revenant alors de la promenade, parurent à l'entrée du jardin, & s'avancèrent vers l'étrangère pour la saluer. Instruits par Germaine de son rang & de son aventure, tous deux rendirent à la fille de Philippe les respects dûs à sa naissance.

La princesse, frappée de l'air vénérable d'Emmanuel, le fut aussi de la beauté des traits d'Ernest, de la noblesse de sa personne, & d'une grace particulière répandue sur tous ses mouvemens. Comme le jour n'étoit pas avancé, elle ne pressa point ses hôtes de la conduire au monastère, prit plaisir à leur parler, à les entendre. Ne voulant ni les gêner ni retarder leur repas, qu'une des petites filles annonçoit prêt, elle s'assit à table avec eux. L'entretien s'anima ; Christine montra toute la solidité de son jugement. Emmanuel s'étonna de la pro-

fondeur de ses connoissances, Ernest de son esprit, Germaine de sa douceur & de son affabilité.

Des opinions, fondées sur les mêmes principes, dispoisoient les cœurs de ces quatre personnes à s'unir par les liens de l'estime & de l'amitié. La princesse promit au comte de Singen de ne jamais découvrir son asyle; mais elle mit une condition au silence qu'elle s'imposoit. Elle vouloit revoir Germaine & ses amis, pénétrer quelquefois dans cette jolie habitation. On s'empressa de chercher un moyen d'accorder ce desir avec le soin de se cacher; Germaine le trouva. Avant de retourner à Fullengen, la princesse pourroit faire publiquement le vœu de visiter la chapelle miraculeuse à des tems marqués, de passer plusieurs jours en retraite chez les religieuses. Pendant son séjour au couvent, sous prétexte de porter des offrandes à tous les petits oratoires placés à l'entrée du bois, ne permettant qu'au seul chapelain de l'accompagner dans ses pieuses promenades, il lui seroit facile de se rendre avec lui à l'hermitage, dont elle daignoit favoriser les habitans, devenus plus heureux par l'espoir de jouir encore de son auguste présence.

L'idée de Germaine fut approuvée. L'ap-

proche de la nuit contraignit enfin la princesse à quitter ce séjour de paix. Elle embrassa plusieurs fois la belle solitaire, l'assura d'une tendre & durable amitié, fixa le tems où elle reviendrait, partit à regret, & suivit ses guides au travers de mille détours, qui la menèrent au pied des murs du monastère. On y savoit l'accident du matin. La communauté, en prières, imploroit le secours céleste pour la fille de Philippe, égarée parmi les magiciens & les démons. Le chapelain de ces saintes récluses la reçut avec joie des mains d'Emmanuel & d'Ernest. Ses deux conducteurs prirent aussi-tôt congé d'elle, & se hâtèrent de rentrer dans le bois.

On ouvrit les portes à Christine au son de toutes les cloches ; on chanta le *Te deum* ; on envoya des messagers répandre aux environs le bruit de son heureuse sortie de la forêt. Sa suite dispersée pour la chercher, se rassembla le lendemain au couvent ; & l'on rendit de nouvelles actions de grâces au ciel, en voyant la princesse délivrée des dangers terribles où elle venoit d'être exposée.

Une fatigue inaccoutumée caufoit à Christine un peu d'abattement. Sa pâleur & sa faiblesse parurent l'effet des horribles apparitions, des cris, des hurlemens, qui sans doute l'avoient épouvantée tout le jour. Ses dames attendoient

impatiemment le récit de ses aventures dans ce bois rempli de spectres & de fantômes. Le silence de la princesse les surprit, excita leur curiosité, la rendit extrêmement vive. Elle tint un langage mystérieux, laissa entrevoir qu'un pouvoir supérieur s'opposoit à la révélation des secrets imposans dévoilés à ses yeux.

Le vœu solennellement prononcé de venir tous les trois mois révéler la sainte image de Notre-Dame-des-Bois, de passer neuf jours au couvent, sans permettre à personne des siens d'y troubler sa retraite, persuadèrent qu'elle avoit été miraculeusement secourue : mais sa réserve, le secret gardé sur les apparitions embarrassoient ; on vouloit en pénétrer la cause, on y rêvoit, on s'en occupoit. Pourquoi le taire ? les esprits mal-faisans auroient-ils forcé la princesse de signer un pacte de silence ? On se forma des idées, on établit des faits : une histoire suivie fut composée. Bientôt elle se répandit & s'accrédita. Les auteurs de ces contes absurdes oublièrent insensiblement qu'ils en étoient les inventeurs ; eux-mêmes les crurent, en affirmèrent la vérité ; la forêt inspira de nouvelles terreurs, on la nomma maudite ; personne n'osa plus y entrer, & l'on se détournoit de sa route, dans la crainte de côtoyer ces bois dangereux.

Retournées à Fullongen, Christine mêla sou-

vent au souvenir de Sigefroid celui des solitaires de la forêt. Elle comparoit la tranquille uniformité de la vie de Germaine, le calme de son ame, à tous les frivoles avantages créés par l'active imagination des hommes, à tous les biens desirés, recherchés, quelquefois achetés au prix de l'honneur, de l'équité, toujours échangés contre la paix & le repos. En examinant ces biens, aucun ne lui paroïssoit ni solide ni véritable; le pouvoir même, si estimé, si envié, étoit-il donc la source du bonheur? Malgré son apparente étendue, borné aux yeux de son possesseur, il ne le rendoit ni libre ni content. Que de contraintes, que de gênans égards s'opposoient à la satisfaction intérieure d'une personne élevée en dignité! Plus heureuse au fond de sa retraite, Germaine y goûtoit des plaisirs purs, continuellement offerts & toujours sentis. Aimer, être aimée, ne perdre jamais la présence d'un objet chéri, ne point craindre de rivale dans son cœur, voir tous les jours se ressembler, se dire le soir, demain ramenera pour moi les mêmes douceurs, quelle félicité pouvoit être plus grande, plus digne de remplir les vœux d'une créature sensible & raisonnable!

L'absence du comte de Surger livroit la princesse à ces réflexions; d'intéressantes nouvelles

diminuèrent sa tristesse. Après six mois d'inquiétude sur le sort de Sigefroid, elle entend parler de lui, de ses exploits guerriers, de la gloire dont il vient de se couvrir dans le nord. Passé en Danemarck par l'ordre de Philippe, qui venoit d'envoyer un puissant secours à Rodolphe, son ancien allié, le comte de Surger trouve ce monarque occupé à repousser les attaques de plusieurs grands de son royaume, ligüés contre son pouvoir. A peine Sigefroid paroît au nombre des défenseurs du roi, que la victoire suit ses étendards. Bientôt le nom de Surger inspire la terreur, jette l'épouvante dans les bataillons ennemis ; tout fuit à l'aspect du vaillant guerrier, dont la noble audace excite l'émulation du parti royal : on croit Sigefroid l'ange tutélaire de Rodolphe. Affoiblis par la perte de trois batailles, consternés, soumis, repentans, les rebelles implorent la clémence du roi, & reçoivent, à ses pieds, le pardon qu'il daigne leur accorder.

Les troubles dissipés, la paix rétablie, Sigefroid s'appête à quitter le Danemarck : mais Rodolphe, charmé de sa valeur, touché de ses qualités aimables, prend pour lui des sentimens de père, veut l'attacher à sa cour, le marier à une princesse de son sang, & le combler de bienfaits. Le comte refuse respectueusement
les

les offres de ce prince. Soumis aux ordres de Christine, il part, visite plusieurs contrées du nord, va au midi, & laisse en tous lieux de glorieuses traces de son passage. Vainqueur dans les combats, dans les tournois, ses triomphes n'excitent point sa vanité. Il semble ignorer les graces de sa figure & l'éclat de sa réputation; son front modeste rougit sous les lauriers dont on le couronne; sa douceur émousse les traits de l'envie; le noble, le généreux amant de la princesse de Suabe est encore plus chéri qu'il n'est admiré.

Les troupes de Philippe, revenues de Danemarck, répandent le bruit des exploits du jeune héros. Les étrangers, qui passent à Aufbourg, se plaisent à répéter ses louanges; sa mère reçoit des lettres de Rodolphe, & des félicitations de Philippe; Christine jouit, au fond de son cœur, de la gloire du comte, & s'occupe des moyens de lui donner le prix de sa pénible obéissance. Elle les entrevoit, ses idées se fixent; elle prépare déjà des facilités au plan de conduite qu'elle se propose; elle attend impatiemment le retour du comte, pour le lui communiquer. La première année de son absence est expirée; la seconde fort avancée, il ne revient point: quel sort contraire à ses desirs retient le comte éloigné? Christine

s'inquiète ; mais tout va changer pour elle. On s'apprête à lui ravir sa paix, son asyle & ses espérances.

Au retour d'un de ses pèlerinages à la chapelle miraculeuse, où l'attiroit le plaisir de voir & d'entretenir les aimables solitaires du bois, devenus ses amis, les confidens de ses vœux, de ses projets, de tous les sentimens de son cœur, Chrissine trouve la comtesse de Surger malade, & reçoit de sa main une lettre, ou plutôt un ordre de Philippe. Elle doit se disposer à quitter Fullengen, au moment où lui-même arrivé à Ausbourg, enverra la chercher. La comtesse lui apprend que le duc, éloigné long-tems de cette ville, y va fixer son séjour. Réconcilié avec l'empereur, il donne la paix à toute la Germanie ; une partie de ses princes, intéressés au traité, vient le signer. On prépare de brillantes fêtes à Ausbourg : le duc veut que sa fille y préside, augmente l'éclat de sa cour, mène à sa suite toutes les jeunes personnes élevées près d'elle. A ces nouvelles, la comtesse joint une confidence ; elle avertit la princesse que son mariage avec l'empereur est arrêté : immédiatement après les fêtes occasionnées par la signature du traité, le prince Charles viendra l'épouser au nom de son frère, & poser la couronne impériale sur sa tête ; elle

félicite son illustre élève d'être le lien d'une paix si désirée de toute l'Allemagne. Conflernée en l'écoutant, Christine cache difficilement son trouble & sa douleur : elle se dérobe à la joie importune de sa maison ; l'ame agitée, le cœur ferré, les yeux humides de pleurs, elle parcourt cette retraite dont on va l'arracher ; elle s'arrête dans les bosquets, sous les ombrages, au bord des fontaines, où le comte de Surger lui fit si souvent trouver des amusemens, goûter tant de plaisirs enfans. Le hasard guide ses pas vers cette enceinte où leurs cœurs se sont ouverts, où elle a reçu les adieux de son aimable frère, de son tendre ami. A l'aspect de ce lieu ses larmes cessent de couler ; le souvenir de ses promesses lui rend toute sa fermeté. Non, s'écrie-t-elle, Christine ne trahira point sa foi ; la volonté d'un prince qui m'a si long-tems bannie de sa présence, ne changera point la mienne ; il ne disposera point de ma personne ! Reviens, ô toi que j'aime, viens me voir préférer ta tendresse à la couronne impériale ; viens me voir vivre pour toi, avec toi, ou descendre dans la tombe, fidelle à ton amour, au mien, à mes engagements !

Une nouvelle affliction aigrit encore les chagrins de la princesse. Le mal de la comtesse augmente ; les accès violens & redoublés d'une

fièvre ardente mettent sa vie en danger. Si on vient l'enlever de Fullengen avant sa convalescence, laissera-t-elle la mère de Sigefroid privée de ses secours, de ses consolations ? Si le comte arrive après son départ, quelle douleur pénétrera son ame sensible ! Il trouvera sa mère mourante , son amie disparue ; il la croira paisible à Ausbourg, oubliant au milieu des fêtes & des plaisirs, celui à qui elle a dit, répété : *Reviens fidèle, & nous serons heureux.*

La compatissante Christine ne peut s'éloigner de la chambre où la mère de son amant lutte avec la mort ; elle la caresse, s'efforce de la soulager. La comtesse se sentant très-abattue, prête à succomber sous l'effort de son mal , écarte un soir tout le monde, & s'adressant à la princesse ; Pardonnerez-vous à une mère , Madame, lui dit-elle , d'oser vous entretenir de ses plus chers intérêts ? Me permettrez-vous de remettre entre vos mains la fortune de mon fils ? J'ignore comment l'égarement de son cœur vous fut connu : mais je sais que vous l'en avez puni, en l'éloignant d'un séjour d'où mes ordres n'avoient pu le bannir. Oubliez, Madame, un sentiment involontaire ; cessez de vous en offenser ; daignez vous souvenir avec bonté de l'ami de votre enfance , d'un parent tant de fois honoré par vous du tendre nom de frère ;

contribuez à sa grandeur ; secondez les favorables intentions du roi de Danemarck : ce prince demande Sigefroid au duc votre père ; il veut l'unir à la princesse Sophie, sa nièce, unique héritière de sa couronne. Une folle passion engage le comte de Surger à refuser de si grands avantages , au nom du ciel , Madame , servez-vous du pouvoir qu'elle vous donne sur son ame , pour le forcer de retourner à la cour de Rodolphe , d'épouser la princesse Sophie, de régner en Danemarck ; payez-moi de mes soins , de mon attachement , en faisant le bonheur de mon fils ; adoucissez les derniers momens d'une mère mourante , privée de la consolation de voir , d'embrasser , de bénir un enfant chéri , par la promesse..... Une foiblesse ne lui permit pas de continuer. On ne put lui rendre la connoissance , & trois heures après ses yeux se fermèrent pour ne jamais se rouvrir.

Sensiblement touchée de la mort de la comtesse , tristement occupée du soin d'honorer sa mémoire par le monument qu'elle y consacre , Christine se rappelle avec amertume la prière de cette mère , agitée dans ses derniers instans par le desir de l'élévation de son fils. En réfléchissant sur les offres du roi de Danemarck , sur les refus de Sigefroid , elle admire le noble

désintéressement du comte , son amour , sa fidélité : un mouvement de plaisir fait palpiter son cœur , il est bientôt suivi d'un sentiment douloureux. Comment dédommagera-t-elle cet amant généreux d'un si grand sacrifice ? Eh quoi ! la nièce de Rodolphe veut placer le comte de Surger sur le trône où elle doit monter , & la princesse de Suabe le condamneroit à vivre ignoré ! elle le forceroit d'adopter ses idées de bonheur , peut-être de lui imposer le sien ! Pour la première fois elle hésite sur des résolutions prises : constante dans le dessein de n'être jamais à un autre , elle ne sait si les circonstances lui permettent de songer à s'unir à lui ; cependant elle ne néglige aucune des mesures capables de la rendre maîtresse de sa propre destinée : elle en a dès long-tems concerté les moyens , & son esprit est tranquille sur cet objet si intéressant pour elle.

Un mois après la mort de la comtesse , le duc de Suabe se rend à Ausbourg , un détachement de ses troupes va chercher Christine à Fullengen. Elle part, arrive ; le peuple court en foule au-devant d'elle. Sa vue surprend , enchante , rappelle le souvenir de l'infortunée Eléonore ; on souhaite à sa charmante fille un destin plus heureux. Des acclamations redoublées l'annoncent au palais ; le duc vient à sa rencontre ;

la princesse tombe à ses genoux ; son père la relève , l'embrasse , la considère , est frappé de sa beauté , de son air imposant & majestueux : il semble entendre avec plaisir le murmure d'admiration & d'applaudissemens qu'excite sa présence. Pendant les premiers jours il l'entretient souvent , loue son esprit , sa raison , la justesse de ses idées , l'agrément de ses expressions : mais , soit qu'après un si long exil il doute de la tendresse de sa fille , soit qu'il rougisse de se livrer aux mouvemens de la nature , ou craigne le reproche de les faire éclater si tard , il ne montre point à Christine cette bonté familière & confiante , si capable d'attacher un cœur sensible ; elle se voit dans le palais de ses pères comme une princesse étrangère , traitée avec distinction. Si les hommages & le respect des courtisans du duc l'assurent qu'elle est l'héritière de la Suabe , rien ne lui prouve qu'elle est la fille de Philippe.

Les princes , attendus à Ausbourg , y arrivent ; le traité est signé , la paix proclamée ; les joues annoncées commencent. La lice ouverte à tous venans pendant dix jours , attire une foule d'étrangers à la cour du duc : rien n'égale la magnificence des chevaliers ; Philippe fait paroître la sienne dans les prix destinés aux vainqueurs. Une riche épée , dont la lame , d'une trempe

merveilleuse, se cache sous un fourreau couvert des plus belles pierres, doit être présentée par la princesse à l'heureux chevalier qui fera le tournois, en renversant le dernier tenant.

Christine assiste sans plaisir & sans intérêt à ces fêtes; un spectacle si nouveau pour elle attire à peine ses regards; pendant qu'on se dispute le prix de l'adresse & de la force, elle pense à Sigefroid, s'étonne de lui voir prolonger le tems de son absence. Des messagers envoyés à Fullengen, l'assurent qu'il n'y est point arrivé. Où est-il? que fait-il? qui peut l'arrêter loin d'elle? seroit-il retourné en Danemarck? cède-t-il aux desirs de Rodolphe, aux charmes de la princesse Sophie? ou, prêt à revenir, a-t-il appris les desseins de son père sur elle? peut-être, la croyant disposée à recevoir la main de l'empereur, abandonne-t-il à jamais la Suabe. Inquiète, agitée, toujours occupée de Sigefroid, elle ne remarque aucun de ceux qui se distinguent dans l'espoir d'être couronnés de sa main.

Le dernier jour du tournois redouble l'ardeur des combattans: ils se réunissent contre un prince saxon, vainqueur des premières joutes; ses efforts l'emportent sur ceux de ses rivaux; mais un marquis de Moravie, nouvellement arrivé, lui dispute l'honneur du triom-

phe, l'obtient par la force extraordinaire dont il est doué, & s'applaudit avec orgueil de sa victoire. Un murmure d'indignation s'élève de toutes parts; la taille gigantesque de ce marquis, sa mauvaise grace & son air arrogant déplaisent & révoltent : on le voit à regret renverser dix autres assaillans, insulter par des ris moqueurs à leur foiblesse : mais, malgré le vœu public, le champ lui reste, on cesse de lui disputer le prix, il va le recevoir, lorsqu'un chevalier de haute apparence, monté sur un superbe courfier, entre en lice, s'avance vers le marquis, le salue & demande l'honneur de rompre une lance avec lui.

Tous les yeux se tournent vers l'étranger; sa noble contenance ranime le desir & donne l'espérance de voir humilier le fier tenant. Le marquis sourit dédaigneusement, plaint la témérité de ce nouvel assaillant, s'écrie à haute voix qu'il va l'en punir. Tous deux s'éloignent en même-tems, mettent leurs lances en arrêt; reviennent avec impétuosité; se rencontrent, se choquent rudement. L'étranger n'est point ébranlé; il reçoit sur son écu la lance du marquis, la fait voler en éclats, l'atteint vigoureusement de la sienne, le force à vider les arçons, & le jette sur l'arène, sans connoissance & sans mouvemens.

La chute de l'insolent Morave excite une bruyante joie ; l'air retentit d'acclamations & de cris d'âlegresse ; à peine le son des trompettes est-il entendu parmi les applaudissemens de la multitude. L'étranger veut se dérober à la vue , sortir de la lice sans être connu : mais ses écuyers ne peuvent lui ouvrir un passage ; on l'entoure, on le conduit au balcon de Philippe , où la princesse à ses côtés s'apprête à couronner le vainqueur : il ôte son casque , & laisse voir à Christine des traits bien chers. C'est le vaillant comte de Surger , c'est l'aimable Sigefroid , qui, un genou en terre devant elle , semble chercher dans ses yeux le prix de sa victoire.

La surprise de la princesse, sa vive émotion, répandent un brillant incarnat sur ses joues. L'attendrissement & le plaisir se montrent à la fois dans ses regards expressifs ; elle donne à son amant la riche épée, & les cris de joie recommencent à l'instant où il la reçoit. Le duc presse entre ses bras son jeune parent, le félicite sur ses exploits en Danemarck , sur l'amitié de Rodolphe , sur le sort que ce prince veut lui faire. Tous les étrangers lui rendent les plus grands honneurs ; la cour de Christine le comble de caresses , celle du duc s'empresse autour de lui : au milieu de tant d'applaudissemens, Sigefroid

porte par-tout des regards inquiets ; il ne voit point sa mère auprès de la princesse ; il la demande : on hésite à lui répondre. Ses pressantes questions embarrassent les dames de Christine ; elles lui disent enfin que la comtesse est restée à Fullengen , & refusent de lui apprendre si son choix , une disgrâce ou des infirmités l'y retiennent.

Alarmé sur le sort de sa mère , il ne peut supporter l'incertitude où l'on s'obstine à le laisser. Insensible au triomphe qu'on lui prépare , il saisit le moment où l'on se met en marche pour retourner au palais ; il se dérobe aux yeux , perce la foule , rejoint ses écuyers , prend un cheval frais , le monte , court , vole à Fullengen. Si sa mère est exilée , il veut partager sa solitude , adoucir ses chagrins par sa présence & par ses soins ; si elle est malade , il veut la servir , la consoler , veiller lui-même à la conservation de ses jours.

Hélas ! quel spectacle s'offre aux yeux de ce tendre fils ! un triste monument renferme celle dont l'intérêt l'amène à Fullengen. Une vive douleur pénètre son ame ; il se prosterne devant la tombe où reposent les cendres de sa mère ; il arrose de ses pleurs le marbre où la princesse de Suabe a fait exprimer les témoignages de son attachement à la mémoire

de la comtesse de Surger. Le nom de Christine, gravé sur ce marbre, mêle, confond dans le cœur de Sigefroid les sentimens de la nature & celui d'un amour malheureux. Deux pertes irréparables font couler ses larmes : sa mère n'est plus, & Christine va cesser d'exister pour lui. Prête à recevoir le titre d'impératrice, elle ne s'occupe plus de cet ami qu'elle avoit juré d'aimer toujours : il vient de la voir satisfaite, contente. La joie brilloit sur son front, dans ses yeux animés ; ses engagements sont effacés de sa mémoire : jamais il ne les lui rappellera ; il ne se permettra ni la plainte ni le reproche ; il ne reverra point la princesse de Suabe. Eh ! pourquoi voudroit-il troubler le bonheur de son auguste amie, exciter sa compassion, élever au fond de son cœur sensible & généreux le remords d'avoir aigri les peines d'une ame tendre, en la livrant à de flatteuses, à de vaines espérances !

Des mouvemens bien différens agiteroient le comte de Surger, s'il connoissoit les projets de Christine ; si, moins prompt à s'éloigner d'elle, il lui eût laissé le tems de lui parler, de lui confier ses secrets, l'étonnement qu'elle prépare à la cour dont elle va tromper l'attente & causer la consternation. Depuis son séjour à Ausbourg, la princesse avoit pris des précau-

tions pour ne pas s'y trouver à l'arrivée du prince Charles. Un intelligent ami secondoit ses desseins, en assuroit l'exécution : cet ami fixa la fuite de Christine à la seconde nuit après la fin des fêtes. Le départ d'une foule d'étrangers favoriseroit le sien, cacheroit sa marche, déroberoit ses traces, embarrasseroit sur la route où l'on devoit les chercher.

Prête à quitter pour jamais la cour de son père, Christine ne veut pas abandonner Sigefroid à l'inquiétude où le jetteroit la nouvelle qui va se répandre. Elle lui écrit, l'avertit de se défendre contre la surprise dont un événement imprévu doit le frapper. Elle lui indique un jour, un lieu, une heure, où les causes de cet événement lui seront découvertes. Elle lui recommande de se rendre seul à l'endroit désigné. Là, il recevra des preuves que la princesse de Suabe est toujours la sœur & l'amie du comte de Surger.

Un inconnu, dont l'air distingué perce à travers de très-simples vêtemens, porte cette lettre à Fullengen, la remet entre les mains du comte, & suit sans attendre sa réponse. Sigefroid, ému à la vue de ces caractères chéris, les baise avec transport avant de les parcourir. Mais de quel étonnement, de quelle crainte le remplit ce billet ! Pourquoi cet avertissement,

cet étrange messager, ce rendez-vous si mystérieux ? Aucune des expressions de Christine ne rassure un cœur alarmé sur ses sentimens. Pendant qu'il cherche en vain à leur trouver un sens favorable, la princesse de Suabe, travestie, cachée sous l'habit d'un simple écuyer, accompagnée du seul confident de sa démarche dangereuse, court avec vitesse vers l'asyle où, déposant volontairement sa grandeur, ses titres, l'éclat emprunté du faste & de la richesse, brillante de ses propres attraits, elle va jouir des biens solides & vrais, offerts par la nature à tous les humains capables de les apprécier ; biens inconnus, ou négligés, par la foule inepte de ces humains, toujours égarés dans leurs vastes desirs, courant sans cesse vers la trompeuse image d'un bonheur fantastique.

L'évasion de la princesse cause un désordre inexprimable dans le palais, y répand la confusion. Le duc furieux jure la ruine & la mort des ravisseurs de sa fille. Il monte à cheval, part à la tête des siens, court au hasard, ne sait où diriger ses pas : mais pendant cette infructueuse recherche il commence à penser que personne n'a pu enlever Christine du milieu de tant de gens prêts à la défendre ; sans doute elle a fui volontairement, un peu moins de précipitation l'en eût assuré. Un aumônier de

sa fille lui remit à son retour à Aufbourg une lettre d'elle. Mais tout le monde ignora ce que la princesse lui écrivoit.

L'étonnante nouvelle de la fuite de Christine explique en partie sa lettre à Sigefroid. Mais combien de doutes cruels s'élèvent dans son esprit, & troublent son cœur ! Il retourne à Aufbourg, il s'informe des circonstances de cet étrange événement ; on les ignore. Personne de la maison de la princesse n'a soupçonné son dessein, n'a vu les apprêts de son départ. Une porte de son cabinet restée ouverte, une longue échelle appuyée contre le mur du jardin, sont les seuls indices de sa sortie du palais. Ses femmes ne croient point que seule, pendant une nuit obscure, elle ait tenté ce passage au-dehors. Elles assurent en pleurant avoir vu plusieurs fois un feint hermite parler à leur maîtresse ; à plusieurs marques elles l'ont reconnu pour un magicien. Sans doute il s'est introduit par son art diabolique dans l'appartement de la princesse, & l'a enlevée pendant son sommeil.

Rien ne calme les inquiétudes du comte ; il retourne à Fullengen, il veut y attendre le jour marqué par Christine : mais la vue des lieux où elle n'est plus, où elle ne reviendra jamais, redouble son affliction. Il ne sauroit

supporter la douloureuse incertitude du destin de cette princesse : il sent un desir pressant de s'approcher de l'endroit où il espère recevoir des éclaircissements. Son sort va dépendre de ceux qu'on lui donnera. S'il ne doit jamais revoir Christine, il s'éloignera pour toujours des objets capables de la retracer à son souvenir ; il ira vers l'embouchure du Danube, parmi des cénobites, dont les jours sont consacrés aux larmes, à la pénitence ; il passera le reste des siens à pleurer sa crédulité. Il tâchera d'oublier qu'il fut un tems où la princesse de Suabe lui promit de l'aimer toujours.

Ce dessein irrévocablement formé, il dispose par un écrit des biens de sa mère & des ses propres effets. Il en règle le partage entre d'affectionnés serviteurs, dont il veut récompenser le zèle. Ensuite il fait appeler son premier écuyer, le rend dépositaire de cet écrit, lui ordonne de le garder six jours sans en rompre le sceau, de l'ouvrir le septième s'il ne le revoit pas avant ce tems, & de se conformer exactement à ses volontés. Au même instant il part seul à pied, & se trouve enfin dans le voisinage du lieu où des craintes fort vives & de bien foibles espérances l'attirent.

Plus il s'en approche, plus ses agitations redoublent. Le jour, le moment arrivent enfin ;

Sigefroid

Sigefroid suit la direction donnée : c'est à l'entrée d'un bois épais , dans un désert affreux , où règne un effrayant silence, que le cours d'un petit ruisseau doit guider ses pas , le conduire par une route étroite & tortueuse à une espèce d'étoile. Là , de gros bouquets d'épines fleuries , suspendus aux branches des arbres , lui montreront le chemin qu'il doit suivre. Il s'arrêtera au pied d'un chêne antique , où deux guirlandes de jasmin s'offriront à ses yeux.

Le comte marche long-tems , ne s'égare point. A l'aspect du chêne & des guirlandes son cœur palpite ; il regarde autour de lui ; il écoute , ne voit rien , n'entend rien : la moindre haleine du vent lui cause , en agitant le feuillage , une sensible émotion. Près d'une heure s'écoule dans cette pénible attente. Un petit bruit frappé enfin son oreille attentive. On marche à peu de distance de lui : l'épaisseur du bois lui cache la personne qui s'avance , elle paroît enfin , & sa vue arrache un cri de surprise & de joie au comte de Surger. Il vole au-devant d'elle , il se précipite à ses pieds ; il doute si ses yeux ne le trompent point , s'il n'est pas séduit par une flatteuse illusion. Est-ce vous , Madame , est-ce bien vous , lui dit-il ? est-ce la fille de Philippe , est-ce la princesse de Suabe que ce lieu sauvage présente à mes regards ?

Non, mon frère, répond Chrissine, la Suabe n'a plus de princesse, la fille de Philippe est pour jamais disparue; Chrissine seule est devant vous. En parlant elle lui tend la main, le prie de se lever, de s'asseoir près d'elle sur la mousse dont le chêne est environné. Il obéit. Mille mouvemens confus agitent l'ame de Sigefroid; la princesse montre une sorte d'embarras. Tous deux se regardent, soupirent, s'attendrissent: le plaisir de se revoir est troublé par de mutuelles craintes. Chrissine va risquer de perdre le fruit du plus grand sacrifice; Sigefroid tremble, en songeant qu'il la voit peut-être pour la dernière fois.

Le silence & la tristesse de Chrissine affligent le comte. Qu'avez-vous fait, Madame, lui dit-il enfin: ah, dieu! qu'avez-vous fait! puis-je vous entendre prononcer cette fatale assurance? Quoi! la Suabe n'a plus de princesse? quoi! la fille de Philippe est pour jamais disparue? Quels funestes conseils l'ont déterminée à quitter son père! J'ai quitté le duc de Suabe, interrompt Chrissine, & non pas un père dont ma perte pût causer la douleur. Si Philippe, adoucissant en ma faveur son naturel altier, m'eût montré de la tendresse, m'eût laissé la liberté de vivre près de lui; si sa confiance, ses bontés, ses caresses m'eussent persuadé que j'étois

nécessaire à son bonheur, j'aurois immolé mes plus chers desirs à sa félicité. N'alloit-il pas m'éloigner de lui, me donner à l'empereur ? Eh ! qu'importe à ce prince insensible, où la fille d'Eléonore passe des jours qu'il ne destina jamais à faire l'agrément des siens ? Mais je n'ai pas souhaité vous parler, continua-t-elle, pour justifier ma démarche à vos yeux. Attendez à me la reprocher, que le motif vous en soit connu : un autre soin m'amène ici. J'y viens remplir le vœu de votre mère, les devoirs de l'amitié, vous affranchir d'un lien contraire à vos intérêts.

Ah ! n'achevez pas, Madame, dit en pâlis-
sant Sigefroid ; j'entends trop bien ce triste
langage. Hélas ! mes pressentimens ne me trom-
poient donc point ? vous ne me permettez plus
de vivre sous vos loix. Quand j'osai vous en
imposer, reprit la princesse, exiger de vous
de la constance, de la fidélité, je ne prévoyois
pas combien nos mutuels engagemens pou-
voient nuire à l'élévation de mon tendre frère,
de mon généreux ami. De flatteuses idées me
séduisoient, égardoient ma raison. J'ai connu
mon erreur & changé mes dispositions. Persister
dans mes premiers desseins, ce seroit être per-
sonnelle, ce seroit être injuste. Non, Sigefroid ;
non, je n'abuserai point du penchant de votre

cœur ; je n'arrêterai point un héros au milieu de la brillante carrière ouverte devant lui ; je ne priverai point un noble guerrier du prix offert à sa valeur, je n'enfouirai point la gloire du comte de Surger dans l'obscurité où j'ai voulu vivre : oubliez que vous aimâtes Christine, que vous fûtes aimé d'elle. Partez, mon frère, partez ; retournez en Danemarck. Cédez aux desirs de Rodolphe ; comblez les vœux de la princesse Sophie, & jouissez avec elle des grandeurs où l'héritière de Philippe a pour jamais renoncé.

Je puis mourir à vos pieds, Madame, s'écria douloureusement le comte ; mais je ne puis vous obéir. Que parlez-vous de gloire, de grandeur ? Vous êtes changée, tout est fini pour moi. Mon ambition se borneroit à vous servir, ma gloire étoit de mériter vos bontés. Voilà donc les preuves d'amitié que me promettoit votre lettre. Mais, Madame, pourquoi me bannir ? pourquoi m'éloigner de vous ? d'où vient m'ordonner de vous oublier ? craignez-vous les reproches d'un cœur soumis ? me croyez-vous capable de réclamer vos promesses ? ne pouvez-vous rompre le foible lien qui vous attachoit à moi, sans exiger d'un amant malheureux l'effort impossible où vous le condamnez ? J'oublierai, Madame, oui, j'oublierai que vous daignâtes élever mes espérances, que

vous daignâtes m'assurer de votre tendresse ; mais , tant qu'un souffle marquera ma triste existence , je révérai , j'adorerai la princesse Christine. Son image ne s'effacera jamais d'un cœur affligé , mais toujours passionné , toujours fidèle , & mon dernier soupir exprimera l'amer regret de l'avoir entendue me dire : *J'ai connu mon erreur , & changé mes dispositions.*

Eh quoi ! mon frère , dit Christine d'un ton doux & affectueux , les bienfaits & les prières d'un prince reconnoissant ne peuvent vous rappeler à sa cour ? son alliance est-elle sans attrait pour vous ? Environnée de l'éclat imposant de la majesté royale , la princesse Sophie ne mérite-t-elle pas la préférence sur Christine , réduite à la plus simple condition , forcée de se cacher , peut-être devenue compagne des hôtes de ce bois , habitant , comme eux , un antre sauvage , & , comme eux , craignant la rencontre de tous les humains ?

Ah ! dans les bois , dit vivement le comte , dans l'antre le plus retiré , Christine , parée des seuls dons de la nature , dépouillée d'un vain éclat , est l'unique objet capable d'exciter mes desirs , de remplir tous les vœux de mon cœur. Assis près d'elle sur ce siège de mousse , je me trouverois mille fois plus heureux qu'en partageant le premier trône du monde avec une autre.

Mais , mon frère , reprit la princesse d'un ton plus tendre encore , songez-vous à quel prix la possession de ma personne peut être obtenue ? Envisagez ma position présente , les inconvéniens d'une union que le regret suivroit sans doute. Mon époux doit se résoudre à partager l'éternelle solitude où je me suis condamnée ; il doit habiter à jamais cet aride désert , & séparé de toutes les créatures , ne vivre , ne respirer que pour le bonheur d'une seule.

Vivre pour le bonheur de Christine , s'écria le comte , quelle félicité seroit plus grande ! Non , le regret n'en troubleroit jamais la douceur. Ah , Madame ! cet heureux époux vous verroit à tous les instans , entendroit toujours le son de cette voix chérie , jouiroit , sans distraction , du plaisir de contempler vos charmes , de l'inexprimable bonheur de réunir en lui toutes les affections de votre ame ! Vivre avec vous , pour vous ; se dire , se répéter : Christine est à moi , pour jamais à moi ! Ah , Madame ! ... O mon aimable ami , interrompit la princesse en versant des larmes de joie & d'attendrissement , ô mon sensible , mon généreux frère ; pardonnez-moi l'épreuve que j'ai cru devoir faire d'un cœur si noble & si fidèle. Les prières de votre mère mourante m'ont engagée à suivre ses intentions , à vous proposer d'épou-

fer la nièce de Rodolphe. En vous donnant à la princesse de Danemarck, vous auriez détruit mon bonheur, sans perdre vos droits à mon estime, à ma constante affection. Vous eussiez toujours été cher à votre amie. Paisible, mais triste au fond de cette forêt, elle y eût à jamais conservé votre idée, à jamais regretté un bien acheté par le sacrifice de tous ceux que prisent les humains. Non, mon cher Sigefroid, mes dispositions ne sont point changées : non, je n'ai pas souhaité votre éloignement ; je n'ai pas souhaité vous voir l'époux de Sophie. Maître de mon cœur, soyez-le de ma foi, de mes volontés, de mes desirs ; recevez le gage de mon amour. Voilà ma main, je vous la donne.

L'ai-je bien entendu, s'écria le comte, en saisissant la main qu'elle lui présentait, en la baisant, en la mouillant des douces larmes du plaisir ? l'ai-je bien entendu, Christine daigne m'engager sa foi ! O mon illustre, ma condescendante amie, redites-moi cent fois, mille fois : *Voilà ma main, je vous la donne.*

La tendre princesse, s'abandonnant elle-même à toute sa sensibilité, apprit à son amant que dans peu d'heures un pieux solitaire sanctifieroit l'union de leurs cœurs. Alors elle frappa des mains. A ce signal, Germaine, Ernest & le

sage Emmanuel sortirent de derrière les arbres où ils l'attendoient. Tous trois saluèrent le comte de Surger, s'empresèrent à le féliciter, à s'applaudir de le voir prêt d'habiter leur hermitage, & de partager leur bonheur.

La surprise de Sigefroid fut extrême, en voyant les amis de Christine. Il reconnut son messager dans le comte de Singen, le soupçonna d'être l'hermite dont les femmes de la princesse parloient, & ne douta point qu'il n'eût aidé la fille de Philippe à quitter le palais de ses pères. L'endroit du bois où l'on se trouvoit en ce moment, étoit le même où, deux ans auparavant, le cheval de Christine l'avoit si rapidement portée. Elle fit à Sigefroid un récit succinct de cet événement, de sa rencontre avec Germaine, du goût qu'elle prit pour cette paisible solitude; lui avoua le dessein formé dès ce tems au fond de son cœur de s'unir à lui dans ce désert. En parlant, ils marchaient vers l'habitation. Cette demeure, simple & riante, charma le comte de Surger. La vue de la chapelle lui rappela le triste hermitage des anachorètes du Danube, où son désespoir lui faisoit desirer de s'ensevelir à jamais; asyle bien différent de la retraite où l'amour alloit le fixer.

Emmanuel, prêt en peu de momens à remplir son ministère, entra dans la chapelle. Tout

le monde l'y suivit. Les jolies petites filles de Germaine venoient de la joncher d'herbes odoriférantes, & se hâtoient de la parer de fleurs. Ce soin causa la plus vive émotion à Sigefroid. Il sembloit douter encore de son bonheur; ses regards passionnés cherchoient, dans les yeux de Christine, de nouvelles assurances de son amour. Elle les lui donna, en se laissant mener à l'autel par Ernest. Germaine y conduisit le comte de Surger. Les deux amans prononcèrent le vœu de s'aimer toujours. En recevant la foi de l'héritière d'un grand état, Sigefroid renonça, comme elle, à tous les biens que l'association rend précieux, à toutes les apparences du bonheur, & trouva, dans l'abandon de ces biens, souvent plus enviés que sentis, cette félicité intérieure, pure, durable, dont la source est en nous-mêmes, s'y entretient, s'y renouvelle sans cesse, si des passions violentes n'arrêtent ni n'épuisent son cours.

En sortant du lieu saint, le comte de Surger mit un genou à terre devant son auguste épouse, lui répéta les sermens qu'il venoit de faire. Les amis de Christine le pressèrent tour-à-tour entre leurs bras. Il reçut avec joie leurs caresses; un repas fort gai termina cette heureuse journée, & pendant sept années, celles qui la suivirent furent plus délicieuses encore.

Au commencement de la seconde, Christine donna le jour à un fils. Elle l'appela Ferdinand, nom du père d'Eléonore. Le mélange des traits de deux créatures parfaites forma le plus bel enfant dont on puisse se tracer l'image. Il devint l'objet de l'amour & des soins de la petite colonie. Emmanuel consacra tous ses momens à développer ses premières idées; les graces de sa figure, son intelligence, sa docilité, la bonté de son cœur, le rendoient infiniment aimable. L'aînée des filles de Germaine, nommée Clémence, alors âgée de quatorze ans, voulut être sa gouvernante. Josephine, sa cadette, lui envia le titre & les fonctions de cette place; toutes deux se dispuoient le soin de le parer, de boucler ou de natter ses beaux cheveux. Elles le promenoient, chantoient, dansoient, couroient avec lui. Souvent même elles s'écartoient assez loin de l'habitation, passoient les bornes prescrites par Germaine à leurs courses, pour jouir plus long-tems du plaisir de diriger en liberté les jeux de leur charmant élève.

Pendant que ces heureux solitaires oublient au sein d'une douce paix cet univers, agité par les caprices fougueux de ses habitans, Philippe passe de tristes jours. L'inutilité de ses recherches depuis huit ans l'assure que jamais

il ne reverra la princesse sa fille. Cette lettre, reçue au retour d'une vaine course, enflamma d'abord sa colère; elle devint ensuite l'objet de ses plus affligeantes réflexions. Il la relisoit souvent; elle contenoit ce peu de mots :

« Déterminée à ne point éprouver le mal-
 » heur que ma mère mourante redoutoit pour
 » moi, je ne puis donner ma main à un prince
 » dont les sentimens me sont inconnus. Par-
 » donnez à une fille rejetée de votre présence,
 » élevée loin de vous, l'habitude qu'elle a prise
 » de suivre sa propre volonté. Si vous l'eussiez
 » aimée, elle se seroit soumise à vos loix; la
 » reconnoissance l'y eût engagée. Chérie de son
 » père, elle n'oseroit point aujourd'hui se rendre
 » maîtresse de son sort. Une éternelle retraite
 » va me cacher à jamais. Je renonce à la Suabe,
 » à l'empire, à toutes les grandeurs promises
 » à la fille de l'auguste Philippe. Ma désobéis-
 » sance & ma fuite me rendroient pour toujours
 » coupable à mes propres yeux, si je n'étois
 » certaine que mon éloignement & ma perte
 » n'exciteront aucun trouble, aucune peine
 » dans un cœur fermé pour moi dès ma plus
 » tendre enfance, & que je n'eus jamais l'espoir
 » de toucher ».

Plus le duc de Suabe pésoit les expressions de cette lettre , plus il blâmoit sa propre conduite , plus il se reprochoit d'avoir si peu connu la douceur d'être père. Il se peignoit le bonheur dont il auroit pu jouir en élevant sa fille sous ses yeux , en lui inspirant de la tendresse , en l'unissant à un prince chéri d'elle ; en voyant croître autour de lui une jeune famille soumise à ses loix , empressée à lui plaire , à répandre un peu d'agrément sur ce tems de la vie où l'on commence à craindre l'affoiblissement des organes & celui de l'esprit. Chaque année rendit Philippe plus sombre & plus mélancolique. Souvent il tomboit dans une langueur accablante , s'enfermoit , passoit des jours entiers presque seul ; ce prince , accoutumé à de violens exercices , sentit bientôt l'effet d'une dangereuse inaction. Il s'appesantit , ses bras s'engourdirent , perdirent leur mouvement. En peu de jours cette insensibilité s'étendit , & l'on désespéra de sa vie.

Parmi ceux qui s'intéressoient sincèrement à l'état de Philippe , & donnoient des larmes à sa perte prochaine , le père Pacôme , son confesseur , un pieux bernardin , homme âgé , simple , sensible & zélé , étoit le plus affligé. Malgré le poids des ans , & le tempérament le plus foible , il entreprit un pèlerinage à Notre-

Dame-des-Bois, fit trente lieues à pied, pria, jeûna pendant neuf jours, mit son pénitent & son seigneur sous la puissante protection de la reine du ciel, & revint à Ausbourg bien fatigué de ce pénible voyage. Mais en entrant dans la ville, sa lassitude se dissipa : les cris de joie du peuple, & les bénédictions qu'on lui donnoit, lui apprirent l'heureux succès de sa neuvaine, & la convalescence du duc.

On rendit au ciel des actions de grâces publiques & réitérées de cette guérison miraculeuse. Philippe envoya de superbes offrandes à Notre-Dame-des-Bois, fit placer au milieu de sa chapelle un magnifique *ex-voto*, & voulut signaler sa reconnoissance en visitant la secourable image. Ses forces parfaitement rétablies, il prit un habit de pèlerin; accompagné du père Pacôme & d'un seul écuyer, il marcha à petites journées vers la chapelle révéree, passa une semaine entière chez les prêtres qui la desservoyent, sans se laisser connoître, assistant à leurs offices, vivant comme eux, & priant avec eux.

Pendant les heures de récréation employées à se promener autour du bois, ces bons prêtres entretenirent le duc des merveilles effrayantes de leur voisinage, lui rappelèrent l'aventure de la princesse de Suabe & sa dévotion à Notre-Dame. Ils lui montrèrent les petits oratoires

qu'elle se plaîtoit à visiter, & tous les saints dont la vigilante attention gardoit les bords de la forêt, ne permettoit pas aux esprits infernaux d'en sortir, & préservoit les voyageurs de leur malice.

Le duc, peu crédule sur les apparitions, n'ajouta aucune foi aux histoires fabuleuses, ni aux prodiges dont on lui assuroit la vérité. Mais le père Pacôme & son écuyer n'en doutèrent point, & se montrèrent fort effrayés quand la curiosité porta ce prince à déclarer qu'il vouloit pénétrer au fond du bois, entendre les cris de ses habitans, voir leurs formes, & s'instruire de l'espèce de monstres qui répandoient la terreur autour de ce lieu.

Il entra courageusement dans la forêt; un profond silence y régnoit. A mesure qu'il s'avançoit, ses suivans, épouvantés de l'haleïne des vents & du chant des oiseaux, le conjuroient de s'arrêter, de ne pas exposer sa personne à des dangers affreux. Ils ne purent lui inspirer de crainte. Le duc marchoit le premier; le père Pacôme après lui, son chapelet à la main, exorcisant chaque buisson, & cherchant à se rappeler toutes les conjurations de son missel. L'écuyer, brave, capable d'affronter les périls de la guerre, tremblant à l'idée des esprits, certain d'en être entouré, tenoit son

épée nue, en faisoit à tous momens de grands signes de croix; & le moindre zéphyr lui paroïssoit un vent impétueux, précurseur de l'arrivée des démons & du renversement de la forêt.

Après une infinité de détours & trois heures de marche, Philippe parvint au bord du même ruisseau où Christine avoit autrefois attiré Sigefroid : il suivit son cours, & l'instant où il le perdit offrit à ses regards deux jeunes & charmantes filles, occupées à couvrir de fleurs un enfant à demi-couché entr'elles. Le prince s'arrêta; ensuite il s'approcha doucement pour mieux les contempler : elles étoient si attentives à leur ouvrage, que le bruit de sa marche ne les en détourna point.

La tranquillité de ces jeunes personnes, leurs coiffures soignées, la forme de leurs habits, des mains blanches & délicates, ornées de bracelets, n'annonçoient point les enfans d'un villageois ou d'un bucheron. Mais, comment les nobles du voisinage laissoient-ils leurs filles entrer dans cette forêt, s'y promener seules, exposées à mille dangers ? Le duc consultoit tout bas le père Pacôme sur la singularité de cette rencontre & l'envie de parler à ces jeunes filles : mais le bon religieux & le timide écuyer s'efforçoient de l'en détourner, en l'assurant

que ce petit groupe étoit formé par trois horribles démons, cachés sous ces figures attrayantes, prêts à l'entraîner dans un piège ou dans un gouffre où il périroit. L'écuyer protesta qu'un feu noirâtre entouroit l'arbre ; l'enfant grandissoit, disoit-il, à vue d'œil, & de petits serpens soulevoient les fleurs dont ses cheveux sembloient entrelacés.

Malgré leurs représentations, le duc s'avança vers l'arbre. A peine les jeunes filles l'aperçurent, qu'elles jetèrent de grands cris, se levèrent précipitamment, coururent avec vitesse au travers des ronces & des bruyères, en réclamant l'assistance des anges & de tous les saints.

L'enfant étonné les regarda fuir, resta immobile, les yeux fixés sur le duc. Sa contenance marquoit plus de curiosité que de crainte ; Philippe lui tendit la main & lui demanda la sienne d'un ton caressant : le bel enfant n'hésita point à la lui donner. Ses compagnes l'appeloient de loin, faisoient retentir le bois du nom de Ferdinand ; il alloit les suivre : mais le duc l'engagea par ses prières à leur crier de revenir, de lui accorder un moment d'entretien ; Ferdinand le voulut bien : à sa voix, à ses instances, les jeunes filles se rapprochèrent un peu, & puis encore un peu, & puis davantage ; insensiblement

siblement leur frayeur se dissipa assez pour leur permettre de reprendre leur place , de laisser les étrangers s'asseoir auprès d'elles , & de leur demander s'ils étoient connus d'Emmanuel, de leur père, ou de celui de Ferdinand.

Je me sens disposé à beaucoup de bienveillance pour vos parens, mes belles filles, dit le duc, en admirant leur aisance & la politesse de leurs expressions. Dites-moi qui vous êtes, où vous vivez, comment vous vous trouvez seules dans ce séjour agreste ? ne craignez-vous pas de vous y égarer, ou d'y faire de fâcheuses rencontres ? Je m'appelle Clémence, dit la plus âgée ; ma sœur, Joséphine ; nous sommes filles d'Ernest & de Germaine ; nous ne pouvons nous égarer dans le bois ; ses détours nous sont familiers, mais nous serions embarrassées s'il falloit en sortir. On vient donc vous chercher ici, demanda le duc, & votre demeure est près du bois ? Nous habitons le bois même, reprit Clémence. Vous me surprenez, dit le duc, & quelle est l'occupation de vos parens ? Ils en ont plusieurs, s'écria Joséphine ; ils s'aiment, ils cherchent à se plaire, à s'obliger. Attentifs à deviner leurs desirs, à prévenir leurs besoins, ils se prêtent de mutuels secours. Emmanuel prie, il instruit Ferdinand, son père nous chérit, sa mère nous caresse, nous la servons, nos

soins lui sont agréables ; nous sommes tous heureux.

Pendant que ses jolies compagnes satisfaisoient la curiosité du duc, Ferdinand debout se jouoit avec lui & lui faisoit de petites caresses où ce prince se montrait sensible. En les lui rendant, il vit au col de Ferdinand une chaîne de perles où pendoit un riche reliquaire. Surpris qu'une parure de si grand prix ornât le sein de cet enfant, il examina très-attentivement ce bijou. Ferdinand voyant ses regards attachés sur sa chaîne, l'ôta promptement de son col, & la passant à celui de Philippe, avec un souris plein de douceur & de grace : Portez-la pour l'amour de moi, mon père, lui dit-il, en l'embrassant & le baissant de tout son cœur.

L'action de l'aimable enfant, ses caresses, ce nom de père prononcé d'un ton affectueux, émurent puissamment le duc de Suabe. Il s'attendrit, soupira, & se retournant vers le religieux : Hélas, dit-il, pourquoi cette intéressante créature me donne-t-elle un nom si doux ? & pourquoi, mon cher Pacôme, pourquoi me suis-je préparé la douleur de ne jamais recevoir le nom de père que d'une bouche étrangère ? Une voix se fit entendre alors ; on appeloit Ferdinand & ses compagnes. Clémence & Joséphine répondirent, se levèrent, prirent l'en-

fant par la main, se disposèrent à l'emmener : mais il résista, refusa de quitter son nouvel ami, protesta de ne point aller à l'habitation sans lui. Cette petite contestation s'animoit; le duc se sentoît touché de l'amitié de l'enfant, lorsque deux femmes paroissant sur une hauteur s'attirèrent toute son attention. Elles descendoient par un chemin en pente, marchoient doucement; le tournant du sentier les faisoit souvent disparaître, & quelquefois l'épaisseur du bois les cachoit. Un enfoncement déroboit le duc à leur vue. Il falloit arriver tout près de lui pour l'appercevoir, elles parvinrent au pied de la descente : celle qui marchoit la première jeta un cri à l'aspect des trois étrangers; à peine le duc leva les yeux sur la seconde, qu'il s'écria : C'est Christine, c'est ma fille, c'est elle !

La mère de Ferdinand, pâle, tremblante, tomba aux genoux de Philippe; & d'une voix étouffée par la crainte : Punissez-moi, lui dit-elle; vengez les droits de souverain & de père, offensés par ma coupable désobéissance, par ma fuite hardie, par des nœuds formés sans votre aveu : mais pardonnez à mes amis, pardonnez au comte de Surger; hélas ! il vous respectoit; il ne vouloit point être l'époux de votre fille ! Non, le père de Ferdinand n'est

point criminel ; seule j'ai mérité votre indignation , que j'en subisse seule le poids. O mon juge ! ô mon père ! n'imputez point ma faute à des cœurs innocens ; c'est moi , oui , c'est moi qui les ai tous séduits !

L'étonnement sembloit suspendre toutes les facultés de Philippe ; il respiroit à peine , il ne pouvoit parler. Après un si long tems cette rencontre inopinée lui caufoit la plus violente agitation. Des larmes s'échappèrent de ses yeux ; de tendres mouvemens ranimèrent ses esprits. Il regarda sa fille , Ferdinand , & prenant l'enfant entre ses bras , il le baisa , le mit dans ceux de Christine , & lui dit : O mon fils , assurez votre mère que je lui pardonne !

L'indulgence du duc dissipa les alarmes de la petite troupe éplorée ; Germaine & ses filles baisèrent à genoux les mains de ce prince. Christine les arrosa de larmes de tendresse & de reconnoissance. La bonté de son père ouvrit son cœur à l'amour filial. Philippe goûta le plaisir d'être chéri & d'aimer lui-même : tous deux éprouvèrent dans la suite combien la nature est puissante , quand la douceur & l'amitié secondent ses mouvemens.

On ne s'étendra pas davantage sur des événemens , déjà trop détaillés peut-être. Philippe reconnut le mariage de sa fille , voulut

nommer Sigefroid son successeur ; mais ces heureux époux ne purent consentir à quitter leur retraite : elle devint connue ; la forêt cessa d'être maudite ; le duc en fit abattre une partie pour embellir le séjour de sa fille. Un joli château s'éleva par son ordre au milieu du verger. Il y passoit des mois entiers , & l'habita toujours , quand son petit-fils eut atteint l'âge de régir les vastes états qu'il lui abandonna. Ernest & Germaine demeurèrent avec Christine & Sigefroid. Clémence & sa sœur rentrèrent dans les domaines du comte de Singen : elles épousèrent de riches barons , & vécurent à la cour de l'aimable Ferdinand. Philippe sentit sur le retour de ses ans , combien les passions , données à l'homme pour animer son être & le lui rendre cher , peuvent produire un effet contraire , si la prudence ne modère leur activité. Malheureux dans sa jeunesse par la violence de son caractère , après la perte d'Amélie , il crut assurer son repos en fermant son cœur à cette sensibilité douce & naturelle , qui fait le charme de la vie. Il craignit de s'attacher , se livra tout entier à l'amour de la gloire. Mais ni le succès de ses armes , ni ses nombreuses conquêtes n'éloignèrent de lui cet ennui , ce dégoût , cette langueur , suite ordinaire de l'extrême indifférence. En s'abandonnant à l'amour paternel ,

il sentit le plaisir naître au fond de son âme ; elle se rouvrit à la joie , à de flatteuses sensations. Sa propre expérience lui apprit au sein de la paix & de l'amitié que l'on n'est point heureux par ses possessions , mais par ses sentimens , & que le plus grand bonheur est d'être aimé , & d'aimer soi-même.

F I N.

HISTOIRE
D'ALOÏSE DE LIVAROT.



Deviné par Brion de la Har.



HISTOIRE D'ALOISE DE LIVAROT.



THIBAUT D'HANGEST & GONTRAN DE LIVAROT, servant tous deux dans les armées de François Premier, par un heureux hasard, se sauvèrent réciproquement la vie le jour de la fameuse bataille de Marignan. Leur mutuelle reconnoissance les attacha l'un à l'autre ; pendant plusieurs années, ils ne se quittèrent point : mais des circonstances relatives à leur fortune, les forcèrent d'abandonner les camps, & de se retirer dans leurs terres.

Les biens de Thibaut étoient situés en Picardie. Gontran avoit les siens en Normandie. La nécessité de vivre séparés leur fit sentir une peine véritable. Ils se promirent que l'éloignement n'affoibliroit point leur amitié. Pour mieux en res-

ferrer les liens , tous deux se marièrent le même jour , & jurèrent solennellement au pied des autels d'unir leurs premiers nés , si la nature favo-
risoit ce vœu en les faisant naître de sexe diffé-
rent. Peu de tems après , ils se firent de tendres
adieux. Thibaut fut habiter son château d'Hangest , & Gontran se rendit à celui de Livarot.

Avant la fin de l'année de son mariage ,
Brigide de Saint-Leu , femme de Thibaut , lui
donna un fils. Cette nouvelle , apportée au
château de Livarot , y causa beaucoup de plaisir.
La naissance d'Olivier d'Hangest y fut célébrée
par de grandes réjouissances : mais elle devint
une source de chagrin pour Gabrielle de Thury ,
épouse de Gontran. Le sire de Livarot , homme
exaët , franc chevalier , religieux observateur
de sa parole , très-pressé de prouver à son ami
Thibaut qu'il se souvenoit de leurs communs
engagemens , se plaignoit de la lenteur de sa
compagne à le rendre père. Il lui représentoit
à tous momens qu'elle devoit une femme au
petit Olivier ; que l'accomplissement d'un vœu
sacré dependoit de sa fécondité ; & l'exhortoit
sérieusement à s'occuper toute entière du soin
de le mettre en état de remplir sa promesse.

Pendant quatre ans , la pauvre Gabrielle s'en-
tendit répéter les mêmes propos , se vit im-
patientée , tourmentée , persécutée ; on l'assu-

jettiffoit à tous les régimes; on la vouoit à tous les saints; on la menoit à tous les pèlerinages; on la faisoit jeûner, prier; elle pleuroit, son mari boudoit, elle restoit stérile.

Le ciel prit enfin pitié de ses souffrances. De favorables symptômes annoncèrent que la dame de Livarot alloit devenir mère : c'étoit beaucoup pour sa tranquillité présente, pas assez pour affermir son repos. Si, par malheur, elle ne donnoit pas le jour à une fille, Gontran, mal satisfait, recommenceroit à la fatiguer par de nouvelles courses & de nouveaux régimes. Inquiète sur le sexe de l'enfant qu'elle portoit dans son sein, crédule & superstitieuse, elle consultoit tous les devins, tous les bergers, toutes les vieilles du canton. Connoissant ses desirs, on lui promettoit une fille. Son attente ne fut point déçue. Elle combla de joie son mari, en mettant au monde la plus petite & la plus jolie créature que la Normandie eût encore vue naître dans ses provinces.

Portée en grande pompe sur les fonts, elle y fut tenue par Isabelle de Fervaques, épouse du seigneur de Lieuvain, & par le sire de Montiviliers. Ils la nommèrent Aloïse. Sa mère la nourrit, prit d'elle un soin particulier, & jouit avec délices du plaisir de la voir s'embellir sous ses yeux. Plus elle croissoit, plus elle devenoit

charmante. Dès l'âge de six ans, elle étoit si bien faite, si gracieuse, si intéressante par la délicatesse de sa personne, par son intelligence, par l'agrément & la vivacité de son esprit, qu'on ne pouvoit se lasser de contempler & d'admirer l'aimable petit prodige. Déjà la noblesse des environs murmuroit des dispositions de Gontran, lui savoit mauvais gré de destiner sa fille à vivre dans le Vermandois, de priver sa patrie de son plus bel ornement, & d'enrichir la Picardie de ses pertes.

Personne n'étoit plus révolté des arrangemens du seigneur de Livarot, que la marraine d'Aloïse. Ambitieuse, intéressée, mère d'un fils unique, elle desiroit passionnément une alliance entre des héritiers dont les domaines se touchoient. En les unissant, elle rendroit Maurice de Lieuvain le plus riche & le plus puissant seigneur de la province.

Isabelle connoissoit trop le caractère de son voisin pour espérer le conduire à rompre ses engagemens : mais l'avenir pouvoit amener des événemens favorables à ses vues. Dans la crainte que d'autres ne formassent, comme elle, des desseins sur Aloïse, & ne prévinsent l'esprit de ses parens, elle songea de bonne heure à gagner leur confiance, y réussit, sut se rendre si agréable aux deux époux, ménagea leur af-

fection avec tant d'adresse, qu'elle en obtint une promesse formelle de donner Aloïse à Maurice de Lieuvain, si des obstacles imprévus s'opposeroient un jour au mariage arrêté. Gabrielle & Gontran signèrent conjointement cette promesse, & dès sa sixième année, Aloïse fut liée d'une double chaîne.

Le sire d'Hangeft & le seigneur de Livarot s'écrivoient souvent. Le mérite & les progrès de leurs enfans tenoient une grande place dans leurs lettres. Thibaut peignoit son fils avec la partialité naturelle à un père. Il voyoit en lui, disoit-il à son ami, des qualités propres à former un héros. Olivier, *courtois, loyal & brave*, plein d'honneur, de hardiesse, brûloit déjà du desir de porter les armes, d'imiter ses ancêtres en servant glorieusement son prince & sa patrie. Gontran vanitoit les charmes de sa fille, la douceur attrayante de son caractère, la bonté de son cœur, son esprit & sa docilité. Les deux tendres amis souhaitoient également voir arriver l'heureux jour où l'union de ces enfans chéris resserreroit les liens de leur constante amitié, & combleroit leur félicité.

Olivier avoit onze ans, Aloïse sept, quand on jugea convenable d'envoyer l'héritier d'Hangeft visiter sa gentille prétendue. On lui fit un superbe équipage, de belles livrées, de magni-

fiques habits. On lui donna le plus joli cheval que l'Espagne pût fournir , les harnois les plus riches & les plus galans. On lui mit au col une chaîne de perles où pendoit un reliquaire tout brillant de pierres, présent destiné par la dame d'Hangest à parer sa bru. Un écuyer de Thibaut fut chargé de conduire son fils en Normandie, & de le remettre entre les mains de Gontran. Avant qu'Olivier partît , sa mère lui recommanda d'être bien civil, bien attentif, bien sage ; de se montrer complaisant , d'aimer sa petite femme de tout son cœur, de s'occuper continuellement du soin de la servir, & du desir de lui plaire. L'enfant le promit, & le promit de bonne foi : mais ni son naturel ni son éducation ne le rendoient propre à remplir cet engagement. L'une avoit été fort négligée, trop d'indulgence laissoit à l'autre toute la rudesse que donne l'habitude de ne pas se contraindre.

Bon, franc, brusque, étourdi, aimant à faire usage de sa force & de son agilité, Olivier, toujours en mouvement, s'agitoit, couroit, sautoit, ne pouvoit être un instant tranquille, ni goûter des amusemens paisibles. Avec deux beaux yeux noirs, pleins d'ame & de feu, une bouche riante, une physionomie ouverte, sa figure n'étoit ni bien distinguée, ni bien frappante

par ses agrémens. Pas grand, un peu gros, point du tout formé, son visage assez rond, des couleurs vives lui donnoient plutôt l'air d'un villageois frais & gai, que l'apparence d'un noble délicatement élevé. Compatissant, libéral, incapable de détours, de malice, mais impatient, volontaire, il prêtoit peu d'attention aux réprimandes, ne souffroit pas la moindre correction, & répondoit à la menace en portant le premier coup.

L'arrivée d'Olivier d'Hangeft au château de Livarot excita la plus grande joie. Il y fut reçu au bruit des cloches, des trompettes & des acclamations réitérées des vassaux de Gontran, accourus pour voir le mari de leur petite dame. Pendant les premiers jours, on l'amusa par des parties de chasse, des danses, des jeux de toute espèce. Le sire de Livarot, remarquant en lui des traits qui lui rappeloient ceux de son ami Thibaut, le trouva charmant, & prit pour lui des sentimens vraiment paternels. Il plut moins à Gabrielle; cependant elle le traita bien. Mais Aloïse, dont les goûts & l'humeur d'Olivier contrariaient le naturel & les habitudes, ne put s'accoutumer au favori de son père. Elle commença par ne pas l'aimer; elle sentit ensuite de l'éloignement pour lui. Ses inclinations lui déplurent, sa présence l'importuna, ses jeux

l'impatientèrent, & bientôt sa personne & ses discours lui parurent insupportables.

Douce, polie, sensible, aussi raisonnable à sept ans, qu'on l'est ordinairement à douze, elle ne pouvoit souffrir la turbulence & l'inconsidération d'Olivier. Il l'étourdissoit en parlant, la bleffoit en jouant; ne montrait jamais d'égards, jamais d'attention. S'il entroit chez elle, il touchoit tout, brisoit tout; marchoit sur la patte du petit chien, effarouchoit les oiseaux, faisoit peur à l'écureuil. S'ils se promenoient ensemble, loin de ralentir ses pas, de marcher posément à côté d'elle, il la tiroit, la forçoit de courir, la menoit sur les orties, sur le gravier; vouloit la porter, la laissoit tomber; & s'empresant à la relever, il la prenoit indifféremment par le bras, par le pied ou par les cheveux. Il alloit polissonner avec d'autres enfans au bord du canal, pêcher dans les étangs; revenoit tout mouillé, tout bourbeux; vouloit, en arrivant, embrasser la délicate Aloïse, salissoit son voile, déchiroit ses dentelles, osoit toucher son visage avec ses mains fangeuses. La belle petite fille, auparavant si douce, si paisible, jetoit continuellement des cris; & quand les femmes de sa mère couroient à elle, lui demandoient la cause de l'état violent où elle se mettoit, elle s'écrioit toute en pleurs : C'est ce *discourtois*
picard,

picard , ce vilain Olivier , qui me barbouille & m'affomme !

Maurice de Lieuvain , alors âgé de dix ans , passoit des mois entiers à Livarot. Sa personne , ses goûts , son humeur formoient un parfait contraste avec le bruyant fils de Thibaut. Grand , mince , élancé , de beaux cheveux blonds , un teint blanc & uni , des traits réguliers le rendoient fort joli. Il étoit doux , indolent , paresseux ; peu propre à partager les amusemens d'Olivier , il n'évitoit pas aisément de s'y prêter. Il devint l'objet des préférences & des attentions d'Aloïse. Tous deux se plaignoient ensemble du robuste compagnon de leurs jeux. Lent à la course , foible à la lutte , Maurice , toujours renversé , souvent battu , jetoit les hauts cris , & couroit pleurer avec sa petite protectrice. Aloïse essuyoit ses larmes , le consolait , le caressoit , l'appeloit son *doux ami* , lui prodiguoit les noms les plus tendres , donnoit à Olivier ceux de *vassal* , de *grossier picard* , de *vilain paysan du Ver-mandois*. Choqué de ses injures , mortifié de lui déplaire , fâché de lui voir favoriser Maurice , il se plaignoit d'elle. Gontran querelloit sa fille , Gabrielle grondoit Olivier , ordonnoit à tous les trois de vivre en bonne intelligence. Ils s'efforçoient d'obéir : mais à peine réconciliés , ils se brouilloient plus fort qu'auparavant.

Malgré la légèreté de son esprit & l'étourderie de sa conduite, le jeune d'Hangest étoit fier. Il s'offensa des noms méprisans que lui donnoit la petite *dépitée* ; à son tour, il ne ménagea pas les épithètes : leur éloignement devint mutuel, & leur aigreur s'augmenta chaque jour. On y fit d'abord peu d'attention ; ensuite on s'en inquiéta. Gontran crut rapprocher les cœurs en unissant les personnes. Il fiança Olivier & sa fille en grande cérémonie, espérant en imposer à tous deux par l'éclat & la sainteté de ce premier engagement, rendre le fils de Thibaut plus attentif, Aloïse moins exigeante. Son attente fut cruellement trompée ; le nouveau ménage devint orageux avant la fin de la fête. Olivier, en dansant, déranger, sans le vouloir, le bouquet de la jolie petite mariée. Elle le détacha en colère, le foula aux pieds, & puis le jeta de toute sa force à la tête du mal-adroit. Depuis cet instant, leurs querelles furent plus fréquentes, leur antipathie plus marquée, leur haine plus déclarée. Du matin au soir, ils se picotoient, se railloient, se pinçoient, s'égratignoient. Après six mois d'inutiles efforts pour établir la paix entr'eux, de crainte que les futurs époux ne s'arrachassent les yeux, il fallut se résoudre à les séparer. A la grande satisfaction d'Aloïse, Olivier retourna chez lui,

charmé de s'éloigner de sa fiancée , emportant d'elle l'idée la plus désagréable , & protestant de tout son cœur de ne jamais la revoir , de ne jamais être son mari.

Aloïse sentit une joie très-vive en voyant partir ce *vilain paysan du Vermandois*. Un chagrin modéra ce plaisir. Maurice , son *doux ami* , la quitta peu de jours après l'éloignement d'Olivier. Le seigneur de Lieuvain , son père , menacé d'une maladie chronique & dangereuse , conseillé par les médecins d'aller respirer un air salubre au midi de la France , fut s'établir à Montpellier. Il y resta plusieurs années : mais Isabelle prit soin de ne pas laisser refroidir l'amitié de Gabrielle ; elle l'entretint par un commerce de lettres fort exact & de légers présens qui la rappeloient souvent à son souvenir & à celui de Gontran.

Sept années s'écoulèrent ; elles produisirent beaucoup d'événemens. La dame d'Hangeſt eut un second fils. Olivier en fut bien aise. La naissance d'un frère lui paroissoit faciliter ses desseins secrets. Il souhaitoit ardemment accompagner le comte de Ponthieu , son parrain , qui alloit passer les Alpes à la tête de la jeune noblesse de Picardie , & conduire un puissant renfort à François de Bourbon , comte d'Enguien. Thibaut auroit bien voulu marier son

filz aîné avant de l'exposer aux dangers de la guerre : mais Olivier, toujours prévenu contre sa fiancée, employa tant d'amis auprès de son père, qu'il obtint enfin la permission désirée. Il partit, joignit l'armée, & bientôt il se distingua par sa valeur. Dès sa première campagne, on le nomma le brave, le vaillant filz de Thibaut. L'année suivante, tout le Vermandois retentit des faits d'armes & des nobles *dépouilles* d'Olivier d'Hangest.

Pendant qu'il travaille à rendre son nom glorieux, Aloïse grandit, se forme. Sa taille, si petite dans son enfance, sans rien perdre de sa délicatesse & de ses graces, s'élève au-dessus de la médiocre. La jeunesse pare son teint de ces couleurs douces & fraîches qu'on aperçoit sur les roses. Son esprit s'éclaire, son ame se perfectionne comme sa figure ; elle acquiert des talens : les qualités de son cœur sensible & généreux se développent. On l'admire, on l'aime, on la desire : mais en vain les plus brillans partis s'offrent à Gontran, en vain on s'efforce de le porter à rompre ses engagemens ; en vain on lui représente que la mutuelle répugnance d'Aloïse & du filz de Thibaut doit briser un lien désagréable à tous deux ; le sire de Livarot répond : Ma fille est mariée avant d'exister. Née

femme d'Olivier d'Hangeſt, elle eſt à lui; je n'ai plus le droit de diſpoſer d'elle.

Le motif des refus de Gontran chagrinoit Aloïſe. Elle ne s'intéreſſoit point au ſuccès des pourſuites dont elle ſe voyoit l'objet. Elle ne diſtinguoit, elle ne préféroit aucun de ſes amans; elle ne connoiſſoit point le ſentiment qu'elle inſpiroit : mais elle conſervoit le ſouvenir d'Olivier, & ſon averſion ſe ranimoit en ſongeant qu'elle n'éviteroit point le malheur d'être à lui. Elle croyoit toujours voir, toujours entendre ce turbulent petit garçon, courant comme un fou, ſautant à pieds joints par-deſſus ſa tête, franchiſſant les ſoſſés, grimpant ſur le faite des arbres; tombant, ſe relevant les cheveux ébourſſés, ſes habits ſalis, ſes mains déchirées. Quelle paix, quel repos ſe promettre avec un mari incapable de s'occuper du ſoin de plaire ! Combien le tumulte & la liberté des camps devoient ajouter encore à ſon impétuoſité naturelle, à cette audace qui pouvoit en faire un guerrier hardi, vaillant, téméraire même, mais jamais, jamais un tendre ami ni un époux ſupportable !

Il ſembloit que la fortune ſe plût à contrarier les deſirs d'Aloïſe, à rendre plus honorable & plus avantageuſe l'union qu'elle redoutoit, en comblant de ſes faveurs le fils de Thibaut. La dame d'Hangeſt avoit à la cour un parent

riche & puissant. Charmé de la brillante réputation du jeune Olivier, ce parent venoit de le nommer son héritier, même de lui donner une terre titrée, dont il lui abandonnoit la jouissance libre & indépendante. Gontran fit part de cette nouvelle à la fille, & l'avertit qu'au retour de son fiancé elle prendroit, avec le titre de sa femme, celui de comtesse. Aloïse s'affligea, pleura, importuna le ciel de ses prières. Contraires au bonheur de sa patrie, ses vœux étoient cruels. Elle souhaitoit, elle demandoit la continuation de la guerre; comment ne pas craindre la paix avec la certitude qu'elle rameneroit Olivier à Livarot !

C'est ainsi qu'un esprit trop prévoyant, une imagination trop vive, rapprochant les tems & les objets, nous font sentir les premières atteintes d'un mal que peut-être nous ne sommes pas condamnés à souffrir; nous porte à redouter un avenir qui peut-être ne fera jamais pour nous; à rassembler sous nos yeux les suites appréhendées d'un événement que de secrètes combinaisons, des circonstances ignorées, mille accidens peuvent arrêter, changer, rendre différent de notre attente, ou peut-être absolument impossible.

Pendant que l'héritière de Livarot se livre à sa mélancolie, François de Bourbon combat

aux champs de Cerisoles, remporte une pleine victoire, voit fuir les impériaux devant lui. Mais que de vaillans françois arrosent de leur sang les lauriers cueillis dans cette fameuse journée ! Parmi les cris d'âlegresse qu'excitent en France les nouvelles du Piémont, un bruit sourd se fait entendre, parvient en Picardie, alarme le cœur paternel de Thibaut. Ce bruit augmente, se répand, se confirme, porte la consternation au château d'Hangest & la douleur dans l'ame du seigneur de Livarot.

Toutes les lettres, toutes les listes disent, répètent qu'Olivier, le brave Olivier, après s'être acquis une gloire immortelle pendant l'action, emporté par l'ardeur de son courage, s'est abandonné, suivi de peu des siens, à la poursuite des impériaux. Ni lui ni aucun de sa petite troupe n'a reparu. On a trouvé son cheval mort; une partie de ses armes éparées sur la terre; son épée brisée : mais on n'a pu le reconnoître parmi les morts. Sa perte a coûté des larmes au vaillant Bourbon; elle a suspendu la joie d'une armée triomphante, a mêlé les accens de la douleur aux acclamations de la victoire.

Ces détails, accablans pour les cœurs intéressés à la vie du jeune héros, laissent encore un doute. Mais, hélas ! l'arrivée de Gui d'Ornant, ramenant au château les équipages de

son maître , détruit la foible espérance d'un père désolé. Cet écuyer d'Olivier , blessé pendant le combat , resté sans force sur une petite éminence , où la perte de son sang l'avoit contraint de s'arrêter , a vu le fier guerrier attaquer , renverser , mettre en fuite un corps d'ennemis ; il a vu une partie de ce corps se rallier autour d'un officier espagnol , & faire tête à son maître ; il a vu périr tous les hommes d'armes d'Olivier , en voulant le défendre ; il a vu son cheval tomber , l'entraîner dans sa chute , cent glaives le menacer ! A cet affreux aspect , Gui a perdu l'usage de ses sens. De charitables villageois l'ont emporté , gardé long-tems chez eux. Il se plaint de leur humanité : malheureux , dit-il , qu'on l'ait rappelé à la vie pour le livrer à l'éternel regret de n'avoir pu verser le reste de son sang aux pieds de son cher & généreux maître , expirer en lui prouvant son zèle & son attachement !

On partage à Livarot les douleurs que fait sentir le récit de Gui dans le Vermandois. Gontran rend avec éclat des honneurs funèbres à son fils adoptif , élève un monument à sa mémoire , veut qu'Aloïse porte le deuil de son fiancé. Couverte de lugubres vêtemens , enveloppée de voiles noirs , Aloïse s'attriste. Sa haine , née d'une prévention enfantine , ne se

fait plus sentir dans son cœur. Le malheur d'Olivier l'éteint ; l'objet de tant de craintes devient celui d'une tendre compassion : pleuré du soldat, regretté des chefs , le noble fils de Thibaut ne sera point privé des larmes de celle que des sermens lioient à son destin. Aloïse le plaint, se prosterne devant le cénotaphe de son époux , prie pour le repos de son ame , la conjure de lui pardonner ses anciens sentimens & son injuste aversion.

Comme on ignoroit l'accord secret du sire de Livarot & de la dame de Lieuvain , le deuil d'Aloïse ranima les desirs de la jeune noblesse du voisinage. Tous ceux qui pouvoient prétendre à l'alliance de Gontran , recommencèrent leurs poursuites. On rechercha sa faveur ; on s'empressa de captiver la bienveillance de Gabrielle , d'attirer l'attention de son aimable fille : mais une déclaration des engagemens pris avec Isabelle anéantit l'espoir des amans d'Aloïse , & lui apprit que son veuvage ne la rendoit pas libre.

Loin de murmurer du choix de ses parens , elle se soumit , sans répugnance , à leur volonté. Il lui restoit de Maurice une idée agréable. Elle se souvenoit de ses traits , de son extrême douceur , de la conformité de leurs goûts , du rapport de leurs sentimens. Plus elle songeoit à lui , à ses penchans , à cette mutuelle tendresse

qui les unissoit pendant leur enfance , à l'égalité de son humeur , plus elle se persuadoit qu'ils passeroient ensemble des jours tranquilles & heureux. L'année de son deuil alloit finir , quand on reçut à Livarot la nouvelle de la mort du sire de Lieuvain , & l'assurance du prochain retour d'Isabelle & de son fils.

Les lettres qui l'annonçoient furent apportées au château par un proche parent de Maurice. Il se nommoit Bertrand , étoit seigneur de Bernay , possédoit tous les avantages que donnent la naissance & la fortune , mais aucune des qualités propres à s'attirer l'estime ou la considération. Depuis plus de dix ans , il voyageoit , espérant faire oublier une aventure de sa jeunesse. Il la traitoit de *malheureuse*. Mais les nobles & braves châtelains de Normandie l'appeloient une rencontre infidieuse ; aceusoient Bertrand de *couardise* , de trahison ; lui reprochoient de s'être assuré la victoire sur un ennemi confiant & courageux , par de basses & déshonorantes précautions.

En revenant de Gènes , le sire de Bernay parcourut le Languedoc , passa par Montpellier , y vit Isabelle , apprit le mariage projeté entre Maurice & l'héritière de Livarot , se souvint des graces de la jolie enfant dont on parloit tant avant son départ de la province ; curieux

de la revoir, il se chargea, avec plaisir, des lettres d'Isabelle, & d'une boîte de parfums qu'elle envoyoit à Gabrielle.

On rougit pour la charmante fille de Gontran de la méprisable conquête qu'elle va faire; on voudroit pouvoir cacher la laideur, la méchanceté de ce vilain Bertrand. La nature sembloit s'être amusée à composer sa bizarre figure de traits mal assortis & placés au hasard. Il avoit l'air tout de travers, lorgnoit d'un œil, louchoit de l'autre; soucieux, refrogné, il paroissoit toujours méditer un complot. Une barbe rousse, épaisse, indocile à toutes les formes qu'on vouloit lui donner, toujours mêlée, toujours rebroussée, achevoit de le rendre l'objet le plus désagréable.

Ces dehors hideux cachotent un intérieur plus haïssable encore. Faux, rusé, perfide, aimant à nuire, livré à toutes les passions vicieuses; dans un tems où ses égaux mettoient au nombre des loix imposées par l'honneur, le soin de *servir*, d'*honorer*, de *protéger* les dames, Bertrand, le déloyal Bertrand tendoit des pièges à l'innocence, regardoit la jeunesse & la beauté comme des objets propres seulement à satisfaire de grossiers desirs & de brutales fantaisies; content si par la violence ou l'artifice, il arrachoit des faveurs qu'un autre eût voulu devoir au sentiment,

A peine cet homme odieux vit Aloïse, qu'il résolut d'enlever à son jeune parent l'épouse destinée à le rendre heureux. Ce projet, malhonnête à concevoir, étoit d'une difficile exécution. Nul espoir d'être préféré n'enhardissoit le sire de Bernay à demander la main d'une fille promise. Son âge jeteroit du ridicule sur sa rivalité avec Maurice; par quel moyen rompre un mariage fortable & arrêté? La fraude & la malice pouvoient seules l'aider dans le dessein d'enlever Aloïse à ses parens, de quitter la province avec elle, & de se rendre maître de sa destinée. Pendant qu'il songe à s'emparer de sa personne, Isabelle & Maurice arrivent en Normandie. La dame douairière de Lieuvain, tutrice de son fils, souveraine sur ses volontés, charmée d'être parvenue à lui assurer la main d'Aloïse & la reversion des fiefs de Gontran, accourt à Livarot présenter ce fils docile & soumis, à la famille qui va l'adopter. Leur présence ramène au château les plaisirs long-tems écartés par le deuil d'Aloïse, les tristes souvenirs s'effacent; on s'occupe d'amusemens, de fêtes, de parures, de noces; & l'on commence à ordonner les préparatifs nécessaires à rendre éclatante & gaie la prochaine union des héritiers de Livarot & de Lieuvain.

Mais qu'Aloïse est éloignée de partager la

joie de ses parens ! de quelle surprise elle est frappée , en voyant , en examinant *le doux ami* de son enfance ! Comment ? pourquoi ? d'où vient Maurice lui plaisoit-il ? Par où s'attiroit-il de tendres préférences ? Elle l'aimoit , elle le caressoit ! Eh , bon dieu ! méritoit-il de l'emporter sur Olivier ? Il n'est point changé ; il offre encore à ses regards les mêmes traits : voilà ses yeux bleus , ses cheveux blonds ; il est toujours grand , toujours mince , toujours blanc , toujours posé , toujours paisible : mais il est sans physionomie , sans graces , sans esprit , sans ame. Ses mouvemens sont gauches , ses regards stupides ; il est indolent , maussade , insipide , ne parle point , ne pense point , ne connoît ni l'amusement ni l'ennui , ne fait rien , ne desire rien , ne veut rien ; se laisse guider , inspirer , déterminer par sa mère ; craint le vent , le tonnerre , les lutins , les reyenans , croit les contes les plus absurdes ; voit d'un œil égal l'éclat de la joie , ou les marques de la douleur , sur le visage de ceux qui l'approchent , & vit sans s'occuper des autres ni de lui-même.

Plus Aloïse considère l'époux qu'elle va promettre de chérir , d'honorer , de respecter , plus elle sent d'éloignement pour lui. Sa répugnance , fondée sur des motifs réfléchis , s'accroît à chaque instant ; elle hait , elle mé-

prise le fils d'Isabelle. Le jeune automate augmente le dégoût qu'il lui inspire , en lui répétant , avec nonchalance , avec froideur , les complimens flatteurs & les discours passionnés dont sa mère s'efforce de charger sa mémoire. Il les récite comme une leçon , en oublie le milieu , la fin ou le commencement ; se reprend , cherche l'expression perdue , ne peut la retrouver , rêve , bâille & s'endort.

Dans la profonde amertume de son cœur , Aloïse regrette cet Olivier d'Hangest , si long-tems haï. En se rappelant ses défauts les plus choquans , ils lui paroissent supportables , comparés à l'ineptie de Maurice. Actif , animé , courageux , le vaillant fils de Thibaut eût au moins fait rejaillir une partie de sa gloire sur la compagne de sa vie. Si elle ne l'eût point aimé , auroit-elle pu se défendre de l'estimer , de sentir du plaisir à l'entendre louer ? La femme du brave Olivier se seroit vue honorée , respectée ! mais partager le mépris qu'inspireroit Maurice , porter le nom de ce noble imbécille , c'étoit à ses yeux un sort si cruel , si humiliant , que toute sa soumission aux ordres de la providence , tout son attachement à ses devoirs ne pouvoient le lui faire envisager sans horreur.

A peine le seigneur de Lieuvain eut-il passé un mois dans la province , que tout le canton

se révolta contre le bizarre assortiment de deux personnes si peu formées pour s'unir. Les amis de Gontran lui reprochèrent de sacrifier le bonheur de sa fille à l'avidité ambition d'Isabelle; on lui représenta le ridicule de cette alliance. Il reçut mal les avis & les remontrances; opposa ses engagements, sa promesse, les rapports d'âge, de naissance, de fortune, au léger inconvénient de manquer d'esprit, de vivacité, de grace, de talens. Aloïse désolée, se prosterna vainement aux pieds de ce père inflexible; ses prières, ses larmes ne purent vaincre l'obstination de Gontran. Elle implora la bonté de sa mère, l'appui de ses proches; personne ne fut écouté. L'opiniâtre exactitude de Gontran à tenir une parole donnée, lui montra son mariage irrévocablement décidé, son malheur inévitable, si elle ne s'en garantissoit par une démarche blâmable, hardie, téméraire dans ses propres idées, par un prompt éloignement de la maison paternelle, par un entier abandon de toutes ses espérances de fortune & de bonheur.

Après de mûres considérations, de longs combats, mille efforts pour se soumettre à son rigoureux destin, la triste Aloïse tourna toutes ses pensées vers l'unique moyen de se soustraire à l'autorité tyrannique exercée sur elle, de

rendre sa désobéissance moins criminelle à ses yeux , de la sanctifier à ceux des autres. Elle résolut de se consacrer au ciel, de se renfermer à jamais dans un monastère ; d'y prendre le voile avant de découvrir le lieu de sa retraite ; de se cacher sous un nom supposé jusqu'au moment où ses vœux prononcés mettroient une insurmontable barrière entre Maurice & elle.

Pendant son enfance, on l'avoit menée plusieurs fois à un couvent de bernardines , situé à deux ou trois lieues de Lifieux. Elle se souvenoit de cette maison, & desiroit s'y retirer. Mais comment se rendre à ce monastère ? Pouvoit-elle y aller seule ? Un guide, des chevaux lui devenoient nécessaires. A qui en demander ? Aucun des vassaux de son père n'oseroit aider sa fuite, & tous trahiroient sa confiance. Dans cet embarras, elle crut devoir s'ouvrir à Berthe, la plus jeune des femmes de sa mère ; cette fille âgée seulement de trois ans plus qu'elle, la servoit & lui étoit fort attachée. Berthe frémit du dessein de sa maîtresse , le combattit , la supplia d'y renoncer : mais touchée de ses larmes , gagnée par ses caresses, elle promit de favoriser son évasion, d'accompagner ses pas, de s'enfermer au couvent avec elle, de trouver des chevaux, un guide sûr, & de la mettre
en

en état de quitter Livarot trois jours avant celui où elle devoit être fiancée à Maurice.

Berthe avoit une sœur mariée à Bernard, vassal du sire de Bernay; cet homme, élevé dans les haras, se connoissoit en chevaux, savoit les gouverner, venoit de monter les écuries de Bertrand, & d'entrer à son service en qualité d'écuyer. Berthe alla le voir, lui découvrit le secret d'Aloïse, le pria de prêter des chevaux & un guide pour la mener au couvent. Bernard fit d'abord de grandes difficultés, remontra fortement à sa belle-sœur le danger où elle s'exposoit par trop de complaisance pour sa maîtresse. Que ne risquoit-elle pas en aidant l'héritière de Livarot à fuir sa famille, à faire un sanglant affront à celle de Lieuvain? Un homme attaché au seigneur de Bernay ne méritoit-il pas d'être puni, s'il prêtoit son secours, se servoit de ses propres chevaux dans une occasion où son plus proche parent étoit si vivement intéressé?

Berthe, sans répondre à ses objections, fit briller à ses yeux une bague de prix, & lui promit une somme considérable, s'il sacrifioit ses craintes au plaisir de l'obliger. Bernard rêva, se consulta, prit la bague, & consentit à tout. Berthe & lui convinrent du jour, de l'heure, du lieu où Bernard lui-même les attendroit avec des chevaux, & une bête de somme pour

porter les paquets qu'elle auroit soin de lui envoyer. Il s'engagea formellement à se trouver, au tems prescrit, à une des portes du parc. Ces mesures prises, Berthe revint à Livarot instruire sa maîtresse du succès de son voyage à Bernay.

Oh ! comme la sensible fille de Gontran sentit palpiter son cœur à l'approche du moment où elle alloit mériter les noms d'enfant rebelle, de fille désobéissante ; opposer sa propre volonté à celle de ses parens, se soustraire à leur autorité, leur ravir un droit que leur accordoient les loix divines & les conventions humaines ! Que de soupirs, de larmes, de gémissemens lui arrachoit l'effrayante pensée d'attirer sur sa tête la malédiction d'un père irrité ! Combien de fois sa résolution s'ébranla ! Mais la vue de Maurice, mais ses discours, mais les apprêts d'une fête, plus redoutée que la mort, effaçoient toute autre impression de crainte, & ranimoient en elle le desir d'éviter à jamais le joug honteux où l'on vouloit l'assujettir.

Berthe, en songeant qu'elles se présenteroient toutes deux aux religieuses comme des orphelines, maîtresses de disposer d'elles-mêmes, jugea convenable de consigner la dot d'Aloïse & la sienne entre les mains de l'abbesse, au moment de leur entrée au couvent ; précaution

capable de rendre la curiosité moins vive & les questions moins embarrassantes. Elle cacha donc entre le linge & les habits qu'elle emportoit, tout l'or & les bijoux précieux de sa maîtresse, à l'exception du beau reliquaire qu'autrefois Olivier lui avoit présenté de la part de sa mère. Une grande confiance à sa vertu, le fit mettre au col d'Aloïse, espérant qu'il la garantirait de tout danger sur la route.

La nuit qui précéda son départ, Aloïse ne se coucha point. Elle écrivit un billet pour le laisser sur sa table. En instruisant ses parens du sujet de sa fuite, sa main trembloit, son cœur se serroit, à peine put-elle tracer ce peu de mots :

« Prête à me voir forcée de recevoir la main
 » du méprisable Maurice, j'ose m'arracher au
 » sort affreux d'être sa compagne & sa femme.
 » Je vais chercher, au fond d'une austère re-
 » traite, l'époux auguste dont la voix m'appelle.
 » C'est au pied de ses autels où l'infortunée
 » Aloïse va pleurer sa coupable désobéissance,
 » se livrer à l'amer regret d'offenser, d'attrister
 » des parens chéris, révérens, dont elle devoit
 » être, dont elle desiroit être la consolation &
 » la joie. O mon père ! comment avez-vous
 » pu réduire votre malheureuse fille au déses-

» poir ? O ma mère ! ma tendre mère ! par-
» donnez-moi vos pleurs. Eloignée de vos yeux ,
» bannie de votre cœur , jamais , jamais Aloïse
» ne cessera d'en répandre ».

Le jour allant paroître , Berthe avertit sa maîtresse qu'il est tems de partir. Pâle, foible, abattue, la timide Aloïse descend au jardin ; prend, d'un pas chancelant, la route du lieu où elle est attendue. Ses yeux, baignés de pleurs, fixent de tristes regards sur les objets dont elle s'éloigne, qu'elle ne verra plus. Avant de quitter l'allée d'où elle peut encore appercevoir le château, elle se retourne, s'arrête, jette un cri de douleur, tombe à genoux, lève ses mains vers le ciel, le prie avec ferveur de modérer la colère de Gontran, de consoler sa mère ; de ne pas permettre que ses parens ressentent trop vivement sa perte ; de mettre dans leurs cœurs l'oubli d'une fille ingrate, dénaturée, indigne de leur amour, de leurs regrets, puisqu'elle n'a pu se vaincre elle-même, céder à leur volonté & s'immoler à ses devoirs.

Berthe la relève, lui représente le danger du moindre retardement. Elle l'encourage, la presse de sortir promptement du parc. Aloïse se laisse conduire. Elle arrive au lieu du rendez-vous, y trouve Bernard & les chevaux. Elle

le remercie de son exactitude , lui donne la somme promise par Berthe. A l'air dont il la reçoit , elle le croit & bien honnête & bien désintéressé : sa rougeur & son embarras , à la vue de l'or , marquent une sorte de honte de mettre un prix à ses services. Aloïse baisse son voile , monte à cheval. Précédée de Bernard & suivie de Berthe , elle prend la route de Lisieux.

Pour éviter l'ardeur du soleil , Bernard quitte bientôt le chemin frayé. Il suit d'étroits sentiers , côtoie les arbres , traverse de petites prairies ; & vers le midi , il s'engage dans un bois , marche long-tems , fatigue ses bêtes , & plus encore les jeunes voyageuses , peu accoutumées à de violens exercices. Berthe s'étonne du long détour qu'il a pris , lui demande s'il ne s'est point égaré ? Il la rassure , lui montre de la main un ruisseau dont il suit le cours ; il se termine précisément au lieu où il doit les conduire. Peu de momens après , il sort du bois , s'arrête près d'un moulin , que le ruisseau , grossi dans cet endroit , fait tourner. Le meunier & sa femme viennent à sa rencontre , invitent la dame fatiguée à entrer chez eux. Bernard lui conseille de mettre pied à terre , de se reposer , pendant qu'il ira chercher , au hameau prochain , des rafraîchissemens pour elle , & de la nourriture pour ses chevaux.

Aloïse accepte l'offre de la meunière. A peine

est-elle assise, que ces bonnes gens placent devant elle une petite table couverte de fruits & de laitage. La belle fugitive se montre reconnaissante de leur attention, mais elle ne peut toucher à ces mets. L'oppression de son cœur ne lui permet pas d'imiter Berthe, qui cède avec plaisir aux instances des villageois. Un tems assez long se passe, Bernard ne revient point. Le jour s'avance, l'inquiétude agite Aloïse, la crainte s'y joint. Bernard l'abandonne-t-il en ce lieu désert? Berthe la rassure, & s'effraie elle-même. Cent fois elle sort de la cabane, regarde au loin, écoute, appelle; elle ne voit rien, personne ne répond à sa voix. Mille idées se présentent à son esprit. Un accident retient-il Bernard? Où est-il? Auroit-il trahi sa confiance? Seroit-il allé découvrir leur fuite au seigneur de Livarot? Aloïse forme les mêmes soupçons; toutes deux pleurent, s'embrassent, gémissent. La meunière, surprise de leurs alarmes, croit les dissiper, en exhortant la jeune dame à ne point s'impatienter. Bernard va bientôt reparoître, dit-elle, avec ses parens. Mes parens, s'écrie Aloïse, je suis perdue! Où me cacher? comment soutenir les regards de mon père, de mon père justement irrité? En parlant, un froid mortel la saisit, elle tombe sans connoissance entre les bras de Berthe.

En reprenant l'usage de ses sens, Aloïse se voit entourée d'hommes. Leur air grossier, leur morne silence l'épouvantent. Berthe est retenue par un de ces hommes ; elle-même se sent pressée entre les bras d'un autre. Elle se débat avec violence, voit le visage de cet homme, le reconnoît malgré son déguisement, jette un cri d'horreur, & reste sans sentiment.

La fraîcheur du soir, le mouvement & les secours de Berthe la rappellent à elle-même. Elle se trouve dans une litière, apprend qu'elle est au pouvoir du seigneur de Bernay. Amoureux d'elle, cherchant, depuis son retour dans la province, une occasion de l'enlever, il a su la suite par Bernard. Ce perfide conducteur l'a détournée de sa route, & livrée entre les mains de Bertrand. On la mène au Havre. Un esquif l'y attend, va la passer en Angleterre, où le seigneur de Bernay prétend la contraindre à l'épouser. Berthe tient ces particularités de Bernard. En amenant la litière, son indigne beau-frère n'a pas rougi d'avouer sa trahison, & de prétendre la justifier par le péril où l'eût exposé sa complaisance pour elle.

Aloïse s'abandonne au désespoir. Être au pouvoir de Bertrand ! épouser Bertrand ! Ah ! plutôt la mort, s'écrie-t-elle, en voulant s'élan-
 cer hors de la litière. Berthe la retient ;

toutes deux ordonnent d'arrêter. On marche sans les écouter ; on arrive au bord de la mer. Bertrand se saisit d'Aloïse, la porte , malgré sa résistance , dans le bâtiment prêt à la recevoir. Ses gens y conduisent Berthe éplorée , inconsolable d'être la cause innocente du malheur de sa maîtresse. Un vent favorable enfle les voiles : l'esquif fend rapidement les flots. Sa course est dirigée vers l'île de Wigh.

Bertrand croit apaiser la douleur de sa belle captive , en lui parlant de son amour. Il s'approche d'elle , veut prendre une de ses mains ; elle la retire , le repousse avec dédain , s'obstine à ne pas le regarder , à ne point lui répondre. L'audacieux l'avertit de changer de conduite , de ne pas l'irriter , de ménager un homme en état de la faire repentir de ses mépris. Maître de sa personne , il la traitera sans égards , si elle continue à se montrer hautaine , ingrate du service qu'il lui rend. Ne doit-elle pas se trouver heureuse d'être débarrassée de Maurice , sans faire le sacrifice de sa liberté dans l'asyle où elle vouloit se renfermer ?

Les menaces de l'insolent augmentent la terreur d'Aloïse. Elle se tait , cache son visage inondé de pleurs , prie le ciel de déchaîner les vents orageux , d'exciter la tempête , d'abymer le fond des eaux & l'odieux ravisseur & la

triste victime qu'il dévoue au malheur, & peut-être à la honte. Hélas ! ses vœux ne sont point écoutés. Les rayons du jour éclairent déjà la côte où l'on se propose d'aborder. On arrive. Aloïse est portée à terre ; ses regards parcourent cette rive étrangère, dans l'espoir d'y trouver du secours. Elle apperçoit seulement une barque appareillée, & des pêcheurs attroupés. Pendant que Bertrand fait débarquer les effets & les gens, donne des ordres, elle s'échappe des mains d'un homme à lui ; malgré sa foiblesse, elle court, elle vole vers les pêcheurs, implorant l'assistance du ciel & la compassion de tous les humains.

Aux accens douloureux dont sa voix remplit l'air, trois jeunes hommes sortent du milieu de la troupe qui les environnoit. Le plus apparent des trois s'avance, demande à la dame effrayée le sujet de ses pleurs & de ses alarmes. — Ah ! je suis trahie, dit-elle, enlevée, arrachée de ma patrie ; destinée, par un infâme, au sort le plus affreux. — Bertrand ne lui donne pas le tems d'en dire davantage. Il accourt, porte sur elle une main brutale, veut la contraindre à le suivre. L'étranger s'oppose à son dessein, le repousse d'un bras vigoureux, le sépare d'Aloïse, la met sous la garde de ses gens, & défend impérieusement à son ravisseur de s'en approcher.

Le fire de Bernay, le voyant sans armes, se jette avec fureur sur lui. Mais son adroit adversaire le saisit, le renverse, le tient assujéti sous ses pieds, menace de lui briser la tête contre le rocher où elle touche, s'il ne renonce à faire violence à la jeune dame, & ne la laisse en liberté.

Le lâche Bertrand, abandonné des siens, qui ont fui vers le bâtiment, d'une voix tremblante demande humblement la vie. Elle lui est accordée, à condition de se rembarquer à l'instant & de s'éloigner du rivage. Il le promet, il le jure. Mais *discourtois & cauteleux*, il tire un court poignard, caché sous son écharpe, s'apprête à l'enfoncer dans le sein de l'ennemi généreux qui se baïsse & lui tend la main pour le relever. S'appertevant du dessein de ce traître, il le rejette avec force sur l'arène. Un des pêcheurs voit sa perfidie, s'en indigne, ramasse un caillou, le lance à la tête du *felon*, l'atteint au front & l'étend mort sur le sable. Une partie de ses gens, encore à terre, est rappelée; on leur ordonne d'emporter leur maître. A l'exécution des effets de Berthe, on leur fait remarquer tout ce qu'ils ont déposé sur le rivage. Ils obéissent en silence; & partent à l'instant.

Aloïse, presque mourante, est portée dans l'habitation la plus prochaine. Ses foiblesses

se succèdent , font craindre pour sa vie. On doute , pendant deux heures , de pouvoir ranimer ses esprits abattus. Son défenseur court au château voisin , en rapporte un spécifique dont l'effet est prompt. Aloïse ouvre les yeux , mais elle n'ose les lever. Elle tremble , elle frémit. Bertrand n'est-il point à ses côtés ? ses vils agens ne l'environnent-ils point ? Berthe lui parle , la console , la rassure , lui dit qu'elle est vengée , qu'elle est libre. Aloïse porte enfin de timides regards autour d'elle , voit des femmes attentives à la considérer. Elle s'étonne , ne fait où elle est ; parcourt encore ces objets inconnus , en découvre un qui redouble sa surprise. Un jeune étranger à genoux près d'elle paroît tout occupé de son état. D'une main il tient un flacon , d'où s'exhale un parfum balsamique qu'il lui fait respirer ; de l'autre , il essue l'eau dont on vient d'inonder son visage.

Berthe lui montre son libérateur dans celui qui fixe son attention. Elle l'instruit du sort de Bertrand. La terreur d'Aloïse commence à se dissiper. Elle bénit le ciel , demande s'il est vrai , s'il est bien vrai qu'elle est libre ? Son défenseur lui confirme que Bertrand n'est plus. Il lui détaille les circonstances de sa mort , s'informe , avec intérêt , de sa situation présente , craint de la voir retomber dans l'a-

néantissement d'où elle sort. Il joint ses prières à celles de Berthe, pour l'engager à prendre un restaurant que cette fille vient de préparer. Aloïse ne se sent aucun besoin. Mais l'étranger insiste, lui présente le vase, l'approche de ses lèvres. Elle cède à son empressement. Charmé de sa complaisance, il l'en remercie, comme d'une faveur accordée à son zèle, & montre un desir ardent de la servir & de l'obliger.

Il parle, Aloïse l'écoute. Mais quels mouvemens rapides & confus sa présence, ses discours élèvent dans l'ame de la sensible fille ? Jamais ses yeux n'ont vu, jamais son imagination ne s'est formé l'idée d'une figure si noble, si imposante ! Elle doute si cette majestueuse créature habite ordinairement la terre ; si elle n'a pas devant elle un génie bienfaisant descendu de la voûte éthérée pour protéger l'innocence opprimée. A son air de candeur, à ses traits aimables, au son harmonieux de sa voix, elle croit voir, elle croit entendre un ange de lumière, chargé par le Très-haut de punir le vice, de confondre les projets, de rendre vains les criminels attentats des enfans de ténèbres.

Tous deux se contemplent en silence, & tous deux s'admirent. Les yeux du charmant étranger semblent dire : Que vous êtes belle ! que vous me plaisez ! que je me sens heureux

d'être près de vous ! Ceux d'Aloïse expriment de la reconnoissance, une sorte d'embarras où se mêlent de la surprise & du plaisir.

Celui qui excite en elle ces sensations différentes & nouvelles , l'invite à prendre l'air pour achever de recouvrer ses forces. Elle sort de la cabane ; il lui donne la main, la guide, la soutient pendant sa promenade. Il choisit de l'œil les sentiers les moins arides , craint que le sable ne la fatigue, écarte le plus petit caillou qui pourroit blesser ses pieds délicats. Un tendre intérêt anime ses soins, les rend agréables & touchans. Aloïse les reçoit avec émotion, s'étonne de le voir capable de les prendre. Comment un homme si fier, en menaçant le sire de Bernay, en le séparant d'elle, est-il à présent si doux, si prévenant, si attentif, si bon pour une fille inconnue ! Eh ! que feroit-il de plus s'il étoit son frère, son ami ?

Le croyant anglois, & seigneur de la terre où elle se trouve, après un court entretien, elle lui demande s'il voudra bien lui procurer un bâtiment pour repasser la mer & se rendre au Havre ? Il lui apprend alors qu'étranger comme elle sur cette rive, il s'y rencontre par hasard. Il est françois, proche parent du seigneur Godefroi de Montreuil, actuellement chargé, par la cour de France, d'une importante né-

gociation auprès du roi d'Angleterre. Il se nomme le chevalier de Limours, étoit à Londres depuis un mois, quand sire Henri Hervey l'a engagé à venir dans la petite île de Wigth visiter lady Bedford sa sœur, dame du Joli-Manoir, château qu'il montre de la main, où il habite pour quelques jours encore. Ce matin, éveillé de bonne heure, il est venu se promener au bord de la mer, a loué une barque, vouloit se procurer le divertissement de la pêche, & choisissoit des hommes propres à le lui donner, lorsque des cris touchans ont frappé ses oreilles, ému son cœur... Il s'interrompt, regarde Aloïse, soupire; & d'un ton doux & tendre : Quoi, dit-il, vous voudriez partir ? Quoi, déjà ! Quel intérêt si pressant vous porte à vous éloigner de ce rivage, où dans l'instant on trembloit pour vos jours ! Foible, abattue, soutiendrez-vous l'agitation de la mer ? Quoi ! vous exposer à de nouveaux dangers, à de nouvelles frayeurs ? J'attends un yacht ; il devoit me ramener à Londres, je m'en servirai pour vous conduire au Havre. Accordez deux ou trois jours à ma prière, à votre sûreté ; permettez-moi de vous présenter à lady Bedford. Vous trouverez chez elle un repos nécessaire à calmer vos esprits troublés par la crainte. Si vous desirez rassurer vos parens, sans doute alarmés de votre en-

lèvement, chargez-moi de vos ordres, Madame, un messager, prompt & fidèle, les portera aux lieux que vous m'indiquerez.

Rassurer mes parens ! répète Aloïse en retenant à peine des larmes prêtes à couler. Hélas ! ai-je des parens ? Sans appui, sans amis, sans protection, je n'intéresse personne. Je suis une infortunée, condamnée par un sort bizarre & cruel à vivre dans la retraite & dans l'obscurité. Sans appui ! sans amis ! vous, Madame ! dit le chevalier de Limours avec attendrissement. Eh ! quel cœur pourroit être assez insensible pour ne pas s'ouvrir à vos peines ? Honorez-moi de votre confiance ; déposez vos secrets dans mon sein ; & s'il est possible au zèle, à l'amitié, de changer le sort dont vous vous plaignez, cessez de vous croire infortunée.

Aloïse alloit répondre, lorsque lady Bedford, son frère & plusieurs autres personnes s'avancent vers le chevalier. Tous les regards se fixent sur la belle étrangère. Son air noble & modeste, ses graces touchantes élèvent un murmure d'applaudissemens autour de son défenseur. On le félicite d'une si heureuse rencontre ; on le presse de raconter les particularités de cette aventure. On n'ose faire des questions à la jeune dame dont l'abattement intéresse. Mylady Bedford l'invite à venir au château. Ses offres embar-

raissent Aloïse, elle hésite ; le chevalier de Limours la conjure de se rendre à l'obligeante proposition de Mylady. Elle y consent ; & l'air dont elle accepte un asyle chez cette dame, prouve qu'elle mérite les égards dont elle devient l'objet.

En arrivant au château, Aloïse est conduite par la maîtresse de cette agréable habitation dans un appartement commode & riant. Sa pâleur, son accablement montrent combien elle a besoin de repos. La dame du Joli-Manoir la force de se mettre au lit, l'oblige à prendre un consommé, fait fermer les rideaux, l'embrasse & la quitte, en lui souhaitant un sommeil rafraîchissant & paisible. Avant que ses femmes exercent la même hospitalité à l'égard de Berthe, elle l'envoie chercher, l'interroge en présence du chevalier de Limours, sur le nom, la province, le rang & la fortune de sa maîtresse.

Ses questions embarrassent Berthe : mais se rappelant ce qu'elle devoit dire au couvent, pour ne pas laisser connoître l'héritière de Livarot avant sa profession, elle répond à Mylady que sa maîtresse est née en Bretagne, se nomme Claire de Fongères, a perdu ses parens dans son enfance, & vit sous la tutelle d'une nièce de sa mère. Cette dame, établie en Normandie, a pris grand soin de l'éducation de Claire. La voyant

voyant en âge d'être mariée, elle a voulu disposer de sa main en faveur du fils d'un de ses amis, peu digne de l'attachement de Claire, & devenu, par ses importunités, l'objet de son aversion. Après avoir en vain essayé de changer l'esprit de cette parente impérieuse & obstinée, prête à se voir contrainte de lui obéir, Claire s'est déterminée à prendre le voile. Suivie d'elle seule, sa jeune maîtresse s'est dérobée d'une maison où elle ne pouvoit plus espérer de vivre libre. Elles alloient chez les bernardines de Lisieux, quand la trahison de leur guide les a fait tomber dans les pièges d'un méchant seigneur, amoureux de Claire. Egarées de leur route, enlevées, embarquées de nuit, elles ont été conduites sur cette rive, où le ravisseur a trouvé la punition de son attentat.

La courte narration de Berthe, terminée par l'éloge des vertus de sa maîtresse, par l'énumération de ses talens, inspire aux deux personnes qui l'entendent le desir de s'opposer à la résolution de l'aimable Claire. On se propose de lui donner des conseils, de l'appuyer contre sa parente; & déjà Mylady se flatte de la retenir chez elle, d'en faire sa compagne & son amie.

L'extrême fatigue d'Aloïse lui procure un sommeil long & profond. Le soleil se couche,

elle ne s'éveille point. Le chevalier de Limours s'en inquiète. Il ne peut se défendre de suivre les pas de Berthe qui entre & sort doucement de la chambre de sa maîtresse. Il va, vient, retourne, écoute si elle repose tranquillement ; il sent du plaisir à l'entendre respirer. Un attrait inconnu l'attache à tout ce qui tient à elle. Il s'entretient avec Berthe, lui fait mille questions sur la charmante Claire, sur l'amant qu'elle n'aime pas, demande à tous momens à cette fille, si l'assoupissement de Claire n'est pas trop fort, s'il ne seroit point une suite de ses foiblesses du matin, si elle est sûre, bien sûre que sa maîtresse dort, & si ce long sommeil ne nuira point à sa santé ?

Aloïse en s'éveillant reçoit la visite de Mylady. Elle prie son attentive hôtesse de vouloir bien la dispenser de paroître à souper. Sa nouvelle amie consent à se priver ce soir de sa présence à table, la fait servir dans sa chambre, veut la voir manger. Le chevalier de Limours demande & obtient la permission d'assister à son repas. Aloïse montre encore le desir de se rembarquer le lendemain. Mylady rejette sa prière, la conjure de renoncer à ce dessein, au moins pendant le reste de la semaine ; le chevalier appuie fortement les raisons de la dame du Joli-Manoir, Aloïse n'en trouve

point à lui opposer. Les caresses de Mylady & les desirs de son libérateur la persuadent, elle promet de rester.

Seule avec elle, Berthe lui représente le danger de sa condescendance. En demeurant elle s'expose à se voir découverte, à retomber au pouvoir de son père. Les matelots retournés au Havre, les gens de Bertrand ne répandront ils pas que la jeune personne enlevée par leur maître, & cause de sa mort, est restée dans l'île de Wight? Ne viendra-t-on pas l'y chercher? En retournant promptement sur leurs pas, elles pouvoient arriver au monastère avant qu'il fût possible de les joindre. Berthe a raison, Aloïse en convient; mais un sentiment plus fort que la crainte suspend ses résolutions. Des idées vagues s'opposent à des desseins formés. Elle est troublée, incertaine, indécise. Cet asyle où elle vouloit se cacher, lui semble bien triste. Une retraite éternelle l'effraie; son cœur s'émeut à la seule pensée de prononcer des vœux indissolubles. Elle ne fait quel lien secret commence à l'attacher au monde; mais elle sent une répugnance extrême à l'abandonner pour jamais.

Vos réflexions me paroissent bien tardives, lui dit Berthe. A quel autre parti vous arrêter à présent? Il faut suivre votre premier

plan , ou retourner à Livarot implorer la clémence de votre père , & mériter son pardon en recevant la main du seigneur de Lieuvain.

Recevoir la main de Maurice , ah ! jamais , s'écrie Aloïse ! Il faudra donc aller au couvent , reprend Berthe ! Aloïse rêve , soupire , s'attendrit , pleure. Ne suis-je pas bien malheureuse , dit-elle ? comment mes parens ont-ils fait un pareil choix ? il est des hommes si aimables ! Eh ! vraiment oui , reprend Berthe , il en est de charmans ! Ce chevalier de Limours , par exemple , qu'il est bien fait ! quel air de grandeur ! & comme il est sensible , comme il est bon ! * & tout de suite elle conte à sa maîtresse l'inquiétude du beau chevalier pendant son sommeil , lui répète ses discours , lui peint ses mouvemens. Aloïse rougit , l'engage à parler bas , à s'approcher tout près d'elle , à recommencer ce qu'elle vient de dire. Attentive , agitée , elle écoute , sourit quelquefois , soupire , ne se lasse point d'entendre parler Berthe. Mais comment , mais pourquoi , demande-t-elle à cette fille , prend-il un intérêt si vif au sort d'une étrangère ? d'où vient moi-même ne puis-je rencontrer ses regards , sans sentir au fond de mon cœur le desir de l'obliger ? Sans doute la reconnaissance excite en moi ce desir. Mais lui ,

montrer tant d'amitié pour moi ! cela n'est-il pas bien extraordinaire ? Oh ! point du tout , dit Berthe en riant. Il est jeune , vous êtes belle ; il est naturel qu'il vous aime. Mais ne lui laissez pas voir combien son amitié vous touche. Avant de le traiter en ami , il faut le connoître , savoir de quelle province il est , où il réside ordinairement , s'il est libre ou marié. Demain à votre réveil j'aurai pris des informations , & je vous les communiquerai.

Le lendemain Berthe trouve de la difficulté à s'instruire. Les gens du chevalier sont anglois ; elle n'entend point leur langue , ils ne parlent pas la sienne. Un valet-de-chambre allemand est le seul dont le jargon mêlé d'espagnol , de françois & de saxon , soit à peu près intelligible. Elle tire de cet homme appelé Germain , une petite suite de faits qui ne lui donnent pas une grande connoissance de l'état & de la fortune du chevalier.

Il étoit prisonnier de guerre en Espagne quand Germain est entré à son service. Ce garçon ignore & la province & le rang , & le véritable nom de son maître. Il fait seulement qu'il jouit d'une grande réputation parmi les gens de guerre , & le soupçonne d'avoir caché sa naissance & ses titres , peut-être pour payer une rançon moins forte , & recouvrer plus aisément sa liberté.

Pris par le duc de Feria dans une occasion où charmé du courage de ce jeune françois, le chef espagnol lui sauva la vie, il fut gardé sur la frontière en attendant le retour de ses forces épuisées par la perte de son sang. On le conduisit ensuite à un château appartenant au duc de Feria. Pendant les premiers mois de son séjour dans cette forteresse, le prisonnier tomba dangereusement malade; la comtesse Eugénie, sœur du duc, lui donna tous ses soins, & s'attacha tendrement à lui. Convalescent & foible encore il montra le plus grand desir de quitter l'Espagne, envoya un exprès en France chargé de plusieurs lettres. Cet exprès ne revint point. Il dépêcha successivement plusieurs couriers; aucun ne reparut. Une foule de lettres envoyées par les voies ordinaires, par des occasions, restèrent toutes sans réponse. Un malheur si étrange jeta le chevalier de Limours dans une sombre mélancolie, dans un chagrin profond. Il ne concevoit pas comment ses couriers périssoient en route, comment ses lettres n'arrivoient point à leur destination. Si on les recevoit, pouvoit-on n'y pas répondre? L'abandonnoit-on dans une terre étrangère? sa captivité n'intéressoit-elle personne? avoit-il perdu tous les siens? Une inquiète tristesse le consumoit, lorsqu'une des femmes de la comtesse Eugénie,

touchée de la langueur du beau prisonnier, l'avertit que la négligence dont il se plaignoit étoit l'effet des précautions de sa maîtresse pour se conserver la douceur de le voir & l'espérance de lui plaire. La comtesse gardoit toutes ses lettres, vouloit le dégoûter de sa patrie, le détacher de ses parens, de ses amis, en lui persuadant qu'ils l'oublioient. Eugénie jeune encore, assez belle, fort riche, comptoit le fixer en Espagne & l'épouser. Cette femme s'offrit à tromper la vigilance de la comtesse, à faire passer sûrement en France les lettres qu'il lui confieroit. Il lui en donna une pour le sire de Montreuil, reçut une réponse, & peu de jours après tout l'argent nécessaire à s'acquitter des avances du duc de FERIA. Il paya sa rançon, fut mis en liberté, & se disposa plein de joie à retourner en France.

Eugénie, désolée de le perdre, avoua son amour, fit les plus grands efforts pour le retenir, offrit de le suivre en France s'il youtoit l'épouser. Sa passion, ses démarches, ses pleurs ne purent attendrir un cœur révolté de son artificieuse conduite. Le chevalier pouvoit lui pardonner d'avoir prolongé l'ennui de sa prison, mais jamais de s'être montrée assez cruelle pour laisser de tendres parens dans une longue & douloureuse inquiétude, pour livrer l'objet

d'une affection intéressée & personnelle à des doutes déchirans sur l'existence de tous ceux qui lui étoient chers. Il partit donc sans se laisser toucher des regrets de la dame espagnole. En arrivant à Bayonne, il trouva un courrier du seigneur de Montrenil. Une lettre de ce parent lui causa de la joie, & changea tout de suite ses desseins & sa route. Il sembloit diriger sa course vers Paris ; il prit le chemin de Londres.

Et vous n'avez pas découvert la cause de ce changement, demande Berthe ? Découvert, dit Germain, eh ! que découvrir avec des personnes dont tous les discours sont mystérieux ? J'ai trouvé la lettre que mon maître reçut à Bayonne, on n'y comprend rien. Elle parle d'union, de rupture ; de nœuds qui délient ; de sermens qui dégagent des paroles ; d'égards pour l'obstination ; de secret à garder un peu de tems ; de naturel, de joie, de bonheur, de cent mille contrariétés. Mais, dit encore Berthe, on veut peut-être le marier à Londres ? Je n'y vois point d'apparence, reprend Germain. Il n'y a point de maîtresse, & la comtesse Eugénie lui a, je crois, inspiré de l'éloignement pour tout son sexe. Eh ! sur quoi imaginez-vous, ajoute Berthe, que votre maître cache son nom ? En Espagne, cela pouvoit être fondé, mais à présent d'où vient ne le porteroit-il pas ? Voilà ce

que j'ignore, dit Germain : mais souvent le seigneur de Montreuil lui donne le titre de comte, & puis il se reprend ; ils ont envoyé un gentilhomme je ne sais où, pour s'assurer de je ne fais quoi. A son retour, mon maître ira où il devoit aller avant son voyage en Angleterre. Au reste, tout cela ne me fait rien. Il est bon, généreux, indulgent ; je l'aime de tout mon cœur, & pourvu qu'il me garde, il peut aller où il voudra, je suis prêt à le suivre au bout du monde.

Au réveil d'Aloïse, Berthe lui redit l'entretien qu'elle vient d'avoir avec Germain. La fille de Gontran s'irrite du procédé de l'amoureuse espagnole. Comment a-t-elle pu chagriner le chevalier de Limours ? elle lui a donné de l'éloignement pour tout son sexe. Ah ! l'inhumaine ! Mais il cache sa naissance, son nom ; d'où vient, pourquoi ? Où doit-il aller ? mais qu'importe ! elle ne le verra plus ; cette idée l'attriste. Cependant elle va le voir dans une heure ou deux : elle se met à sa toilette ; Berthe défait ses paquets. Aloïse choisit un habit fort riche, des dentelles, des parures. Pour la première fois elle se montre difficile, ne s'en rapporte ni au goût, ni à l'adresse de Berthe. Elle-même arrange ses beaux cheveux, forme des boucles, les entrelace de fils de perles atta-

chés par des roses de diamans. Le repos vient de rendre à son teint sa fraîcheur & son éclat. Je ne sais quelle douce émotion donne à ses regards une vivacité nouvelle, répand sur toute sa personne cet air qui plaît tant, cet attrait puissant, invincible ; effet des premières atteintes d'un sentiment dont le charme embellit tout ce qu'il anime.

Le chevalier de Limours n'a pas goûté comme elle un tranquille repos. Claire a souvent interrompu son sommeil. Il soupçonne la sincérité de Berthe ; il a remarqué de l'embarras dans sa contenance en parlant à mylady Bedford. Claire lui a dit : *Je suis sans parens, sans amis* ; & Berthe lui donne une cousine, une tutrice ? Si Claire est sans appui, elle est donc sans fortune ? Qu'il sent de plaisir en ce moment à se dire, *je suis riche !* Mais une fille si charmante peut-elle n'intéresser personne ? Daignera-t-elle le choisir pour son protecteur, pour son ami ? Mille autres peut-être desirent la servir, l'obliger ! Obtiendra-t-il d'elle une préférence si capable de le rendre à jamais heureux ?

Levé de grand matin, le chevalier compte impatiemment les heures, écoute si l'on ouvre l'appartement de Claire, trouve mylady Bedford bien lente à visiter sa jeune hôtesse. Il l'entend enfin monter l'escalier ; il court au-devant

d'elle , lui donne la main , n'ose entrer. Berthe lui dit que sa maîtresse est habillée ; il suit la dame du Joli-Manoir , voit Aloïse : mais combien l'éclat de sa parure l'étonne ! la richesse brille sur elle , son front est serein ; elle s'avance au-devant de Mylady avec cette aisance & cette politesse qui annoncent une personne accoutumée à recevoir & à rendre les égards dûs au rang & à la naissance. Eh quoi , se dit tout bas le chevalier , Claire est à plaindre ? Claire éprouve des peines , & la fortune ne cause pas ses chagrins ? Quel sentiment faisoit donc couler ses larmes hier ? En fuyant un amant haï , regrette-t-elle un amant aimé ? Cette pensée l'afflige. Il voudroit lui parler , s'éclaircir de ses doutes ; mais elle descend avec Mylady , & de tout le jour cette dame ne la quitte point.

Le chevalier observe Aloïse , cherche à pénétrer au fond de son cœur. Aloïse suit ses mouvemens , croit le voir moins occupé d'elle ; il lui paroît jouir sans distraction des amusemens préparés par la dame du Joli-Manoir pour le divertissement de ses hôtes. Aloïse se trompe ; il s'y prête , il ne s'y livre pas. Il saisit toutes les occasions de s'approcher d'elle , il souffre de ne pouvoir l'entretenir ; trois jours se passent dans cette contrainte. Plus heureux le quatrième , il apperçoit Aloïse & Berthe sortir de

grand matin du château : il leur voit prendre le chemin du port. Inquiet, alarmé du dessein qui les conduit vers ce lieu, il marche sur leurs pas, les joint en peu d'instans ; & son trouble est si visible en les abordant, qu'Aloïse le remarque & lui en demande le sujet. Il hésite, elle insiste ; peu accoutumé à dissimuler, le chevalier lui laisse voir ses soupçons. Il pense que peut-être elle veut s'assurer d'un bâtiment pour repasser la mer, sans attendre le tems où il a promis de lui en faciliter les moyens.

Aloïse se sent blessée de ce discours. Quoi ! le chevalier ose la croire ingrate, capable de feindre, assez impolie pour quitter furtivement mylady Bedford, pour traiter son généreux libérateur sans confiance, sans amitié ! Ni je n'avois ce dessein, lui dit-elle avec assez d'altération, ni vous ne deviez me le supposer ! La perte d'un bijou où m'attache l'habitude de le porter, présent reçu dans mon enfance d'une main que le tems devoit me rendre chère, m'a seule attirée vers le port. Mais Berthe peut aller sans moi demander aux femmes qui m'ont secourue, si par hasard elles ne l'auroient point trouvé. En parlant elle s'assied sur la pente d'un rocher, tourne le dos à la mer, & dit à Berthe de s'avancer jusqu'aux cabanes des pêcheurs.

Une main que le tems devoit vous rendre

chère, répète le chevalier de Limours ! ce tems est-il passé, belle Claire, ou l'attendez-vous encore ? Je n'attends rien, dit-elle, je n'espère rien ; l'avenir ne me présente que des peines, des regrets ! Eh pourquoi vous le préparer, Madame, ce fâcheux avenir, reprend le chevalier ? Par quelle raison vous dérober au monde ? Il le faut bien, dit Aloïse en soupirant. En quittant ces lieux, des murs impénétrables vont m'enfermer à jamais. Que ne m'ont-ils cachée à tous les yeux, avant qu'un événement bizarre me conduisît à l'île de Wight.

Ce souhait me surprend, dit le chevalier ; d'où s'élève ce regret d'y être abordé ? Vous plaignez-vous de lady Bedford ? Au contraire, répond Aloïse ; je me loue de ses bontés, elles m'inspirent de la reconnoissance, & notre séparation me sera sensible. Eh bien, cédez à ses instances, reprend-t-il avec vivacité ; préférez la maison au couvent où vous vouliez vous retirer. N'êtes-vous pas libre de choisir votre asyle ? Aloïse baisse les yeux, rougit, se tait. Son tendre défenseur la regarde, voit son trouble, prend une de ses mains, la presse avec ardeur entre les siennes : Ah ! vous ne daignez pas me parler, Madame, lui dit-il d'un ton triste & tendre ! votre réserve m'afflige sensiblement. Un secret est caché dans votre cœur.

Les discours de Berthe peuvent en imposer à une personne indifférente que rien n'engage à peser les raisons de votre fuite, de la retraite que vous vous imposez ; mais en les examinant, permettez-moi de le dire, votre conduite n'est pas naturelle. La proposition d'un mariage où l'on ne pouvoit vous forcer de consentir, a-t-elle pu vous déterminer à la fuite, à la retraite ? Une parente n'avoit pas le droit de vous contraindre ; vous pouviez réclamer aisément contre une autorité si foible. Tout annonce en vous une fille noble, riche ; vous êtes belle, charmante ! Avec tant d'avantages réunis, est-on sans appui, sans protection, sans amis ? Qu'avez-vous voulu me faire entendre ? Pourquoi feindre des chagrins, & cacher les véritables peines de votre ame ? Ah ! cessez, Madame, cessez de me les déguiser ; ne me privez pas cruellement du bonheur de vous connoître & de vous être utile.

Oh ! comme le cœur d'Aloïse s'émeut, palpite, s'offense des soupçons du chevalier de Limours ! Ose-t-il l'accuser d'une fausseté dont la seule idée la révolte ? Eh ! si cette autorité, dit-elle, n'étoit point celle d'une simple parente, si tout la rendoit légitime, irrésistible ? si la fuite seule pouvoit m'y soustraire ? si la nature, les loix, mon devoir me contraignoient à rougir

de ne pas m'y soumettre ? si en osant la braver j'ai voulu me punir de cette faute , l'expier par le sacrifice de ma liberté ? Vous n'êtes donc pas orpheline , interrompt le chevalier ? Non , je ne le suis pas , reprend Aloïse. Un père chéri, respectable , mais inflexible , m'immoloit sans pitié à l'homme le plus ridicule , le plus méprisable. J'ai tout quitté pour éviter le malheur d'être à cet époux détesté.

Le chevalier de Limours garde un assez long silence , & reprenant la parole : Vous avez un père , dit-il , vous avez un amant haï ? Puis-je ne jamais penser , ne jamais croire , ne jamais apprendre que vous en avez un aimé !

Si vous me connoissiez mieux , dit avec attendrissement Aloïse , mon destin vous surprendroit. Je n'ai jamais aimé , jamais je ne fus aimée. Deux fois promise , la haine & l'indignation m'ont toujours donné de l'horreur pour le joug qu'on vouloit m'imposer. Qu'entends-je , s'écrie le chevalier de Limours ? avec ces yeux où se peint une ame si sensible , le cœur de l'aimable Claire seroit seulement susceptible de haine ? Quoi ! l'on excite votre indignation , en souhaitant de vous plaire , en vous aimant ! Ah ! Madame , vous allez donc me haïr ? Ce discours étonne , embarrasse Aloïse ? elle craint d'avoir donné une mauvaise opinion de son

caractère au seul homme dont elle desiré l'estime ; elle sent du plaisir à se dire, il m'aime ! Elle sent de la douleur à se dire, il croit que je puis le haïr ! Elle n'ose plus parler, ses yeux se remplissent de larmes ; elle ne les retient point, elle ne songe pas à les cacher. Le chevalier les voit couler, tombe à ses pieds, lui demande pardon de l'indiscrette curiosité qu'il vient de lui montrer, la conjure de ne pas l'accabler de son indignation.

Je ne suis point en colère, dit la charmante fille en pleurant plus fort ; je suis mortifiée, chagrine, humiliée. Je me reproche de n'avoir point démenti Berthe ; je serois bien peu reconnoissante, si je conservois des secrets pour mon libérateur. Apprenez donc... Elle alloit poursuivre, quand Berthe accourt en criant : Madame, voilà votre reliquaire ! Aloïse veut le prendre, il échappe des mains de Berthe, tombe ; le chevalier de Limours le ramasse, souffle le sable qui le couvre, fait un mouvement, le regarde, l'examine, paroît frappé du plus grand étonnement, considère Aloïse, & d'un air agité il lui demande depuis quel tems ce bijou est en sa possession ? Ce n'est pas sans doute, ce ne peut être, ajoute-t-il avec plus d'émotion encore, celui dont vous venez de parler, *reçu dans votre enfance d'une main*
qua

que le tems devoit vous rendre chère ? Ah ! dieu , si ce l'étoit ! Un cri perçant l'interrompt ; Berthe tournée du côté de la mer pousse des gémissemens à l'aspect de plusieurs personnes descendues d'une chaloupe. Un vieillard vénérable s'avance au milieu d'elles. Aloïse pâlit, se lève, retombe, prononce d'une voix foible : Je suis perdue !

Perdue, s'écrie le chevalier ! ah ! tant que je respire, ne craignez rien ! Il veut aller au-devant de ceux dont elle redoute l'approche. Elle l'arrête ; c'est mon père, dit-elle, votre secours me devient inutile. Pendant qu'elle le retient, Berthe est aux pieds de Gontran, implore sa clémence. Où est ma fille ? qu'en as-tu fait, malheureuse, demande-t-il d'un ton furieux ? Le chevalier de Limours l'entend, le voit, le reconnoît ; appuie Aloïse contre le rocher, la quitte, s'élance vers le seigneur de Livarot, passe ses bras autour de lui, le presse contre son sein, & transporté de joie, il s'écrie : O mon père ! ô Gontran ! pardonnez à Berthe, pardonnez à votre fille, daignez la recevoir des mains de son époux.

De son époux, répète en colère le seigneur de Livarot ! quoi ! Aloïse auroit osé ? Mais je la vois ; laissez-moi, jeune homme. En parlant, il veut se débarrasser du chevalier. Eh !

je suis Olivier, dit-il, en l'embrassant plus étroitement encore ; je suis le fils de Thibaut, le vôtre, le fiancé, l'ami, l'amant, l'époux d'Aloïse de Livarot. Le ton pénétré d'Olivier, les larmes de joie qui inondent son visage, commencent à émouvoir Gontran. Vous seriez Olivier, vous ! dit-il. Oui, reprend l'aimable défenseur d'Aloïse, je suis Olivier d'Hangest, Olivier cru mort aux champs de Cérifoles, Olivier héritier du seigneur de Montreuil, Olivier comte de Santerre, le fiancé d'Aloïse ! titre le plus cher à mon cœur, si elle ne me hait plus.

Après plusieurs questions, Gontran, sûr qu'il tient dans ses bras le fils de son ami Thibaut, l'enfant qu'il aimoit, le jeune héros dont il a si vivement regretté la perte, s'approche de sa fille. Eperdue, tremblante, elle se prosterne devant lui : il la relève, l'embrasse, lui pardonne ; apprend qu'elle doit l'honneur & la vie au généreux fils de Thibaut. Il admire les décrets de la providence, bénit sa bonté. Le ciel n'a pas voulu qu'Aloïse trahît ses premiers sermens. Il a permis qu'elle vînt trouver son époux dans l'île de Wigth. Il prend la main de sa fille, il la présente au jeune comte de Santerre : Je vous l'avois déjà donnée, dit-il ; je vous la donne encore. Puissiez-vous, mes

chers enfans, être à jamais heureux ensemble ! Olivier reçoit à genoux la main de sa belle maîtresse. Me la donnez-vous sans regret, sans contrainte, lui demande-t-il d'un ton tendre ; ne haïssez-vous plus ce *grossier picard*, ce *vilain paysan du Vermandois* ? Aloïse le regarde, sourit : Est-il vrai, dit-elle ? Je vous ai haï ? moi ! Ah ! la méchante petite fille que j'étois !

Un père content, deux amans satisfaits se rendent chez mylady Bedford. Leur aventure la surprend, leur bonheur l'enchanté. Elle prie, elle insiste auprès du seigneur de Livarot pour voir célébrer l'union d'Aloïse & d'Olivier dans son château ; il y consent. Des couriers sont dépêchés à Londres, à Livarot, en Picardie. Ils portent par-tout d'agréables nouvelles. Olivier demande pardon à son père de lui avoir volontairement caché son existence depuis près de deux mois. Apprenant en route que Maurice de Lieuvain alloit épouser la fille de Gontran, il attendoit pour se montrer l'assurance d'un lien qui le dégageroit des siens. Il lui rend un compte exact de l'événement arrivé dans la petite île dont le séjour l'a rendu heureux. Des cris de joie se font entendre par tous les domaines de Thibaut ; le Vermandois entier se livre à l'allégresse. On répète à l'envi : Olivier vit encore !

Olivier, l'honneur de sa patrie, va revenir dans son sein ! Ici l'auteur s'arrête, & l'extrait finit.

FIN.

**HISTOIRE
D'ENGUERRAND.**

HISTORICAL
DEMOGRAPHY



HISTOIRE
D'ENGUERRAND :
OU
RENCONTRE
DANS
LA FORÊT DES ARDENNES.

PARMI tant de nobles guerriers passés avec saint Louis dans la Palestine , & dont une partie suivit encore ses étendards quand il entreprit sa dernière & malheureuse croisade , Mainfroy , comte de Rethel , fut un de ceux qui se distinguèrent le plus par le zèle & par la valeur. Après la mort de cet auguste prince , Philippe-le-hardi & les infidèles étant convenus d'une longue trêve , les croisés se séparèrent. Mainfroy revint en France à la suite du roi : mais Philippe

s'efforça vainement de le retenir à sa cour. Le comte approchoit de sa cinquantième année ; fatigué de la guerre, des pénibles courses où elle l'avoit engagé, il aspirait aux douceurs du repos. Peu de jours après son arrivée en France, il partit pour Réthel, déterminé à jouir paisiblement chez lui d'une gloire acquise par de longs travaux. Tout le Réthelois célébra son retour par les marques d'une vive joie. Riche, généreux, magnifique, son séjour dans ses terres y ramenoit l'abondance ; & comme il n'abusoit point du pouvoir arbitraire que l'opulence & la force donnoient alors aux grands, ses voisins le chérissoient, & ses vassaux se trouvoient heureux de vivre sous sa dépendance.

Le desir de transmettre ses domaines & son nom à des héritiers de son sang, lui fit prendre une compagne. Il épousa Edèle de Grandpré ; elle lui donna deux fils ; & cinq ans après la naissance du dernier, elle mit au monde une fille. Pendant sept ans, rien ne troubla le bonheur du comte. Ses fils croissoient sous ses yeux, il s'amusoit de leurs jeux, observoit le développement de leurs idées, croyoit appercevoir en eux d'heureuses dispositions, s'apprétoit à les cultiver, formoit déjà, pour leur avantage, tous les projets dont un tendre père s'occupe,

quand un fléau soudain & terrible vint désoler la Champagne : ses plus malignes influences se répandirent sur le Réthelois ; en moins de dix jours les deux tiers de ses habitans périrent d'une fièvre épidémique & pestilentielle. Le comte ne put fuir assez promptement pour mettre sa famille à l'abri de la contagion. La comtesse de Réthel & ses deux fils, atteints de ce mal incurable, expirèrent tous trois presque au même instant.

Accablé sous le poids d'une calamité si subite & si funeste, succombant à l'excès de sa douleur, malade, souhaitant la mort, Mainfroy rejetait obstinément les secours capables de prolonger sa vie & ses regrets ; de nouveaux gémissemens se faisoient entendre par tout le château, lorsqu'un des aumôniers du comte, appercevant la petite Blanche, que ses femmes promenoient sous les fenêtres de l'appartement de son père, courut à elle, la prit entre ses bras, la porta dans la chambre du malade ; & la posant sur son lit, il le conjura de bénir l'innocente & foible créature qu'il vouloit priver de sa protection & de son appui.

La vue de cet enfant excita la plus vive émotion dans l'âme de Mainfroy ; il sentit qu'il étoit père encore : ses larmes s'ouvrirent un passage ; elles coulèrent abondamment, & soula-

gèrent l'oppression de son cœur. Il se soumit aux décrets du ciel , lui rendit grâces de n'avoir pas condamné Blanche à suivre sa mère & ses frères au tombeau , de lui laisser l'espoir consolant d'élever sa fille , & de la voir heureuse. Sa résignation calma ses sens , ranima ses esprits , & conserva ses jours.

Dès cet instant , Blanche devint l'objet de toutes ses affections ; il l'aima avec passion , même avec foiblesse. La crainte de la perdre lui causoit une continuelle inquiétude. A mesure qu'elle grandissoit , l'attachement du comte prenoit de nouvelles forces. Les gouvernantes de Blanche eurent ordre de ne jamais résister aux volontés de leur élève , de se conformer à ses goûts , de satisfaire ses desirs. En lui donnant des maîtres , il leur imposa la loi de cesser leurs leçons au moment où la jeune écolière en paroîtroit fatiguée. Dès l'âge de dix ans , elle eut une maison. Mainfroy choisit les mieux faites & les plus jolies des filles de ses vassaux pour les élever avec la sienne , & lui former une petite cour. Il se plut à lui donner un empire souverain sur lui-même & sur tout ce qui l'environnoit.

Une éducation dirigée par une tendresse si peu prévoyante , livroit Blanche au danger d'être hautaine , capricieuse , ignorante & volontaire.

Un heureux naturel & beaucoup d'esprit la préservèrent d'une partie de ces défauts. Elle voulut acquérir les connoissances & les talens cultivés alors. Son application à l'étude de la musique la rendit assez habile pour composer elle-même les airs qu'elle jouoit sur la harpe & sur le luth. Elle apprit à faire des vers, des fables & des romances. Ses premiers essais furent consacrés à célébrer les bontés de son père ; bientôt elle chanta ses exploits & ses vertus. Elle lui donnoit des fêtes, où sa reconnoissante tendresse & le bonheur de lui devoir le jour étoient exprimés, sans beaucoup d'art peut-être, mais avec les graces naïves du sentiment & de la vérité.

Surpris, enchanté des productions de sa fille, le comte ne cessoit de les vanter. Tout ce qui l'entouroit répétoit les louanges de la spirituelle Blanche. Peu-à-peu ses talens se perfectionnèrent ; sa réputation s'étendit : elle attira chez Mainfroy les plus nobles familles de la province. On vint à Réthel des villes voisines, des lieux éloignés ; insensiblement toute la France entendit parler d'elle : on voulut la voir, la connoître, & l'on s'empressa d'aller admirer la jeune merveille de Champagne.

Blanche avoit alors seize ans. Sa taille étoit parfaite, son air noble, ses mouvemens gracieux,

une phyfionomie ouverte, animée ; des yeux pleins de feu annonçoient en elle de l'imagination & de la fenfibilité ; un charme attrayant, répandu fur toute fa perfonne , la rendoit auffi touchante que belle. On ne pouvoit la regarder fans émotion, l'entendre fans intérêt : elle infpiroit à la fois le defir & le refpect, l'amour & la vénération.

La charmante fille de Mainfroy ignoroit-elle combien tant d'avantages unis à ceux de fa naiffance, à la perspective d'un brillant héritage, rendoient fa poffeffion defirable ? Joignoit-elle aux attraits dont la nature l'avoit douée, à la fupériorité de fon efprit, de fes talens, cette modeste opinion de foi-même, qui ajoute à tous les agrémens, augmente le prix du mérite, & le rend vraiment aimable ? Hélas ! non. On ne fauroit fe difpenfer de l'avouer, Blanche n'avoit pu fe défendre d'un peu d'orgueil : mais fa vanité n'étoit point un vice de fon cœur ; elle la devoit à fon éducation, à la complaiffance de fon père, à la foumiffion impofée à tout ce qui l'approchoit.

Les plus jeunes & les plus galans chevaliers de la cour de France voulurent favoir fi la renommée n'exagéroit point les rares qualités de Blanche. Conduits à Réthel par la curiofité, beaucoup s'y virent retenus par l'amour. Tous

ceux qui se croyoient assez aimables pour s'attirer l'attention d'une personne si éclairée, s'empressoient à lui rendre des soins. Son père la laissoit maîtresse de recevoir ou de rejeter les vœux qu'on lui adressoit. Il falloit plaire à l'héritière de Réthel, ou renoncer à l'espoir d'obtenir sa main. Cette certitude excita l'émulation de ses amans. Plusieurs montrèrent leur magnificence & leur adresse dans de superbes tournois; d'autres firent paroître leur goût, en donnant d'agréables fêtes. Les plus sensibles employèrent le langage de l'amour pour toucher leur maîtresse; les plus expérimentés dans l'art de séduire empruntèrent celui de l'adulation : aucun ne réussit. Blanche vit avec indifférence cette foule de prétendans se disputer un prix que son cœur refusoit d'accorder. Pendant deux ans, sa cour grossit, diminua, se renouvela sans cesse. Le dépit bannissoit une partie des ses admirateurs; l'espoir d'un plus heureux succès attiroit de nouveaux aspirans à l'honneur d'un triomphe difficile. Tous furent trompés dans leur attente; & l'on commençoit à douter s'il étoit possible de lui inspirer de la tendresse, quand un parent du comte de Réthel, éloigné depuis long-tems de la province, revint y faire son séjour.

Il se nommoit Enguerrand de Rosemont. Son père, chef d'une ancienne & noble maison,

sans être retenu par l'intérêt d'un fils unique, encore au berceau, & déjà privé de sa mère, vendit ses plus riches possessions pour lever une troupe d'élite, & la conduire en Palestine, où, victime d'un zèle indiscret, lui-même périt avec elle dans la dernière bataille donnée aux infidèles.

Ami de ce père inconsidéré, Thibaut, comte de Châlons, touché du sort de son héritier, prit soin de recueillir les débris de sa fortune. Obligé de résider à la cour de Philippe, il confia la régie des terres du jeune Enguerrand à de fidèles économes, le mena en France, n'épargna rien pour lui donner une éducation convenable à sa naissance, vit avec plaisir son élève en profiter, s'attirer l'estime, & se distinguer par toutes les qualités qui rendent aimable. Il eût souhaité pouvoir l'obliger davantage : mais l'équité ne lui permettoit pas de porter atteinte aux droits de ses héritiers naturels. Enguerrand étoit âgé de vingt-quatre ans quand il perdit cet ami. Sensiblement affligé de sa mort, il voulut s'éloigner des lieux qui lui en rappeloient sans cesse le triste souvenir, & revoir ceux où il avoit reçu le jour.

A son retour en Champagne, il trouva tout en ordre chez lui, & reçut des mains de son principal fermier une preuve touchante de

l'amitié de son généreux tuteur. Ses revenus, accumulés depuis son enfance, produisoient une somme considérable. On la lui donna toute entière ; elle le mit en état d'étendre son domaine, de réparer le château de Rosemont, d'embellir ses jardins, & de rendre sa résidence très-agréable. Arrivé depuis trois mois, occupé des travaux qu'il se plaisoit à diriger lui-même, n'ayant encore visité personne ni annoncé son retour dans la province, il ignoroit, à six lieues de Réthel, & l'existence de Blanche, & le concours des aspirans à sa possession.

Le hasard apprit à Mainfroy que le fils du comte de Rosemont étoit revenu en Champagne. Il l'envoya complimenter par un de ses gentilshommes, & le pressa par des instances répétées de venir chez lui. Enguerrand sentoit une extrême répugnance à quitter sa retraite. Paisible, modéré, ses desirs se bornoient à l'aisance dont il jouissoit. Loin de former des vœux ambitieux, l'opulence & la grandeur de ses pères se retraçoient à sa mémoire comme des avantages inutiles au bonheur. Mais il fut à Réthel ; il vit Blanche, il l'aima, & ses idées changèrent. Frappé des attraits de la fille de Mainfroy, de l'éclat qui l'environnoit, du faste imposant de ceux dont elle recevoit l'hommage, une mortifiante comparaison le fit appercevoir

de la médiocrité de sa fortune ; l'amour le força de regretter des biens qui offroient les moyens de plaire, donnoient au moins la liberté de laisser paroître ses sentimens. Combien la richesse éloignoit-elle Blanche d'Enguerrand ? Quelle distance entre l'héritière de Réthel & le chef d'une maison privée de son ancienne splendeur, sans espoir de la recouvrer ! Oseroit-il se mettre au rang de ses amans ? Pré-tendre à elle ce feroit s'exposer à ses dédains, se montrer téméraire aux yeux du comte, audacieux à ceux de sa fille, mériter le reproche de se livrer à une folle présomption, peut-être même se faire soupçonner de vues basses & intéressées.

Ces humiliantes considérations portèrent l'amertume dans l'ame du sensible Enguerrand. Timide & tendre, modeste & discret, il aimait, souffrit, garda le silence & cacha ses desirs. Une figure charmante, un esprit juste, des sentimens nobles, de la candeur, une bonté réfléchie ; de la grandeur dans son air, dans ses idées ; un naturel doux, un cœur sincère, l'élevoient au-dessus de ses rivaux, sans lui donner l'assurance d'oser comme eux concevoir l'espérance d'être préféré.

Tourmenté par une inquiète ardeur, par le soin gênant de contraindre les mouvemens de son

son cœur , par la jalousie , par tout ce qui irrite les peines d'une passion vive & délicate , toujours réprimée & toujours sentie ; cent fois le sire de Rosemont forma le dessein de fuir la fille de Mainfroy : mais l'amitié que lui montrait le comte , sa prédilection en sa faveur , ses égards , ses caresses , ne lui permettoient pas de s'éloigner du château sans un prétexte apparent. Aucun ne se présentait à son esprit. Peut-être trompé par sa tendre foiblesse , accordoit-il au penchant de son cœur ce qu'il croyait donner à la bienfaisance , au respect dû à son parent , à la reconnoissance de ses bontés.

Blanche lui marquoit aussi une sorte de préférence ; il étoit devenu nécessaire à ses amusemens & même à ses plaisirs. Enguerrand possédoit les talens qu'elle aimait , cultivoit les arts qu'elle étudioit. Souvent il guidoit sa main & ses crayons , quand elle dessinoit ; il accompagnoit sa voix sur plusieurs instrumens , savoit en faire paroître les sons plus flatteurs & plus touchans , exécutoit avec précision les ballets figurés où elle se plaisoit à développer les graces de sa personne & la légèreté de ses pas. Quelquefois ils passaient ensemble des heures entières dans le cabinet du comte à composer des vers dont ce respectable vieillard étoit le

sujet & le juge. Enguerrand cédoit toujours à Blanche la gloire de remporter le prix, & retenoit le feu de son génie pour laisser briller celui de sa belle émule.

Blanche ne remarquoit-elle point les qualités distinguées d'Enguerrand? *Pardonnez-moi.* En étoit-elle touchée? *Peut-être.* Ne lisoit-elle pas dans ses yeux, dans son cœur? Ne lui savoit-elle pas gré de sa réserve, de son respect? *Eh! mon dieu, non.* Par une suite de cette éducation, cause des erreurs & des fautes de l'héritière de Réthel, cette réserve, ce respect lui déplaisoient. La conduite du sire de Rosemont contrarioit un desir caché au fond du cœur de Blanche; elle craignoit de le montrer: elle eût rougi de le laisser deviner; mais elle vouloit le satisfaire, & le vouloit fortement. Accoutumée à voir ses souhaits s'accomplir à l'instant où elle les formoit, pouvoit-elle supporter l'espèce de résistance que pour la première fois on opposoit à sa volonté?

Au commencement du séjour d'Enguerrand à Réthel, Blanche avoit attendu de son agréable parent ce tribut de louanges, cette admiration, ces hommages serviles que l'habitude d'en être l'objet rend peu flatteurs & souvent insipides; mais dont le refus blesse l'amour propre, & quelquefois l'irrite. Elle s'étonna de ne point

appercevoir dans les égards d'Enguerrand les empressemens de l'amour, de ne point entendre de sa bouche l'aveu d'une passion qu'elle inspireroit à tous ceux dont elle se voyoit environnée. Qui défendoit le sire de Rosemont contre ses charmes ? Comment, si prompt à l'obliger, négligeoit-il de lui rendre des soins ? Comment, avec tant de complaisance, d'esprit, d'agrémens, montrait-il si peu d'envie d'être remarqué ?

Ces questions que Blanche se faisoit à tout moment, lui donnèrent une extrême curiosité. Un intérêt plus vif se mêlant à cette curiosité, la rendit pressante, bientôt pénible ; elle s'en occupa. Des idées confuses agitèrent son esprit ; elle voulut les fixer. Ses observations devinrent sa principale affaire, & l'unique objet de sa constante application.

Malgré l'extrême attention d'Enguerrand sur lui-même, le secret de son cœur étoit à chaque instant prêt à lui échapper. Ses yeux ne rencontroient jamais ceux de Blanche, sans exprimer le sentiment qu'il s'efforçoit de cacher. En lui parlant, en chantant avec elle, sa voix prenoit des inflexions plus douces & plus tendres. Le plaisir, la langueur, l'embarras & la crainte se peignoient tour-à-tour sur ses traits. Blanche l'examinait, doutoit, espéroit. Quelquefois elle se croyoit aimée, voyoit les lèvres du sensible

Rosemont s'entr'ouvrir , attendoit l'aveu souhaité , l'encourageoit à le prononcer par des regards qui sembloient lui demander de la confiance. Mais loin de profiter de ces favorables instans , il en appercevoit seulement le danger , trembloit de ne pouvoir contenir l'agitation de ses sens , la violente émotion de son ame. Il se recueilloit en lui même , baissoit les yeux , soupiroit , se taisoit.

Blanche s'irritoit de l'inutilité de ses tentatives , renfermoit à peine son dépit & son impatience. Elle se demandoit tout bas : Conserve-t-il de l'indifférence ? A-t-il l'art d'en feindre ? Qu'attend-t-il de cet opiniâtre silence ? Craint-il de parler ? ou n'a-t-il rien à dire ? Veut-il mortifier ma vanité ou satisfaire la sienne ? A-t-il le projet de me prouver qu'il est possible de me voir , de m'entendre , de vivre familièrement avec moi , sans m'aimer , sans même desirer de me plaire ?

Malheureusement pour le sensible & timide amant de Blanche , ces dernières idées s'imprimèrent fortement dans son esprit. L'humeur & la prévention lui firent attribuer à l'orgueil du sire de Rosemont , ce silence gardé par de si nobles motifs. Son cœur rejetoit la pensée de lui être indifférente ; mais en le supposant amoureux , elle se trouvoit offensée de la con-

trainte qu'il s'imposoit. Une excessive vanité pouvoit seule l'engager à se taire. Sans doute il lui paroissoit plus glorieux d'étouffer ses sentimens, que d'en risquer l'aveu. Il n'avoit pas une assez haute opinion de l'objet de sa tendresse, pour en attendre son bonheur ; il ne lui accordoit, ni assez de lumières pour discerner son mérite, ni assez de générosité pour préférer d'éminentes qualités au vain éclat dont brilloient ses rivaux. Le fier, le superbe Enguerrand ne vouloit rien devoir à l'héritière de Réthel ; il craignoit de la rendre l'arbitre de son sort, & ne daignoit pas entrer en lice pour disputer un prix qu'il tiendrait seulement de sa faveur & de ses bontés.

Livrée à ces réflexions, Blanche eut d'abord assez d'empire sur elle-même pour cacher le dépit qu'elles lui caufoient. Cette contrainte aigrit ses chagrins. Son humeur devint inégale & souvent fâcheuse. Tout lui déplut ; tout l'importuna. Elle cessa de s'occuper de plaisirs & de fêtes, abandonna ses crayons, sa harpe, ses études, sa plume, tous les amusemens qu'elle avoit coutume de partager avec le sire de Rosemont ; elle évita de le voir, de l'entendre, de lui parler.

Avec quelle surprise, avec quelle douleur il vit ce changement si subit & si marqué !

Blanche l'éloignoit d'elle ; Blanche fuyoit sa présence & son entretien. Pourquoi lui retiroit-elle sa confiance , ses bontés ? Se seroit-il trahi ? Connoissoit-elle le penchant de son cœur ? S'offensoit-elle d'une ardeur réprimée avec tant de soin ? Le punissoit-elle d'une passion involontaire ? Le soupçonnoit-elle de nourrir une vaine espérance ? Plus il craignoit de s'être laissé pénétrer , plus il s'observoit , plus il renfermoit son trouble , ses inquiétudes , & s'efforçoit de cacher sa tristesse. Blanche , toujours attentive aux mouvemens du sire de Rosemont , s'aperçut de ce redoublement de réserve ; il excita sa colère & son indignation. Loin de continuer à s'éloigner d'Enguerrand , elle saisit au contraire toutes les occasions de l'approcher d'elle ; mais pour l'affliger , pour lui faire sentir des peines cruelles. Des railleries amères , des dédains marqués , une hauteur révoltante & soutenue , l'affectation de relever devant lui les avantages dont la fortune le privoit , une continuelle application à le mortifier , à lui montrer de l'aversion , même du mépris , livrèrent enfin l'aimable Enguerrand à cette sombre mélancolie , à cet abattement , à ce désespoir où tombe l'homme sensible & fier , qui , cédant à la force , frémit de l'insulte dont il ne peut repousser l'atteinte , se sent accablé sous le poids de l'injure

dont il ne peut se promettre ni la réparation ni la vengeance.

Un soir que , se promenant avec lui , Blanche se faisoit une maligne joie de remarquer son trouble , épuisoit sur lui les traits piquans de l'ironie , s'amusoit de ce cruel badinage , Enguerrand s'arrêta , la contraignit à s'arrêter aussi ; & s'éloignant de quelques pas , fixant sur elle des regards qui exprimoient à la fois le dédain & la colère : Non , s'écria-t-il , vous n'êtes point la fille de Mainfroy ; vous n'êtes point cette Blanche dont le naturel aimable , dont l'ame généreuse relevoient les charmes à mes yeux , les rendoient si puissans sur mon cœur. Non , vous n'êtes point cette Blanche adorée en silence , que la triste médiocrité de ma fortune me forçoit d'aimer sans dessein , sans projet , sans espérance , & que pourtant je me trouvois heureux d'aimer. Non , vous n'êtes point la divinité révérée du plus tendre des amans ; vous êtes une furie cachée sous ses traits. Inhumaine , ne vous applaudissez plus d'un barbare triomphe ; vous perdez enfin le pouvoir de déchirer un cœur où vous régnaîtes trop long-tems. Je méprise un vil asservissement , & je brise à jamais des liens que je rougis d'avoir chéris. En prononçant ces derniers mots , il tourna ses pas vers une route qui conduisoit hors du parc , &

s'éloigna avec tant de vitesse, que Blanche le perdit de vue à l'instant où elle alloit le rappeler.

Dans quelle situation d'esprit les paroles & la fuite d'Enguerrand la laissoient ! Le voile étendu sur ses yeux venoit de se lever, les vains prestiges de l'illusion se dissipoient. Enguerrand l'aimoit. Ce n'étoit point sa fierté, c'étoit l'inégalité de leur fortune qui contraignoit son amour au silence. Ah ! s'écria-t-elle en laissant couler des larmes d'attendrissement & de regret, périssent tous les biens qui m'ont privée de la douceur d'entendre Enguerrand me dire, *je vous aime* ; & maudit soit le méprisable orgueil qui m'a portée à l'affliger, à l'insulter, & conduite à le perdre !

Restée à l'endroit où elle venoit de voir disparaître le sire de Rosemont, consternée, immobile, appuyée contre un arbre, sentant ses forces prêtes à l'abandonner, elle fut retirée de cet anéantissement par la voix de plusieurs de ses femmes qui la cherchoient & répétoient le nom d'Enguerrand & le sien. Le comte de Réthel se trouvoit mal, & la demandoit. L'effroi se joignant à son trouble, il fallut l'aider à marcher. Arrivée dans la chambre de Mainfroy, l'état où elle vit ce père chéri, lui fit répandre de nouvelles larmes. La tendresse

filiale suspendit les chagrins de l'amour. Blanche s'occupa toute entière à servir, à consoler l'auteur de ses jours. La maladie du comte, alarmante d'abord par ses symptômes, se tourna en langueur. Elle fut longue; sa fille ne quitta jamais sa chambre, lui prodigua tous les secours de l'art, tous les soulagemens de l'amitié, tous les soins adoucissans de la complaisance & de la tendresse : mais rien ne put remédier à l'épuisement de la nature, & Blanche eut la douleur de voir expirer son père entre ses bras.

Au milieu des regrets & des pleurs qu'excitoit une perte si sensible, l'éloignement du sire de Rosemont, l'incertitude de son sort aigrissoient le profond chagrin de Blanche. Cent fois, pendant la maladie du comte, elle avoit envoyé à Rosemont; Enguerrand n'y étoit point retourné. Désespérant de le revoir jamais, elle éloigna de Réthel tous ceux que le dessein de lui plaire y retenoit encore. Dans la crainte d'être importunée plus long-tems, elle annonça la résolution qu'elle prenoit de rester libre & de vivre retirée. Ce château, où les plaisirs régnoient peu de mois auparavant, devint une solitude, où l'héritière de tant de riches possessions se renferma. La maison de son père & la sienne continuèrent de vivre agréablement à Réthel, pendant que Blanche, occupant un

pavillon isolé , refusoit d'être accompagnée ; d'être servie , laissoit à peine deux ou trois de ses femmes l'approcher , & s'abandonnoit à la plus sombre mélancolie.

Le tems ne la diminueoit point. De noirs sentimens l'assuroient qu'Enguerrand n'existoit plus. L'inutilité des recherches déjà faites , le retour des messagers qu'elle envoyoit sur toutes les routes , redoubloient son inquiétude & ses craintes. En partant de Réthel , le sire de Rosemont y avoit laissé ses chevaux & ses gens. Blanche les y retenoit. Quelquefois elle pensoit qu'il y reviendrait ; mais trompée dans sa longue attente , elle ne cessoit de pleurer , de gémir. D'amers reproches , une extrême douleur , un vain repentir , des remords , empoisonnoient tous les momens de la belle & infortunée dame de Réthel.

Où se cachoit donc cet amant irrité ? Qu'étoit-il devenu ? Par quelle fatalité le secret & le mystère l'arracheroient-ils toujours aux douceurs dont l'amour vouloit le combler ? Que faisoit le sire de Rosemont pendant que Blanche , baignée de pleurs , passoit une partie du jour à l'endroit du jardin où elle l'avoit perdu de vue , où elle croyoit encore entendre les accens de sa voix , où ses regards s'attachoient sur cette route où il sembloit voler pour la fuir ,

où souvent prosternée devant l'Etre suprême, elle le supplioit de lui accorder la mort ou le retour d'Enguerrand ? Hélas il étoit bien éloigné de soupçonner Blanche de ces tendres sentimens, de se croire l'objet de ses desirs, de ses craintes, de toutes les agitations de son cœur !

Furieux en la quittant, guidé par son désespoir, il marcha le reste du jour & la nuit entière sans s'arrêter, sans savoir où il alloit. Excédé de lassitude, au lever de l'aurore, il se vit dans une plaine où des troupeaux étoient parqués. Il demanda du lait, en but un peu, & continua de marcher. A l'entrée de la nuit, il parvint à la forêt des Ardennes, s'y enfonça, suivit un chemin frayé, qui le conduisit dans un lieu sauvage & très-fourré. L'obscurité ne lui permettant pas d'avancer plus loin, il s'arrêta, s'assit sur le tronc d'un arbre renversé à terre, & cédant à l'assoupissement que lui causoit une extrême fatigue, il s'endormit.

Le chant des oiseaux & les premiers rayons du jour l'éveillèrent. En ouvrant les yeux, il vit à ses côtés un vénérable hermite, courbé sous le poids des ans ; sa physionomie noble & son air paisible imprimoient le respect, & sembloient inviter à la confiance. Surpris à son aspect, le sire de Rosemont ne put remarquer sans émotion l'intérêt & l'attendrissement qui

se peignoient sur le visage de l'hermite en le considérant. Il voulut lui parler : mais des pleurs long-tems retenus, s'échappèrent de ses yeux, étouffèrent sa voix, & lui laissèrent seulement la liberté de montrer sa reconnoissance par une inclination. L'hermite prit une de ses mains, la pressa doucement, & le regardant avec bonté : O mon fils ! lui dit-il, qui peut vous affliger à cet excès dans l'âge où la douleur devrait être étrangère à votre ame ? Regrettez-vous un père, un ami, un frère, une sœur chérie ? Quelle perte excite ces soupirs attendrissans, ces larmes dont votre visage & votre sein s'inondent ? Est-ce une fortune contraire, est-ce une passion malheureuse qui vous réduit à ce triste oubli de votre raison ?

Hélas ! c'est ma seule foiblesse, dit Enguerand en se jettant dans les bras de l'hermite ; je n'ai rien perdu, je ne possédois rien. Une imagination séduite, un cœur prévenu me présentoient le bonheur, & ne me le promettoient pas. J'aimois des vertus unies à la beauté. La présence d'une fille, douée de mille charmes, répandoit dans mon ame je ne sais quelles douces influences dont le pouvoir m'attiroit, me retenoit, me fixoit près d'elle. O mon père ! je n'ai perdu qu'une illusion ; elle me trompoit, mais elle me rendoit heureux. Ah, pourquoi !

pourquoi ne suis-je pas mort avant d'éprouver une si cruelle révolution dans tous mes sentimens ? Puis-je vivre, & mépriser, & haïr Blanche, cette Blanche à qui l'amour élevoit un autel au fond de mon cœur !

L'hermite connoissoit trop, par sa propre expérience, combien les passions ont de force, pour s'étonner des mouvemens du jeune affligé, ou pour combattre leur violence par de froides représentations. Il le plaignit, mêla des larmes à ses pleurs, lui montra de la complaisance, de la douceur & de la bonté. Peu-à-peu il l'engagea, par ses prières, à se calmer, à le suivre, à venir prendre du repos & de la nourriture dans son hermitage. Enguerrand n'osa résister à son âge ni à ses instances ; il se laissa conduire à l'habitation du bon vieillard : la crainte de le désobliger le rendit docile à ses conseils, & lui soumit sa volonté.

La demeure de l'hermite n'étoit pas éloignée. Elle consistoit en une cabane assez spacieuse, environnée de grands arbres qu'entouroit une haie de ronces & d'épines capable de défendre l'entrée de l'enceinte qu'elle formoit aux bêtes fauves, & de cacher cette retraite à tous les yeux. Deux pièces plus petites se trouvoient au fond de la première ; l'une servoit d'oratoire, l'autre étoit remplie des provisions nécessaires

à la vie , & des vases propres à les apprêter. Un bucheron, attaché à l'hermite par ce seul emploi , alloit les chercher à la ville prochaine. De cette espèce d'office, on passoit sous une voûte couverte de lierre : elle conduisoit à un petit jardin traversé par un ruisseau d'eau courante. Des fruits , des légumes & des fleurs cultivés avec soin, mêloient en ce lieu l'agrément à l'utilité. Une extrême propreté ôtoit à cette simple habitation l'air de la rusticité, annonçoit, dans le sage qui s'en contentoit, le goût de la retraite, & non l'abandon de soi-même, & des occupations capables de dissiper l'ennui d'une profonde solitude.

Le sensible vieillard pressa son hôte de manger des mets qu'il lui présentoit, & de prendre d'une liqueur fortifiante & balsamique. Enguerand obéit. Il ouvrit son cœur à l'hermite, lui demanda ses avis sur l'embarrassante position où il se trouvoit. La seule idée de revoir Blanche révoltoit tous ses sens; il ne vouloit point retourner à Rosemont; son brusque départ du château de Réthel devoit avoir surpris Mainfroy. Il voudroit en savoir la cause, enverroit la lui demander; comment s'excuseroit-il, comment refuseroit-il de le revoir ? sur quel prétexte rejeter sa fuite, le peu d'égard montré au comte, & l'ingrat oubli de son amitié ?

L'hermite ne le voyant pas assez tranquille pour fixer ses idées, lui proposa de rester un peu de tems avec lui : ils pourroient se consulter à loisir, examiner ensemble si Enguerrand devoit abandonner la Champagne, & vendre ses héritages pour s'éloigner à jamais du Rételois. Cette proposition fut acceptée. L'hermite sonna du cor : peu de momens après le bucheron dont il se servoit parut. Il l'envoya à la ville, d'où il rapporta le soir sur des chevaux un petit lit tout neuf, un habit pareil à celui du vieillard, du linge, tout ce que l'hermite hospitalier pensoit être utile au nouveau solitaire.

Voilà donc le tendre Enguerrand devenu le compagnon, l'ami, l'enfant chéri du vénérable habitant de la forêt des Ardennes. Il partage ses occupations, cultive avec lui son jardin, arrose ses fleurs, en pare, dès le matin, l'autel du petit oratoire, se joint à lui dans ses pieux exercices, l'aide à marcher quand il entreprend une longue promenade, le console quand il se plaint, le soulage quand il souffre, le nomme son père, lui montre une affection filiale, & jamais le desir curieux de pénétrer les raisons de sa retraite. Une tristesse habituelle, une mélancolie qu'il se plaît à nourrir, lui rendent le séjour de l'hermitage agréable. Il ne songe point à s'en éloigner, il s'attache tendrement

à l'homme dont il se voit aimé ; son âge, ses infirmités, le besoin qu'il a de lui, sont des liens puissans pour retenir le compatissant Rosemont : plus il croit lui être nécessaire, plus il se détermine à ne jamais l'abandonner ; il ~~lui~~ fait part de sa résolution, & le prie de l'approuver.

L'hermite l'écoute avec surprise, avec attendrissement. Son cœur s'émeut ; ses yeux se remplissent de larmes ; il lève ses mains tremblantes vers le ciel, & s'écrie : O providence, dont je respecte les décrets, comment me faites-vous trouver dans le cœur de cet étranger la généreuse pitié que m'ont refusée ceux dont j'avois droit d'attendre de l'amour & de la reconnaissance ?

Passant alors ses foibles bras autour d'Enguerand : L'ai-je bien entendu, lui dit-il, ô mon fils, mon cher fils ? Voulez-vous, daignez-vous, paré des fleurs de la jeunesse, vous destiner au triste, au pieux devoir que vous vous imposez ? La main chérie du noble Enguerrand fermera-t-elle les yeux de l'infortuné comte de Moncal ? Une inclination & des pleurs furent l'unique réponse du sire de Rosemont.

L'illustre hermite l'embrassa plusieurs fois ; & reprenant la parole : Vous voyez en moi, lui dit-il, un exemple du malheur où conduit
un

un attachement mal placé , trop de confiance & de tendresse. Entre deux princes qui se disputoient de vastes possessions , je choisis le parti du plus foible , je sacrifiai une partie de mes domaines pour le rétablir dans les siens. Mes amis , mes vassaux , ma fortune , tout fut employé , tout fut prodigué. Le succès de mes soins me consola de mes pertes ; sans rien exiger de la reconnoissance de celui qui devoit tout à ma valeur , à mon crédit , à mon amitié , je me retirai dans une petite île dont j'étois souverain. La plus charmante des créatures m'y suivit : cette compagne adorée y faisoit mon bonheur. Hélas ! il dura peu. L'ambition égara son esprit , & corrompit son cœur. Le prince vint passer un mois chez moi ; ma femme lui plut , il la séduisit. L'ingrat , pour qui mon sang avoit coulé tant de fois , pour qui j'avois dissipé les trésors amassés par mes pères , osa m'enlever mon bien le plus cher , arracher de mes bras l'unique objet de toutes mes affections. Je devois peut-être me venger , soulever des peuples que j'avois soumis , renverser un pouvoir encore mal affermi ; mais en punissant un perfide , quel fruit retirerois-je de ma victoire ? La perte de l'ingrat rendroit-elle à une infidelle le charme attrayant de l'innocence ? Elle ne vivoit plus pour mon bonheur ; la laisserois-je

exister pour ma honte, pour couvrir mon front de rougeur ? pourrois-je la revoir & ne pas me venger ? Il faudroit donc tremper mes mains dans son sang, lui plonger un poignard dans le sein ! Je ne pus supporter cette affreuse idée : j'abandonnai mon île, ma patrie ; toute l'Italie me devint odieuse. J'errai long-tems, ne sachant où fixer mes pas incertains : je fuyois les villes ; tous les lieux habités renouveloient mes douleurs. Le hasard me conduisit ici ; l'aspect de ce lieu sauvage me plut, & j'y restai. Depuis quarante ans & plus je vis dans ce désert, non pas heureux, mais tranquille. Mes passions se sont amorties, j'ai cessé d'aimer & de haïr. Long-tems tourmenté par de tristes souvenirs, je suis enfin parvenu à me retracer foiblement mes chagrins, à les rappeler comme l'idée d'un songe pénible. J'ai retrouvé la paix dans cet asyle. O mon aimable & généreux ami, ma propre expérience m'a appris que le bonheur dont nous croyons jouir est souvent fantastique, que nos maux les plus réels sont toujours exagérés par notre imagination, & que tout est illusion dans la vie, excepté le repos de l'esprit & le calme du cœur.

Enguerrand, touché du récit de l'hermite, sentit redoubler son respect & son amitié pour lui. Il espéra recouvrer près du comte de Mon-

cal cette indifférence que la vue de Blanche lui avoit fait perdre. Il vouloit effacer de son cœur l'image de ces traits charmans , de ces graces séduisantes, toujours présentes à son idée ; mais l'ombre des bois , le chant des rossignols, le murmure des fontaines, ne sont pas des objets propres à écarter le souvenir d'un tendre sentiment. La colère d'Enguerrand , affoiblie par le tems , laissoit renaître , en se dissipant , sa première sensibilité. Il ne souhaitoit pas la vue de Blanche ; il la redoutoit encore ; mais il la craignoit , par la certitude de lui être désagréable , de ne pouvoir lui inspirer cette estime , cette confiance , cette amitié où ses desirs s'étoient bornés. Le nom de Blanche erroit toujours sur ses lèvres , échappoit de sa bouche avec un soupir , avec des larmes qu'il croyoit donner au regret d'avoir aimé , & qu'une ardente passion faisoit encore couler.

L'affaïssement où il vit bientôt tomber le comte de Moncal ramena toute son attention sur lui ; il ne le quittoit plus , veilloit sans cesse à la conservation de ses jours : mais il devoit perdre son noble compagnon au moment où rien ne lui annonçeroit cette douloureuse séparation. Un soir qu'ils considéroient ensemble des météores répandus dans l'air , l'hermite parlant avec admiration des phénomènes de

la nature, exaltant le pouvoir de l'Etre créateur de ce vaste univers, prit la main de son jeune ami, la serra, s'étendit sur le gazon où ils étoient assis, ferma les yeux & s'évanouit. La voix d'Enguerrand, ses secours, ses cris, ses gémissemens ne lui rendirent ni le mouvement, ni la connoissance; il étoit déjà plongé dans l'éternel sommeil, & rien n'animoit plus la masse de matière qu'Enguerrand arrosoit de ses pleurs.

Il s'affligea toute la nuit. Au lever de l'aurore, il couvrit de fleurs & d'herbes odoriférantes les restes insensibles du vénérable vieillard, & s'occupa tout le jour à préparer le lieu où il vouloit les déposer. Aidé du bucheron, qui travailloit & pleuroit avec lui, il creusa entre quatre chênes touffus une espèce de caveau; le revêtit en dedans de petits cailloux & de terre glaise; employa plusieurs jours à ces tristes soins, & sentit un renouvellement de douleur en renfermant dans cet espace étroit la dépouille mortelle d'un grand de la terre, mort sous un ciel étranger, & dont les larmes d'un seul ami honoroient la tombe.

Ce devoir rempli ne satisfit point la tendre amitié d'Enguerrand; il voulut marquer la sépulture du comte de Moncal par un monument champêtre. Il trouva facile d'élever un petit

temple de feuillages , dont le dôme , formé de branches entrelacées , en s'appuyant sur les arbres , paroîtroit soutenu par quatre colonnes. Il exécuta ce projet. Des gazons émaillés de fleurs couvrirent les cendres de son ami ; une palissade de jasmin & de chèvre-feuille les entourra ; & sur une pierre placée à l'endroit le plus exposé aux regards , le sire de Rosemont grava de sa main cette courte inscription :

*Une femme répandit l'amertume sur les jours
du noble que cette terre a reçu dans son sein. Il
gémît loin d'elle , dédaigna de s'en plaindre ,
& laissa au ciel le soin de la punir.*

Cet ouvrage occupa long-tems le tendre solitaire. Sa tristesse l'attiroit autour de ce tombeau , & chaque jour il y ajoutoit un nouvel ornement. Son tems se partageoit entre ce soin & celui d'arranger des fleurs sur l'autel du petit oratoire. Un jour qu'il venoit de prier pour l'éternel repos du comte de Moncal , la vue d'une cassette à demi-cachée sous l'autel , lui rappela qu'il l'avoit prié de la visiter immédiatement après sa mort. Il se reprocha sa négligence , prit la cassette , l'ouvrit , & la trouva remplie d'une mousse très-fine & très-sèche ; il la leva , & sous des linges il vit assez d'argent monnoyé , une quantité de lingots d'or , des

pierreries de grand prix, & des tablettes fort riches. Une seule feuille étoit écrite ; il y lut ces mots :

« Daignez, mon cher Enguerrand, accepter
» les foibles marques de ma reconnoissance. De-
» puis que le ciel voulut me favoriser en vous
» conduisant dans cette solitude, j'ai regretté
» mon pouvoir & ma fortune. Puisse le compatis-
» sant, le généreux comte de Rosemont éprouver
» bientôt un sort moins contraire, recevoir les
» mêmes consolations dont la bonté de son cœur
» m'a fait sentir la douceur ! Le dernier vœu
» du malheureux Moncal sera pour la félicité
» du noble, du vertueux Enguerrand.

» Je vous recommande le pauvre bucheron,
» & vous prie de mettre sa famille à l'abri du
» besoin ».

Cette lecture fit couler les larmes d'Enguerrand. Sans mépriser les dons de son reconnoissant ami, il les regarda comme un bien inutile pour lui. Il remit tout dans la cassette, réservant seulement ce qu'il jugea convenable à remplir l'intention du comte en faveur de l'honnête bucheron ; il se hâta de le combler de joie, en lui donnant la récompense des services rendus au vénérable hermite, & de ceux que lui-même recevoit journellement de ce bon homme.

Pendant que , livré à sa mélancolie , Enguerrand passoit les jours entiers à parcourir la forêt des Ardennes , revenoit le soir à l'hermitage chercher un repos qu'il y trouvoit rarement , la dame de Réthel continuoit à regretter l'heureux tems où la présence de son père & celle du sire de Rosemont animoient ses plaisirs & les rendoient si vifs. Tout ce qui lui représentoit cet amant , disparu peut-être pour jamais , attiroit son attention & lui devenoit cher. A son arrivée en Champagne , Enguerrand y avoit amené un jeune parisien , dont le frère étoit gentilhomme du comte de Charlemont ; il se nommoit Olivier , étoit âgé d'environ treize ans. Il servoit Enguerrand à Réthel : Blanche remarqua ce petit page ; il lui plut par les grâces de sa personne , & par la douceur de son naturel. Après le départ d'Enguerrand , elle s'y attacha davantage. Il pleuroit l'absence de son maître ; il se montroit inconsolable de sa perte. Plus sa douleur éclatoit , plus la dame de Réthel prenoit d'affection pour lui. Elle le retint à son service ; & depuis la mort de son père , Olivier étoit le seul de ses gentilshommes qui eût l'entrée du pavillon où elle habitoit.

Hippolyte , frère d'Olivier , alla le voir à Réthel , & souhaita le mener à Charlemont pour quelques jours. Il en fit demander la permission

à la comtesse, & l'obint. Le parc de Charlemont touchoit à la plus agréable partie de la forêt des Ardennes, & les deux frères y prenoient souvent le plaisir de la promenade. Ils virent un jour s'échapper du poing de l'oïseleur, un très-beau faucon. Le desir de le rendre à cet homme affligé de la perte, les fit diriger leur marche par le vol de l'oïseau. Il les conduisit fort loin, & les engagea dans des routes embarrassées de bruyères & de broussailles, où, forcés de ralentir leur course, ils perdirent le faucon de vue, & renoncèrent à sa poursuite. Appercevant un sentier battu, ils le suivirent pensant qu'il les meneroit au chemin dont ils s'étoient écartés; mais il leur manqua dans un lieu fort sauvage. Ils retrouvèrent un sentier plus étroit que le premier; il tournoit autour d'un bouquet d'arbres, & se terminoit à un endroit assez agréable. Le premier objet qui s'offrit à leurs regards fut le petit temple de feuillages, élevé par les mains d'Enguerrand. Ils prièrent sur le tombeau, lurent l'inscription, firent ensuite le tour de la haie qui cachoit l'hermitage; & voyant la porte ouverte, entrèrent & parcoururent toute l'habitation, en s'étonnant de n'y rencontrer personne. Au fond de la cabane ils virent sur des planches une robe d'hermite, & d'autres vêtemens d'une forme & d'une

couleur différentes. Olivier s'approche, regarde, pâlit, croit reconnoître l'habit que portoit Enguerrand le jour de son départ du château de Réthel. Il s'en saisit, il l'examine, & trop sûr de ne pas se méprendre, il pousse un cri douloureux, court au tombeau, se prosterne, & d'une voix étouffée il répète : Mon maître, mon cher maître, vous n'êtes donc plus ! & reste sans mouvement sur le gazon.

Son frère surpris & touché le rappelle à lui-même, apprend la cause de son saisissement, le ramène dans la cabane, essaie de le calmer. Comme l'hermitage ne paroît point abandonné, ils attendent un peu de tems pour voir, s'il y viendra quelqu'un : mais Hippolyte craignant de ne pouvoir sortir de ce bois avant la nuit, presse son frère de le suivre, & l'arrache de cette cabane où il voudroit rester.

Olivier pleura toute la nuit ; & se représentant les inquiétudes de Blanche, le desir passionné qu'elle montrait d'être instruite du sort d'Enguerrand, au lever de l'aurore il prend congé de son frère, monte à cheval, & court en diligence sur la route de Réthel.

Hélas ! quelle nouvelle alloit-il donner à l'affligée comtesse ; de quels traits elle perceroit son cœur ! L'austère retraite que s'imposoit Blanche, sa continuelle application à se faire

des reproches , à s'accuser des peines d'Enguerrand , de sa fuite , de sa perte ; son imagination toujours fixée sur de tristes objets , lui représentant son amant abymé sous les eaux , expirant sur un champ de bataille dans une terre étrangère , ou chargé de fers par des mains infidelles , ne la dispoſoit que trop à cette ſorte d'égarement où l'oppreſſion du cœur conduit ſouvent l'eſprit.

Le retour d'Olivier va changer ſes craintes vagues en une déſolante certitude ; il va lui ravir la foible eſpérance qui la ſoutenoit encore ; elle va entendre ces mots cruels , ces mots déchirans : *Enguerrand n'eſt plus.*

Olivier paroît tout en pleurs aux yeux de Blanche ; il lui dit ce qu'il a vu dans la forêt des Ardennes. Blanche écoute ce récit avec cette curioſité avide qui porte les malheureux à vouloir connoître toutes les circonſtances de leur infortune. La mémoire trop fidelle du jeune page lui a fait retenir l'inſcription gravée ſur la pierre. Blanche l'engage à la répéter , & ſ'en applique les paroles : *Une femme porta l'amertume ſur les jours de celui que cette terre a reçu dans ſon ſein.* Eh ! quelle autre que l'inhumaine Blanche eût porté l'amertume dans l'ame de l'aimable Enguerrand ! quelle autre eût cauſé ſa mort ! *Il laiſſe au ciel le ſoin de*

le venger ! Ah ! s'écrie la belle affligée , je veux hâter la punition que me réserve ce ciel vengeur. Puis je vivre , respirer , & savoir qu'Enguerrand n'existe plus ?

Un morne silence succède aux exclamations de sa douleur ; elle soupire ; elle ne peut répandre des larmes. Sortant enfin de cet accablement , elle interroge encore Olivier ; elle lui demande s'il reconnoîtra l'endroit où reposent les cendres d'Enguerrand , s'il peut la conduire sur son tombeau. Il l'en assure. Alors , sans envisager le danger de sa résolution , l'âge du guide qu'elle choisit , pénétrée d'une douleur inexprimable , Blanche sans hésiter un instant demande des chevaux , s'appête à partir ; elle veut passer le reste de ses jours sur la tombe d'Enguerrand , y pleurer , y gémir , mériter par son repentir d'y être à jamais renfermée avec lui.

Elle quitte ses longs habits de deuil , se déguise sous des vêtemens de page , s'enveloppe dans une large cape qui cache sa taille , couvre ses cheveux , & voile son visage. Suivie du seul Olivier , elle sort par une porte du parc , court avec vitesse , voudroit ne pas s'arrêter , se plaint d'être forcée d'accorder à ses chevaux le repos qu'elle se refuse. Elle passe la nuit dans un hameau , ne veut rien prendre , ne ferme pas les

yeux, attend impatiemment le jour, & recommence à marcher dès qu'il paroît.

Ses vœux sont enfin remplis : elle voit cette forêt où les manes d'Enguerrand l'appellent, attendent d'elle un sacrifice expiatoire. Olivier laisse les chevaux à un homme dont la demeure est à l'entrée du bois. Il avance dans la forêt ; Blanche le suit. Pendant assez long-tems le jeune page marche avec confiance. Insensiblement il s'embarrasse dans des détours, méconnoît les lieux, perd sa route, regarde de tous côtés, ne sait où il est, cherche en vain le sentier qui mène à l'hermitage, n'ose avouer sa méprise. Blanche trop agitée pour s'apercevoir de la longueur du chemin ou de l'inquiétude de son guide, le laisse errer au hasard. Une route sablonneuse, très-étroite, bordée de houx, de ronces & d'épines, fatigue ses pieds délicats, retient ses habits, la force de s'arrêter à chaque pas. Olivier la prie de se reposer, de lui permettre d'avancer seul. Ils ne peuvent être éloignés du petit temple ; il va chercher un chemin plus facile, & reviendra dans un moment. Blanche le veut bien. Il la quitte. Elle s'affied sur le sable, appuie sa tête sur ses mains, se cache la lumière par cette attitude, & s'abandonne à toute l'amertume de son cœur.

Un long tems s'écoule ; le jour baisse ; la

nuît étend ses voiles sombres sur la nature , & semble l'attrister. Blanche fait un mouvement, ouvre les yeux, se trouve dans une profonde obscurité. L'effroi la saisit. Elle écoute, frémit au moindre bruit. Le vol & les cris des oiseaux dont les accens annoncent de tristes évènements, redoublent sa terreur. Olivier l'abandonne-t-il dans cet affreux désert ? S'est-il égaré ? S'il revient, comment la verra-t-il ? Pendant qu'elle se livre à la crainte , une voix humaine lui cause une nouvelle épouvante. A mesure que cette voix lui paroît plus près , elle distingue le chant rustique d'un villageois. Cet homme vient précisément à elle ; il ne peut passer sans la toucher. Tremblante, éperdue, elle joint les mains, & s'écrie : Dieu tout-puissant, secourez-moi !

A cette exclamation le chanteur se tait, garde un moment le silence, & puis s'écrie à son tour : Eh ! qu'attendez-vous là, vous qui appelez au secours, & faites peur aux passans ?

Blanche répond qu'elle est un voyageur égaré, séparé de son compagnon par l'obscurité de la nuit, & sans espoir de le retrouver. Le paysan rassuré lui dit : Et moi je suis André, fils d'un bucheron de cette forêt, appelé Guerin. J'ai été bien loin chercher la fortune, je ne l'ai pas rencontrée. Mon père, sans bouger de sa place,

vient de s'enrichir je ne fais comment, & me rappelle pour partager son bien-être. Je me suis amusé à Charlemont; la nuit m'a surpris. Voilà mon aventure; apprenez-moi la vôtre. Où alliez-vous? Je puis vous remettre dans votre route. Blanche ne fait comment indiquer le lieu où s'adreffoient ses pas. Je cherchois, dit-elle enfin, le tombeau d'un ami, placé sous un petit temple; j'allois y révéler ses cendres. Un temple, un tombeau, répète André; ne vous trompez-vous point? Je connois parfaitement ces bois, & je n'y vis jamais ni temple ni tombeau. Après tout, depuis dix-huit mois que j'ai quitté la forêt des Ardennes, on peut y avoir bâti; mais par une nuit si noire, comment trouver tout cela? Blanche soupire; son chagrin intéresse André. J'ai peine à vous laisser en ce lieu, continue-t-il; je vous menerois bien chez mon père, si la cabane n'étoit pas si éloignée; au son de votre voix je ne vous crois pas fort, & vous me paraissez bien fatigué. Attendez, il me vient une bonne pensée. A peu de distance d'ici est un hermitage où demeure un saint homme. Il a, je crois, plus de cent ans, est à son aise; mon père lui a rendu de petits services, & souvent il nous a fait du bien. S'il n'est pas mort, il vous donnera volontiers l'hospitalité; s'il ne vit plus, nous trouverons au

moins de quoi nous mettre à couvert, & je vous tiendrai compagnie en attendant le jour. Voyez, cela vous convient-il ? En six minutes nous serons chez le vénérable vieillard. Blanche accepte l'offre d'André, le tient par un pan de son habit, marche derrière lui, se heurte contre les branches que son conducteur écarte, se soutient à peine, arrive épuisée, presque mourante à la porte de l'hermitage.

André élève la voix, demande de la part de son père si on veut bien recevoir un voyageur égaré dans les bois, & lui donner asyle pour cette nuit. On répond que l'étranger peut venir. La porte s'ouvre. A la pâle lueur d'une lampe placée loin de l'entrée, Blanche est introduite dans une vaste cabane. André la voyant en sûreté, sent un desir pressant d'aller embrasser son père ; il le lui dit, & la quitte sans lui laisser le tems de reconnoître le service qu'il vient de lui rendre.

L'hermite salue son hôte, lui présente un siège commode, l'invite à se reposer. Il jette sur son feu presque éteint des branches sèches. En s'enflammant elles répandent une agréable odeur dont la cabane est parfumée. Au silence du voyageur, à son abattement, le sommeil lui paroît le plus pressant de ses besoins. Il prépare un lit, l'avertit qu'il peut en faire usage ;

approche une table, étend dessus du linge blanc, la couvre des mets dont lui-même se contente, y joint des fruits, du vin frais, & prie l'étranger de vouloir bien partager le frugal repas d'un solitaire.

Quel son de voix a frappé l'oreille de Blanche ! quelles idées il élève dans son esprit ! Accablée de tristesse, fatiguée par la veille, par une longue marche, inanimée, sans force, la tête penchée sur son sein, les yeux à demi-fermés, elle n'a fait attention, ni à l'hermite, ni à ses soins : mais les derniers mots qu'il vient de prononcer, ont rappelé à Blanche des accens bien connus & bien chers. Elle frémit, se souvient du récit d'Olivier : c'est auprès d'un hermitage qu'on a vu le tombeau d'Enguerrand ; c'est dans une cabane voisine qu'on a trouvé les vêtemens. Elle est sans doute au lieu où sont déposées les cendres d'Enguerrand, son approche a troublé leur repos ; elles s'agitent à l'aspect d'une cruelle meurtrière ; l'ame d'Enguerrand erre autour d'elle pour lui reprocher sa dureté ; elle vient de l'entendre murmurer & se plaindre. Remplie de cette imagination, elle jette un cri, se renverse sur son siège ; & couvrant son visage de son mouchoir, elle pleure, gémit, & laisse un libre cours à sa douleur.

Emu, touché, pénétré d'une tendre compassion, l'hermite ne fait s'il doit le laisser soulager son cœur, ou s'efforcer de le consoler. Il se lève, s'approche de l'étranger, veut prendre une de ses mains; Blanche le repousse doucement, il se retire: elle s'en apperçoit, craint d'avoir manqué au respect qu'elle doit à son caractère, à son âge. Persuadée de la vieillesse & de la sainteté du solitaire, elle se reproche de s'être introduite dans sa retraite à la faveur de son déguisement, de profaner par sa présence un asyle sacré. O vous! homme vénérable, s'écrie-t-elle, pardonnez une feinte coupable à l'infortunée qui ne veut pas vous en imposer plus long-tems. Sous l'apparence d'un étranger reçu avec tant de bonté, vous voyez une fille malheureuse, à jamais désolée par sa propre imprudence; une fille dont l'orgueil égara la raison. Rien ne peut réparer mes fautes; rien ne peut me rendre le bien que j'ai perdu, dont je me suis privée moi-même. Aimée du plus digne, du plus aimable des hommes, mon parent, l'ami de mon père, j'ai causé ses chagrins, j'ai causé sa fuite, j'ai causé sa mort! Ah! si vous savez où sont les restes chéris d'un amant irrité, conduisez-moi au lieu qui les renferme. La vie m'est insupportable, odieuse! Je veux mourir sur la tombe d'En-

guerrand, expirer en implorant le pardon d'Enguerrand.

Implorer le pardon d'Enguerrand, répète l'hermite en tombant aux pieds de la belle affligée ! ô Blanche ! Blanche ! trop long-tems regrettée, & toujours adorée, est-ce toi, est-ce bien toi qui veux mourir sur la tombe d'Enguerrand ? Blanche jetant les yeux sur lui, fait un grand mouvement ; sa cape se renverse, laisse voir son aimable visage inondé de larmes. D'une main Enguerrand les essuie, & de l'autre il écarte ses cheveux, dont le désordre lui cache encore une partie de ces traits charmans qu'il revoit avec transport. Tous deux se reconnoissent ; tous deux s'embrassent ; tous deux disent cent fois : Ah, c'est Blanche ! Ah, c'est Enguerrand ! Tous deux se demandent pardon ; tous deux se l'accordent ; tous deux s'affurent de leur mutuelle tendresse ; tous deux se content leurs peines, & tous deux les oublient.

Oh ! comme la sabane s'embellit à leurs yeux ! De quelles actions de grâces retentit le petit oratoire, où ces heureux amans vont se prosterner, remercier le ciel de leur réunion, le prendre à témoin du serment qu'ils se font de s'aimer toujours ! quelle douce joie les anime ! Le souper négligé peu de momens auparavant, attire l'attention de Blanche ; elle reçoit avec

plaisir, des mains de son amant, des fruits cultivés par lui-même. Pour augmenter l'agrément de ce repas, la voix d'Olivier se fait entendre; conduit, par le hasard, à la demeure du bucheron au moment où André y arrivoit, il montre tant de chagrin d'être séparé de son compagnon de voyage, que le bon Guerin prend une lanterne & le mène à l'hermitage. A la vue d'Enguerrand le jeune page est prêt à s'évanouir; il s'écrie, il verse des larmes de joie: son maître attendri l'embrasse; Blanche le fait mettre à table, Guerin les sert, & la nuit se passe dans un continuel ravissement.

Dire que l'heureux Enguerrand devient, peu de jours après, l'époux de Blanche, que les plaisirs renaissent à Réthel, ce seroit un soin inutile. Après leur mariage, voulant tous deux reconnoître les obligations qu'ils avoient au comte de Moncal, ils employèrent une partie de ses dons à lui élever un tombeau plus durable. Une grande & belle chapelle fut bâtie à la place où étoit le dôme de feuillages; deux aumôniers de la comtesse de Réthel la desservirent. La cabane, & ses dépendances, devinrent une jolie maison; la famille du bucheron s'y établit. Chaque année les deux époux alloient visiter cette chapelle, assister aux prières fondées pour le repos du vénérable hermite, dont la mémoire

fut toujours chère au sire de Rosemont. Olivier eut un fief assez considérable, une charmante femme, & l'amitié des protecteurs dont il avoit occasionné la réunion. Ainsi finit l'histoire de la rencontre dans la forêt des Ardennes.

FIN.

HISTOIRE
DES AMOURS
DE GERTRUDE.





HISTOIRE
DES AMOURS
DE GERTRUDE,
DAME DE CHATEAU-BRILLANT,
ET
DE ROGER,
COMTE DE MONTFORT.

VERS la fin du règne de Charles VII, vivoit, en Bretagne, le sire de la Roche-Forte. Il étoit laid, vieux, goutteux, avare & fantasque. Pendant sa jeunesse, il aima les armes. Vaillant, même téméraire, on le distinguoit à la cour par le titre de hardi. Depuis sa retraite, ses voisins le nommèrent Richard le hautain; & ses vassaux, moins polis, l'appelèrent tout bonnement, Richard le mauvais.

La Roche-Forte , située entre les confins de la Bretagne & du Poitou , dominoit une assez vaste étendue de pays. Ses dehors offroient l'aspect d'une prison , & tout ce qu'elle renfermoit inspiroit la crainte ou le dégoût. Deux écuyers de Richard , l'un boiteux & l'autre louche ; six grand vilains hommes d'armes , barbus & mutilés ; un chapelain borgne ; un intendant bègue ; une femme de charge hargneuse & revêche ; un concierge bossu ; des servantes niaises , & des valets patauds , formoient la cour & la maison du sire de la Roche-Forte , ou du moins tout ce qu'il étoit permis à des yeux étrangers d'appercevoir chez lui.

Un ange habitoit pourtant cette triste demeure ; mais renfermé dans son enceinte , à peine le voisinage connoissoit-il son existence. Gertrude , fille d'une sœur de Richard , orpheline , & sous la tutelle de ce maussade oncle , confinée au haut d'une tour , n'en sortoit presque jamais. Les fleurs de la première jeunesse paroient son teint de leurs vives couleurs. Ses traits doux & réguliers , sa taille svelte , sa démarche légère , deux beaux yeux , où se peignoient une ame noble & de tendres sentimens , lui donnoient l'air d'une grace ou de la jeune Hébé. Tant de charmes , loin de la rendre chère à Richard , excitoient son dépit , & quel-

quefois sa haine. Plus elle grandissoit, plus elle embellissoit, plus elle augmentoit sa captivité. Il lui savoit mauvais gré d'avoir quinze ans. Pour s'assurer une longue jouissance de sa fortune, il la cachoit soigneusement, trembloit que le duc de Bretagne n'entendît parler d'elle, ne la fît venir à sa cour, ne lui choisît un époux. Il faudroit se dessaisir des terres de sa pupille, lui rendre tous ses biens. Cette idée révoltoit Richard, lui causoit une mortelle inquiétude & le rendoit chaque jour plus attentif à cacher sa nièce.

Auprès de la belle recluse, vivoit une jeune personne, recommandable seulement par ses attraits. Orpheline aussi, fille de la nourrice de Gertrude, elle la servoit depuis la mort de sa mère. Elle avoit cinq ans plus que sa maîtresse, & s'ennuyoit beaucoup à la Roche-Forte. Gertrude ne s'y plaisoit guère; mais ignorant les avantages dont la privoit sa solitude, elle ne songeoit à rien. Louise, au contraire, songeoit à bien des choses.

Une parente de sa mère, établie en Poitou, étoit sa marraine, l'avoit prise en amitié dès son enfance, & desiroit l'attirer chez elle. Souvent elle envoyoit son fils visiter Louise. Il lui apportoit de petits présens de la part de sa mère, & la pressoit de se rendre à ses invita-

tions. Ce cousin de Louise se nommoit Robert ; sa figure ne présentait point aux regards l'air grossier & rustique d'un villageois. Son père, fermier d'une riche abbaye de bénédictins, par une honnête & laborieuse industrie, avoit acquis des terres fertiles, de gras pâturages, & de nombreux troupeaux. Robert, riche, bien fait, d'un *doux parler*, & d'un *franc penser*, étoit appelé dans son canton, *Robert le gentil*. Quand il venoit à la Roche-Forte, Louise couroit à sa rencontre. Elle vouloit savoir vite des nouvelles de sa marraine. Souvent l'étourdie oublioit d'en demander ; & Robert, charmé de la voir, ne songeoit qu'à la déterminer à quitter sa prison, à le suivre, à venir partager avec sa mère & lui, l'aisance & le bonheur dont ils jouissoient. Louise le desiroit ; mais sa tendre amitié pour Gertrude la retenoit. Comment la laisser seule ! Robert, chagrin de ses refus, s'en alloit le *cœur gros de fâcherie*. Louise le suivoit des yeux tant qu'elle pouvoit le voir, soupiroit, se reprochoit son peu de condescendance, & puis, en retournant auprès de sa maîtresse, elle se consolait, en se disant, Robert reviendra.

Gardée à vue, mais pourtant moins gênée que Gertrude, Louise alloit & venoit assez librement dans le château. Tout s'adoucissoit, tout s'inclinoit à son aspect. Petite, jolie, leste,

l'air mutin, la physionomie fine & gaie, elle payoit d'un souris malin l'hommage que lui rendoient tous les vilains commensaux de la Roche-Forte. Les preux écuyers se disputoient l'honneur de recevoir ses ordres ; les hommes d'armes vouloient se battre pour elle ; le vieux chapelain la bénissoit d'aussi loin qu'il l'appercevoit, & tout retentissoit au château des louanges données aux appas de la gentille Louise.

Si l'ennui régnoit à la Roche-Forte, au moins la paix maintenoit-elle tous ses habitans dans le repos & la tranquillité ; mais un lutin mal-faisant entreprit de l'en bannir. On ne sait si le grand diable tenta Richard, ou si quelque amour mal-adroit adressa par hasard un trait à ce cœur endurci ; mais *par un beau matin*, Richard se mit en fantaisie d'aimer Louise. Ce n'eût été rien ; mais le vieux fou osa bien se promettre de lui plaire, & de la voir approuver ses desirs. Il se rappelle ses antiques galanteries, veut faire de petites mines à Louise, & l'épouvante par d'horribles grimaces. Plus de retraite, plus de solitude pour Gertrude ni pour elle ; il les prive du plaisir de converser ensemble, les assiège dans leur appartement, les suit à la promenade, les entraîne à la chasse, mange avec elles au retour ; parle de ses chiens, de ses chevaux ; les excède du récit de ses anciennes

prouesses. Gertrude bâille , Louise rit ; mais bientôt fatiguée de la présence & des discours de Richard, elle emploie toute son adresse à l'éviter. Comment y parvenir , dans des lieux où il est le maître ? Il la cherche, la trouve malgré ses soins à le fuir. Importun, audacieux, opiniâtre, il déclare impudemment ses méchans desseins ; fait d'insolentes propositions, de grandes promesses, offre de petits présens, prie, presse, menace. Ses prières sont rebutées, ses offres rejetées, ses menaces méprisées : il s'emporte , & sa violence alarme Louise. Elle pense, médite un projet, s'en occupe ; une prompte fuite peut seule la dérober aux fureurs amoureuses de Richard. Elle envoie un exprès à Robert, lui communique ses craintes & son dessein. Il reçoit avec joie ses ordres, & se prépare à les suivre. Tout est concerté. Un vieux mur, à demi-tombé, peut s'escalader à l'aide d'une échelle. Cette échelle est dressée, les chevaux sont prêts, Robert attend. Mais au moment d'aller le joindre, Louise pense à Gertrude, se demande comment elle a pu se résoudre à la quitter furtivement, à l'abandonner dans cet infernal château ? Elle s'accuse d'une noire ingratitude, se reproche de reconnoître si mal tant de bontés, une si tendre amitié ! Emue, agitée, toute en larmes, elle court, elle

vole à l'appartement de Gertrude , avoue sa faute , la prie de lui pardonner le secret qu'elle a gardé sur sa résolution. Gertrude l'embrasse , s'étonne , & puis s'afflige ; elle conjure Louise de rester ; elle ne veut point recevoir ses adieux , vivre sans elle , demeurer seule , sans consolation , sans amie , sans sa chère , sa bien-aimée Louise.

Louise vivement touchée , incertaine , troublée , rêve un instant , & tout-à-coup déterminée , elle conjure à son tour Gertrude d'accompagner sa fuite. Elle lui représente que Richard la soupçonnera d'avoir favorisé son évasion. Elle sera l'objet de sa colère , peut-être de sa vengeance : Gertrude s'effraie , consent à partir avec elle , se munit du peu d'argent que l'avarice de son oncle laisse à sa disposition , & des riches bijoux dont on la paroit dans son enfance. Toutes deux tremblantes , effrayées du moindre bruit , se rendent à l'endroit désigné. Louise fait le signal convenu ; Robert y répond. Aidées par lui , elles sortent heureusement de l'enceinte détestée. Robert , surpris de l'arrivée imprévue de Gertrude , lui donne le cheval destiné pour Louise , prend sa parente en croupe , & se hâte de traverser les domaines de Richard , où tous trois ne marchent qu'avec crainte.

Tant que les belles fugitives furent sur cette terre maudite , elles ne purent goûter le plaisir

d'être libres. Robert seul étoit content. Le joli bras de Louise, passé autour de lui, le serrant à chaque pas difficile ; la certitude de la voir à tous momens chez sa mère où il la conduit, l'espérance de lui plaire, d'être un jour, peut-être bientôt, l'heureux possesseur de tant de charmes, remplissent son cœur d'une douce satisfaction. L'aurore paroît, leur découvre le premier village du Poitou. Gertrude & Louise se rassurent ; elles ralentissent leur course, commencent à se parler, à rire de leur peur, à s'applaudir de leur démarche. Vers les dix heures, elles atteignent un gros bourg, descendent chez une amie de Robert, prévenue de l'arrivée de Louise, & qui l'attend à dîner. La bonne petite bourgeoise les reçoit avec joie, leur prodigue, non de vains complimens, mais des soins, des empressemens ; elle les prie de disposer de tout ce que sa maison présente à leurs desirs, à leurs besoins, à leur commodité, & ses prières sont accompagnées de cette invitante franchise, de cet air ouvert & gai qui caractérisent la bonté du cœur & la véritable hospitalité. Tous trois profitent de la liberté offerte. Gertrude se met au lit, Robert à table, Louise à sa toilette.

Elle détache les tresses de ses cheveux, les défait, passe, repasse ses petits doigts entre

les cordons qu'ils formoient, les sépare, les arrange en cent façons différentes pour leur donner plus de grace. Une partie est enfin renouée sur sa tête, une autre flotte au gré du vent, la troisième devient une tresse nouvelle, qui, par plusieurs tours, retient les roses & le muguet dont elle compose sa coiffure.

Pendant que Louise s'embellit, Robert, attentif à ses mouvemens, les observe, s'en occupe, & s'excuse auprès de son hôtesse de ne pouvoir faire honneur au dîner qu'elle lui a préparé. Après s'être parée, Louise ne fait fi la veille, la fatigue & la peur n'ont point altéré son éclat naturel : elle songe à le recouvrer. Un bassin plein d'eau lui en donne le moyen. Elle y plonge ses mains, elle y baigne son visage; les couleurs de son teint renaissent, & les regards passionnés de Robert les raniment, comme, au coucher du soleil, l'arrosoir du jardinier rend aux fleurs flétries par l'ardeur du jour, leur fraîcheur & leur beauté.

Contente d'elle & de son amant, Louise se rapproche, prend sa place à table, & le plaisir s'y assied avec elle. Les mets négligés par Robert, deviennent appétissans à ses yeux, exquis à son goût. Le repas s'égaie, se prolonge; Bertrande, l'amie de Robert, demande le nom de la belle dame qui repose,

& pourquoi on ne l'avoit pas prévenue sur l'arrivée de cette compagne de Louise ? On satisfait sa curiosité. Bertrande s'étonne de l'imprudence de Louise, blâme la fuite de Gertrude. Une fille de si *haut lignage*, l'héritière de Château-Brillant, courir ainsi le monde, & si superbement *accoutrée* ! Comment pensent-ils cacher son état au village où ils la conduisent ? Ses vêtemens, ses *affiquets*, ne la feront-ils pas remarquer sur la route ? n'indiqueront-ils pas ses traces ? tous les paysans n'accourront-ils pas pour la voir ? On en parlera, & tant & tant, que de proche en proche, Richard découvrira la retraite de sa nièce, & punira les téméraires qui ont osé l'enlever de chez lui.

Bertrande a raison, Louise en convient ; mais elle ne voit point de remède à ce mal. Bertrande en trouve un. Elle court chez une fermière du voisinage, en rapporte un habit tout neuf. L'étoffe est brune, un peu grossière ; tous les assortimens nécessaires à transformer la noble demoiselle en villageoise, accompagnent ce vêtement. Louise l'achète, sûre que sa maîtresse ne refusera pas de se prêter à leur commune sûreté. Gertrude s'éveille, consent à se travestir. Après un léger repas, elle quitte ses belles jupes, son riche corset, sa mante brodée d'or, ses bagues, ses pendans, ses
bracelets,

bracelets, & met l'habit rustique que Louise lui présente. S'il voile sa condition, il ne dérober rien à ses charmes. Mais comme depuis l'âge de dix ans personne ne l'a vue, ses traits ne peuvent la faire reconnoître. Ses habits sont confiés à Bertrande; ses joyaux ferrés par la bonne femme. On la remercie de son accueil, de ses avis; on l'embrasse, on lui dit adieu; elle bénit la petite caravane, qui se remet en route, & sans trop se presser arrive le soir à sa destination.

Julienne, mère de Robert, entend le pas des chevaux, il lui annonce son fils bien-aimé. Elle accourt au-devant de lui, voit deux jeunes filles, ne sait laquelle des deux est Louise; n'importe, elle les reçoit tendrement l'une & l'autre. Robert lui présente sa cousine. Mais de peur de lui causer de la crainte ou de l'inquiétude, on lui cache Gertrude sous le nom de Lucette, amie intime de Louise. On ajoute que fille d'un riche laboureur, elle fuit la maison paternelle pour se soustraire à la haine d'une belle-mère acariâtre, qui la tourmente, & souvent la maltraite. Julienne maudit la marâtre, plaint la belle enfant, la caresse, la voit chez elle comme la propre sœur de Louise, & regrette de n'avoir pas un second fils, tant elle auroit de plaisir à se nommer la mère de Lucette.

Huit jours après leur arrivée, Louise & Robert sont fiancés; les amis, les voisins se rassemblent. La joie des amans prêts à s'unir est célébrée par des fêtes champêtres. Louise donne le prix de la course, de la lutte, de tous les jeux. La nouveauté de ces fêtes amuse Gertrude. Son cœur simple & naïf partage la félicité de Louise, sans trop connoître l'espèce de son bonheur. Depuis qu'elle habite cette riante campagne, elle commence à sentir la douceur d'exister. Un petit logement bien éclairé, bien propre, une belle vue, la liberté d'employer toutes les heures du jour au gré de sa fantaisie, les danses vives & légères des jeunes villageoises, le son des musettes, de tendres chansons, ouvrent son ame au plaisir. Elle pense, réfléchit; mille idées se présentent à son esprit; les objets dont elle est environnée, cessent de lui être indifférens, ils la flattent, ils l'attachent; elle devient attentive, même curieuse. Par exemple, elle voudroit savoir pourquoi Robert est si aise quand il regarde Louise; pourquoi Louise est si aise quand elle regarde Robert.

En des lieux où tout le monde est occupé, Gertrude ne veut pas rester oisive; elle achète de jeunes brebis, de petits agneaux, une belle chèvre-mouchetée; & voilà un troupeau composé de douze moutons, d'une jolie chevrette.

& gardé par la plus charmante bergère. Robert lui fait une houlette, Louise une panetière, & Julienne lui donne un chien. Lucette va aux champs, laisse ses moutons à la garde de son chien, pendant qu'elle s'exerce à courir, à répéter les danses poitevines, à chanter les airs les plus agréables, & souvent elle préfère les plus tendres. Ensuite elle cueille des fleurs, en forme des bouquets, puis des guirlandes; elle les entrelace dans ses beaux cheveux, ou bien elle plie adroitement des branches d'osier, en fait des corbeilles, les remplit de thym, de marjolaine & de serpolet. O Lucette, Lucette! gentille Lucette! prenez garde au serpent toujours caché sous les fleurs. Il vous voit, il vous guette peut-être. Craignez sa morsure dangereuse, elle peut changer vos innocens plaisirs en une inquiète agitation.

A peu de distance de la plaine où païssoit le troupeau de Gertrude, étoit un parc appartenant à l'abbaye dont Robert faisoit valoir les terres. Le prieur de cette abbaye, autrefois chevalier de grand renom, à présent riche bénéficié, avoit un neveu, homme d'ancien *lignage*, & de noble *déportement*; il se nommoit Roger, comte de Montfort. Elevé à la cour du duc de Bretagne, chéri de son souverain, ayant remporté les prix de plusieurs tournois,

conduit ses vassaux à la guerre , rendu sa valeur célèbre & son nom glorieux , il venoit de s'attirer l'indignation de son seigneur par un combat particulier , où , malgré son expresse défense , Roger avoit soutenu les droits d'un ami. Banni depuis quelques jours de la présence du duc de Bretagne , il étoit venu visiter le prier , logeoit à l'abbaye , & se proposoit d'attendre en Poitou qu'il plût au duc de le rappeler à sa cour.

Agé de vingt-six ans , bien fait , agréable , il joignoit à des traits réguliers cette aisance qui annonce la noblesse , & cet air affable qui la fait aimer. Libéral , magnifique , naturellement bon , ignorant l'art de feindre , & dédaignant toute espèce de fausseté , Roger , indifférent au milieu des plus belles dames de la cour , ne leur cachoit point sa froideur. Rempli d'égards pour toutes , aucune ne l'engageoit , & personne encore ne lui avoit inspiré le desir de plaire & d'être aimé.

Le hasard , dirigeant les promenades du sire de Montfort , le conduisit un jour , à la sortie du parc , vers une petite prairie. Il la traversa , vit un bouquet d'arbres serrés & touffus. L'envie de s'y reposer à l'ombre , lui fit porter ses pas de ce côté. Gertrude , fatiguée de la chaleur du jour , y dormoit paisiblement. Roger la voit , l'admire , la contemple avec attention ; il vou-

droit approcher ; mais la crainte d'effaroucher une chèvre à demi-couchée sur elle , dont le moindre mouvement peut éveiller la bergère , lui causer de l'effroi , l'engager à fuir , le retient à la distance où il se trouve. Il ne conçoit pas comment ce lieu solitaire offre à ses regards cette figure céleste. Il veut s'en éloigner , c'est en vain , un attrait inconnu , un charme invincible le fixe autour de ce bosquet. Il souhaite que les yeux de l'aimable fille s'ouvrent , augmentent encore l'éclat dont elle brille. Un instant après , honteux de son attachement à considérer cette villageoise , il fait un effort sur lui-même : il part ; mais il se retourne , revient , & sent un nouveau plaisir à la regarder.

Un air frais s'élève , agite les cheveux de Gertrude. Une guirlande se détache , le vent la promène sur son visage ; elle s'éveille , ôte sa guirlande , en arrache les fleurs , se joue à les placer sur la tête de sa chèvre , rit de la mine que lui donne sa coiffure , la flatte , la caresse , badine avec elle. Chacun de ses mouvemens découvre au sire de Montfort une grace nouvelle. Caché entre les arbres , il respire à peine. Une émotion , sentie pour la première fois , semble lui ôter la faculté de suivre sa propre volonté. Pressé du desir de parler à la belle bergère , il n'ose se montrer , il n'ose risquer

de perdre la douceur de la voir ; si elle fuyoit , si elle ne vouloit ni l'écouter , ni lui répondre ? Pendant qu'il hésite , Louise se fait entendre ; elle appelle Lucette , & mille échos répètent ce nom. O qu'il plaît à Roger ! ô que le son harmonieux de la voix de Gertrude émeut son cœur , quand à son tour elle appelle Louise ! Mais ce qu'il craignoit arrive ; Lucette se lève , prend sa course , vole au-devant de Louise. Eh ! d'où vient son empressement à la joindre sâche-t-il le sire de Montfort ? D'où vient sent-il une sorte de dépit en la voyant serrer son amie entre ses bras ? L'amour s'est-il vengé de l'indifférent Roger ? Le rend-t-il jaloux des caresses de l'amitié ? Le livre-t-il déjà à ces passions inquiètes qu'il excite dans les cœurs trop longtemps rebelles à son pouvoir.

Les deux jolies villageoises causent , rient , se promènent , s'avancent vers Roger , s'en éloignent. Il remarque les agrémens de Louise ; mais il est touché de ceux de Gertrude. Il attend , il espère. Lucette restera peut-être seule ? Mais le troupeau est rassemblé , il marche vers le village , les deux amies suivent ses pas , & bientôt une colline les dérobe à sa vue.

Roger se reproche sa timidité , son indécision ; il ne peut se pardonner d'avoir laissé échapper l'occasion de parler à Lucette. Eh pourtant

qu'a-t-il à lui dire? Il ne sait, & n'en est pas moins tourmenté du desir de l'entretenir. Elle auroit tourné ses beaux yeux sur lui; elle auroit ouvert sa jolie bouche pour lui répondre; il seroit content. Rêveur, inquiet, il reprend le chemin de l'abbaye, & compte les heures, les momens qui doivent s'écouler avant de lui rendre le bonheur de revoir Lucette.

Le soir lui semble long, la nuit plus longue encore. Un faible jour éclaire enfin le sommet des collines. Roger salue l'aurore, & se lève avec elle. Il s'habille à la hâte, part aux premiers rayons du soleil, marche à grands pas, croit n'arriver jamais assez tôt à la prairie, aux lieux où des mouvemens si flatteurs ont agité ses sens, ont si vivement ému son cœur. Il revoit ce bouquet d'arbres, il se plaît sous l'ombrage où reposoit la veille celle dont les traits lui sont si présens & si chers. Il cherche l'endroit où sa tête étoit posée, où sa main s'est appuyée; il fait un pas, & suspend l'autre; il craint de fouler aux pieds le gazon que la personne délicate de Lucette pressoit sans l'assommer. Il trouve entre les herbes une partie des fleurs dont elle paroît sa chèvre. Il les recueille, les baise, les met dans son sein. La moindre haleine du vent, le bruit le plus léger lui causent du trouble ou de la joie. C'est

Lucette, c'est elle-même ! Vain espoir ; les heures passent, & n'amènent point l'instant souhaité. Le chagrin & l'impatience conduisent le sire de Montfort à marcher, à se fatiguer. Il va, vient, retourne, traverse la plaine, fuit le cours d'un ruisseau, monte sur une éminence, & n'apperçoit rien. Enfin, un nuage de poussière s'élève du côté du village, il se dissipe, des moutons paroissent au loin. Ah ! voilà Lucette, s'écrie le sire de Montfort. Transporté, il oublie la longueur de l'attente ; il s'abandonne aux plus riantes idées ; il court à la rencontre de l'aimable bergère. Mais quelle douloureuse méprise ! une laide & grossière paysanne conduit au pâturage tous les moutons de la ferme. Elle vient pesamment, filant sa quenouille, & chantant, d'une voix enrouée, une triste & lamentable complainte.

Malheureusement pour Roger ce jour étoit celui des noces de Louise & de Robert. La joie éclatoit par tout le village, & Gertrude dansoit pendant que le sire de Montfort la cherchoit aux champs. Ses moutons mêlés avec ceux de Julienne, païssoient sous la conduite de la grosse Cateau, servante de la ferme. Roger voit bondir la chèvre mouchetée ; il la reconnoît, & commence à douter si un enchantement ne le séduisoit pas la veille, si ses

yeux ne le trompent point en ce moment.

Il s'approche de la fileuse, lui donne une pièce d'or, & la prie de lui apprendre à qui sont les moutons dont elle a le soin ? Surprise à l'aspect du beau chevalier, émerveillée de la richesse de son présent, la paysanne se frotte les yeux, pour mieux considérer l'un & l'autre. La certitude de posséder une pièce de *fin or*, la transporte hors d'elle-même; elle oublie de répondre à Roger, lui fait cent complimens, mille révérences, une foule de remerciemens. Obligé de laisser un libre cours à ses accablantes civilités, Roger en attend la fin, & puis répète sa question. Elle y satisfait de son mieux. Le troupeau qu'elle a coutume de garder appartient à Julienne, sa maîtresse; & par extraordinaire, elle conduit aujourd'hui les moutons de Lucette. Le sire de Montfort demande, avec vivacité, qui est cette Lucette ? C'est la bonne amie de Louise, dit Cateau, à présent l'épousée de Robert. L'épousée, s'écrie Roger ! Elle est mariée ? *Tout fin dret de ce matin*, répond la paysanne. Lucette mariée ! répète le sire de Montfort, mariée ce matin ! Point du tout, reprend Cateau, c'est Louise qui est la mariée. Lucette n'est pas du pays; si elle se marie, ce ne sera pas en Poitou, mais bien loin peut-être. Si vous voulez ne me rien cacher de ce qui con-

cerne Lucette, dit Roger, vous serez contente de ma reconnaissance. Cateau jure de ne rien taire : il peut l'interroger, elle lui dira la vérité. Eh bien, ma bonne fille, continue le fire de Montfort, apprenez-moi d'abord de quel pays est cette gentille Lucette. *De quel pays ? Oui ! Ma fille, je n'en sais rien.* Quand & comment est-elle venue ici ? *Quand ? Je l'ai oublié.* Qui l'a amenée chez Julienne ? *C'est Louise.* Eh d'où venoit Louise ? *Ma fille, je n'en sais rien.* Robert a enlevé Louise, Louise a enlevé Lucette. Enlevée ! d'où ? *Ma fille, je n'en sais rien.*

Roger s'efforce en vain d'obliger la paysanne à s'expliquer plus clairement ; elle ne peut l'instruire davantage. Chagrin, il la quitte brusquement, s'en retourne tout rêveur. Il se parle en marchant, se demande d'où vient il est de si mauvaise humeur, quelle raison il peut se donner de la tristesse dont il ne sauroit se défendre ? Pourquoi s'afflige-t-il de ne point voir Lucette ? Pourquoi tant d'empressement à la chercher ? Que veut-il dire à cette bergère ? Elle est belle & jolie, il faut l'avouer ; mais c'est une villageoise, peut-être niaise, sotte, imbécille comme celle qui vient de l'impatienter. Il se reproche une ridicule fantaisie, s'accuse de caprice, de folie, & se promet bien de ne plus penser à Lucette, d'éviter de la revoir :

jamais ses promenades ne le conduiront vers ce bosquet fatal. Il le dit, il le jure ; & dès le lendemain, soit oubli, soit distraction, il se trouve précisément au même endroit où il ne devoit jamais revenir.

Il voit de loin les moutons , la chèvre & la laide bergère. Le jour d'après il observe du changement. Le petit troupeau, séparé du grand, ne lui paroît plus sous la garde de Cateau. La chèvre ne s'offre point à ses regards ; sans doute elle s'est pas de sa jeune maîtresse. Lucette est aux environs. Que fera le sire de Montfort ? La cherchera-t-il ? Il s'est tant promis le contraire. Ecouterà-t-il sa raison ? Suivra-t-il le penchant de son cœur ? Pendant qu'il se consulte, son oreille est frappée par le son d'une voix sonore & flexible. Ses accens flatteurs attendrissent, prêtent un charme touchant à de tristes paroles, forcent à donner des larmes aux malheurs de la belle Yseult, venue en Bretagne pour guérir son cher Triflant, le trouvant mort , expirant de douleur sur le sein de son *doux ami*.

O comme le cœur de Roger palpite en écoutant cette romance ! Une haie de ronces le sépare de la chanteuse, lui dérobe sa vue. Il écarte avec peine les épines fortement entrelacées ; il apperçoit Gertrude à demi-couchée

sur le bord d'un ruisseau. D'une main elle soutient sa tête, de l'autre elle cueille des brins d'herbes qu'elle donne à sa chèvre.

Le plaisir de la voir, celui de l'entendre, répandent une douce joie dans l'ame du sire de Montfort. Mais Gertrude cesse de chanter, prend une autre attitude, tire de sa panetière un mouchoir qu'elle brode, & s'attache à son ouvrage avec application. Roger fait alors le tour de la haie; suit le cours du ruisseau, parvient, sans être vu, à peu de distance de Gertrude, met un genou en terre, feint de vouloir se désaltérer, agite l'eau; & par un petit bruit, engage Gertrude à tourner les yeux de son côté.

Elle le voit, tressaille. Son habit, son air l'effraient. C'est un breton, c'est un noble. Serait ce un ami de Richard? Gertrude est-elle découverte? Vient-on l'arracher de sa retraite, la conduire à la Roche-Forte, la remettre au pouvoir de son parent irrité? Elle voudrait fuir, elle s'est levée; mais la disposition du lieu s'oppose à son dessein. Il faut passer nécessairement entre l'eau & l'objet de sa crainte. Debout, immobile, incertaine, elle porte des regards timides sur le sire de Montfort, semble lui demander grace, & l'inviter à lui laisser la liberté du passage.

Roger lit son intention dans ses yeux. De-

meurez, belle Lucette, demeurez, je vous en conjure, lui dit-il. Si ma présence vous trouble ou vous déplaît, je m'éloignerai. Le nom de Lucette calme un peu l'agitation de Gertrude. Elle lui demande comment il la connoît, & ce qui l'attire en ce lieu ? Roger lui dit son nom, son pays, sa demeure, sa condition ; se trouvant de l'autre côté de la haie au moment où elle chantoit, voulant unir le plaisir de la voir à celui de l'entendre, il est venu au bord du ruisseau. Peu-à-peu Gertrude se rassure, ne craint point d'être seule avec lui ; l'innocence de son cœur ne lui permet pas de redouter un danger dont elle n'a point d'idée ; elle reprend sa place au bord du ruisseau, & Roger s'assied à ses côtés.

Sans doute il va parler, satisfaire ce desir si pressant d'entretenir Lucette. Il le voudroit, mais une violente émotion ferme le passage à sa voix. Plus il examine Gertrude, moins il trouve des expressions capables de lui peindre le sentiment qu'elle lui inspire. La noblesse de sa figure, la modestie de sa contenance, son air paisible, sa confiance même, la rendent imposante à ses yeux. Il la contemple, il admire, ne fait comment rompre un silence interrompu seulement par des mots entrecoupés & prononcés à demi.

Gertrude le considère à son tour avec une sorte de surprise; elle parcourt ses traits, toute sa personne. Sa physionomie lui plaît; elle trouve son air agréable; mais le feu de ses yeux l'étonne, la porte à détourner les siens; le hasard les fixe sur les mains de Roger. Elle en voit une tachée de sang, pâlit, s'écrie, le fait appercevoir qu'une épine l'a piqué. Il montre peu d'inquiétude de sa blessure; mais la sensible Gertrude s'en alarme; elle se lève précipitamment; il veut la retenir, elle lui échappe, court à vingt pas, cherche une herbe, la trouve, revient avec vitesse; presse l'herbe entre deux pierres, en exprime le suc, déchire son mouchoir, imbibe le linge de ce suc salutaire, prend la main de Roger, la plonge plusieurs fois dans l'eau, l'essuie doucement, applique son remède sur le mal, & formant du reste de son mouchoir une bandelette, elle fixe avec adresse son petit appareil, l'assujettit par un double nœud, & puis, avec un souris enchanteur, elle assure le blessé que demain à pareille heure il sera guéri.

Que de sensations délicieuses l'action de Gertrude excite dans l'ame de Montfort! La voir s'intéresser à lui, sentir sa main entre celles de l'aimable fille, l'occuper, être l'objet de son attention, de ses soins! Pénétré de tendresse & de reconnoissance, il lui rend graces de ses

bontés ; il la félicite de joindre à tant d'attraits ce naturel compatissant dont elle vient de lui donner une preuve si touchante. Gertrude veut savoir ce qu'il cherchoit dans ces lieux solitaires. J'espérois , dit Roger , y rencontrer une fille charmante. Sa première vue me faisoit souhaiter ardemment de me retrouver près d'elle. J'allois visiter tous les bosquets d'alentour , quand le son flatteur de sa voix m'a conduit au bord de ce ruisseau , où sa présence comble tous mes vœux. Quoi ! vous me cherchiez , dit Gertrude , vous m'aviez déjà vue , vous desiriez me voir encore ? Il lui apprend alors comment il est entré dans le lieu où elle dormoit , comment il a respecté son sommeil , perdu l'occasion de se montrer à elle , de lui parler , combien il a regretté cette occasion si favorable : il n'oublie pas son entretien avec Cateau , ses impatiences , son ennui , ses chagrins du jour , ceux du lendemain ; ensuite il laisse éclater la joie qu'il ressent d'être auprès d'elle , seul avec elle , en liberté de lui dire qu'il l'aime , qu'il l'aimera toujours.

Attentive à ce récit , Gertrude se plaît à l'entendre. La petite aventure du bosquet l'amuse ; elle engage Roger , par ses questions , à redire plusieurs fois tout ce qu'il a pensé , tout ce qu'il a ressenti. Il s'occupoit de son idée , il s'inquiétoit ; il brûloit du desir de la

revoir. Il l'aime, dit-il, il l'aimera toujours ! Les expressions de Roger flattent d'abord Gertrude , ensuite elles élèvent des doutes dans son esprit ; ses sentimens lui paroissent exagérés. Elle connoît les douceurs de l'amitié ; mais les transports de l'amour sont étrangers à son cœur. Robert & Louise , s'aimant depuis long-tems, tous deux d'accord , sûrs d'être unis , ne lui ont point appris à distinguer les mouvemens d'une passion violente, de la paisible intelligence qui rend l'amour heureux si semblable à l'amitié. Plus Gertrude réfléchit , plus elle soupçonne la sincérité de Roger. Trompé par l'apparence, croyant parler à Lucette seulement, il peut plaisanter, la prendre pour une paysanne ignorante, stupide ; vouloir se divertir de sa simplicité, inventer des contes , & rire ensuite de sa facilité à s'en laisser imposer. Cette idée blesse la fierté de Gertrude , la rend sérieuse ; elle baisse les yeux , rêve & se tait.

Le petit air grave de la belle bergère inquiète Roger ; il lui en demande la cause. Elle ne répond pas. Il la prie de parler , elle se tait toujours. Il la presse de lui dire si sa présence l'importune, si elle se repent de ses premières bontés ? Gertrude le regarde, apperçoit de la tristesse dans ses yeux, elle en est touchée. Vous ne m'importunez point, lui dit-elle d'un ton doux,

doux, vous ne me déplaîsez pas ; mais l'étrange amitié que vous prétendez sentir pour moi , m'inspire de la défiance. M'aimer si fort sans me connoître , sans savoir si je suis aimable ! Vous trouver malheureux de ne pas me parler , quand au fond nous n'avons aucune affaire ensemble ! Là , pensez-y bien , cela est-il naturel ? cela est-il croyable ? Je ne veux pas vous mortifier, vous accuser de malice ou de fausseté ; vous êtes peut-être extraordinaire ? Je cherche à me le persuader, pour ne pas prendre de vous une mauvaise opinion ; mais si vous mentez, si vous me trompez , loin de consentir à vous voir , à devenir votre amie , comme je serois peut-être bien-aise de l'être, je sens que je vous haïrai de tout mon cœur.

Le sire de Montfort , charmé de l'ingénuité de Gertrude , saisit une de ses mains , il la serre imperceptiblement entre les siennes , il la baise respectueusement , puis il la baise un peu plus fort , & puis il la baise avec plus d'ardeur. Il jure sur cette main chérie, qu'en peignant ses agitations , son inquiétude , ses desirs , il a fidèlement exposé les sensations de son cœur. Comme elle , il s'étonne de leur violence. Avant de voir la belle Lucette , il n'éprouvoit point ces affections pénibles ; mais il ne connoissoit pas non plus l'inexprimable

douceur qu'il sent à la regarder, à lui parler, à l'entendre, à lui dire, à lui répéter qu'aux dépens de sa fortune, de sa vie même, il voudroit la convaincre de la force & de la vérité de ses sentimens.

Si la vivacité des premières effusions du cœur de Roger venoient d'élever les soupçons de Gertrude, les nouvelles assurances de son amitié, loin de les dissiper, devoient les accroître. Elles produisirent un effet tout contraire. La généreuse fille se reprocha ses doutes, ils lui parurent mal fondés, injurieux. Elle se blâma de les avoir montrés, pria le sire de Montfort de ne pas s'offenser de son injustice, & de l'oublier. Il y consent; mais il veut une réparation de l'insulte; il insiste pour l'obtenir; il exige que Lucette prononce à haute voix : *Mon ami, je vous crois*. Gertrude n'hésite pas à lui donner cette satisfaction. Elle le dit, elle le pense; le plaisir renaît dans son cœur avec la confiance; & la liberté rend à leur entretien l'agrément que lui ôtoit la contrainte.

La condescendance de Gertrude, son enjouement, sa douceur, augmentent l'admiration du sire de Montfort. Il plaint Lucette d'être née dans l'humble condition où il la voit. Elle est sa compatriote, son langage l'en assure; mais la politesse de ses expressions forme, avec son

habit, un contraste frappant. Simple, ingénue, modeste, elle montre plutôt la candeur & l'innocence d'une noble demoiselle, que la franchise inconfidérée d'une villageoise. Il lui demande depuis quand elle a quitté la Bretagne; s'il est vrai que Louise l'a enlevée; avec quelle personne elle vivoit; qui a pris soin de son éducation, pourquoi elle se trouve en Poitou?

Tant de questions embarrassent Gertrude. Si son secret l'intéressoit seule, Roger en obtiendrait aisément la confidence; mais la moindre indiscretion exposerait Robert & Louise aux recherches, à la vengeance du sire de la Roche-Forte. Cette considération réprime le desir qu'elle sent de satisfaire la curiosité de son ami. Incapable de mentir, ne se croyant pas maîtresse de dire la vérité, elle cache son nom & sa fortune, avoue son pays, dément la villageoise; Louise ne l'a point enlevée, elle a suivi volontairement cette fille: accoutumée à vivre avec elle, malheureuse dans son pays, elle l'a quitté sans peine; & s'interrompant, elle lui demande si Cateau ne lui a pas appris qu'elle est fille d'un laboureur, dont la seconde femme la traitoit durement, l'enfermoit, la chagrinoit. Tout le village pouvoit, ajoute-t-elle, lui donner cette information. Par cette adresse elle se dispense de répondre plus positivement.

Roger l'écoute , réfléchit & s'inquiète. Lucette & Louise vivoient ensemble en Bretagne ; Louise aimoit Robert ! Témoin & confidente de leur affection , Lucette est-elle restée insensible ? A-t-on pu la voir sans desirer de lui plaire , sans chercher à toucher son cœur ? Ah , si Lucette aimoit !... L'ame délicate du sire de Montfort ne peut supporter ce doute ; plus de bonheur pour lui s'il n'est point , s'il ne sauroit être le premier , l'unique objet de la tendresse de Lucette. L'air pensif , les yeux baissés , profondément occupé de ses idées , il semble oublier Lucette , & s'oublier lui-même.

Surprise de son silence & de sa rêverie , Gertrude le regarde. O ! comme vous paroissez sombre , mon bel ami , lui dit-elle ? Avez-vous du chagrin ? Oui , répond Roger , mais je n'en aurai plus , si vous me permettez de vous faire une question , si vous y répondez dans la sincérité de votre cœur , tout de suite , sans hésiter. Gertrude le promet. Dites-moi donc , ma douce amie , reprend Roger , si personne en Bretagne , ne vous aimoit , comme Robert aimoit Louise ? Dans mon enfance , dit Gertrude , on m'aimoit bien autant , je crois ; une foule de bons amis m'entouroit ; je les chérissois ; mais , depuis l'âge de dix ans , la seule Louise m'a montré de l'attachement , & je n'ai senti d'amitié que pour elle.

Avec quelle joie Roger reçoit cette assurance ! Qu'elle lui promet de douceurs dans le cours d'une passion où tout son cœur s'abandonne ! Indifférent avant de voir Lucette, il ne connoissoit pas ces sensations délicieuses, qu'un regard, un souris de l'aimable fille excite rapidement en lui. S'il lui plaît, s'il parvient au bonheur d'en être aimé, elle lui devra donc des émotions aussi vives, aussi hautes ? Elle éprouvera donc les mêmes mouvemens ? Elle partagera donc les plaisirs qu'elle donne ? Être heureux, c'est beaucoup ! Rendre heureux ce qu'on aime, c'est bien plus ! Satisfait, transporté, Roger remercie sa belle amie. Elle a, dit-il, dissipé son chagrin ; elle vient d'ouvrir devant lui la plus riante perspective. Gertrude s'applaudit de le voir content, sans pouvoir comprendre comment il est si charmé de ce que personne n'avoit d'amitié pour elle.

Cependant le jour baisse, la marche du tems toujours égale, toujours lente ou rapide au gré des amans, dont elle retarde ou interromp les plaisirs, avertit Gertrude de rassembler ses moutons épars dans la plaine. Roger se plaint de lui voir déjà prendre ce soin. En vain l'astre brillant de la lumière répand l'or & l'azur sur les nuages ; ce superbe spectacle attriste le sire de Montfort. Gertrude pense aussi que

le soleil n'a pas coutume de se coucher de si bonne heure. Avant de se séparer, les nouveaux amis conviennent de se trouver le lendemain au même lieu. Roger conduit Lucette tout près du village; il la suit des yeux, & se reproche, en la perdant de vue, de ne lui avoir pas recommandé de songer à lui, de s'occuper de leur amitié, de se rendre de bonne heure vers le petit ruisseau, qu'avant de retourner à l'abbaye il va revoir encore, pour se retracer les heureux momens qu'il vient de passer sur ses bords.

Gertrude s'avance lentement vers le village; plus d'une fois elle tourne la tête en arrière; mais l'obscurité lui dérobe les objets éloignés. En entrant chez Julienne, elle voit les apprêts d'un souper abondant; elle entend le son des instrumens; plusieurs amis de Julienne viennent d'arriver de la ville voisine; on va les réjouir, passer une partie du soir à danser. Gertrude eût partagé la veille ces amusemens; ils n'ont plus d'attraits pour elle. Ces bons villageois, dont la joie excitoit sa gaiété, lui semblent très-rustiques; elle trouve leurs chansons insipides, leurs danses fatigantes; rien ne lui plaît, tout l'ennuie; elle s'échappe, va dans le jardin. Occupée de sa nouvelle connoissance, elle voudroit parler à Louise, la séparer des amis de Julienne,

pour l'entretenir du sien. Elle pense au sire de Montfort, croit le voir, l'entendre encore; elle se rappelle ses expressions, son air, sa bouche riante, ses yeux animés; elle sent un petit frémissement quand elle songe combien de fois ses lèvres ont doucement pressé sa main; de souvenirs en souvenirs, l'instant de leur séparation se retrace à son idée, lui arrache un soupir, la fait se dire tout bas: Que Louise est heureuse, elle ne quitte jamais Robert.

L'image de Roger, trop présente à sa pensée, éloigne le sommeil de ses yeux. Elle s'endort tard, & s'éveille de grand matin. Pour la première fois Gertrude se regarde avec attention, sent un desir vif de paroître belle. Elle veut se parer. Parmi les simples vêtemens dont sa garde-robe villageoise est composée, elle cherche celui dont la couleur donnera plus d'éclat à son teint, dont la forme laissera mieux voir la finesse de sa taille. L'habit qu'elle a mis le jour du mariage de Louise est le plus beau; mais lui sied-t-il bien? Elle approche l'étoffe de son visage, le rouge en est trop brillant, il pâlit l'incarnat de ses joues. Un autre va mal. Un troisième est trop sombre; le dernier est tout blanc. Elle le choisit. Ensuite elle arrange ses cheveux, place, déplace, replace dix fois la même fleur. L'anémone & le jasmin sont

pris & rejetés tour-à-tour; la rose & l'œillet ont un pareil sort; le myrte est enfin préféré. Belle comme l'aurore d'un jour serein, Gertrude n'est pas satisfaite, elle voudroit être mieux encore.

A la hauteur du soleil, elle s'apperçoit que sa toilette a pris bien du tems. Elle part avec vitesse, traverse la plaine, hâte sa marche. Le cœur lui bat à l'aspect de la haie qui lui cache son ami. Elle en fait le tour; elle parvient au lieu du rendez-vous. Mais ses regards parcourent en vain les bords du petit ruisseau; personne ne s'offre à sa vue. Quoi, Roger n'est pas venu! Auroit-elle pu l'imaginer, le croire! Il n'y est point! Non, en vérité, il n'y est point.

Gertrude se trouble, sent une sorte de honte, mêlée de dépit & d'impatience. Elle est chagrine; elle est fâchée. Appuyée contre un saule, elle considère tristement ce lieu où elle se plaisoit tant; il lui paroît sauvage, désagréable. Elle n'y veut point rester, elle n'y veut jamais revenir. En retournant sur ses pas, elle apperçoit deux corbeilles à demi-cachées entre les herbes. Qui a pu les placer-là? Comment ne se font-elles pas présentées à ses regards quand elle est arrivée? On vient de les poser à l'instant au milieu de ces herbes. Un papier est attaché sur la plus petite. Gertrude se baisse, & lit : *À la charmante*

Lucette. Un mouvement de joie dissipe son chagrin. Roger est venu; il ne sauroit être loin. Elle ouvre les deux corbeilles. L'une est remplie des plus beaux fruits de la saison; l'autre, partagée en plusieurs compartimens, contient des mets froids & délicats, accompagnés de tout ce qui compose une halte suffisante aux besoins de deux ou trois personnes. Gertrude referme les corbeilles, va doucement, doucement derrière la haie, pour surprendre le sire de Montfort; mais il paroît, elle s'arrête. Un air de satisfaction éclate sur tous les traits de Roger. Témoin de l'arrivée de Gertrude, il a remarqué sa parure, son empressement à le chercher, son inquiétude, & même les mouvemens de ce petit dépit qu'il se reproche d'avoir excité. Il lui demande pardon de s'être caché pour l'observer, pour savoir si elle sentiroit un peu d'inquiétude en ne voyant pas son ami. Gertrude a bien envie de gronder; mais en portant ses yeux sur ceux de Roger, elle ne fait comment se plaindre de lui; il prend sa main, elle sourit; il la conduit au bord du ruisseau; & tous deux goûtent également la douceur de se voir & celle de se parler.

On ne s'attachera point à rapporter les entretiens de Gertrude & du sire de Montfort. Leur uniformité pourroit les rendre ou fades

ou ennuyeux. Deux amans bien épris ne sentent guère le besoin de cette variété d'idées & de propos si nécessaire à l'amusement des personnes indifférentes. Sans y faire attention, ils se répètent aujourd'hui ce qu'ils se disoient hier, recommenceront demain, & s'écouteront le jour d'après avec la même satisfaction. Pour plaire à la jolie bergère, Roger apprend d'elle des jeux enfans ; il lui en enseigne à son tour, invente des loix, les fait rigidelement observer. S'il devance Lucette à la course, une fleur cueillie par elle est le prix de sa vitesse. S'il lance plus loin un petit caillou, il obtient un baiser sur sa main. Souvent leurs voix s'unissent, forment des accords touchans ; quelquefois imitant le ramage des oiseaux, ils se disputent l'art de mieux rendre les tendres accens du rossignol ou de la fauvette. Que Gertrude & Roger passent d'heureux momens ! Que la pureté de leurs sentimens répand de charmes sur leur innocente affection ! O vous, enfans d'un siècle éclairé, qui dissertez avec tant d'éloquence sur le bonheur, & savez si peu le goûter, ne jugez pas des plaisirs de ces amans par les vôtres ! Pour en apprécier la douceur, il faudroit aimer comme ils aimoient.

Après plusieurs jours de résidence à la ferme, les amis de Julienne partent enfin, & Gertrude

parvient à se trouver seule avec Louise. Elle l'instruit de son aventure, lui conte comment elle a vu Roger, comment ils sont devenus amis, comment il passe une partie du jour avec elle. Elle lui fait un long détail de leurs discours, de leurs jeux, de leurs repas, des promenades qui les suivent. Elle lui parle ensuite des qualités aimables de Roger, de ses attentions, de sa complaisance, de la noblesse de son air, des graces de sa personne, d'un attrait particulier dans ses yeux, qui fait souhaiter de le regarder toujours, d'être toujours regardée par lui.

Louise entend ce récit avec une extrême surprise. Jamais elle n'a cru Gertrude exposée à faire une pareille rencontre en des lieux fréquentés seulement par les troupeaux de Julienne & par leurs conducteurs. Une affection si vive l'inquiète. Elle reconnoît dans sa jeune maîtresse le sentiment que Robert lui inspiroit. Ses questions engagent Gertrude à recommencer sa petite histoire, à la circonstancier. La retenue de Roger, la décence de ses discours, la réserve de sa conduite, rassurent un peu Louise. Pourtant elle voudroit éclairer Gertrude sur la témérité de sa confiance. Mais comment traiter ce sujet délicat ? Osera-t-elle lever le voile qui cache aux yeux de l'innocente fille, le

danger d'une amitié jurée au bord des ruisseaux, sous l'ombre épaisse des bois? Non, elle aime mieux chercher les moyens de l'en garantir, que de lui apprendre à le redouter.

Comme en parlant de son ami, Gertrude l'a toujours appelé Roger, Louise lui demande si elle ne lui connoît point d'autre nom? A peine elle entend prononcer celui du comte de Montfort, qu'elle pâlit, s'effraie, s'écrie : Nous sommes tous perdus ! Perdus ! répète Gertrude alarmée, & d'où vient ? eh pourquoi ? Que craignez-vous du sire de Montfort ? Une découverte fatale à Robert, à moi, à vous-même, dit Louise. Si vous lui confiez votre secret, ou s'il le devine, rien ne pourra vous sauver de la colère de Richard. Assurément le sire de Montfort & lui se connoissent. Votre père & le sien étoient alliés, amis & compagnons d'armes ; cent fois ma mère m'a dit que vos deux maisons devoient s'unir par un mariage entre Roger & vous. La mort de vos parens a détruit ce projet, sans doute ; mais il est possible que la famille du sire de Montfort s'en occupe encore. A son retour en Bretagne, Roger apprendra votre fuite de la Roche-Forte. En rapprochant les tems, les circonstances, les propos de Cateau, mon nom, notre arrivée ensemble, ne verra-t-il pas Gertrude dans Lucette ? Pour vous

obtenir de Richard , il vous remettra entre ses mains , vous deviendrez sa femme , vous serez heureuse ; & le pauvre Robert & moi , accusés , convaincus d'avoir enlevé l'héritière de Château-Brillant , de la tenir déguisée dans notre maison , nous serons rigoureusement punis d'une imprudence qu'il est si facile de rendre criminelle à tous les yeux.

Gertrude embrasse Louise , la rassure ; lui engage sa foi de ne point découvrir à Roger son nom , ni sa fortune. Mais , dit Louise , vous ne pourrez vous cacher toujours. Quand on s'aime , on desire de s'unir ensemble. Roger vous épousera-t-il , sans savoir qui sont vos parens ? M'épouser , s'écrie Gertrude ! Eh ! pourquoi m'épouserait-il , le mariage nous rendroit-il plus amis , plus heureux ? Mais oui , dit Louise ; si le sire de Montfort , ne connoissant de Gertrude que ses attraits , la préférerait , sous l'apparence de Lucette , à toutes les dames de la cour de Bretagne , le triomphe de la bergère ne flatterait-il pas la nièce de Richard ? Je ne sais , répond Gertrude ; mais , ma chère Louise , je me trouve bien heureuse à présent , & je ne desire point une autre situation.

Comptant sur les promesses & l'amitié de Gertrude , Louise perd ses craintes ; elle ne

néglige rien des précautions qu'elle croit devoir prendre : sans que Gertrude puisse appercevoir ses soins, elle l'entoure des gens de la ferme, leur ordonne de ne jamais s'écarter des lieux où elle se retire avec Roger, & de se tenir toujours à portée de la voir & de l'entendre.

Pendant un mois, le sire de Montfort & sa belle amie jouissent sans trouble de leur douce intimité. Tous les jours plus sensible, plus tendre, Roger paroît ne vivre, ne respirer que pour plaire à Lucette. Peu-à-peu il cesse d'être gai; il vient plus tard; il se retire plutôt. Souvent pensif, quelquefois sombre, toujours agité, il semble éprouver des combats intérieurs. Il s'approche de Lucette, & puis il s'en éloigne; marche à grands pas, s'arrête, réfléchit, revient se mettre à ses côtés, n'y peut rester; ses mouvemens peignent l'impatience; son humeur est changée; il se plaint, il exprime des regrets; il porte sur Gertrude des regards où la compassion se mêle à la tendresse; en vain elle veut pénétrer dans son cœur. Roger soupire, s'afflige, & ne répond point à ses pressantes questions.

Eh ! quel mal si terrible attaque donc le bel ami de Gertrude ? comment est-il devenu si différent de lui-même ? combien sa noire mélancolie, son silence obstiné, élèvent de

doutes, de craintes ! S'il n'aimoit plus ! si sa maladie augmentoit ! s'il mourroit !

Un jour, après avoir vainement attendu Roger, n'espérant plus le voir, elle se retire sous ces arbres, où, pour la première fois, elle s'étoit offerte à ses regards. Le sire de Montfort venoit ; il la voit entrer dans ce bosquet, & , sans se montrer, il examine ses mouvemens. Elle ne goûte plus le repos sous cet ombrage, elle n'y badine plus avec sa chèvre ; elle a perdu cette tranquille p~~eu~~ du cœur qui dispose à l'amusement. A demi-couchée sur le gazon, triste, abattue, elle soupire, elle gémit ; ses larmes inondent ses joues fleuries. Elle joint ses mains, lève les yeux au ciel, implore son secours, lui demande avec ardeur la conservation des jours de son ami, de son ami qui ne l'aime plus, qu'elle aime encore, qu'elle aimera toujours.

Emu, touché, pénétré du plus vif regret, Roger se reproche d'avoir affligé sa belle amie. Il entre précipitamment dans le bosquet, tombe aux pieds de Gertrude, n'est plus le maître des transports de son cœur ; il passe ses bras autour de Lucette, la presse contre son sein ; pour la première fois il ose ravir un baiser sur ses lèvres : O ma belle, ô ma charmante amie, s'écrie-t-il, ne dis jamais que Montfort

ne t'aime plus ! c'en est fait , tu triomphes de deux passions que tu ne connois pas. L'ambition & l'orgueil m'ont livré des combats pénibles ; j'ai souffert , mais je n'ai pas cessé de t'aimer ; mon amour l'emporte sur de vaines considérations , j'immole tout à la certitude de faire ton bonheur , de te devoir le mien. Je jure en présence du ciel de n'avoir jamais d'amie , de maîtresse , de compagne , d'épouse , que l'aimable fille dont la candeur & l'innocence m'ont si bien prouvé la tendre affection ! Otant alors un riche anneau de son doigt , il le passe dans celui de Gertrude , lui réitère sa promesse d'être pour toujours à elle , & lui demande si elle accepte ce gage de sa foi , si elle consent d'être pour toujours à lui ?

Une douce joie brille dans les yeux de Gertrude ; elle se souvient des discours de Louise ; elle sent le prix de la préférence qu'elle obtient sur ces passions dont Roger vient de lui parler ; elle s'applaudit en secret de recevoir un si grand sacrifice , sans que son amant perde rien en se montrant généreux. Roger tenoit une de ses mains , elle pose sur la sienne celle qui lui reste libre ; & d'un ton où son amour & sa reconnaissance s'expriment à la fois , elle dit : Et moi , je jure à Roger de Montfort de n'avoir jamais d'autre ami , d'autre amant , d'autre époux

époux que lui. Je reçois sa foi, & je lui engage la mienne, dans l'espérance de lui paroître un jour digne de l'honneur qu'il veut bien faire à Lucette.

Roger l'embrasse encore, alloit peut-être recommencer, quand le son d'un cor interrompt ses transports. A ce signal, dont il est convenu avec un de ses gens, il va savoir ce qui l'oblige à le donner. Il apprend qu'un courier du comte de Poitou vient d'arriver à l'abbaye, que le prieur va partir pour Poitiers, & le fait chercher par-tout. Roger va retrouver Gertrude, craint de se voir contraint d'accompagner son oncle à Poitiers; il la quitte à regret, lui promet de revenir sur ses pas, ou de lui écrire. Une heure se passe, il ne reparoît point; mais le valet affidé lui apporte une lettre du sire de Montfort. Hélas! il est parti. Au moment où elle reçoit cette affligeante nouvelle, il est déjà bien loin. Il sera quinze jours absent; il lui donne les plus tendres assurances de son amour, de la sincérité de ses promesses, & s'engage à les remplir dès les premiers instans de son retour.

La sensible Gertrude pleure. Ne point voir son ami demain, ni le jour d'après, ni tant d'autres qui s'écouleront sans lui rendre le plaisir dont son cœur s'est fait une si douce habitude! Ses lèvres pressent les assurances de l'amour

de Roger ; elle baise son nom , ses armes , toute la lettre , & puis elle la met dans son sein , & se hâte de retourner au village , impatiente de parler à Louise. Elle veut lui conter les événemens du jour , lui montrer la lettre , prendre des mesures avec elle pour instruire Roger , à son retour , de sa naissance & de son nom. Louise partage les sentimens de Gertrude , elle cesse de craindre le sire de Montfort , espère qu'il la protégera contre Richard. Quand il connoîtra les raisons de sa fuite , pourra-t-il la blâmer ? Toutes deux conviennent de ne lui rien cacher , & de le mettre en état , par leur confiance , de faire les démarches nécessaires pour obtenir le consentement du sire de la Roche-Forte.

Un peu d'altération dans la santé de Gertrude la retient deux ou trois jours à la ferme ; mais le desir de revoir les lieux où elle s'entretenoit avec Roger , la fait retourner aux champs. O que tout est changé ! comme la verdure est ternie ! que les fleurs ont peu d'éclat ! plus de fraîcheur sous ces ombrages ; tout est aride , & ce ruisseau , où tant de fois elle a vu les traits de son ami se représenter à ses yeux , comment n'a-t-il pas conservé cette image chérie ? Le ramage des oiseaux l'importune , Roger n'innée plus leurs accens ; tout

l'afflige , rien ne la console de l'absence de son ami.

Déjà dix de ces jours , si longs & si tristes , s'étoient écoulés , quand une nouvelle imprévue vient blesser le cœur de Gertrude , la livrer au regret , à la douleur insupportable que sent une personne généreuse , en s'accusant de causer les malheurs d'une autre.

Des marchands de Poitiers revenant de Nantes , où leur commerce les avoit attirés , surpris un soir par un violent orage , demandent à la ferme un abri contre le mauvais tems. Ils sont bien reçus , invités à partager le souper de la famille , & même à passer la nuit dans une chambre à deux lits , destinée au besoin des étrangers. Cet accueil inspire de la joie aux voyageurs. A peine assis à table , ils s'empressent d'amuser leurs hôtes , par le récit des petites aventures qu'on leur a contées pendant leur séjour à Nantes. Le plus jeune parle de la Roche-Forte , & cherche à se rappeler l'histoire du seigneur de la terre. Gertrude , Robert & Louise se regardent : Louise prie le marchand de leur dire ce qui est arrivé au sire de la Roche-Forte. Cet homme , après s'être recueilli , leur apprend que Richard le Hardi avoit une nièce fort riche & une maîtresse très-malicieuse , toutes deux orphelines & dans

sa dépendance; il vouloit jouir seul de la fortune de sa parente & des faveurs de sa maîtresse; mais elles le faisoient enrager de concert; la nièce pour se marier; l'autre pour se procurer la liberté d'entretenir un amant plus jeune. Ne sachant comment les gouverner, on prétend qu'il a trouvé moyen de s'en défaire. Les uns disent qu'il les a vendues à un renégat de Barbarie, pour en tirer une grosse somme; d'autres, qu'il les a laissées mourir de faim dans une tour; la vérité est, qu'elles sont disparues. Les amis du père de la dame ont porté des plaintes à la cour; le duc de Bretagne veut que Richard produise sa nièce morte ou vive. Toute sa terre est en armes; & s'il est forcé dans son château, c'est un homme mort.

Le saisissement de Gertrude ne lui permet pas d'en entendre davantage. Aidée de Louise, elle se retire, & donnant un libre cours à ses pleurs, elle se reproche sa fuite imprudente, fait appeler Robert, veut partir à l'instant; aller en Bretagne, avouer sa faute, sauver la vie de son parent injurié, faussement accusé, lui rendre l'honneur, & s'exposer à tout, plutôt que d'abandonner ce pauvre vieillard, prêt à succomber peut-être, à périr victime d'une horrible calomnie.

Robert approuve le dessein de Gertrude.

lui promet de l'accompagner avec Louise ; & lui apprend que , sans passer le bourg où demeure Bertrande , sans aller se remettre au pouvoir de son oncle , elle peut voir le lendemain le duc de Bretagne , & l'instruire de l'innocence du sire de la Roche-Forte. La duchesse de Bretagne vient dans ce bourg donner le voile à une professe. Elle dînera au couvent avec le duc , qui assiste à la cérémonie. En partant au point du jour , Gertrude arrivera d'assez bonne heure chez Bertrande pour reprendre les habits qu'elle y a laissés , & se mettre en état de paroître aux yeux de son souverain..

Gertrude bénit le ciel de cette heureuse rencontre. Le projet concerté s'exécute. Arrivée , chez Bertrande , Louise pare sa maîtresse. Robert va au couvent , guette l'instant où la cérémonie finira ; il vient avertir Gertrude , la conduit dans la cour du monastère. Le duc & la duchesse sortent de l'église. Gertrude s'avance , tombe à leurs pieds , demande la faveur d'une audience , & la grace d'être entendue en particulier.

Le duc , surpris de sa beauté , de l'air noble & modeste dont elle fait cette prière , la relève , la mène dans un cabinet , n'y laisse entrer que la duchesse ; & d'un ton plein de douceur &

de bonté, il l'invite à parler. Gertrude se nomme, conte ingénument la passion de Richard pour Louise, la fuite de cette fille, & comment, sans prévoir les conséquences de sa démarche, elle-même l'a suivie en Poitou, craignant la colère & les reproches de son oncle, si elle restoit au château. Elle s'accuse ensuite des malheurs de Richard, & demande au duc de les faire cesser.

Belle cousine, lui dit le duc, rassurez-vous sur le sort du sire de la Roche-Forte, il est décidé; une maladie violente l'a emporté depuis huit jours; on vous avoit exagéré les dangers. A la vérité, des amis de votre père lui demandoient compte de sa pupille disparue, & menaçoient de l'assiéger; mais sa mort a prévenu leur dessein. La duchesse, touchée du bon cœur de Gertrude, la console, la caresse, l'embrasse, la nomme sa fille, veut qu'elle vienne faire l'ornement de sa cour. Le duc lui apprend qu'il aimoit tendrement son père. Belle cousine, lui dit-il, vous êtes actuellement sous ma tutelle, je veux m'occuper du soin de vous rendre heureuse. Unique héritière de deux grandes maisons, Gertrude est le plus riche parti de mes états, & c'est à moi à lui donner un époux digne de posséder ses charmes & sa fortune.

Gertrude pâlit, reste interdite, ses yeux se remplissent de larmes. Interrogée sur la cause de son trouble, elle hésite, elle n'ose s'expliquer : enfin, cédant aux caresses de la princesse, aux prières du duc, elle avoue ses engagements avec le comte de Montfort, conte naïvement tout ce qui s'est passé entr'eux, montre la lettre de son amant, & l'anneau qu'il lui a donné pour gage de sa foi.

En écoutant le détail des amours de Gertrude & de Roger, le duc & la duchesse ressentent ce plaisir qu'excitent toujours des sentimens vrais, exprimés avec une noble simplicité. La conduite du sire de Montfort, sa retenue, sa candeur raniment dans le cœur de ce prince sa première amitié pour Roger. Il lui fait gré d'avoir respecté l'innocence d'une fille dont les dehors lui imposent si peu, & que tout livroit à la séduction. Il approuve l'union de ces aimables amans ; mais il veut éprouver la tendresse & la fidélité du comte de Montfort ; il veut aussi se procurer de l'amusement ; en imagine le moyen ; & s'adressant à Gertrude, dont il remarque l'inquiétude : Cessez de vous alarmer, belle cousine, lui dit-il, je desirerai votre bonheur, & loin de vouloir le troubler, je m'occupe en ce moment d'un projet capable de l'augmenter, en vous donnant la certitude

d'être véritablement aimée. Vous ne doutez point de l'affection de votre amant, je la crois sincère : cependant, avant de vous laisser disposer de votre main & de votre fortune en faveur de Roger, j'exige de vous de la complaisance, beaucoup de secret sur notre entrevue, un silence profond sur votre condition. Vous allez retourner chez Julienne, vous y attendrez le retour de Montfort. Je ne lui laisserai pas le tems de prendre des arrangements pour vous épouser; au moment même de son arrivée à l'abbaye, mes ordres le contraindront de venir me trouver à Nantes. Sa maison, aussi ancienne, aussi noble que la vôtre, est bien moins riche; la réunion des fiefs de Richard à ceux de votre père, rend votre fortune très-considérable. Je m'efforcerai de tenter l'ambition de Roger, en lui proposant sa belle maîtresse sous son véritable nom, en faisant briller à ses yeux les avantages d'une union si convenable à ses intérêts, à l'agrandissement de sa maison. S'il préfère la villageoise Lucette à la noble, à la riche Gertrude; son oncle, instruit par moi de mes desseins, vous unira tous deux, & je saurai donner assez d'éclat à cette cérémonie pour étonner Roger, & redoubler votre commune joie. Développant ensuite ses idées, il fait promettre à Gertrude

de se conformer à ses volontés. On vint avertir alors que la table étoit couverte. La duchesse prit la charmante maîtresse de Roger par la main, la conduisit dans la salle où elle dînoit, & lui fit prendre place à ses côtés.

Les dames, qui accompagnoient la princesse, admirèrent la beauté de la jeune inconnue. Après le repas, le duc & la duchesse l'embrassèrent, la nommèrent leur pupille, leur fille chérie, & lui laissèrent la liberté de partir. Elle retourna chez Bertrande, changea d'habit, remonta à cheval, & reprit avec Robert & Louise le chemin de leur village. Louise bénissoit le ciel de la mort de Richard; Robert s'en soucioit peu, & Gertrude seule s'en affligoit, mais modérément. L'idée de Roger effaçoit sa tristesse; l'espérance de le revoir bientôt, ranimoit insensiblement la joie dans son ame; l'épreuve du duc ne lui causoit aucune inquiétude : la tendre & simple Gertrude imaginoit-elle qu'il fût possible d'immoler l'amour à l'ambition?

Le comte de Poitou avoit mandé le prieur pour le consulter sur une affaire relative à son état; il ne le retint pas plus long-tems qu'il ne se l'étoit proposé, & Roger arriva le quinzième jour après son départ. Brûlant du desir de revoir sa douce amie, il se fait habiller à

la hâte , précipite sa toilette , impatient de courir au bord du petit ruisseau , où son cœur l'avertit que Lucette l'attend. Il est prêt , il va partir ; un gentilhomme du duc de Bretagne se présente , lui donne une lettre de ce prince ; il y trouve l'ordre précis de se rendre à Nantes , de suivre le gentilhomme chargé de l'y conduire , & de se mettre en route à l'instant même où il recevra sa lettre.

Chagrin de ce message , contrarié par cet ordre , le sire de Montfort s'excuse sur la fatigue de son voyage , demande un jour. Le gentilhomme accorde seulement deux heures. Roger en profite , pour aller se plaindre avec Lucette de ce fâcheux contre-tems.

Tous deux s'aperçoivent de loin , chacun presse sa marche ; ils courent , & se joignent. Des larmes de joie s'échappent des yeux de Roger en voyant Lucette , & la nécessité de la quitter encore lui en attache de tristesse. Il lui montre la lettre du duc , murmure contre ses ordres , & pourtant ne peut se dispenser d'aller à Nantes. Mais il reviendra sur ses pas , il ne séjournera point en Bretagne , dût-on perdre l'avantage de voir renaitre sa faveur ; il tiendra sa parole , il viendra recevoir la main de sa chère Lucette ; il en réitère cent fois la promesse. Gertrude , vivement touchée , a be-

soin de se rappeler les ordres du duc , pour ne pas dissiper le chagrin de son bel ami , en l'instruisant des projets de ce prince. Les deux heures s'écoulaient rapidement ; le sire de Montfort se sépare avec douleur de sa charmante maîtresse , va retrouver le gentilhomme du duc ; ils partent ensemble , font une extrême diligence ; & Roger se présente le lendemain au lever du prince.

Le duc sourit en le voyant , s'avance vers lui , l'attire dans l'embrasure d'une fenêtre , & d'un air ouvert & gracieux , il lui dit , qu'en le punissant de sa désobéissance , il s'est imposé une peine à lui-même , en se privant de la vue du plus estimable de ses sujets. Ensuite il lui tend la main , & l'assure que sa faute est oubliée. Le sire de Montfort , attendri de cet obligeant accueil , baise la main que lui présente son souverain , le remercie de son indulgence & des bontés dont il daigne l'honorer. Les courtisans , charmés du retour de Roger , l'entourent , & se félicitent du plaisir de le revoir. Le duc passe dans un cabinet , appelle le sire de Montfort , & s'enferme avec lui ; il lui fait plusieurs questions sur ses amusemens en Poitou , badine de sa retraite à l'abbaye , & prenant un ton très-affectueux : Vous ne croiriez pas , mon cher Roger , lui dit-il , combien je

me suis occupé de vous pendant votre absence. Je songeois sans cesse aux moyens de vous dédommager des peines inséparables de l'exil, de vous faire perdre le souvenir de l'ennui que vous auriez éprouvé dans la solitude. Vous avez dû passer des jours bien tristes en Poitou ? je vous en prépare de plus heureux. La mort récente de Richard le Hardi me met en droit de disposer de sa nièce. Je vous ai rappelé près de moi pour vous unir à Gertrude, dame de Château - Brillant, héritière de la Roche-Forte & de plusieurs autres fiefs considérables ; elle est jeune, belle, modeste, gracieuse, prête à recevoir un époux de ma main. Avec le retour de ma faveur , acceptez le don précieux que je vous fais de Gertrude & de sa fortune.

Roger rougit, se déconcerte : muet , interdit, les yeux baissés , il paroît enseveli dans une profonde méditation. Le duc se tait, le considère attentivement, & lui demande enfin s'il ne l'a pas entendu. Roger rougit encore, veut cacher son embarras ; il rend grâces au duc du soin généreux qu'il daigne prendre de ses intérêts, & le conjure de lui permettre de ne pas profiter de ses bontés. Il se plaît, dit-il, à conserver sa liberté ; rappelle au prince combien il s'est toujours montré peu propre

aux soins gênans de la galanterie , & proteste que jamais il ne se mariera, si son cœur n'est vraiment épris d'une forte passion. Quoi ! reprend en riant le prince , vous m'opposez votre indifférence ? Croyez-moi, Montfort, Gertrude en triomphera : si dès le premier instant où vous jeterez les yeux sur elle, ses charmes ne vous inspirent pas de l'amour, vous serez le maître de la refuser.

Ce refus deviendrait alors une insulte, reprend Roger. En ne voyant point la dame de Château-Brillant, je puis sans l'offenser montrer de l'éloignement pour le mariage , & je supplie votre altesse de ne pas m'exposer à paroître mépriser ses attraits en les admirant, sans m'en laisser toucher. Quoi ! s'écrie le duc, vous ne voulez pas voir Gertrude ? Non assurément, répond Roger , si je puis m'en dispenser. Mais, Roger, dit froidement le duc, songez-vous que votre obstination me déso-blige, & peut-être me fâche ; que j'ai ménagé pour vous cette alliance, qu'elle répandroit un nouvel éclat sur votre maison ? qu'en mettant entre vos bras la plus belle femme du monde, je vous assure, avec sa possession, une fortune immense ? Pesez bien toutes les raisons qui vous portent à m'obéir, & cherchez-en une capable de les balancer.

Je la trouve dans mon cœur, reprend le sire de Montfort; ni richesses, ni grandeurs n'excuseroient à mes yeux l'injustice d'attacher à mon sort une femme dont je ne pourrois faire le bonheur.

Le duc continue à le presser par tous les motifs propres à vaincre sa résistance; il ne réussit point à ébranler sa résolution. Feignant alors de s'irriter d'une opiniâtreté si révoltante: Montfort, lui dit-il, on m'avoit prévenu sur la bassesse de vos inclinations; je pensois trop bien de vous, pour croire des rapports injurieux à votre honneur; m'auroit-on dit vrai? Est-ce une villageoise, une petite bergère du Poitou, qui vous fait rejeter les offres de votre prince, mépriser ses bontés? Puis-je vous reprocher une passion avilissante? Est-ce pour épouser Lucette que Roger de Montfort refuse une noble demoiselle, héritière de deux grandes maisons, digne, à tous égards, de son respect, & des soins qu'il prodigue à la fille d'un rustre, dont il recherche l'alliance?

Roger, vivement blessé des expressions du duc, avoue fièrement son amour pour Lucette, & doute si la dame de Château-Brillant soutiendrait une comparaison avec la simple bergère dont il possède la tendresse. Il peut, dit-il, sans reconnoître de bassesse dans sa con-

duite ou dans ses sentimens, élever cette villageoise au rang où la nature semble l'avoir destinée, en la douant des charmes & des vertus dont elle prive souvent celles que les droits de leurs aïeux y placent.

Le duc paroissant fort irrité, lui dit, en élevant la voix : Comte de Montfort, ou vous m'obéirez, ou vous renoncerez pour jamais à ma faveur, à mon amitié, à ma présence même. Ne vous offrez plus à mes yeux, je jure de ne jamais vous revoir que l'époux de Gertrude, dame de Château-Brillant. Choisissez en ce moment, ou de rester à ma cour, ou de retourner en Poitou vous unir à l'objet de vos vœux. En finissant de parler, il lui fait signe de sortir. Roger obéit promptement, & se retire avec autant de colère contre le duc, que ce prince venoit de feindre de mépris pour ses engagemens.

Jamais le sire de Montfort n'avoit senti plus d'amour, plus de penchant à s'unir avec Lucette, qu'il ne sentoit d'éloignement pour Gertrude. Comment cette dame de Château-Brillant lui étoit-elle destinée par le duc? comment ce prince faisoit-il dépendre son estime & son amitié de ce mariage? comment connoissoit-il sa passion, ses desseins? Au milieu de ces réflexions, il demande ses chevaux,

reprind la route du Poitou ; & , sans s'embarasser du duc , ni de sa faveur , il court en diligence où l'amour & le plaisir le rappellent.

Le prieur l'attendoit. Le gentilhomme du duc , en venant chercher le sire de Montfort , avoit remis à son oncle une lettre du prince. Instruit des amours de son neveu & du personnage que lui-même devoit remplir à son retour , il se dispoisoit à seconder les intentions du duc de Bretagne. Quand Roger descendit à l'abbaye , le prieur feignit une grande surprise de le revoir , & lui demanda la cause de sa promptitude à revenir. Roger le soupçonnant d'avoir su sa passion , & fait part de ses découvertes au duc , ne lui dissimule point le sujet de la colère du prince & de sa nouvelle disgrâce ; il lui cache encore moins ses desseins pour Lucette , & la résolution d'aller vivre avec elle dans ses terres. Plus heureux cent fois par sa propre tendresse , par la certitude d'en inspirer , qu'en recherchant les faveurs passagères de la cour , toujours achetées par une pénible servitude.

En parlant , Roger regardoit son oncle , s'attendoit à des reproches , à de sévères réprimandes , à de vives exhortations. Le prieur au contraire blâme le duc , loue le désintéres-

sement

fement de Roger, applaudit à tous ses sentimens , lui offre de le marier lui-même à sa jolie villageoise. S'il veut attendre seulement huit jours , il joindra leurs mains dans sa propre chapelle , & recevra sa nièce avec autant de plaisir , que si elle étoit de la plus noble maison de Bretagne.

Transporté de la condescendance & de la bonté du prieur , le sire de Montfort l'embrasse , lui montre la plus vive reconnoissance , court instruire sa belle amie des événemens de son voyage , de ses dispositions , de celles du prieur , & lui demande si elle consent à le rendre heureux par le don de sa foi.

Gertrude n'hésite point ; elle comble ses desirs , en lui faisant tous les aveux qu'il exige. Elle venoit de recevoir un riche habit de la part de la duchesse , & des instructions détaillées sur sa conduite. Louise porta l'habit & les parures venues de Bretagne , dans une salle où l'on pouvoit entrer par une des portes de la chapelle. Le prieur eut soin de lui en remettre une clef , & de faire avertir le duc du jour & de l'heure de la cérémonie.

Le matin si désiré de Roger vint enfin. Gertrude , vêtue de blanc , ornée de ses seuls agrémens , se rendit à la chapelle , suivie de Julienne , de Louise & de Robert. Roger l'y

attendoit. Le prieur dit la messe, unit les deux amans ; & comme il prononçoit sur eux la dernière bénédiction, une musique douce se fit entendre, des instrumens guerriers s'y joignirent ; & tout de suite l'air retentit de cris de joie poussés au-dehors de l'église ; & mille voix répétèrent à la fois : Vive, vive Gertrude, vive, vive Roger ; vive le comte de Montfort & la dame de Château-Brillant !

Frappé de ce bruit, Roger sort de la chapelle, voit une grande foule assiéger la porte de l'église : les acclamations redoublent ; il distingue son nom, il entend celui de la dame de Château-Brillant, se croit insulté par le duc de Bretagne, qui sans doute a fait rassembler ces gens, dont l'insolence est excitée par ses ordres. Furieux, il demande son épée, s'avance, veut tomber sur cette foule, qui crie plus fort qu'auparavant, en le voyant paroître. Le prieur l'arrête. Tous les religieux l'entourent. Pendant qu'ils l'environnent, le retiennent avec peine, Gertrude passe de la chapelle dans la salle voisine, où Louise l'habille, & la pare à la hâte. Son époux ne pouvant s'ouvrir un passage, querelle son oncle, les religieux ; s'épuise en malédictions sur le duc, sur la dame de Château-Brillant, jure d'assommer le premier qui osera prononcer ce

nom détesté; quand, brillante d'or & de pierres, Gertrude vient s'offrir à ses regards, & d'un ton tendre & caressant, lui dit : O mon bel ami, si vous haïssez la dame de Château-Brillant vous trahissez vos sermens ! Que l'heureuse Lucette obtienne votre amour pour Gertrude ; par votre choix, par le sien, par celui de votre souverain, vous êtes l'époux, le seigneur & l'ami de la dame de Château-Brillant.

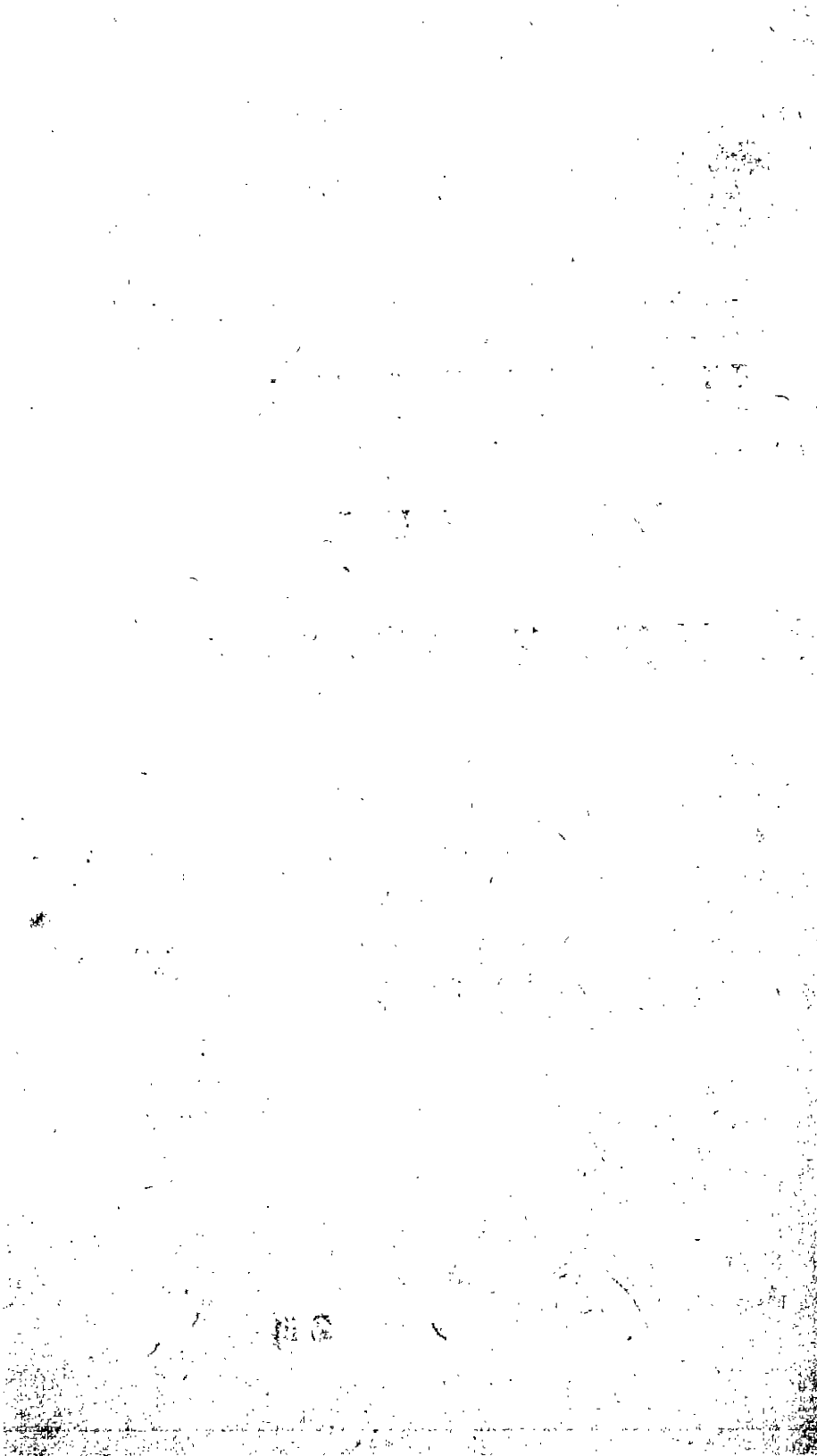
Gertrude ! vous ? Quoi ! ma chère Lucette est la dame de Château - Brillant ? Et je la haïssois, & je la maudissois ! O mon aimable, ma noble, ma digne compagne, ni votre rang, ni votre fortune ne peuvent augmenter ma joie ; vos charmes & votre attachement suffisoient à mon bonheur. Alors il l'embrasse, & les cris & les acclamations recommencent. Le prieur lui apprend que ceux dont l'allégresse éclate avec tant de bruit, sont une partie des vassaux de Gertrude, venus pour les mener en pompe à la Roche-Forte, où le duc doit se rendre dans deux jours, leur donner une fête sur leur propre terre, & les conduire ensuite à sa cour.

Tout s'exécuta suivant les desirs & les ordres du prince. Pendant une longue suite d'années, Roger & sa belle compagne firent l'or-

nement & les délices de la cour de Bretagne;
& comme ils s'aimèrent toujours, ils furent
toujours heureux.

F I N.

HISTOIRE
DE DEUX
JEUNES AMIES.





HISTOIRE

DE DEUX

JEUNES AMIES.



CHARLES-Adolphe de Linange , né en Normandie d'une famille noble , ancienne , mais peu opulente ; privé de ses parens dès sa plus tendre enfance , maître de lui-même à vingt & un ans , vendit son modique héritage , convertit en marchandises les deux tiers de sa fortune , & s'embarqua pour la Martinique , où depuis plus de trente ans un oncle de sa mère s'étoit établi. Sa traversée fut heureuse : son vieux parent le reçut avec joie , & comme il n'avoit point d'enfans , monsieur de Linange devint en peu de temps l'objet de toute sa tendresse.

Une figure gracieuse, un naturel aimable, fixèrent bientôt sur lui l'attention des créoles les plus distinguées. Huit mois après son arrivée, une jeune veuve, en l'épousant, le rendit maître de deux habitations très-vastes, dont une partie étoit assez mal cultivée. L'intelligence & l'activité de monsieur de Linange en augmentèrent considérablement la valeur, & le mirent en état d'étendre son commerce & ses possessions.

Cinq ans après son mariage, la mort de son grand oncle tripla sa fortune. Heureux s'il eût su borner ses vœux, & suivre le plan raisonnable qu'il formoit en quittant la France ! Il se proposoit seulement alors d'acquérir un fonds suffisant pour vivre avec aisance dans sa patrie. Peu-à-peu une perspective trop brillante s'ouvrit devant lui : la possibilité d'amasser des richesses lui donna le desir d'en accumuler ; desir dangereux, souvent nuisible à son objet, propre à écarter du but que l'on envisage en s'y livrant. Monsieur de Linange en fit la triste expérience. L'avidité le conduisit à laisser échapper l'instant où il pouvoit assurer à jamais sa fortune & sa tranquillité.

Marié depuis dix ans, il perdit sa femme & la regretta sincèrement. Elle lui laissoit une fille, seul fruit de leur union. Pendant la vie

de madame de Linange, son mari n'avoit osé céder à l'envie de faire élever sa fille en France : il craignoit d'affliger une tendre mère, s'il la privoit du plaisir de voir croître cet enfant sous ses yeux. Rien ne gênant plus sa volonté, il saisit la première occasion favorable à son dessein. Zéphirine de Linange, âgée de neuf ans, fut amenée en Europe par une amie de son père, que des affaires y rappeloient. Cette amie la conduisit à Paris, & la remit entre les mains de madame de Raré, religieuse aux dames Annonciades du S. Esprit, à Popincour, cousine - germaine de la mère de monsieur de Linange. A peine sortoit-il de l'enfance quand elle quitta sa province ; cependant elle se souvenoit de l'avoir vu, desiroit beaucoup son avantage & son retour en France. Monsieur Rémond, banquier, autrefois compagnon d'étude du père de la jeune américaine, alors son correspondant à Paris, fut chargé par lui de fournir à madame de Raré, l'argent nécessaire à l'entretien & à l'éducation de cet enfant chéri. On le pria de ne point fixer sa dépense, monsieur de Linange souhaitant procurer à sa fille tout ce qui pourroit contribuer à la rendre aimable & heureuse.

La grande fortune dont Zéphirine devoit jouir, unit toute la communauté dans le desir

de lui attacher une jeune personne, qui, en s'attirant sa bienveillance, lui devoit peut-être un jour son établissement. La maison s'en trouvoit chargée par un événement assez extraordinaire. Sa position la mettoit dans la nécessité de prendre le voile quand elle auroit atteint l'âge où l'on peut embrasser la vie monastique ; & ces dames craignoient de la voir contrainte à prononcer des vœux sans vocation & sans goût pour la retraite.

Elle étoit de l'âge de mademoiselle de Linange, & se nommoit Clémence d'Artenay. Elle joignoit à une figure attrayante beaucoup d'esprit, un naturel doux, & cette docilité, cette attention à plaire où la dépendance accoutume, en inspirant la crainte de s'attirer un reproche. Madame de Raré consentit avec joie à cet arrangement des autres religieuses ; Clémence fut reçue dans l'appartement de mademoiselle de Linange, partagea ses études & ses amusemens. Traitée par elle comme une sœur chérie, mademoiselle d'Artenay en prit les sentimens, & rien n'altéra dans la suite ces premières dispositions de leurs cœurs.

Soigneuse de remplir les intentions de monsieur de Linange, madame de Raré se fit un devoir de donner à sa fille une éducation distinguée. Zéphirine en profita. Intelligente, appliquée,

elle acquit avec facilité des connoissances utiles & des talens agréables. Bien faite, jolie, gracieuse, sensible, libérale, elle devint chère à toutes les personnes dont elle se trouvoit environnée. Huit années s'écoulèrent dans ce calme heureux, partage de la jeunesse & de l'innocence, calme dont on jouit sans en apprécier l'ineffimable avantage, connu seulement quand il n'existe plus, quand on a perdu pour jamais l'espoir de le recouvrer.

La paix de mademoiselle de Linange fut troublée par le retard des lettres de la Martinique. Elle conservoit un souvenir bien vif de son père, se rappeloit avec attendrissement ses traits, ses caresses & ses bontés. Les expressions affectueuses dont il se servoit en lui écrivant, entretenoient dans son cœur un desir ardent de le revoir, de se sentir encore pressée contre le sein de ce parent chéri. Par ses dernières lettres, il lui annonçoit son prochain retour en France, le dessein formé d'y rester, de lui procurer un grand établissement; d'employer le fruit de ses longs & pénibles travaux à faire la félicité de l'unique objet de ses soins & de sa tendresse.

Que ces flatteuses espérances répandoient de joie dans l'ame de Zéphirine! à quelles vives douleurs la livrèrent-elles en se dissi-

pant ! Une année se passa toute entière , & plusieurs vaisseaux arrivèrent sans lui apporter aucune lettre de la Martinique. Les visites de monsieur Rémond , auparavant assez fréquentes , devenoient rares & courtes. Les questions sur le silence de monsieur de Linange l'embarassoient ; il y répondoit par des propos vagues ; & laissoit toujours dans l'incertitude où lui-même feignoit d'être , sur la cause de cet alarmant silence.

Le bon cœur de monsieur Rémond l'engageoit seul à cacher de tristes événemens. Depuis un an monsieur de Linange n'existoit plus ; sa mort , suite des chagrins violens que lui avoit donnés le désordre de ses affaires , réduisoit sa fille à l'indigence. Des déprédations de toute espèce , une maladie épidémique répandue sur les nègres , des pertes réitérées le forcèrent à contracter des dettes immenses. Il lui restoit des moyens de rétablir sa fortune : il les employoit avec ardeur , quand la guerre , portant ses funestes ravages dans cette partie du globe , arrêta ses travaux , anéantit ses espérances , lui montra sa ruine inévitable , & le sort qu'elle préparoit à l'enfant aimable & chéri , dont l'élevation & le bonheur formoient le plan de sa propre félicité. Cette cruelle idée se présentant sans cesse à son esprit , terra son cœur , l'ac-

cabla d'une mortelle affliction, détruisit en lui tous les principes de la vie, & lui fit terminer en peu de mois, des jours devenus si malheureux.

La vente de ses habitations, celle de ses effets, ses fonds rassemblés suffirent à remplir ses engagemens, mais il ne resta rien. Depuis quinze mois Zéphirine devoit à monsieur Rémond l'aïssance dont elle jouissoit encore. Il eût pu soutenir sans se gêner sa dépense nécessaire; mais madame de Raré sembloit se plaire à l'étendre, à l'augmenter chaque jour : elle remplissoit son appartement de meubles inutiles & chers, lui faisoit porter les plus riches étoffes, lui entretenoit plus de femmes que son service n'en exigeoit, & lui laissoit la liberté de donner beaucoup. Monsieur Rémond sentoît le besoin d'arrêter sa prodigalité, de l'avertir du changement arrivé dans la situation de son élève : vingt fois il se rendit au couvent avec le dessein de parler; mais prêt à s'expliquer, l'idée de la douleur qu'il alloit exciter, le retenoit, l'engageoit à retarder encore ce fatal éclaircissement; sa tendre compassion lui faisoit souhaiter d'attendre des circonstances plus favorables au desir qu'il avoit d'adoucir en partie une découverte si désespérante.

Séparé depuis long-tems de monsieur de

Linange , cet homme honnête conservoit le souvenir d'un léger service reçu de cet ami dans sa jeunesse. L'état présent de sa fille lui inspiroit l'envie de reconnoître ce service en obligeant la jeune orpheline ; mais embarrassé alors par des pertes récentes , par des doutes sur deux maisons de commerce dont la solidité l'intéressoit ; dégoûté des affaires & s'arrangeant pour les quitter , il venoit d'acheter une terre dans sa province , avec le dessein de s'y retirer : cette acquisition le mettoit à l'étroit pour le moment , & ne lui permettoit pas de disposer de ses fonds au gré de ses desirs. .

Pressé par les instances de madame de Raré , il révoit un jour au moyen d'éluder encore cette triste explication , quand on lui remit ses lettres d'Espagne. Son correspondant de Cadix l'informoit du retour d'un vaisseau dont on croyoit depuis deux ans la perte certaine. Il venoit d'arriver chargé d'une riche cargaison. Le bénéfice de monsieur Rémond sur sa part des marchandises apportées , montoit à plus de cent mille livres : ce profit inattendu le surprit. Le retour de ce vaisseau lui parut un bienfait de la providence ; & l'instant où elle le ramenoit , une marque de sa bonté pour mademoiselle de Linange. Déterminé à partager

ce profit avec elle, il se rendit au couvent, fit prier madame de Raré de venir seule au parloir; & rompant enfin un silence gardé si long-tems, & par de si louables motifs, il lui apprit les désastres arrivés à la Martinique, la mort de son parent, & la situation cruelle où sa fille se trouvoit réduite.

Consternée d'un événement qu'elle avoit craint sans en prévoir les suites, madame de Raré, les yeux baignés de larmes, les mains jointes, élevées, sembloit en l'écoutant, implorer le secours céleste pour la malheureuse orpheline, dont toutes les espérances s'évanouissoient à jamais. Après un instant de silence, elle s'écria : O ma chère Zéphirine ! que ferez-vous ? que deviendrez-vous ? Et regardant monsieur Rémond : Quoi, lui dit-elle, vous êtes sûr de son entière ruine ? quoi, l'héritière de tant de riches habitations, ne possède rien, n'attend rien ? quoi, Monsieur, elle n'a pas même la modique somme nécessaire pour consacrer ses jours dans cette maison ? elle est sans appui, sans asyle, sans ressources, abandonnée à toutes les horreurs de l'extrême pauvreté ?

Non, Madame, non, répondit monsieur Rémond ; sa position est fâcheuse, mais elle n'est pas si cruelle. Cessez de vous affliger à

cet excès. Aidée de vos conseils & de sa raison, si mademoiselle de Linange peut, sans trop de regret, cesser d'envisager un brillant avenir, se contenter d'être à l'abri du besoin & de la dépendance, on la met en état de continuer à vivre sous vos yeux, avec un revenu très-borné, il est vrai, mais suffisant pour ne pas la contraindre à prendre le voile, ou à contracter d'humiliantes obligations. Tirant alors de son porte-feuille plusieurs billets: Voici, Madame, continua-t-il, des effets appartenans à mademoiselle de Linange. Un ami de son père m'a chargé de les lui remettre, & d'en payer le montant. Il se trouvera heureux si vous daignez les accepter pour elle, sans chercher à le connoître. En parlant, il passoit les billets du côté de madame de Raré, & l'interrompant à sa première question sur cet ami, il la pria de lui laisser garder un secret confié à sa foi.

Peu de momens auparavant, madame de Raré se seroit vivement affligée de voir la fortune de sa parente bornée à un fonds de cinquante mille livres. Ce qu'elle venoit d'apprendre lui fit paroître cette somme considérable; elle en marqua sa reconnoissance à monsieur Rémond. En vain s'efforça-t-il de détourner ses idées: elles se fixèrent sur lui. Je n'insisterai

n'insisterai point, Monsieur, lui dit-elle, sur un aveu de votre part; je ne vous priverai point de la satisfaction de vous montrer aussi modeste que généreux; je ne vous remercierai point d'assurer la subsistance d'une infortunée; mais puissent ses vœux & les miens attirer les bénédictions du ciel sur la noble créature dont vous taisez le nom! puisse ce bienfaisant ami de mon malheureux parent, n'éprouver jamais l'amertume de la douleur, ou, s'il en ressent un instant l'atteinte, que toutes les puissances célestes répandent alors dans son âme la douceur consolante dont il vient de pénétrer la mienne!

Touché de cette effusion du cœur de la religieuse attendrie, monsieur Rémond la pria de moins exalter ce service. Après avoir pris avec elle des arrangemens sur l'emploi des cinquante mille livres, il la quitta, soulagé par l'aveu qu'il venoit de faire, & content de s'être trouvé le pouvoir de remplir les devoirs de l'amitié.

L'espèce de calme où il laissa madame de Raré, dura peu. Dans le premier accablement où l'avoient jetté de si funestes nouvelles, le présent de monsieur Rémond lui sembloit une ressource suffisante; mais la réflexion lui peignit bientôt Zéphirine réduite au simple nécessaire.

privée de l'espoir d'une grande alliance, du rang, de l'éclat que donne la fortune; contrainte de passer ses jours dans la retraite, sans pouvoir à l'avenir s'y procurer les agrémens propres à en écarter le dégoût & l'ennui. Ces considérations faisoient couler ses larmes, pendant qu'elle marchoit lentement vers le jardin, où l'attendoit mademoiselle de Linange. La voyant accourir à sa rencontre, elle baissa son voile, & sans répondre à ses inquiètes questions, elle la prit par la main, la conduisit au chœur, où personne n'étoit en ce moment : là, se prosternant avec elle au pied de la grille, O, ma chère Zéphirine, lui dit-elle d'une voix étouffée par ses pleurs, soumettez-vous à la volonté du ciel : il vous éprouve. Vous n'avez plus de père, plus de possessions, plus d'espérances ! Abandonnée au soin de la providence, bénissez sa vigilante bonté : elle vient de pourvoir à vos plus pressans besoins. Priez, ma fille, priez pour votre père, priez pour vous ; demandez au Tout-puissant l'oubli de votre bonheur passé, & la force de soutenir les traits de l'adversité.

Mademoiselle de Linange entendit à peine les dernières paroles de madame de Raré ; saisie d'une vive douleur, elle répéta faiblement : Je n'ai plus de père ! ah, dieu, je n'ai

plus de père ! & perdit la connoissance & le sentiment.

Revenue d'un long évanouissement , retournée chez elle , des larmes abondantes soulagèrent un peu l'oppression de son cœur. Elle surprit madame de Raré , par la modération de ses regrets sur la perte de ses héritages : plus touchée de la mort de son père que du renversement de sa fortune , elle ne pleuroit point des biens dont son éducation ne lui avoit point appris à connoître tous les avantages. Peu d'idée du monde , de ses usages , de ses préjugés , du prix qu'il attache aux grandeurs , à la richesse , la rendoit moins sensible au changement de sa position. Le bienfait du généreux ami de son père ne l'humilia point : aucun mouvement d'orgueil n'affoiblissant sa reconnaissance , elle ne devint point un sentiment pénible pour son cœur ; elle se prêta sans répugnance aux réformes indispensables qu'exigeoit sa situation présente , se vit ôter ses femmes , ses maîtres ; passa d'un très-bel appartement dans un fort petit ; abandonna un joli jardin où elle se plaisoit à faire cultiver des fleurs , & s'amusoit du soin d'une volière. Aucune de ces privations ne lui arracha la plus légère plainte ; mais sa fermeté cessa de se soutenir , quand madame de Raré lui montra le

dessein de chercher une autre protectrice à mademoiselle d'Artenay, l'événement ne lui permettant plus de remplir à son égard ses premières intentions. La seule idée de se séparer d'une compagne si chère, fit jeter des cris de douleur à la sensible Zéphirine. Laissez-moi mademoiselle d'Artenay, laissez-la moi, répétoit-elle toute en pleurs à madame de Raré. Mon infortune n'a pas altéré son amitié ; elle consent à partager mon sort : si mon revenu ne suffit pas pour toutes deux, nous l'augmenterons par un travail assidu ; ces beaux ouvrages en broderie, que j'aimois tant à faire pour les donner, m'occuperont plus agréablement encore, quand leur produit me conservera la douceur de vivre avec Clémence. Mademoiselle d'Artenay, plus attachée à Zéphirine depuis qu'elle la voyoit malheureuse, mêla ses larmes aux prières de sa tendre amie, & madame de Raré ne put refuser à ces aimables filles une satisfaction si ardemment souhaitée.

Comme au tems de sa prospérité mademoiselle de Linange, généreuse & modeste, ne tiroit aucune vanité de sa fortune, elle n'avoit jamais blessé l'orgueil ni excité l'envie des compagnes de sa retraite. Prompte à les obliger, à prévenir leurs desirs, la perte de ses espé-

rances ne lui fit point éprouver de leur part ces froideurs mortifiantes, cette espèce de dédain, que trop souvent la disgrâce entraîne à sa suite. On la plaignit, on la rechercha, on s'occupa du soin de la consoler, de la distraire ; & sa noble résignation, après un si grand revers, la rendit l'objet de l'estime & des égards de toute la maison.

Insensiblement mademoiselle de Linange recouvra cette tranquillité d'esprit qu'un fâcheux événement interrompt & ne détruit pas, quand on ne peut s'accuser de s'être attiré son malheur. Si la perte de son père excitoit encore ses larmes, celle de sa fortune sembloit entièrement effacée de son souvenir. Madame de Raré s'en occupoit davantage : elle ne s'accoutumoit point à voir Zéphirine dans une situation si différente de l'état brillant où elle l'avoit long-tems envisagée. Les personnes qui ont volontairement renoncé aux pompes du siècle, ne sont pas toujours les moins frappées de la considération attachée à l'opulence, aux titres, à l'éclat des vanités mondaines ; peut-être en les priant beaucoup, trouvent-elles un plaisir secret à s'exagérer le sacrifice qu'elles en ont fait.

Délicate, foible, attaquée de plusieurs infirmités, en s'abandonnant trop à de sombres

réflexions, madame de Raré tomba dans une noire mélancolie; de violens accès de vapeurs s'y joignirent, son esprit s'altéra comme sa santé : peu de mois la réduisirent à cet état d'enfance & d'ineptie, où la nature semble n'agir encore que pour dégrader l'être malheureux & dépendant, soumis par elle à cette triste & humiliante condition.

Pénétrée de ce cruel accident, mademoiselle de Linange, assidue près d'elle, lui rendit les soins les plus attentifs & les plus affectueux. Pendant dix mois elle ne la quitta pas un seul instant; & elle s'en vit privée pour jamais avec cette douleur, ce regret dévorant que fait sentir l'éternelle séparation d'une amie dont on se reproche d'avoir innocemment causé les chagrins, aigri les maux, en répandant l'amertume dans son cœur.

Clémence & elle pleurèrent long-tems madame de Raré. Le souvenir de ses souffrances, la certitude du bonheur que ses vertus lui assuroient à jamais, les consola peu-à-peu. Zéphirine commençoit à recouvrer sa paix intérieure, quand un bien petit événement troubla ce calme renaissant, ouvrit son esprit à de nouvelles idées, son cœur à une sorte d'agitation & d'inquiétude, dont sa retraite sembloit devoir la garantir pour toujours.

Aglæe d'Alerac, entrée au couvent peu de tems après Zéphirine, lui avoit montré beaucoup d'attachement. Ses préférences pour elle étoient même devenues plus marquées & plus obligeantes depuis la mort de monsieur de Linange. Cette jeune demoiselle fut retirée du couvent & mariée avec le comte de Nancé : six semaines après son mariage, elle se fit un plaisir de donner aux amies qu'elle venoit de quitter, une espèce de petite fête, dont toute la communauté pût partager l'amusement. C'étoit une magnifique collation, précédée & suivie d'un concert de voix & d'instrumens, exécuté par les plus habiles musiciens. Clémence & Zéphirine, suivies de plusieurs jeunes personnes, sortirent pour être avec la comtesse dans un parloir du dehors, pendant que les religieuses & les pensionnaires se succédoient tour-à-tour dans le parloir intérieur.

Le concert étoit fini, les musiciens congédiés, lorsque le comte de Nancé, revenant de la chasse avec le marquis de Mussidan, son ami, lui proposa d'aller surprendre sa femme au milieu de la joie enfantine où elle devoit se livrer en ce moment. Le marquis y consentit. A cent pas du monastère, monsieur de Nancé arrêta sa voiture, en descendit, entra dans la cour, défendit aux gens de la com-

tesse de l'avertir , & s'avança sans bruit vers le parloir où elle étoit. Prêt d'y entrer , il se retint , craignant d'interrompre une personne qui chantoit en s'accompagnant sur la harpe.

La voix douce , sonore & légère de cette personne , fixoit les deux amis à leur place , & les faisoit souhaiter de l'entendre long-tems. L'air fini , madame de Nancé voulant appeler une tourière , jeta les yeux vers la porte , vit son mari , se leva , courut à lui , le prit par la main , & le présenta d'un air riant & satisfait à toutes les dames qui se trouvoient au parloir.

Pendant les complimens d'usage sur l'heureux assortiment des deux époux , le marquis de Mussidan cherchoit des yeux la chanteuse dont les sons séduisans venoient de lui causer tant de plaisir. La place où il voyoit mademoiselle de Linange , sa harpe encore devant elle , la distinguoient assez. Il s'avança vers elle dans le dessein de louer la beauté de sa voix , mais en l'approchant , son admiration changea d'objet. La contenance noble & modeste de Zéphirine , les graces répandues sur toute sa personne ; cet air imposant que donnent la candeur & l'innocence , quand elles se peignent sur un visage aimable , étonna le marquis ; il

oublia ce qu'il vouloit lui dire, & ses expressions lui prouvèrent seulement la surprise où le jetoit l'assemblée de tant de charmes réunis en elle.

Accoutumée à ce langage flatteur, une femme élevée dans le monde y eût sans doute fait peu d'attention. Mademoiselle de Linange l'entendoit pour la première fois : elle ne l'écouta point avec indifférence. Une sorte de plaisir qu'elle n'avoit jamais senti, se mêloit à l'embarras d'y répondre : frappée de la figure attrayante de monsieur de Muffidan, elle ne put se défendre de lui donner intérieurement une partie des louanges qu'il venoit de lui prodiguer.

Monsieur de Nancé s'empressa d'adresser des complimens polis à l'amie de la comtesse. La conversation devint vive & enjouée. Mademoiselle de Linange parla peu, mais son air attentif & satisfait, montrait combien elle s'en amusoit. Le moment vint où il falloit se séparer. Madame de Nancé ne pouvoit se résoudre à quitter Zéphirine. Toutes deux s'attendirent en se disant adieu. La comtesse partoît dans quinze jours pour Nancé ; elle avoit déjà montré à ses deux amies le plus grand desir de les y mener ; elle pria son mari de l'aider à obtenir d'elles cette faveur. Clémence parut

très-disposée à faire ce voyage ; mademoiselle de Linange n'ayant aucune raison de se refuser à de pressantes , à d'affectueuses invitations , s'y rendit. Non-seulement elle promit d'aller à Nancé avec la comtesse , mais elle consentit à y passer tout le tems qu'elle-même comptoit y rester. Le comte , sa femme & le jeune marquis s'éloignèrent à regret. Les deux solitaires rentrèrent dans la maison ; mademoiselle d'Artenay fort occupée de la petite fête & du voyage projeté ; Zéphirine rêveuse , se rappelant avec une forte d'émotion tout ce que l'on avoit dit , s'étonnant encore des expressions de monsieur de Mussidan , prenant un plaisir secret à se les répéter , à les graver dans sa mémoire ; à se retracer ses traits , l'air doux & animé de sa physionomie , & le son touchant de sa voix pendant qu'il lui parloit.

Au tems prescrit , la comtesse alla chercher au couvent ses deux amies , & prit avec elles la route de Normandie. Tout sur cette route attiroit & charmoit leurs regards : la vue des terres cultivées , des troupeaux épars dans la campagne ; les villages , leurs habitans ; les bois , les eaux sembloient leur donner des idées & des sensations nouvelles. A leur arrivée , l'aspect riant & magnifique du château , la foule des villageois accourant de toutes parts pour

voir la comtesse , les acclamations dont ils firent retentir l'air en l'apercevant , mêlèrent le mouvement d'une joie douce & tendre , à l'émotion qu'éprouvoient deux cénobites accoutumées dès leur enfance à la triste uniformité du cloître , & goûtant , pour la première fois , le plaisir attaché à la variété des objets.

Le maréchal du Pleffis , père de monsieur de Nancé , venoit en le mariant de lui donner cette superbe terre. Peu de jours avant le départ de son fils , il s'y étoit rendu avec le marquis de Mussidan , pour y préparer une fête champêtre dont il vouloit amuser la comtesse à son arrivée. Cette fête commença au moment où elle entra dans l'avenue du château , fut très-agréable , dura le reste du jour , & même une partie de la nuit. Mais elle devint fatale à celui qui la donnoit , en réveillant dans le fond de son cœur une sensibilité dont il se flattoit d'avoir pour jamais amorti la dangereuse activité.

Le maréchal du Pleffis , né tendre , susceptible d'une passion vive & constante , n'avoit pas eu sujet de s'applaudir d'un lien formé par la plus sincère affection. Jeune encore quand il perdit sa femme , il s'attacha plusieurs fois. Souvent favorisé , rarement heureux , toujours

trompé, il résolut de se défendre contre l'amour, en adoptant tous les goûts, en s'appliquant à toutes les études propres à occuper assez l'esprit pour bannir du cœur ce besoin d'aimer que fait sentir le loisir & l'inaction. Il avoit quarante-six ans quand il unit son fils unique à mademoiselle d'Alerac. Grand, bien fait, il joignoit à de beaux traits une physionomie ouverte, animée, & cet air qui plaît, inspire la confiance & fait naître l'amitié. Son humeur étoit égale, son esprit un peu porté vers la raillerie; mais un naturel doux, obligeant, modéroit ce penchant; il badinoit, & n'offensoit pas. Possesseur d'une grande fortune, il se montroit magnifique dans sa dépense; mais une sage économie lui donnoit les moyens d'en employer une grande partie à de nobles usages. Estimé, chéri, recherché, il jouissoit d'une paix qu'il croyoit inaltérable, quand madame de Nancé la troubla en offrant à ses yeux un objet également capable d'augmenter son bonheur ou de le détruire.

Charmée de devoir à l'attention du maréchal un divertissement où elle ne s'attendoit pas, la comtesse voulut en marquer sa reconnaissance, en montrant tout le plaisir qu'il lui donnoit. Bientôt elle unit sa voix aux chants rustiques des jeunes villageoises. Zéphirine

l'imita. Mademoiselle d'Artenay se mêla parmi les danseuses & développa tant des graces en se livrant à cet exercice, qu'elle fixa sur elle les regards du maréchal & s'attira son admiration. En considérant ses traits, son air, l'aisance de ses mouvemens, il se rappela une de ses nièces, qu'il avoit beaucoup aimée, & dont la mort prématurée excitoit encore ses regrets : plus il considéroit Clémence, plus il se sentoit frappé de cette ressemblance. Il fit observer à son fils ce singulier effet du hasard, & s'en occupa tout le soir.

Les premiers jours se passèrent à parcourir les jardins, le parc ; à visiter les bosquets, les grottes ; à voir les cascades : on ne se lassoit point d'admirer les agrémens de cette charmante habitation ; & l'air parfumé par les lilas, les jacinthes & les narcisses, augmentoit encore le plaisir de ces longues promenades.

On étoit alors au commencement du printemps, saison choisie exprès par le comte de Nancé, pour éviter les importuns que l'automne l'eût forcé de recevoir. Vraiment touché des attraits de sa jeune compagne, il vouloit jouir sans contrainte de la douceur d'être avec elle, de lui prouver sa tendresse, de se montrer uniquement occupé du soin de l'amuser.

ser & de lui plaire. Un même sentiment rémouplissoit le cœur de la comtesse; l'assiduité de son mari près d'elle, lui faisoit aimer le séjour de Nancé, & redoubloit à ses yeux les beautés que la nature renaissante offroit de toutes parts à sa contemplation.

De ces six personnes, convenues de passer ensemble plusieurs mois à la campagne, deux y goûtoient une félicité parfaite. Mademoiselle d'Artenay, n'éprouvant aucune altération dans sa façon habituelle d'envisager les objets, s'amusoit de tout. Le reste de la petite société s'abandonnoit à des idées inquiètes, à de fâcheuses réflexions; formoit des vœux, s'avouoit qu'ils étoient indiscrets : la crainte, le desir, d'inutiles regrets occupoient des cœurs sensibles; ils s'efforçoient de cacher leur trouble, & quelquefois en laissoient échapper des marques visibles.

Depuis l'arrivée de la comtesse, le maréchal ne se trouvoit plus dans cette disposition d'esprit qui, depuis plusieurs années, le rendoit paisible & heureux. En croyant chercher l'image d'une parente sur le visage aimable de mademoiselle d'Artenay, il s'étoit imprudemment livré au plaisir de la regarder. Chaque instant ce plaisir devenoit plus doux, plus attachant. Mille qualités solides, de l'esprit, de

l'enjouement, de la sensibilité, changèrent l'attention du maréchal en un intérêt si vif, qu'il ne put se méprendre aux mouvemens de son cœur; il rougit de sa foiblesse, s'en alarma, se promit de vaincre une passion si contraire à son repos, d'éviter le danger en modérant ses empressemens pour Clémence, en la regardant moins, en se privant de son entretien; mais un attrait irrésistible le conduisoit toujours sur ses pas, le forçoit à la chercher. Flattée du soin qu'il prenoit de l'amuser, de l'instruire, mademoiselle d'Artenay aimoit à se promener avec lui, à profiter de ses connoissances. Il lui faisoit remarquer une infinité de petites créatures qu'elle fouloit sous ses pieds, sans soupçonner leur existence; il lui apprenoit leurs habitudes & leur apparente destination dans la nature. En l'écoutant, l'attentive écolière fixoit sur lui des yeux si beaux; une sensibilité si vraie, si animée, se peignoit sur tous ses traits, les rendoit si touchans, que le maréchal, oubliant ses projets de résistance, s'abandonnoit tout entier au penchant de son cœur, & quelquefois se sentoit prêt à l'avouer.

L'impression que mademoiselle de Linange avoit faite sur le marquis de Mussidan, le jour de la petite fête du couvent, devint à Nancé une passion très-vive. Sensible pour la première

fois, sans espérance de rendre son amour heureux, il s'affligeoit d'être jeune, d'être riche, d'être le chef d'une illustre maison. Dépendant des volontés de son tuteur, résisteroit-il pendant trois années aux projets formés par ce respectable parent ? refuseroit-il une femme donnée & présentée de la main du chevalier de Mussidan ? Dans ces circonstances, oseroit-il avouer son penchant, montrer à mademoiselle de Linange le desir de lui plaire ? L'offre de son cœur offenseroit cette fille aimable & délicate, que l'inégalité de leur fortune séparoit à jamais de lui : elle le craindroit, elle le fuirait peut-être. Pourquoi risquer de perdre la douceur de son entretien, de se voir traité par elle comme un ami ? Sans cesse occupé de ces idées, toujours plus amoureux, plus chagrin, monsieur de Mussidan soupiroit, se taisoit ; mais ses regards étoient si expressifs, ses soins si marqués, qu'il falloit toute l'inexpérience d'une jeune personne élevée loin du monde, pour attribuer à la simple politesse, ou aux égards de l'amitié, les plus tendres empressements de l'amour.

Mademoiselle de Linange avoit aussi des peines secrètes ; elle ne se sentoît plus ni paisible, ni satisfaite de son sort. En trouvant à Nancé monsieur de Mussidan, sa présence lui
avoit

avoit causé une douce émotion : l'habitude de le voir ne diminua pas les mouvemens involontaires dont elle se demandoit en vain la raison. Quand elle le rencontroit inopinément, une palpitation violente agitoit son cœur. Souvent on s'entretenoit devant elle du chevalier de Muffidan : le maréchal souhaitoit son retour, rioit des affaires qui le retenoient à Marseille, sans les particulariser, & plaignoit le marquis d'attendre si long-tems un parent dont le premier soin en arrivant seroit de le marier. Il nommoit toutes les maisons, toutes les personnes où le choix de son oncle devoit s'arrêter. Ces discours rappeloient à mademoiselle de Linange le tems où madame de Raré envisageoit pour elle des titres, des grandeurs. Cette fortune perdue deux ans auparavant avec tant de résignation, lui parut alors le bien le plus désirable ; elle regretta ses brillantes espérances, se sentit humiliée de n'être plus au rang de ces riches héritières nommées par le maréchal ; elle se repentoit d'avoir quitté sa retraite. Tout à Nancé lui retraçoit sa première opulence, mettoit sans cesse sous ses yeux l'objet d'une mortifiante comparaison. La profonde tristesse du marquis redoubloit ses chagrins, l'inquiétoit, la touchoit : elle n'osoit lui en demander la cause. Tous deux sensibles, tous deux

timides, tous deux attentifs à leurs moindres mouvemens, se promenoient en silence pendant des heures entières : de longs soupirs vainement retenus, s'échappant à la fois, sembloient les avertir qu'un même sentiment oppressoit leurs cœurs ; ils se regardoient, soupiroient encore, & souvent prêts à se parler, à s'interroger mutuellement, ils se quittoient, comme si une sorte de crainte les forçoit à se séparer.

Deux mois se passèrent sans changer la situation de ces six personnes. Le maréchal réfléchissant sur la sienne, sentit la nécessité de prendre un parti. Mademoiselle d'Artenay lui devenoit tous les jours plus chère. Sa candeur, son ingénuité relevoient ses charmes à ses yeux, elle montrait du plaisir à le voir, à l'entendre : peut-être l'aimoit-elle dans l'innocence de son cœur ; quel attrait offroit cette idée à l'ame tendre du maréchal ! la flatteuse espérance d'être un époux heureux, la perspective d'un bonheur long-tems souhaité ! Mais combien de considérations s'opposoient au desir d'en jouir ! Le monde, les convenances, son rang ; tant de disproportion dans l'âge, dans l'état, exigeoient le sacrifice d'une passion qui l'exposeroit à la censure, peut-être même au ridicule. Il se le dit avec douleur, mais il s'im-

posa courageusement cet effort. Résolu d'immoler son amour à sa raison, il se permit la douceur consolante de prouver à mademoiselle d'Artenay, sous les apparences de l'amitié, les sentimens qu'il lui cachoit ; il voulut la rendre indépendante, & même lui donner le pouvoir de reconnoître la généreuse affection de son amie en l'obligeant à son tour.

Il venoit d'hériter d'une jolie terre à six lieues de Paris ; elle étoit affermée onze mille livres. Le château, bien situé, bien bâti, en rendoit le séjour commode & agréable. Le goût de mademoiselle d'Artenay pour les amusemens champêtres, lui persuada qu'elle & sa compagne y vivroient heureuses. Il fit part à monsieur & à madame de Nancé de ses intentions : elles n'étoient pas de leur ôter la propriété de cette terre, mais de la donner à vie à mademoiselle d'Artenay, en assurant à son amie une moitié du revenu, si elle lui survivoit. Non-seulement le comte & la comtesse approuvèrent ce projet bienfaisant du maréchal ; mais ils en montrèrent beaucoup de joie. On se promit de garder le secret, de faire tout préparer pour leur réception chez elles, & de les conduire dans leur château quand elles croiroient retourner au couvent. Comme ce don exigeoit des formalités, le

maréchal fit plusieurs questions à madame de Nancé : elle ne put y satisfaire ; entrée au couvent plusieurs années après Clémence , elle se ressouvenoit très-confusément des particularités relatives à l'abandon où cette jeune personne se seroit trouvée , sans l'extrême bonté des religieuses ; mais elle se rappela que la supérieure conservoit une espèce de procès-verbal fait dans le tems où cet abandon parut constaté , & tout de suite elle écrivit à cette dame , pour la prier de lui en envoyer une copie.

Le maréchal se dispoisoit à donner à ses gens d'affaires les ordres convenables à ses desseins , quand on lui remit un paquet assez gros : il reconnut la main du chevalier de Mussidan , l'ouvrit , & trouva d'abord cette lettre.

*A Marseille , Lundi 17 Juin 17**.*

« S'il étoit possible de se brouiller avec un
 » ami dont les sentimens , éprouvés depuis
 » vingt années , ont mérité ma plus sincère af-
 » fection , je vous prierois de ne jamais m'écrire.
 » Votre obstination à me croire *très-extraor-*
 » *dinaire* ; capable d'un *attachement bizarre* ,
 » d'une constance *plus bizarre* encore ; vos con-
 » tinuelles railleries sur l'objet attristant qui me

» retient ici, me fâchent, m'impatientent, aigrif-
 » sent mes chagrins. Je me flatte de vous faire
 » changer de style, en vous dévoilant les mo-
 » tifs de cette conduite si *étonnante*, si propre
 » à vous persuader de ma *surprenante singu-*
 » *larité*.

» Pendant votre séjour à Marseille, mes affi-
 » duités auprès d'un fille privée de sa raison, tant
 » de moyens essayés à grands frais pour rappé-
 » ler cette raison égarée, vous ont prouvé, dites-
 » vous, *le vif intérêt qui me lie à elle* : ah, oui,
 » un intérêt bien vif, un intérêt bien cher me
 » lie à cette infortunée !

» L'aliénation de son esprit me cache un se-
 » cret important ; le bonheur ou le malheur du
 » reste de ma vie dépend de la découverte de
 » ce secret. Actuellement fort malade, près de
 » terminer ses jours, un dernier effort de la na-
 » ture peut, dit-on, lui rendre une lueur de rai-
 » son ; l'espoir d'en être reconnu, de recevoir un
 » éclaircissement si long-tems désiré, me retient
 » depuis huit mois auprès de cette fille agitée,
 » souffrante, objet de vos plaisanteries, celui de
 » ma tendre compassion, de mes cruelles in-
 » quiétudes.

» Sur combien de fausses opinions vous fon-
 » dez un indiscret badinage ! Vous m'avez tou-
 » jours vu, dites-vous, me *détourner du sen-*

» tier que je devois suivre. Indifférent dans ce
» tems de la vie où les passions maîtrisent tous
» les hommes, je m'obstinois à fuir les plaisirs,
» à me livrer à de vaines études, à vouloir pro-
» noncer mes vœux, quand, déjà riche par des
» héritages, la mort de mon frère aîné, le foi-
» ble tempérament du second, sembloient de-
» voir me rendre le chef de ma maison. J'ai
» refusé de resserrer les nœuds de notre amitié en
» m'unissant à votre sœur. En convenant de tous
» ces faits, je vous demande où vous trouvez
» la certitude d'un attachement bizarre. Est-ce
» dans une indifférence qu'il est facile de feindre ? n'ai-je pu affecter de l'éloignement pour
» des liens proposés, & quand vous me pres-
» sâtes d'en prendre, saviez-vous si je n'en
» avois pas déjà formé ?

» Toutes vos suppositions vous autorisent-
» elles à transformer en une espèce d'aventu-
» rière, une fille dont vous connoissez à peine
» le nom ? Mademoiselle d'Arcy n'a-t-elle pu
» vivre en Espagne, revenir en France, sans
» que l'amour l'ait conduite dans une contrée
» ou ramenée dans l'autre ? Avec tant d'humani-
» té, une ame si compatissante, si généreuse,
» comment jugez-vous avec cette légèreté, des
» mœurs & du caractère d'une personne qui vous
» est parfaitement étrangère, dont on ne vous a

» jamais parlé ? Son histoire est bien simple, &
 » n'exige pas un long récit. La reconnoissance,
 » l'amitié, la justice me forcent à vous en in-
 » truire.

» Née à Marseille de parens estimés, orphé-
 » line à six ans, ruinée par la perte d'un procès,
 » elle trouva une généreuse amie. Madame de
 » Mauni, quittant Marseille pour habiter Paris
 » avec un banquier de cette ville, qu'elle ve-
 » noit d'épouser, se chargea de la petite or-
 » pheline, lui donna une excellente éducation,
 » & la traita comme sa propre fille. Devenue
 » veuve, appelé en Espagne par un riche pa-
 » rent de sa mère établi à Carthagène, qui,
 » vieux & sans enfans, desiroit la mettre à la
 » tête de sa maison, elle se rendit auprès de lui
 » avec son élève, alors âgée de quinze ans. Elle
 » en passa trois chez ce parent, dont la mort
 » augmentant considérablement sa fortune, lui
 » fit desirer de retourner à Marseille, & d'y fixer
 » son séjour. Elle y ramena sa jeune amie. Des
 » circonstances que vous connoîtrez, engagé-
 » rent madame de Mauni à se priver d'elle pen-
 » dant plus de cinq ans, à lui permettre d'ha-
 » biter près de Paris une agréable campagne.
 » Que j'étois heureux quand elle y vivoit !
 » Tems à jamais cher à ma mémoire, vous
 » ne pouvez renaître, vous ne pouvez être ou-

» blié ! Un seul objet étoit capable d'adoucir
» l'amertume de ma perte , de mon irrépara-
» ble perte ! il m'est ravi ; j'ignore s'il existe en-
» core , & chaque instant peut m'ôter la foi-
» ble espérance qui me retient ici.

» Voilà ces voyages que votre imagination
» vous a peints comme très-amusans. Ni moi ,
» ni personne n'a enlevé de la France , n'a en-
» levé de l'Espagne cette fille infortunée. Ses
» mœurs , son esprit , ses sentimens , son mal-
» heur , doivent vous donner un regret véri-
» table de l'avoir choisie pour l'objet des plai-
» santeries dont vous ne cessez de remplir vos
» lettres.

» C'est en s'abandonnant à cette légèreté
» d'idées & de jugemens , que , sans être ni
» malin ni méchant , on se permet dans la so-
» ciété de répandre des faits absurdes , des aven-
» tures ridicules. Il faut soutenir , animer la
» conversation. Tout sujet paroît bon , s'il peut
» amener un conte plaisant. Que de sacrifices
» on fait à cette nécessité de parler & d'amuser !
» Je ne vous soupçonne point d'avoir brillé
» dans un cercle par le récit de ma préten-
» due bizarrerie ; je vous connois trop pour le
» croire. C'est au fond de votre cœur que vous
» avez ri des travers d'un ami. Le mien est blessé
» de l'erreur où vous êtes, Lisez dans le petit

» cahier que je joins à ma lettre, une par-
 » tie de mes secrets : l'autre vous fera re-
 » mise avant peu. Adieu : soyez sûr de mon
 » amitié, & rendez enfin justice à mes senti-
 » mens ».

Le maréchal, vivement touché des expres-
 sions du chevalier de Muffidan, ne pouvoit
 se pardonner d'avoir aigri les peines d'un ami.
 Il ne concevoit pas comment un simple ba-
 dinage lui attiroit des reproches si sérieux. Il
 en chercha la cause dans les feuilles qui ac-
 compagnoient cette lettre, & trouva ce qui
 fuit :

» Vous savez que mes études finies, le com-
 » mandeur de Pienes, mon oncle maternel,
 » me conduisit à Malte. Je fis mes caravanes,
 » & après les avoir terminées, je me prépa-
 » rois à revenir en France, quand le com-
 » mandeur m'arrêta par la proposition de par-
 » tager avec lui la gloire & les dangers d'une
 » expédition méditée depuis plusieurs mois, &
 » confiée à son habileté reconnue. J'acceptai
 » avec joie cette invitation. L'entreprise étoit
 » hardie, & même téméraire. Elle réussit, &
 » l'on en dut le succès au courage & à la pru-
 » dence du commandant. J'eus le bonheur de
 » me distinguer sous ses yeux ; mais au mo-

» ment où le combat cessoit , je fus blessé.
» Pendant plusieurs jours on craignit pour ma
» vie. Notre escadre reprit la route de Malte ;
» mais les vents contraires ne permettoient pas
» de la suivre. La mer m'incommodoit fort.
» Un gros tems sépara nos vaisseaux : après
» une longue tourmente , celui de mon oncle
» fut jeté sur les côtes d'Espagne , où nous
» abordâmes difficilement. Le commandeur prit
» terre à Carthagène , & me fit porter chez
» don Ramire Herrera , homme distingué par
» sa naissance , par une réputation de bravoure
» & d'intrépidité dont il avoit donné des preu-
» ves dans la marine de sa majesté catholique.
» Mon oncle le connoissoit & l'estimoit depuis
» long-tems. Il me confia à ses soins. Forcé
» de remettre à la voile , il me donna un chi-
» rurgien de son vaisseau , joignit à mon valet-
» de-chambre un des siens qui m'étoit très-
» attaché , me recommanda fortement à don
» Ramire , & me laissa au milieu de tous les se-
» cours nécessaires à mon état.

» Pendant près d'un mois , je vis seulement
» don Ramire & les personnes de sa maison
» qui pouvoient m'être utiles. Il étoit veuf ,
» avoit trois filles , encore très-jeunes , & deux
» nièces un peu plus âgées. L'aînée , nommée
» dona Louise , fille de son propre frère , dé-

» pendoit absolument de lui par le testament
 » de son père & par la médiocrité de sa for-
 » tune. La seconde , née d'une sœur de don
 » Ramire , avoit ses parens au Mexique, &
 » pouvoit devenir un parti très-riche. Dona
 » Louise , promise à un comte sicilien , alors
 » à Naples , pour y terminer d'importantes af-
 » faires , devoit être mariée au retour de son
 » amant. Moins rigide qu'on ne l'est ordinaire-
 » ment en Espagne , don Ramire accordoit
 » assez de liberté à ces jeunes personnes : elles
 » recevoient leurs amies , leurs parens , don-
 » noient souvent des concerts , & s'appli-
 » quoient toutes à l'étude de la langue fran-
 » çoise.

» Cette même mademoiselle d'Arcy , dont
 » l'aliénation d'esprit m'a causé & me cause en-
 » core des chagrins si réels , occupant avec
 » madame de Mauni une maison qui touchoit
 » à celle de don Ramire , passoit des jours en-
 » tiers avec ses filles. Tendrement attachée à
 » dona Louise , elles se quittoient rarement.
 » Le caractère aimable de mademoiselle d'Arcy ,
 » son esprit , ses talens la rendoient chère à
 » toute cette famille ; & c'étoit pour mieux
 » goûter son entretien que l'on avoit appris
 » sa langue , & que l'on vouloit s'y perfec-
 » tionner.

» Cette jeune personne se faisoit tous les
» jours instruire de mon état. Quand je com-
» mençai à me lever, madame de Mauni &
» elle demandèrent à me voir, & me firent
» plusieurs visites. Dans la suite mademoiselle
» d'Arcy vint familièrement m'entretenir, ac-
» compagnée d'une duègne dont la présence
» ne gênoit point la confiance qu'elle me mon-
» troit, cette femme n'entendant point le fran-
» çois.

« Mademoiselle d'Arcy me fit part, avec
» beaucoup de franchise, de sa situation, des
» bontés de madame de Mauni pour elle, des
» motifs de leur séjour en Espagne, du des-
» sein de sa protectrice de retourner en France,
» où elle faisoit passer les sommes provenan-
» tes de l'héritage de son vieux parent. Elle me
» laissa voir un extrême regret d'être forcée de
» s'éloigner de dona Louise, me dit avec at-
» tendrissement qu'elle la laisseroit malheu-
» reuse, bien malheureuse ! Elle blâma don-
» Ramire, l'accusa d'abuser de son autorité sur
» sa nièce, de la contraindre à recevoir la main
» d'un homme haïssable, puissamment riche à
» la vérité, mais laid, mal fait, vieux, avare,
» d'une humeur fâcheuse, d'un naturel soup-
» çonneux : ce comte la conduiroit en Sicile,
» la confinerait dans un antique château; elle

» y vivroit seule avec lui , & ne jouiroit
 » d'aucun des avantages attachés à cette
 » grande fortune que vouloit lui procurer son
 » oncle.

» Les discours de mademoiselle d'Arcy me
 » touchoient , m'inspiroient une tendre com-
 » passion pour son amie. Dès les premiers jours
 » de ma convalescence, je fus admis dans l'ap-
 » partement des dames. Une parente âgée ,
 » dont l'austère gravité n'invitoit guère au plaisir,
 » présidoit aux amusemens de ces jeunes per-
 » sonnes. En me disposant à les partager, je
 » me fis une loi de ne point manquer à la ré-
 » serve que m'imposoit la reconnoissance &
 » l'hospitalité. Soigneux d'éviter le reproche
 » d'indiscrétion trop souvent fait aux françois ,
 » je résolus de montrer les mêmes égards &
 » le même respect à toutes celles qui compo-
 » soient ce petit cercle , sans me permettre la
 » plus légère préférence, ou la moindre atten-
 » tion particulière capable d'annoncer un goût
 » décidé pour une d'entr'elles.

» Je vis dona Louise. Elle me parut belle.
 » Sa profonde tristesse me fit éprouver un sen-
 » timent pénible. Prévenu par les confidences de
 » mademoiselle d'Arcy , je la plaignois , elle
 » m'inspiroit de l'estime, de l'amitié ; mais un
 » mouvement plus vif ne s'y mêloit point, ne

» m'engageoit point à desirer sa présence, &
» c'étoit sans me contraindre que je ne mon-
» trois aucun empressement à m'approcher
» d'elle ou à l'entretenir; je tenois ma partie
» dans les concerts où don Ramire assistoit tou-
» jours; mais je m'en amusois peu, & si la poli-
» tesse me l'eût permis, je me serois souvent
» dispensé de paroître au salon.

» Dans le tems où j'attendois le retour de
» mes forces & les ordres de mon père pour
» repasser à Malte ou retourner en France, il
» se formoit chez don Ramire un projet ima-
» giné par dona Louise, & secondé par les deux
» françoises dont elle étoit si sincèrement aimée.
» On me le cacha d'abord; mais mon secours
» paroissant nécessaire aux suites de son exécu-
» tion, on jugea convenable de me le com-
» muniquer. Je venois de recevoir une lettre
» de mon père. Il me laissoit le choix de re-
» tourner à Malte ou de revenir auprès de lui.
» Une sorte d'engagement pris depuis ma con-
» valescence avec le comte de Pienes, qui sou-
» haitoit mon retour à Malte, me rendoit in-
» décis. Je le disois à mademoiselle d'Arcy, &
» je fus surpris de l'entendre me prier avec ins-
» tance de me déterminer pour la France, &
» m'assurer que j'obligerois trois personnes en
» cédant à ses desirs. Elle m'apprit alors les

» résolutions de dona Louïse & la facilité qu'elle
» trouvoit à les suivre.

» Peu de tems avant mon arrivée à Car-
» thagène, une de ses cousines, nouvellement
» revenue du Pérou avec une fortune immense,
» avoit passé trois mois chez don Ramire, pour
» terminer des affaires d'intérêt qui leur étoient
» communes. Cette dame prit beaucoup de part
» aux chagrins de dona Louïse, & le jour de
» son départ elle lui donna en secret une pe-
» tite boîte remplie de perles & de diamans,
» de la valeur d'environ cent mille livres. Elle
» lui recommanda de cacher ce présent, pro-
» pre à exciter la jalousie de ses autres paren-
» tes, & de s'en servir seulement dans une oc-
» casion pressante. Des lettres de Naples annon-
» çant le prochain retour du comte, renouve-
» lèrent l'effroi de dona Louïse, & la firent
» penser à ce don. Il lui parut un moyen de
» se soustraire à l'autorité de son oncle, &
» d'éviter le mariage odieux dont elle se voyoit
» menacée. Madame de Mauni alloit partir ;
» l'idée d'être à jamais séparée de mademoi-
» selle d'Arcy, rendoit ses peines plus insup-
» portables. Elle prit enfin le parti de quitter
» sa patrie, de passer en France avec ses amies,
» de borner toutes ses espérances de fortune
» au petit fonds qu'elle possédoit. Le dessein de

» vivre dans un monastère , le rendoit suffisant
» à ses besoins ; tous les desirs se bornant alors
» à se conserver libre.

» Madame de Mauni , bonne & complai-
» sante , applaudissoit à ce plan , tout étoit ar-
» rangé pour l'exécuter. Huit jours avant son
» embarquement , la nièce de don Ramire
» s'échapperoit furtivement de sa maison, se tien-
» droit cachée dans celle d'une femme dont la
» fidélité lui étoit connue ; ses effets les plus
» précieux y seroient secrètement transportés, &
» cette même femme la conduiroit au vaisseau
» la nuit du jour où l'on mettroit à la voile.

» Surpris en écoutant mademoiselle d'Arcy,
» je ne concevois pas le motif de sa confiance.
» Pourquoi me faire part de ce projet ? Elle
» m'en découvrit la raison.

» Après leur départ de Carthagène , don Ra-
» mire pourroit , en se rappelant leur intimité
» avec sa nièce , les soupçonner d'avoir favo-
» risé sa fuite , faire d'exactes recherches pour
» découvrir son asyle. Dona Louise , présentée
» dans une maison religieuse par madame de
» Mauni , arrivant d'Espagne , son âge , le tems
» de son évasion , un accent étranger la feroient
» connoître. L'autorité pourroit l'arracher de
» cette retraite , la remettre entre les mains de
» son parent irrité. Je dissiperois la crainte à cet
» égard ,

» égard , si préférant l'invitation de mon père à
 » celle du commandeur de Pienes, je consen-
 » tois à retourner en France. Dona Louise
 » m'auroit une éternelle obligation , si je vou-
 » lois la conduire de Marseille à Paris , lui pro-
 » curer la connoissance de quelque dame de
 » ma famille. La protection d'une personne
 » distinguée lui ouvreroit l'entrée d'un couvent,
 » & la mettroit à l'abri des recherches curieu-
 » ses dont une étrangère jeune & sans appui
 » devient naturellement l'objet.

» Cette confiance me fit éprouver une peine
 » sensible. J'aurois souhaité n'être pas instruit
 » de l'étrange démarche de dona Louise. Les
 » égards de don Ramire pour moi , méritoient
 » ma reconnoissance. La nécessité de me taire
 » me sembloit une espèce de trahison. On s'ap-
 » prêtoit à lui causer un extrême chagrin : je
 » le savois , & me sentoís gêné de le savoir. Je
 » ne le reverrois plus sans émotion , sans res-
 » sentir à son aspect un mouvement semblable
 » au reproche que doit exciter la feinte dans
 » un cœur honnête.

» Rien ne me donnant le droit de m'ériger
 » en censeur , ou de combattre des résolutions
 » irrévocablement prises , je me serois accusé
 » de dureté en refusant à dona Louise un fer-
 » vice aussi léger. Ainsi je m'engageai à partir

» pour la France trois semaines après elle, à
» la prendre à Marseille, à la conduire à Paris,
» où je la remettrois entre les mains d'une de
» mes tantes, qui se feroit un devoir de l'obli-
» ger. . . . Mais ce paquet est déjà gros pour
» la poste. Cette partie de mon récit doit vous
» prouver que je n'ai point enlevé mademoi-
» selle d'Arcy, qu'elle ne m'a point inspiré en
» Espagne cette passion dont vous m'avez tant
» parlé dans vos lettres. Un de mes gens, qui
» part après-demain pour Paris, vous remettra
» la suite d'une aventure où je me croyois peu
» intéressé. Mais prévoit-on les suites des dé-
» marches les plus indifférentes en apparence?
» Notre cœur se connoît-il, & peut-il s'assurer
» sur ses dispositions » ?

En apprenant pour la première fois que le che-
valier de Muffidan éprouvoit des peines se-
cettes, le maréchal se sentit encore plus tou-
ché des expressions de sa lettre. Il ne conce-
voit pas la longue réserve, & se croyoit en
droit de s'en plaindre. Il lui écrivit avec beau-
coup de tendresse, sans lui marquer combien
une confiance si tardive lui paroïssoit blesser
l'amitié. Il attendoit, pour le lui dire, les éclair-
cissemens promis. Peu de jours après, il les
reçut, & s'enferma dans son cabinet, où il

fut cette continuation écrite de la main du chevalier.

« Tout fut parfaitement concerté entre la
 » jeune espagnole & ses deux amies. Le jour
 » pris, dona Louise sortit de grand matin sans
 » être apperçue. A l'heure où l'on entroit chez
 » elle, sa femme-de-chambre étonnée la cher-
 » cha vainement. Un billet adressé à son oncle
 » étoit sur sa toilette. On y trouva aussi une let-
 » tre pour mademoiselle d'Arcy, composée à des-
 » sein d'éloigner le soupçon de leur intelligence.
 » On remit l'un & l'autre à don Ramire. Le billet
 » de sa nièce contenoit ce peu de mots :

« Je crois être en droit, Monsieur, de me
 » soustraire à votre autorité, quand vous vous
 » obstinez à l'employer pour me rendre la plus
 » malheureuse de toutes les femmes. Il m'est
 » bien dur de vous paroître ingrate en cher-
 » chant de la protection contre vous. Je vais
 » demander un asyle à mes parens maternels.
 » Il me sera plus doux de passer mes jours dans
 » un cloître, que de me lier à l'objet odieux
 » de votre choix. Je conserverai toujours,
 » Monsieur, le souvenir de vos premières bon-
 » tés ; & j'oublierai, s'il m'est possible de le
 » faire, que ni mes prières ni mes larmes n'ont
 » pu vous toucher en faveur d'une fille infor-

» tunée qui vous défobéit à regret, & souffre
» une peine violente en s'éloignant d'un parent
» qu'elle gémit de fuir & d'offenser.

» Furieux après cette lecture, don Ramire
» donna des ordres pour tout préparer, vou-
» lant partir à l'instant. Me sachant éveillé, il
» accourut chez moi, me montra le billet de
» sa nièce, en faisant mille imprécations con-
» tre elle & contre tout son sexe. Comme elle
» avoit deux tantes abbesses à Madrid, ses ex-
» pressions lui persuadèrent qu'elle se rendoit
» à l'un ou l'autre couvent. Il se flattoit de
» l'atteindre sur la route, de la ramener & de
» la punir sévèrement d'une démarche si har-
» die. Sa colère, son chagrin, la vaine espé-
» rance où il se livroit, me jetèrent dans un trou-
» ble, dans un embarras inexprimable. Il me
» sembloit qu'il pouvoit se plaindre de moi,
» m'accuser de lui en imposer par mon silence.
» Je rougissois, je perdois contenance, &
» n'osois parler. Trop agité lui-même pour
» faire attention à mes mouvemens, il mar-
» choit à grands pas, pressoit ses gens, s'im-
» patientoit. On l'avertit enfin. Il m'embrassa,
» me pria de le plaindre, d'attendre son re-
» tour, & partit.

» Il resta près d'un mois absent, revint fa-
» tigué d'une inutile recherche, persuadé du

» séjour de dona Louise à Madrid, & déses-
 » péré de la voir échappée à son pouvoir & à
 » sa vengeance. Je partis deux jours après. J'arri-
 » vai à Marseille sans accident, & trouvai mes
 » jeunes amies habitant une jolie bastide que
 » madame de Mauni venoit d'acheter.

» Rien ne me parut changé dans l'air ni dans
 » l'accueil de mademoiselle d'Arcy; mais je
 » ne pus me défendre d'une extrême surprise
 » en examinant dona Louise. Je l'avois vue
 » triste, distraite chez son oncle, l'esprit tou-
 » jours occupé de fâcheuses idées, se prêtant
 » avec répugnance aux jeux, aux amusemens
 » de ses compagnes; parlant peu, inquiète,
 » rêveuse, négligeant tout, & même le soin de
 » sa parure. Qu'elle étoit différente alors! Le
 » plaisir de ne plus redouter un lien si long-
 » tems l'objet de sa terreur, de se voir libre,
 » donnoit de l'éclat à son teint, animoit ses
 » yeux, embellissoit ses traits doux & réguliers,
 » répandoit sur toute sa personne ce charme
 » inexprimable dont on se sent touché sans con-
 » noître par quel attrait il émeut. Dona Louise,
 » auparavant sombre & silencieuse, se livroit à
 » l'enjouement, monroit des connoissances ac-
 » quises; cette vivacité modérée par la modés-
 » tie, qui amuse & qui plaît : ses idées toujours
 » justes, prouvoient la droiture de son cœur,

» & je ne fais quoi de tendre , d'affectueux dans
» ses expressions , rendoit intéressant tout ce
» qu'elle pensoit , tout ce qu'elle disoit.

» En la regardant , en l'écoutant , je crus ne
» l'avoir jamais vue , jamais entendue. Je me
» demandois comment j'avois passé tant d'heu-
» res avec elle sans m'appercevoir des graces
» de sa personne , des agrémens de son esprit.
» Chaque instant me la montrait plus aimable.
» Des mouvemens inquiets , & pourtant flat-
» teurs , m'agitoient en sa présence ; je la quit-
» tois avec peine , avec effort ; un desir ardent
» de la revoir me tourmentoit loin d'elle. Ses
» projets de retraite m'affligeoient. Je me sentois
» oppressé quand je songeois que j'allois la
» conduire à Paris , où l'attiroit le dessein de
» se soustraire au monde , de s'enfermer dans
» un cloître ; contribuer moi même à lui ou-
» vrir ce triste asyle , où peut-être elle con-
» sacreroit ses jours. Mon cœur se ferroit à
» l'idée de perdre à jamais la liberté de la voir ,
» de l'entretenir : liberté qui me rendoit alors
» si heureux ! Je ne me dissimulois point l'es-
» pèce de mes sentimens , mais je craignois de
» les avouer. Après ma longue froideur , dona-
» Louise ne s'étonneroit-elle pas de ce change-
» ment , pourroit-elle me croire sensible ,
» n'imagineroit-elle pas qu'enhardi par sa posi-

» tion présente , j'osois m'écarter du respect que
» je lui avois montré dans le tems où tout de-
» voit la rendre imposante à mes yeux ? Timide ,
» indécis , je cherchois des prétextes pour re-
» tarder notre départ de Marseille. Mademoi-
» selle d'Arcy les faisoit , & montrait une
» sorte de répugnance à faire le voyage de
» Paris. Je la voyois rêveuse , inquiète : toutes
» ses expressions devenoient mystérieuses. Sou-
» vent elle sembloit vouloir me parler , s'inter-
» rompoit , continuoit à se taire. Surpris de cette
» nouveauté , je me plaignis d'avoir perdu sa con-
» fiance ; je la pressai de m'ouvrir son cœur. Je
» ne le puis , me dit-elle , sans commettre une
» indiscretion , sans m'exposer aux reproches de
» dona Louise. Je me trompe peut-être , mes
» craintes sont peut-être vaines ; mais ses projets
» m'alarment. Je redoute pour elle le séjour de
» Paris ; & vous m'obligeriez sensiblement , si
» vous la déterminiez à rester en Provence.

» Mais , lui dis-je un peu surpris , vous ap-
» prouviez en Espagne un dessein appuyé sur
» des motifs encore subsistans : d'où vient le
» condamnez-vous à présent ? Je n'avois pas
» réfléchi , reprit-elle , sur mille circonstances
» où je faisois alors peu d'attention. Avant de
» vous avoir vu , dona Louise vouloit fuir , se
» retirer dans un couvent à Madrid ; quand elle

» me montra un desir ardent de passer en
» France, son amitié pour moi me parut l'uni-
» que cause de ce changement. Sans cesse elle
» m'entretenoit de vous, de vos qualités aim-
» bles, des agrémens de votre personne; elles
» me frappoient comme elle, & je la croyois
» juste, sans la croire prévenue. Hélas! je me
» trompois. Je vois qu'un penchant irrésistible
» l'attire dans votre patrie, lui fait imaginer de
» la douceur à vivre près de vous, à se lier
» avec les dames de votre famille, à conserver
» au fond de sa retraite le plaisir d'entendre
» parler de vous, de vous voir prendre une
» forte d'intérêt à elle. J'ignore, continua-t-
» elle, les effets d'une passion que j'ai toujours
» redoutée sans la connoître; mais si cet atta-
» chement de dona Louise pour vous étoit de
» l'amour! si l'innocence de ses pensées dé-
» guisoit à ses yeux les sentimens de son cœur!
» si elle vous aimoit! Mais puis-je en dou-
» ter, quand tout me dit, tout me prouve,
» tout m'assure que vous êtes cher à dona
» Louise, que vous êtes aimé de dona Louise?

» Ah, quel mouvement cette confidence
» excita dans mon ame! Ému, charmé, pé-
» nétré d'une douce joie, je pris les mains de
» mademoiselle d'Arcy, je les pressai entre
» les miennes avec une ardeur que rien encore

» ne m'avoit fait sentir : Est-il vrai, est-il bien
 » vrai, lui demandois-je transporté de plaisir ?
 » Ah, répétez-moi cent fois, mille fois ! vous
 » êtes cher à dona Louise ; vous êtes aimé de
 » dona Louise.

» Eh quoi, me dit-elle d'un air étonné,
 » quand je crois vous intéresser à la paix, à
 » la tranquillité d'une fille digne à tant d'égards
 » de votre estime, de votre amitié ; quand
 » j'espère trouver en vous de l'appui contre sa
 » foiblesse, vous engager à m'aider dans le des-
 » sein de la retenir ici, vous osez vous mon-
 » trer sensible à ses sentimens, montrer de la
 » joie d'être aimé ! Oubliez-vous votre état,
 » les obligations qu'il vous imposera ? Ne vous
 » sépare-t-il pas à jamais de dona Louise ?
 » Rien, rien, m'écriai-je avec vivacité, ne me
 » sépare d'elle, rien ne s'oppose à mes desirs, si
 » dona Louise les partage. Plus de retraite, plus
 » de voile pour l'aimable fille dont vous venez
 » de me faire espérer la tendresse. Si elle consent
 » à me rendre heureux, je puis lui engager ma
 » foi au pied des autels, sans quitter la marque
 » de cet état, que vous croyez contraire à
 » d'autres vœux.

» J'appris alors à mademoiselle d'Arcy, qu'une
 » suite de chevaliers de mon nom s'étant dis-
 » tinguée dans l'ordre de Malte par leur zèle

» pour la gloire, par d'éclatantes victoires ren-
» portées sur les infidèles, avoit acquis à ma mai-
» son les privilèges honorables dont elle jouif-
» soit depuis près de deux siècles. Rassurée par
» cette explication, mademoiselle d'Arcy m'ob-
» jecta mon âge, la dépendance où il m'assu-
» jettissoit, le tort que feroit à ma fortune un
» mariage contracté sans l'aveu de mon père,
» & l'impossibilité d'espérer son consentement
» pour me lier avec une étrangère. Cet obstacle
» est puissant, lui répondis-je; mais si votre
» amie m'aime, il n'est pas insurmontable. Au-
» cun motif intéressé ne me porte à craindre
» de révolter mon père contre moi. Je puis
» me passer de ses bienfaits; mais je ne me
» pardonnerois jamais de l'attrister, de répan-
» dre un instant d'amertume sur sa vie. Oserai-
» je proposer à dona Louise le seul moyen que
» j'imagine pour assurer notre commun bon-
» heur? L'offre d'un mariage secret n'offensera-
» t-elle point sa délicatesse? Ne paroîtrai-je
» pas trop présumer de ses bontés, si je lui
» demande une preuve si grande de sa ten-
» dresse? En s'unissant à moi, voudra-t-elle at-
» tendre du tems & des événemens l'occasion
» favorable d'avouer nos liens? Ou je connois
» mal ses sentimens, dit mademoiselle d'Arcy,
» ou je puis vous assurer qu'elle mettra tout

» son bonheur à faire le vôtre. Cependant je
 » sonderai ses dispositions, & vous en serez
 » instruit par moi-même.

» La noble franchise de dona Louise ne lui
 » permit pas de dissimuler combien elle étoit
 » sensible à l'ardente passion d'un homme dont
 » la simple amitié lui avoit paru un bien desir-
 » rable. Elle consentit à se donner à moi.
 » Avignon nous présenteoit les moyens de sur-
 » monter toutes les difficultés. Madame de
 » Mauni & mademoiselle d'Arcy y conduisi-
 » rent dona Louise ; je m'y rendis. Nous y
 » fûmes pour jamais unis. Que le serment de
 » nous aimer toujours fut sincère ! que nos
 » cœurs le gardèrent avec fidélité ! Souvenir
 » trop cher, trop présent à ma mémoire ! fé-
 » licité si vivement sentie, heureux tems ! vous
 » vous retracerez sans cesse à l'âme sensible
 » dont le regret & la douleur n'ont pu vous
 » effacer !

» Peu de jours après notre mariage, made-
 » moiselle d'Arcy, ma charmante compagne &
 » moi, nous prîmes la route de Paris. Mon
 » père étoit alors dans une de ses terres. Son
 » absence me donna le loisir de suivre les pro-
 » jets formés en Provence. Je louai à trois
 » lieues de Paris une jolie maison où se trou-
 » voit tout ce qui peut rendre une solitude

» agréable & sûre. J'y établis dona Louise &
» son amie. Après leur avoir procuré toutes
» les commodités nécessaires , tous les objets
» d'amusement dont elles pouvoient faire usage
» dans leur retraite , j'allai trouver mon père
» en Champagne. Vous y étiez. La maladie
» dont mon frère y fut attaqué, nous ramena
» promptement à Paris, où sa mort prématurée
» nous causa de sensibles regrets que vous par-
» tageâtes.

» Mon père se hâta de marier son second
» fils : vous savez combien sa complexion foi-
» ble & délicate l'inquiétoit ; il commençoit à
» fonder l'espérance de sa maison sur moi. Ses
» moindres discours sur ce sujet me jetoient
» dans de continuelles alarmes. Je me vis con-
» traint de feindre un extrême éloignement pour
» le mariage, un grand desir de retourner à
» Malte , d'y faire mes vœux : je fuyois les
» vains plaisirs qui vous séduisoient alors. Que
» les miens étoient doux , qu'ils étoient vrais !
» Seul dans ma confiance, le valet-de-cham-
» bre que j'avois ramené d'Espagne me tenoit
» à toute heure des chevaux prêts. Je saisis-
» fois les occasions de m'échapper , je cou-
» rois , je volois chez ma chère Louise , je
» lui donnois tous les momens dont je pou-
» vois disposer. Souvent elle venoit à Paris ,

» où un petit appartement meublé pour la re-
 » cevoir nous offroit la commodité de passer
 » un plus long tems ensemble.

» Mon frère eut un fils. La naissance de cet
 » enfant me combla de joie ; elle dissipa les
 » idées de mon père sur mon établissement.
 » Cinq années s'écoulèrent rapidement au gré
 » de mes desirs satisfaits, & toujours renaîs-
 » sans. Le secret augmentoit les charmes de
 » notre union. Dona Louise devenue mère ,
 » me paroissoit tenir à moi par un nouveau
 » lien. Combien je me plaisois à voir la jolie
 » petite créature qui me représentoit déjà les
 » traits aimables, les graces touchantes de dona
 » Louise ! Quelle douce occupation pour cette
 » tendre mère, de caresser, de parer cet en-
 » fant chéri, de préparer ses jeux ! combien
 » elle-même s'en amusoit ! Ah, si du moins
 » l'objet de tant de soins, de tant d'amour,
 » m'étoit resté ! mais condamné à tout perdre,
 » à n'éprouver aucune consolation dans l'amer-
 » tume de mes regrets, livré depuis quinze
 » ans à la douleur, au tourment d'une dévo-
 » rante inquiétude, je vois ma dernière espé-
 » rance près de s'évanouir, & je vais dans peu
 » de jours, peut-être, m'éloigner d'ici le plus
 » malheureux de tous les hommes.

» Mon père me montroit tant de bonté, que

» souvent je me reprochois de ne pas lui avouer
» mes engagemens. Dona Louise m'en détournait. Elle craignoit de passer aux yeux du
» comte de Mulfidan pour une fille imprudente,
» capable de se laisser guider par une folle passion. Comment prouver à mon père, à toute
» ma famille, les motifs de sa fuite, l'innocence
» de ses desseins ? Les apparences étoient contre elle & contre moi. On penseroit qu'abusant de la confiance de don Ramire, j'avois
» séduit un cœur foible. Croiroit-on qu'une
» personne si tendrement aimée à Marseille,
» me fût indifférente en Espagne ? Eh, pour
» quoi risquer de lui faire éprouver des mortifications par cet aveu, que rien n'exigeoit
» encore ? Heureuse d'être à moi ; contente de
» sa situation présente, elle ne souhaitoit point
» paroître dans le monde, où peut-être une
» partie de son bonheur se dissiperoit au milieu
» des soins & des égards dont la société la contraindroit à s'occuper.

» Ces considérations ne m'auroient point arrêté ; mais dona Louise obtenoit tout de ma complaisance. Je jouissois avec délices du plaisir d'être mari, d'être père, quand Malte, alarmée d'un projet d'attaque contre elle, appela ses chevaliers à son secours. Il fallut me préparer à partir. Si je sentis une extrême

» me douleur en me séparant de dona Louise,
 » si ses larmes déchirèrent mon cœur, il ne se
 » joignit à nos tristes adieux aucun de ces noirs
 » pressentimens qui semblent annoncer aux âmes
 » sensibles des malheurs imprévus. Je me pro-
 » posois de vaincre à mon retour la répugnance
 » de ma charmante compagne sur la publicité de
 » notre mariage. Quelle riante perspective elle
 » offroit à mes regards ! passer les jours, les
 » heures, tous les instans de ma vie auprès de
 » dona Louise ! Vain espoir de bonheur ! trom-
 » peuses illusions, qu'êtes-vous devenues ? Com-
 » bien cet avenir dont j'emportoïs l'attente flat-
 » teuse, me préparoit de peines ! combien de
 » fois j'ai souhaité qu'il n'eût jamais été pour
 » moi !

» Je ne vous parlerai point des événemens
 » dont vous fûtes instruit dans le tems. Le len-
 » demain de mon arrivée à Malte, je m'em-
 » barquai sur un vaisseau de la religion. Notre
 » escadre, commandée par mon oncle, fut
 » trois mois en mer. A mon retour dans l'île,
 » je demandai avec empressement mes lettres.
 » Peignez-vous ma surprise & mon effroi, en
 » ne reconnoissant la main de dona Louise sur
 » aucune, en appercevant celle de mademoi-
 » selle d'Arcy sur un paquet cacheté de noir !
 » Un saisissement affreux glaça mon cœur. Je

» déchirai l'enveloppe en tremblant. Hélas !
» Louise, ma chère Louise n'étoit plus ! Le
» soir même de mon départ elle avoit senti
» les premières atteintes de la plus dangereuse
» des maladies. Le pourpre s'y mêla, les vains
» secours de l'art ne purent sauver mon ai-
» mable, ma charmante femme; elle fut à ja-
» mais ravie à l'époux malheureux, qui, fidèle
» à sa mémoire, chérit encore, chérira tou-
» jours le souvenir ineffaçable de ses attraits,
» de son amour, de ses vertus.

» A la lecture de cette fatale lettre mes sens
» m'abandonnèrent. Un long évanouissement
» laissa douter si je vivois encore. En revenant
» de cet état, je poussai des cris douloureux.
» Une fièvre ardente me jeta dans une espèce
» de frénésie; on désespéra long-tems de ma vie.
» Après six semaines de délire, d'accès furieux,
» ma triste & foible convalescence ne calma
» point les agitations de mon ame.

» Beaucoup de lettres de mademoiselle
» d'Arcy étoient restées parmi celles que je
» n'avois point décachetées. Je les ouvris toutes.
» J'y cherchois de funestes détails sur le cruel
» événement dont je gémissois. J'appris que les
» soins de cette amie avoient préservé ma fille
» du mal affreux de son infortunée mère. Dans
» la dernière en date, elle m'annonçoit son
» prochain

» prochain départ pour Marseille. Madame de
 » Mauni la pressoit de s'y rendre. La recon-
 » noissance & l'amitié ne lui permettoient pas
 » de différer à satisfaire cette dame. Ma fille
 » l'embarassoit. Son dessein de la laisser au
 » soin de sa gouvernante, femme honnête,
 » intelligente, très-attachée à l'enfant, deve-
 » noit impossible, cette femme étant retenue
 » au lit par une sciatique très-douloureuse. Cette
 » circonstance la déterminoit à emmener la
 » petite. Je crois vous obliger, me disoit-elle,
 » en vous procurant la satisfaction de voir plu-
 » tôt votre fille, de jouir du plaisir de l'em-
 » brasser à Marseille, & de la douceur de la
 » reconduire vous-même à Paris. Je ne dé-
 » sapprouvai point cet arrangement de made-
 » moiselle d'Arcy. Qui m'eût dit alors com-
 » bien il répandroit d'amertume sur le reste de
 » ma vie !

» Tout ~~se~~ sembloit s'unir pour redoubler mes
 » chagrins. Je reçus la nouvelle de la mort de
 » mon frère, & des ordres précis du comte
 » de Mussidan de hâter mon retour en France.
 » Dès que mes forces me permirent d'obéir, je
 » m'embarquai. A la vue des côtes de Mar-
 » seille, des lieux où j'avois senti les premières
 » émotions de l'amour, le plaisir enchanteur
 » d'en inspirer, le bonheur de m'unir à l'objet

» le plus digne de ma tendresse, toutes mes
» douleurs se ranimèrent. Je brûlois de desir
» de ferrer contre mon cœur affligé le gage de
» l'affection de ma chère Louise, de l'inon-
» der de mes pleurs. J'arrive, je cours chez
» madame de Mauni : de nouveaux malheurs
» m'y attendent. Ma fille n'y est point, elle
» n'est point venue à Marseille ; & mademoi-
» selle d'Arcy est hors d'état de dire comment
» elle s'en est séparée, & dans quelles mains elle
» l'a laissée.

» Cette dame me montre plusieurs lettres de
» mademoiselle d'Arcy, écrites avant son dé-
» part de Paris. Elle lui assure qu'elle part en
» poste avec ma fille. A son arrivée à Lyon,
» elle lui écrit de cette ville, où se trouvant
» un peu malade & très-fatiguée, elle se re-
» posera deux jours. Elle ajoute que son na-
» turel timide lui a fait préférer la voiture pu-
» blique à la poste, n'osant s'exposer au dan-
» ger de courir seule. Elle vient, dit-elle, de
» trouver une occasion de continuer sa route,
» bien accompagnée, & la prie d'envoyer au-
» devant d'elle.

» J'y allai moi-même, continua madame de
» Mauni. J'étois bien éloignée de prévoir l'état
» affreux où je devois revoir ma pauvre amie.
» A deux lieues de Marseille, des brigands

» ayant arrêté le postillon , ses compagnons de
 » voyage , courageux & bien armés , descen-
 » dirent : aidés de leurs gens , ils blessèrent à
 » mort deux des voleurs , & forcèrent les au-
 » tres de fuir. Le péril où se trouvoit made-
 » moiselle d'Arcy , le bruit des armes à feu ,
 » son laquais tué , la vue du sang d'un des
 » voyageurs blessé , firent une si terrible im-
 » pression sur ses sens , qu'elle perdit connois-
 » sance. On la porta chez un paysan. L'im-
 » possibilité de la tirer de son évanouissement ,
 » obligea de l'abandonner dans ce lieu , pour
 » arriver à Marseille , d'où on lui enverroit du
 » secours. La rencontre de la voiture m'instrui-
 » sit de cette aventure , & de l'accident de mon
 » amie. J'allai la chercher. Je l'amenai chez moi
 » fort malade , attaquée de violentes convul-
 » sions , donnant de continuelles marques de
 » terreur , & retombant à tout moment en
 » foiblesse. Elle ne me reconnoissoit point ,
 » pouvoit à peine parler , & le peu de mots
 » qu'elle prononçoit , montroient de l'égare-
 » ment. Je l'attribuois à son mal , à son effroi ;
 » j'espérois lui voir recouvrer sa raison avec sa
 » santé. Vaine attente ! Elle est sans fièvre ,
 » ses accidens ont cessé , la nature a repris
 » son cours ordinaire , sans lui rendre ni son
 » jugement ni sa mémoire. Elle respire , elle

» vit ; elle ne pense plus. Son existence est celle
» d'un enfant qui ne connoît rien, & s'ignore
» lui-même.

» Dans quel trouble , dans quelle inquiétude
» me jeta ce triste récit ! Où étoit ma fille ?
» où la chercher ? Il me sembla perdre une
» seconde fois ma chère Louise, en perdant
» l'objet de ses tendres affections. Je vis ma-
» demoiselle d'Arcy. Je fis d'inutiles efforts
» pour me rappeler à l'idée de cette malheu-
» reuse fille ; elle me regardoit en silence ,
» m'écoutoit sans paroître me comprendre ; &
» si je prenois sa main, elle poussoit des cris
» perçans, pâlissoit, & montrait la plus grande
» frayeur. Je partis pénétré de son état, désolé
» de l'ignorance où il me laissoit sur le sort de
» ma fille. Mes recherches à Lyon , sur ma
» route, furent infructueuses. En arrivant à
» Paris, je vis la gouvernante. Elle m'assura
» que son élève étoit partie avec mademoiselle
» d'Arcy. Les gens de dona Louise, restés à
» la campagne en attendant mon retour, me
» le confirmèrent. Le jardinier avoit conduit
» & fait plomber ses malles à la douane, &
» le coffre où étoit renfermé ce qui apparte-
» noit à ma fille. Une peine bien amère vint
» aigrir mes chagrins. Mon père, accablé de
» langueur, déjà foible, abattu, me fut en-

» levé trois mois après mon retour à Paris.
 » Vous le pleurâtes avec moi , & je me rap-
 » pellerai toujours les preuves d'attachement
 » que vous me donnâtes dans cette triste oc-
 » casion.

» Il ne me reste rien à vous apprendre. Le
 » tems que m'a laissé le service & des devoirs
 » indispensables , je l'ai employé à ces voyages
 » en Provence dont vous m'avez fait tant de
 » reproches. Je conservois toujours l'espérance
 » de tirer mademoiselle d'Arcy de cet état de
 » stupeur & d'enfance qui me laissoit dans une
 » si cruelle incertitude. Les hommes les plus
 » habiles ont tout tenté sans succès. Les re-
 » cherches les plus exactes , les plus minutieuses
 » même , faites cent fois de Paris à Lyon ,
 » dans la ville , dans ses environs , ne m'ont
 » rien appris. Ma fille est à jamais perdue pour
 » moi ! L'idée des malheurs qu'elle peut éprou-
 » ver , si elle respire encore , me livre à cette
 » mélancolie dont vous avez cru l'objet si
 » bizarre. Je voudrois ne plus paroître à la cour ,
 » fuir le monde , vivre dans une de mes ter-
 » res ; mais le bonheur & l'élévation du mar-
 » quis de Mussidan suspendent mes projets de
 » retraite. Je l'aimai dès son enfance. Ses heu-
 » reuses qualités ont toujours augmenté ma ten-
 » dresse. Attrayant par la noblesse & les gra-

» ces de sa personne, aimable par son carac-
» tère, estimable par ses sentimens, il mérite
» que je lui sacrifie mes dégoûts. Ne l'affligez
» pas en lui communiquant mes peines. Je me
» reprocherois d'altérer un seul instant la douce
» tranquillité de son âme.

» J'accepte votre tendre invitation. J'irai
» vous trouver dès que le triste événement
» prévu me permettra de quitter pour jamais
» Marseille..... On m'interrompt.....
» Mademoiselle d'Arcy se meurt. Ma dernière
» espérance va s'anéantir, & vous me verrez
» peut-être à Nancé aussitôt que mon cou-
» rier ».

Pendant la lecture de ce cahier, mille mouvemens avoient agité le maréchal. Des idées vagues, adoptées, rejetées, se mêloient à l'intérêt que lui inspiroient les chagrins de son ami. Il relisoit plusieurs endroits de ce manuscrit, le quittoit, le reprenoit encore, vouloit y trouver la confirmation de ces idées confuses, enfantées par ses propres desirs, quand madame de Nancé lui envoya la copie des détails demandés qu'elle venoit de recevoir du couvent des dames Annonciades. Il la prit avec émotion, se hâta de la parcourir, & trouva ce qui suit :

« *Le 24 Septembre 17***,

» Madame de Saint-Ange, alors première
 » maîtresse de pensionnaires, étant l'après-midi à
 » son parloir, occupée à régler les mémoires
 » de plusieurs ouvriers, y vit entrer une dame
 » jeune, bien faite, dont l'air & la parure an-
 » nonçoient une personne au-dessus du commun.
 » Cette dame lui présenta une très-jolie petite
 » fille, âgée au plus de quatre ans & demi ;
 » elle étoit en deuil, & venoit de perdre sa
 » mère. Celle qui le disoit ne put retenir ses
 » larmes en parlant de l'amie dont l'enfant lui
 » étoit confié. Forcée de partir le soir même
 » pour la province, craignant d'exposer la pe-
 » tite à trop de fatigue, n'osant l'abandonner
 » au soin d'aucun domestique, elle souhaitoit
 » la mettre au couvent pendant son absence
 » & celle de son père, actuellement en mer
 » pour le service de son prince.

» Madame de Saint-Ange éleva des difficul-
 » tés sur l'âge de la jeune demoiselle, sur les
 » attentions qu'il exigeoit ; mais l'offre de payer
 » une femme pour la servir, & les graces tou-
 » chantes de l'enfant, engagèrent à la recevoir
 » avec le consentement de la supérieure, qui
 » fut demandé & obtenu. On inscrivit sur la liste

» des pensionnaires, Clémence d'Artenay, fille
» du comte d'Artenay, chef d'escadre de la
» marine royale. Toutes les conventions arrê-
» tées, le laquais de la dame fit entrer des
» hommes qui apportèrent sur des brancards
» les meubles nécessaires, avec un grand cof-
» fre & plusieurs caissettes. Madame de Saint-
» Ange reçut des mains de la dame un inven-
» taire de ce qu'ils contenoient, les premiers
» six mois de la pension de mademoiselle
» d'Artenay, des gages & de la nourriture de
» la gouvernante que l'on se chargeoit de lui
» donner. Elle ajouta trente louis de plus pour
» des dépenses imprévues, & pour satisfaire les
» fantaisies de la petite, si elle souhaitoit quel-
» ques bagatelles.

» Ces arrangemens finis, la dame, qui pa-
» roissoit se séparer de la jeune personne avec
» un extrême regret, la prit entre ses bras,
» l'inonda de ses pleurs, la recommanda forte-
» ment à madame de Saint-Ange, la conduisit
» à la porte de clôture, la caressa, essaya d'ap-
»aiser ses cris, lui dit, lui répéta de se sou-
» venir de sa mère, de son aimable & tendre
» mère, de prier pour elle, & pour l'heureux
» retour de son père. A peine la vit-elle en-
» trée & la porte se refermer sur elle, que
» poussant un cri douloureux, elle courut toute

» en larmes à sa voiture, s'y jeta promptement
» & partit.

» Tout s'étoit passé assez vite & avec beau-
» coup de distraction de la part de madame de
» Saint-Ange, fâchée de faire perdre du tems
» aux ouvriers qui attendoient d'elle le montant
» de leurs mémoires. Après les avoir réglés &
» payés, l'esprit plus libre, elle se rappela qu'elle
» n'avoit demandé à cette dame ni son nom ni le
» lieu où elle alloit. Elle s'étonna de cet oubli,
» plus encore de la négligence d'une personne
» qui paroissant si attachée à l'enfant, devoit
» bien songer à s'en procurer des nouvelles ;
» mais elle fit alors peu d'attention sur leur
» commune faute.

» On eut beaucoup de peine à calmer la
» jolie pensionnaire. Elle pleuroit amèrement,
» s'écrioit : *Ma bonne amie ! ma bonne amie,*
» *où allez-vous ? On vous cachera dans la cha-*
» *pelle avec maman , je ne vous verrai plus ;*
» *on me dira de prier pour vous !* On lui fit mille
» questions sur ses parens, sur sa demeure, sur
» la bonne amie qu'elle regrettoit. Ses répon-
» ses n'apprirent rien. Sa mémoire ne lui rap-
» peloit que des noms caressans & des épithè-
» tes enfantines. Elle parloit de jardins, de ver-
» gers , de fleurs , d'oiseaux ; on jugea qu'elle
» vivoit à la campagne.

» En rangeant sa chambre, on s'étonna de
» la beauté de tout ce qui lui appartenoit. Les
» meubles consistoient en un petit lit de satin
» blanc, doublé de la même étoffe & d'une
» forme très-agréable; deux sièges pareils; une
» petite toilette & plusieurs choses utiles &
» commodes. Le coffre renfermoit quantité de
» très-beau linge; des robes, des dentelles,
» des rubans; une profusion de parures à son
» usage. En ouvrant les caissettes, la surprise
» augmenta. On vit dans la première un écrin.
» Il contenoit des brasselets de perles très-
» rondes & de la plus belle eau; une chaîne
» des mêmes perles, d'où pendoit une minia-
» ture entourée de brillans; elle représentoit
» une femme fort jeune & fort belle. L'enfant
» dit que c'étoit le portrait de sa mère. Il y
» avoit aussi des boucles d'oreilles, plusieurs
» poinçons de diamans & des bijoux, dont
» la petiteffe montrait qu'ils étoient faits pour
» elle. Cette cassette, & deux autres remplies
» de jouets, d'un petit ménage de vermeil,
» & de mille jolies bagatelles, donnèrent une
» haute opinion de la fortune de mademoiselle
» d'Artenay; & quand le tems eut produit sur
» elle son effet ordinaire, elle se montra si
» douce, si docile, si aimable, qu'elle devint
» l'objet de l'affection de toute la communauté.

» A l'extrême surprise des dames Annoncia-
 » des, dix-huit mois s'écoulèrent sans que per-
 » sonne se présentât pour voir cette demoiselle.
 » Un oubli si long, si étrange, causa de l'in-
 » quiétude, porta ces dames à faire des re-
 » cherches. On apprit à l'amirauté qu'aucun
 » officier de la marine ne portoit le nom d'Ar-
 » tenay, aucun chef d'escadre de ce nom n'y
 » étoit connu. La compagnie des Indes où l'on
 » s'adressa, n'avoit aucun marin qui le por-
 » tât. Cette supposition de nom & de qualité,
 » éleva enfin des soupçons sur l'état de l'enfant,
 » sur le dessein de celle dont la mauvaise-foi
 » devenoit si apparente. Sans doute obligée de
 » prendre soin de la petite-fille, cette femme
 » s'en étoit débarrassée par le vil artifice qui
 » en chargeoit la maison. Mais avec cette basse
 » intention, comment lui auroit-elle laissé ses
 » perles, ses jouets, plusieurs bijoux de prix?
 » On se perdoit dans une foule de conjectures.
 » Le récit d'une tourière suspendoit encore
 » l'opinion des religieuses sur la conduite de
 » cette inconnue. En causant avec le laquais
 » dont elle étoit suivie, cette tourière avoit ap-
 » pris de lui qu'elle devoit partir trois jours au-
 » paravant dans une chaise de poste avec la
 » jeune demoiselle pour se rendre à Lyon &
 » delà à Marseille; mais qu'effrayée par des

» histoires de vols, d'assassinats, elle prenoit
» la diligence, & n'osoit exposer l'enfant à la
» fatigue du voyage..... »

A peine le maréchal avoit-il contenu la vivacité de ses mouvemens en lisant ces détails. A cet endroit il s'interrompit, & se levant brusquement : C'est-elle ! oui, c'est-elle ! s'écria-t-il transporté, hors de lui-même : il sonnoit, appeloit ; demandoit mademoiselle d'Artenay, répétoit : Ah, mon dieu, c'est-elle ! Il traversoit un péron pour aller la chercher, quand une chaise de poste, arrêtée au pied de l'escalier, lui fit voir le chevalier de Mussidan qui en descendoit. Il pousse un cri de joie, court au-devant de lui, l'embrasse, le presse contre son sein, lui dit : Elle est ici, mon ami : elle est ici !

Le bruit qu'avoit fait le maréchal en sonnant avec violence, en appelant, venoit d'attirer tout le monde auprès de lui. Le chevalier de Mussidan, frappé de la répétition de ces mots, *elle est ici*, demandoit avec émotion : Eh ! qui donc est ici ? Le marquis de Mussidan, charmé de voir son oncle, vouloit l'approcher ; le maréchal le repoussoit, crioit à mademoiselle d'Artenay : Venez, aimable Clémence, venez, fille heureuse, dans les bras d'un père qui vous cherche, qui vous pleure depuis si long-tems.

Clémence ! répéta le chevalier , ah , dieu , quel nom ! Seroit-il possible ? Des explications données avec une joie vive , reçues avec transport , ne laissèrent aucun doute au chevalier de Muffidan. Les douces larmes de Clémence , les effusions du cœur de son père attendrirent les témoins de cette touchante reconnoissance. On vouloit parler , on ne pouvoit s'entendre. On s'embrassoit , on pleuroit ; mais quel plaisir se mêloit à ces larmes que l'amour , la nature & l'amitié forçoient de répandre !

Il seroit inutile de fatiguer l'attention d'un lecteur intelligent , par des détails qu'il peut aisément se faire à lui-même. La généreuse , la constante amitié de Zéphirine pour mademoiselle de Muffidan , la rendit si chère à l'oncle de son amant , qu'il l'unit avec plaisir à l'aimable marquis. Clémence , déjà sensible au mérite du maréchal , le devint à son amour. Ces heureux mariages furent célébrés à Nancé , & suivis de fêtes brillantes. Le chevalier de Muffidan avoua ses premiers engagemens , & n'en contracta point d'autres. Instruit par la suite , de l'écrit des dames Annonciades , de la pieuse compassion qui les avoit portées à élever sa fille , à la traiter avec bonté , à ne jamais lui faire sentir qu'elle étoit inconnue & sans appui , il acquitta magnifiquement ses obligations , & para

leurs autels des marques de sa reconnoissance. Avant de quitter la Normandie, la jeune marquise de Mussidan y fit une visite à monsieur Rémond, qui vivoit alors dans sa terre ; & son mari trouva un moyen honnête de lui faire accepter un présent considérable, en l'offrant à une nièce qu'il marioit. Le chevalier de Mussidan voyant dans sa charmante fille l'image d'une femme adorée & toujours regrettée, recouvra enfin cette paix du cœur si desirable, dont la possession répand tant de douceurs sur nos jours. Comme heureux ! que tout être raisonnable semble ambitionner, & qu'il éloigne toujours de lui, en se trompant sur les moyens de l'acquiescer & de le conserver.

F I N.



LETTRE
DE MADAME LA MARQUISE
D'ARTIGUES,
A SA SŒUR.



« **M**ON rhume s'obstinant à me retenir dans
» ma chambre, je me hâte de vous écrire,
» ma sœur, pour dissiper votre erreur. Vous
» vous méprenez au motif de mes questions à
» Justine, & sur l'espèce de mécontentement
» dont elle a mal interprété la cause. En lui re-
» mettant cette immensité de jolies bagatelles,
» que vous paroissiez si impatiente de recevoir,
» j'ai montré, non du *mécontentement*, mais une
» extrême surprise d'apprendre qu'elles étoient
» toutes destinées à votre propre usage. La fin
» de votre lettre m'a fait une impression plus

» désagréable encore. Comment pouvez-vous,
» ma chère amie, me conter avec tant d'in-
» différence le malheur d'une jeune personne,
» votre compagne depuis un an, & dont vous
» sembliez rechercher la société ? Que je crains
» de découvrir une triste vérité ! J'en ai long-tems
» rejeté le soupçon ; mais vos lettres, vos dis-
» cours, votre conduite le font toujours re-
» naître. Je le dis à regret, je vous vois dis-
» posée à devenir très-personnelle. Sans mettre
» sous vos yeux la foule des inconvéniens, suite
» ordinaire de ce naturel haïssable, je vous
» exhorte à vous occuper sérieusement du soin
» de corriger en vous ce penchant à vous aimer
» trop, à n'aimer que vous-même. Soyez sûre,
» ma sœur, qu'il détruit en nous toutes les
» sources du bonheur. Jeune, jolie, riche ;
» dans six mois, tems du retour de votre
» mari, vous quitterez le couvent pour ha-
» biter avec lui, partager les honneurs dûs à
» son rang, & les plaisirs qu'une grande fortune
» permet de se procurer. Mais si votre cœur
» est fermé à cet intérêt qui lie, attache, unit
» les humains entr'eux, seule au milieu de la
» société, vous n'éprouverez aucune des sen-
» sations vives & flatteuses qui nous font chérir
» notre existence. Madame de Mirande m'a si
» souvent demandé des détails sur la comtesse
» de

» de Cézane, que j'ai profité de mon séjour
 » forcé chez moi pour les écrire. Je les mets
 » sous votre enveloppe. Avant de les donner
 » à madame de Mirande, lisez-les, ma chère,
 » avec attention. Réfléchissez sur le caractère
 » de la comtesse, & faites de continuel efforts
 » sur vous-même pour qu'il ne soit jamais le
 » vôtre ».

Honorine de Verfeil, fille d'un homme attaché à la compagnie des Indes, & d'une riche créole, perdit sa mère dès sa troisième année. Son père conçut pour elle une affection si tendre, que la crainte de lui causer le plus léger déplaisir le soumettoit à toutes ses volontés. Il lui laissa la liberté de suivre ses penchans, de se livrer à ses goûts, à ses fantaisies ; on n'osoit la reprendre ni la contrarier. A douze ans elle dispofoit à son gré des immenses revenus de son père, & ne trouvoit jamais d'opposition à l'usage qu'il lui plaisoit d'en faire.

Après une longue résidence dans l'Inde, monsieur de Verfeil revint en France, avec le dessein d'employer une partie de ses richesses à donner un état brillant à sa fille, en l'unissant à un homme dont la place ou les titres lui procurassent à lui-même une sorte de

considération, que la fortune n'assure pas toujours.

Ce projet, communiqué à celle qu'il devoit intéresser, lui plut d'abord ; mais en acquérant des lumières sur les coutumes établies, elle cessa de l'approuver ; & dès les premiers mois de son séjour à Paris, elle montra beaucoup de répugnance à former des liens qu'elle trouvoit pénibles & assujettissans.

Blonde, blanche, bien faite, assez jolie, mademoiselle de Verfeil pouvoit inspirer de tendres sentimens ; mais haute, impérieuse, vaine de son opulence, elle daignoit à peine abaisser ses regards sur la foule d'amans empressés à lui plaire. Accoutumée à la soumission des esclaves de l'Inde, à voir ses moindres signes entendus & obéis, elle ne s'appercevoit ni des soins, ni des attentions, ou s'en voyoit l'objet avec indifférence. Ardente à satisfaire ses goûts, elle ne s'occupoit jamais du plaisir des autres, & montrait dans toutes les occasions ce naturel exigeant, cette humeur personnelle, si choquante, si propre à révolter ceux même qu'aucun intérêt n'engage à s'en plaindre.

Ce caractère éloigna de mademoiselle de Verfeil les personnes qui avoient recherché son amitié, mais il ne rebuta pas les préten-

dans à sa fortune. Elle vit où tendoient leurs assiduités , & s'affermit dans la résolution de rester libre. Blessée des conventions ordinaires , des usages reçus , il lui paroissoit imprudent d'abandonner ses biens à la disposition d'un homme , autorisé par la loi à s'en réserver la jouissance , à régler la maison , borner la dépense de la femme qui l'enrichissoit , à mettre au nombre de ses droits sur elle le pouvoir de lui imposer des privations , quand il osoit prodiguer , souvent dissiper la fortune qu'il lui devoit , pour contenter ses propres fantaisies. Les circonstances aidèrent mademoiselle de Verseil à rejeter tous les partis offerts à son choix. Son père avancé en âge , souvent malade , la pressoit moins de se marier ; la présence de cette fille chérie le consolait dans ses souffrances , & ses soins les adoucissoient. Deux ans après son retour en France , une violente attaque de goutte termina sa vie. Par ses dispositions , il rendit sa fille absolument maîtresse d'elle-même & de toute sa fortune.

Trop jeune pour tenir une maison , elle se fit meubler un appartement à l'abbaye de Trefnel , où elle connoissoit une religieuse , c'étoit madame de Charny , sœur du comte de Cézane , fille aimable , douce , indulgente , capa-

ble par la bonté de son naturel de ne pas s'apercevoir des défauts de ses amies, ou de les supporter sans dégoût & sans impatience. En entrant à l'abbaye, mademoiselle de Verseil annonça le dessein formé d'y attendre l'âge où la bienséance lui permettroit de vivre dans le monde, & d'y vivre sans engagement.

Une déclaration si précise ne laissa aucun espoir de vaincre son aversion pour le mariage. On cessa de prétendre à sa main, & de l'importuner par d'inutiles instances. Elle conserva au-dehors une partie de ses gens & de ses chevaux, tint une table délicate, y admit les dames de la maison qui desirèrent d'y prendre place, se conduisit avec beaucoup de prudence, sortit rarement, n'abusa point de son indépendance; & si son humeur altière la rendit désagréable au plus grand nombre des compagnes de sa retraite, la décence de ses mœurs & la régularité de sa conduite lui attirèrent l'estime de celles même qui ne l'aimoient pas.

Mademoiselle de Verseil étoit au couvent depuis près de deux ans, & paroissoit ne pas songer à rentrer dans le monde, quand elle apprit le désastre du comte de Cézane. Elle l'avoit vu plusieurs fois chez son père, où mon mari, lié avec monsieur de Verseil par quelques affaires d'intérêt, y menoit son ami, dans le

dessein peut-être de déterminer en sa faveur le penchant d'une jeune personne dont il ignoroit les secrettes dispositions. Elle le connoissoit trop peu, & n'étoit pas assez sensible pour prendre part à son malheur ; mais les larmes & les gémissemens de madame de Charny, la forcèrent de s'en occuper. Cette tendre sœur, dont toute la félicité se bernoit à recevoir les visites du comte & les marques fréquentes de son amitié, alloit le perdre, il s'éloignoit à jamais ; & la vive douleur que lui causoit la certitude de ne plus le voir, s'aigrissoit encore par l'idée de l'état déplorable où il se réduisoit & du triste séjour où il se condamnoit à passer le reste de sa vie.

Louis-Auguste de Charny, comte de Cézane, âgé d'environ quarante-six ans, lieutenant-général des armées du roi, distingué par l'ancienneté de sa maison, par ses talens militaires & par des qualités vraiment estimables, jouissoit d'une grande considération & d'une fortune très-aisée. Plus de la moitié de cette fortune consistoit dans le revenu de deux terres léguées à son père au préjudice d'un héritier plus proche. Les mœurs, le caractère & la mauvaise conduite de ce parent avoient irrité le testateur, & fixé sa tendresse sur un sujet plus digne de sa bienveillance.

Dès le tems où cette succession inattendue doubla la fortune du marquis de Cézane, on l'avertit que des formalités oubliées pouvoient donner atteinte aux dispositions faites en sa faveur ; il négligea cet avis, & mourut sans avoir pris aucune mesure pour assurer sa possession. Le comte, son fils, ignora cette particularité ; ou n'y fit point d'attention. Ce parent exclus du testament, sans biens, sans amis, sans crédit, ne devoit causer aucune inquiétude. En effet cet homme, hors d'état d'avancer les frais nécessaires à l'éclaircissement de ses droits, se contenta de se maintenir dans la faculté de les réclamer un jour, en passant annuellement des protestations usitées en pareil cas.

Malheureusement pour le comte de Cézane, cet homme mourut, & légua ses droits à un neveu de sa mère. Cet héritier ayant des fonds & de la protection, commença le procès, le poursuivit avec chaleur, & le mit en peu de tems en état d'être jugé. Il ne s'éloignoit pas d'un accommodement ; mais monsieur de Cézane, conseillé par des gens intéressés à lui faire suivre la cause, s'y refusa, plaida, perdit, fut condamné à la restitution des fruits perçus depuis vingt ans, se vit chargé d'une dette immense, & de toutes celles contractées pendant le cours de cette vaine & ruineuse défense.

Honnête & courageux, monsieur de Cézane n'hésita point à sacrifier le reste de son bien pour s'acquitter. Il fit estimer son hôtel, ses maisons de ville & de campagne, tous ses effets ; résolu de se retirer au fond du Poitou, dans une métairie qu'il avoit autrefois donnée à vie, & dont la mort récente du possesseur lui rendoit la propriété. Il ne se réserva rien, pas même ses pensions, abandonnées depuis six ans à deux de ses parentes, âgées, infirmes & pauvres ; les représentations de ses amis, ses propres besoins ne purent le déterminer à leur retirer un secours si nécessaire à leur état. Tout mis en ordre, ses arrangemens pris, sûr de ne rien faire perdre à personne ; il se consola dans son malheur par la certitude d'en souffrir seul.

Mademoiselle de Verfeil trouva tous ces détails dans une lettre du comte écrite à sa sœur. Il l'exhortoit à ne pas s'affliger de sa ruine, à supporter son absence avec la fermeté que devoit lui inspirer le détachement du monde, & une parfaite résignation aux décrets du ciel.

Mademoiselle de Verfeil lut plusieurs fois cette lettre, s'informa curieusement de toutes les particularités relatives à cette affaire, du montant des dettes, de la valeur des biens.

qu'on alloit mettre en vente. Satisfaite sur tous ces points, elle rêva profondément, prit ensuite un crayon, traça des chiffres sur un papier, les calcula; &, se levant de l'air d'une personne fort occupée de ses idées, elle embrassa madame de Charny, lui dit qu'elle croyoit avoir trouvé un moyen de la consoler, de lui rendre la douceur de voir son frère continuer à vivre dans la situation convenable à sa naissance & à son rang.

Deux heures après elle revint chez son amie, lui présenta une lettre ouverte, la pria de la lire avec attention, & d'examiner si la décence lui permettoit de l'envoyer à son frère. Jamais surprise n'égalait celle de l'affligée sœur du comte, en voyant ces mots écrits de la main de mademoiselle de Verfeil.

« Monsieur, le parti noble mais violent où
» vous vous arrêtez, va vous éloigner à jamais
» d'une sœur désolée de vous perdre. Témoin
» de sa douleur, mon amitié pour elle m'engage à faire une démarche, irrégulière sans
» doute, mais dont les circonstances pressantes
» peuvent être l'excuse. Je vous propose, Monsieur, d'arranger vos affaires en un instant,
» de vous fournir les sommes nécessaires à
» vous acquitter entièrement, & de vous repla-

» cer dans la position où vous étiez avant la
 » perte de votre procès ; & pour qu'on ne
 » puisse vous reprocher de manquer à la dé-
 » licatesse connue de vos principes, en rece-
 » vant ce service d'une femme ; & d'une femme
 » étrangère à votre maison, sans intérêt à vous
 » obliger, je vous offre, Monsieur, une main
 » long-tems demandée, toujours refusée par
 » des considérations, qui m'éloigneroient encore
 » de former aucun lien, si je n'espérois vous
 » voir accepter les conditions où j'attache le
 » don de ma personne, mon bonheur, & le
 » vôtre, Monsieur, si vos sentimens & mes
 » desirs peuvent s'accorder. Madame votre
 » sœur vous instruira de ces conditions. Si
 » vous consentez à les remplir, je suis prête
 » à terminer vos embarras, à vous rendre à
 » madame de Charny, au monde & à vous-
 » même ».

L'étonnement, la joie & la reconnoissance
 de la sensible religieuse ne s'exprimèrent d'abord
 que par de douces larmes ; elle en inondoit le
 sein de son amie, la nommoit sa sœur, sa géné-
 reuse sœur ; la pressoit entre ses bras, en lui
 répétant : Ah, ciel ! je reverrois mon frère ; je
 le reverrois paisible, heureux ! & je vous de-
 vrois ce bien si grand, si véritable ! Ces pre-

miers mouvemens ralentis, elle s'informa des conditions exigées par mademoiselle de Verfeil, les écrivit sous sa dictée & en son nom. Les voici telles qu'on les a trouvées dans les papiers du comte après sa mort.

Articles à rediger, pour être insérés dans mon contrat de mariage, suivant la forme usitée, dont je ne me suis encore procuré aucune connoissance.

PREMIER ARTICLE. Monsieur le comte de Cézane se reconnoîtra débiteur envers moi des sommes que j'aurai avancées pour lui avant notre union. Les biens qu'il alloit mettre en vente me feront engagés pour la sûreté de mes fonds.

DEUXIÈME ARTICLE. Je laisserai à monsieur de Cézane la jouissance du revenu de ces mêmes biens, & j'y joindrai une pension annuelle de quinze mille livres, afin de le remettre dans sa première situation.

TROISIÈME ARTICLE. Si je meurs avant monsieur de Cézane, sa dette contractée avec moi sera éteinte, mes droits sur ses biens anéantis, il rentrera dans leur libre possession, sans que personne puisse lui rien demander en mon nom. Outre cette remise de sa dette, je lui donne cent mille écus une fois payés, que

mes héritiers seront tenus de lui délivrer un mois après ma mort. L'équité me porte à lui faire ces avantages, en compensation du pouvoir que je lui ôte par l'article suivant.

QUATRIÈME ARTICLE. Il sera stipulé, énoncé dans les termes les plus clairs & les plus précis, constaté par toutes les formalités prescrites pour rendre un acte valide, inattaquable, que je conserverai l'entière jouissance de ma fortune, & la pleine liberté d'en disposer à mon gré; que, chargée seule de ma maison, des dépenses relatives à cet objet, je prendrai l'état que je jugerai convenable à mes revenus & qu'ils me permettront de maintenir.

CINQUIÈME ARTICLE. Monsieur de Cézane voudra bien quitter son hôtel, habiter avec moi celui que mon père faisoit bâtir, achevé un an après sa mort, il est prêt à me recevoir. Sa situation agréable & riante me le fait préférer à toute autre demeure. Pour m'expliquer sans détour, j'exige que monsieur le comte de Cézane consente à vivre chez moi, à s'y regarder, à s'y conduire, non comme un mari, titre qui se change bientôt en celui de maître, mais comme un ami reçu avec distinction dans une maison étrangère. Les droits de cet ami doivent se borner à se voir bien traité, & ne jamais s'étendre à contrarier les goûts ou com-

battre les volontés de celle qui l'admet à partager son habitation & les agrémens que le desir de se rendre heureuse elle-même doit naturellement l'engager à se procurer.

Je fais qu'aucune loi ne peut m'assurer l'observation de ce dernier article ; mais connoissant l'exacritude de monsieur de Cézane & sa parfaite probité, je regarderai sa parole d'honneur comme un engagement formel ; s'il veut bien me la donner, je suis prête à tenir tout ce que je promets.

Madame de Charny fit peu d'attention à la singularité de ces articles , elle se hâta d'écrire à son frère , & renferma sous l'enveloppe de sa lettre celle de mademoiselle de Verseil , & le papier où ces conditions étoient exprimées.

Mon mari se trouvoit seul chez monsieur de Cézane, au moment où le paquet, apporté de Trefnel, lui fut remis. Le comte l'ouvrit, parut étonné, parcourut les papiers qu'il contenoit, & les jeta sur la table de l'air d'un homme peu disposé à s'en occuper davantage. Les reprenant un peu-après, il les donna au marquis d'Artigues, & se montra moins touché des offres de mademoiselle de Verseil, que surpris de la bizarrerie de sa démarche, & choqué de ses propositions.

Monsieur d'Artigues les envisagea sous un aspect bien différent. Il pria son ami de les examiner avec plus d'attention, de peser les raisons qui devoient le déterminer dans une occasion si importante, d'où dépendoit si positivement le bonheur ou le malheur du reste de sa vie. Il lui représenta le désespoir où il se livreroit dans sa triste retraite, si la guerre venant à se déclarer, comme toutes les apparences l'annonçoient, il se voyoit hors d'état de servir, ignoré, oublié, déchiré par le regret d'avoir refusé un moyen d'être encore utile à son prince, à sa patrie, & de soutenir une réputation acquise par tant de nobles travaux.

Frappé de ces considérations, monsieur de Cézane reprit les papiers des mains de son ami, il les relut, soupira, rêva. Il s'affligeoit, héritoit, & ne se décidait point. Il lui sembloit dur, peu honorable, encore moins satisfaisant d'accepter la main & les secours d'une fille qui abusoit de son infortune pour lui imposer des loix, offroit de le recevoir dans une maison dont il ne seroit point le maître, où il entreroit en contractant des obligations capables de lui en rendre le séjour pénible & même odieux.

Pendant ce bruit de guerre, en effet déjà

répandu , dont mon mari venoit de lui rappeler le souvenir, lui faisant regarder sa retraite du service comme la plus accablante de ses disgraces , il se montra moins révolté des conseils & des instances de cet ami tendre & zélé. La noble ambition de se distinguer encore dans les champs de l'honneur, l'emporta sur sa répugnance ; il accepta les offres de mademoiselle de Verfeil , & se soumit à toutes les conditions exigées par elle.

Les circonstances firent de ce mariage un événement dont on s'entretint beaucoup & long-tems. On ne se laissoit point de vanter le désintéressement de mademoiselle de Verfeil , la bonté de son cœur si marquée par le choix qu'elle venoit de faire. Un murmure applaudissant & flatteur s'élevoit autour d'elle par-tout où elle paroissoit. C'est ainsi qu'en se satisfaisant sur l'objet où elle attachoit le plus d'importance, elle parvint à changer d'état sans changer de principes , à prendre un mari sans risquer de se donner un maître , à s'attirer le suffrage public, la considération & la reconnoissance d'une grande maison. Mais trois ans après son mariage, la mort du comte de Cézane , tué à la bataille de Minden, découvrit en partie le caractère de sa veuve. On fut à quel prix elle l'avoit obligé. Les parens de monsieur de

Cézane s'éloignèrent d'elle. Sa hauteur, sa personnalité dégoûtèrent peu-à-peu la brillante société que le comte attiroit chez elle. Des flatteurs intéressés, de vils complaisans l'entourent à présent. Cette grande fortune, unique objet de son attachement, lui a donné les moyens de se livrer à ses goûts & de les épuiser. En s'occupant toujours du soin de satisfaire ses propres desirs, on perd la faculté d'en former encore. Madame de Cézane peut beaucoup, mais elle ne veut rien. Le vide de son cœur répand l'ennui sur tous les instans de sa vie. Elle accuse de ses chagrins tous ceux dont elle est environnée, sans s'appercevoir que son insensibilité les fait naître & les entretient. Il faut s'intéresser aux autres, être capable de compatir aux peines de ses semblables, de partager leurs plaisirs pour jouir de ces sensations vives qui écartent de nous l'insipide indifférence. Un sage l'a dit, & l'expérience le prouve, *il faut faire des heureux si on veut l'être soi-même.* Le riche, uniquement occupé de son bien-être, exigeant que tout concoure à flatter ses sens, élève une barrière entre le bonheur & lui. C'est en aimant, c'est en se faisant aimer, c'est en excitant la joie autour de lui qu'il introduira le plaisir dans son cœur. Les sensations douces qu'il causera aux autres pénétreront impercep-

blement au fond de son ame, comme le parfum des fleurs odorantes s'élève sous la main de l'amateur qui les arrose, & le force à respirer l'air embaumé par leurs exhalaisons.

Cette Lettre, & l'*Histoire des deux jeunes Amies*, ont paru dans le *Mercur*.

Fin du Tome cinquième.